







Presented to the
LIBRARY *of the*
UNIVERSITY OF TORONTO
by
Alexander C. Pathy

LES MAÎTRES DE L'AMOUR

L'Œuvre

de

PÉTRONE

LE SATYRICON

Traduction nouvelle et complète, avec Introduction et Notes

PAR

LOUIS DE LANGLE

Édition ornée de huit illustrations hors texte

PARIS

BIBLIOTHÈQUE DES CURIEUX

4, RUE DE FURSTENBERG, 4

MCMXXIII



L'ŒUVRE DE PÉTRONE

= Il a été tiré de cet ouvrage =

10 exemplaires sur Japon Impérial

1 à 10

25 exemplaires sur papier d'Arches

11 à 35

Droits de reproduction réservés
pour tous pays, y compris la
Suède, la Norvège et le Danemark.



FRONTISPICE DU SATYRICON.

(Édition allemande 1773.)

LES MAITRES DE L'AMOUR

L'Œuvre

de

PÉTRONE

LE SATYRICON

Traduction nouvelle et complète, avec Introduction et Notes

PAR

LOUIS DE LANGLE

Édition ornée de huit illustrations hors texte

PARIS

BIBLIOTHÈQUE DES CURIEUX

4, RUE DE FURSTENBERG, 4

MCMXXIII

INTRODUCTION

Parmi tant de chefs-d'œuvre que nous a laissés l'antiquité classique, il y en a de plus célèbres, mais il y en a peu d'aussi lus que le *Satyricon* de Pétrone. De ce que ce roman a toujours été populaire et l'est resté même à notre époque, ce serait pourtant une erreur de conclure qu'il soit d'un abord très facile. Nul ouvrage, peut-être, n'a plus besoin de commentaire.

Sans doute, à première lecture, le charme du récit, la vive peinture des mœurs et des caractères, l'esprit et l'entrain de l'auteur font que l'on passe volontiers et presque sans les apercevoir sur des difficultés aussi nombreuses que graves, mais il n'y a rien d'exagéré à dire que plus on vit dans la familiarité de Pétrone, plus on approfondit son œuvre, plus on voit se multiplier les points d'interrogation.

Une notice donnant à l'avance la solution de toutes ces obscurités apparaît donc comme le complément presque indispensable d'une édition de Pétrone.

Malheureusement, malgré de très nombreux et très savants travaux, c'est une tâche impossible actuellement de résoudre seulement les plus essentielles des innombrables questions que soulève le *Satyricon*.

Ajoutons-le pour la consolation du lecteur, il est peu probable — à moins qu'on ne découvre de nouveaux manus-

crits — que les érudits de l'avenir arrivent à des conclusions beaucoup plus satisfaisantes et beaucoup plus sûres que celles dont nous sommes obligés de nous contenter.

Pétrone est, en effet, d'une lecture difficile non seulement pour un homme cultivé, mais pour un latiniste, mais même pour les spécialistes, philologues et historiens, qui ont consacré toute une vie de labeur acharné à l'étude de la décadence latine (1). Nombreux sont les points sur lesquels leurs travaux n'ont fait qu'accentuer la divergence de leurs vues, et ce n'est pas sans motif qu'un traducteur de Pétrone, J. N. M. de Guerle a intitulé le commentaire qu'il lui consacre : *Recherches sceptiques sur le « Satyricon » et sur son auteur*.

Pour ne pas nous engager dans des discussions sans fin, nous nous bornerons ici à indiquer les problèmes posés par la critique et les principales solutions entre lesquelles elle hésite, sans nous interdire cependant de laisser deviner nos opinions personnelles.

Il ne nous est parvenu qu'une partie du *Satyricon*; les morceaux qui nous ont été conservés présentent bien des lacunes, bien des obscurités, bien des fautes. Non seulement l'époque où vivait Pétrone, non seulement le temps et le lieu où se passe le roman sont discutés, mais on n'est d'accord ni sur l'identité de l'auteur, ni sur le but de son œuvre, ni sur l'authenticité d'une notable partie des fragments qui nous sont parvenus. Nous allons examiner brièvement ces diverses questions.

I. *L'auteur du « Satyricon »*. — Les manuscrits portent, sans autre indication, le nom de Titus Petronius Arbitr.

L'histoire a conservé la trace de nombreux dignitaires

(1) « Tout le *Satyricon* me paraît semé pour nous de chausse-trapes », dit un savant interprète de Pétrone, M. E. Thomas : *L'Envers de la Société romaine : Pétrone*. Paris, Fontemoing, 1902. Préface, p. VII.

du nom de Pétrone qui se sont distingués à divers titres sous l'Empire dans l'administration ou dans la guerre, y compris un empereur, Pétrone-Maxime, assassin de Valentinien III et lui-même assassiné trois mois après. Les lettres gardent la mémoire de onze auteurs ayant porté ce nom, dont un pieux évêque canonisé par l'Eglise. Il était naturel de chercher parmi ces personnages l'auteur du *Satyricon*, et les érudits n'y ont point manqué.

Au xvi^e siècle, Pithou, aussi estimé comme philologue que comme juriconsulte, a cru pouvoir l'identifier avec le plus célèbre de tous, avec le Pétrone, favori, puis victime de Néron (1), immortalisé par une belle page de Tacite au XVI^e livre des *Annales*, paragraphes 18 et 19.

« ... Il consacrait, dit le grand historien, le jour au sommeil, la nuit aux devoirs et aux agréments de la vie. Si d'autres vont à la renommée par le travail, il y alla par la mollesse. Et il n'avait pas la réputation d'un homme abîmé dans la débauche, comme la plupart des dissipateurs, mais celle d'un voluptueux qui se connaît en plaisirs. L'insouciance même et l'abandon qui paraissaient dans ses actions et dans ses paroles leur donnaient un air de simplicité d'où elles tiraient une grâce nouvelle.

« On le vit, cependant, proconsul en Bithynie et ensuite consul, faire preuve de vigueur et de capacité. Puis retourné aux vices, ou à l'imitation calculée des vices, il fut admis à la cour parmi les favoris de prédilection. Là, il était l'arbitre du bon goût : rien d'agréable, rien de délicat, pour un prince embarrassé du choix, que ce qui lui était recommandé par le suffrage de Pétrone. Tigellin fut jaloux de cette faveur : il crut avoir un rival plus habile que lui dans la science des

(1) Les romanciers qui ont mis en scène Pétrone ont adopté cette hypothèse : nous ne citerons que Sienskiewicz dans *Quo Vadis* et Prosper Castanier dans *l'Orgie romaine*. Mais M. Collignon en signale bien d'autres dans une intéressante brochure : *Pétrone et le Roman des temps néroniens*.

voluptés. Il s'adressa donc à la cruauté du prince, contre laquelle ne tenaient jamais les autres passions, et signala Pétrone comme ami de Scévinus; un délateur avait été acheté parmi ses esclaves, la plus grande partie des autres jetés dans les fers, et la défense interdite à l'accusé.

« L'empereur se trouvait alors en Campanie, et Pétrone l'avait suivi jusqu'à Cumès, où il eut ordre de rester. Il ne soutint pas l'idée de languir entre la crainte et l'espérance, et toutefois il ne voulut pas rejeter brusquement la vie. Il s'ouvrit les veines, puis les referma; puis les ouvrit de nouveau, parlant à ses amis et les écoutant à leur tour; mais, dans ses propos, rien de sérieux, nulle ostentation de courage, et de leur côté, point de réflexions sur l'immortalité de l'âme et les maximes des philosophes; il ne voulait entendre que des vers badins et des poésies légères. Il récompensa quelques esclaves, en fit châtier d'autres, il sortit même; il se livra au sommeil, afin que sa mort, quoique forcée, parût naturelle. Il ne chercha point, comme la plupart de ceux qui périssaient, à flatter par son codicille ou Néron, ou Tigellin ou quelque autre des puissants du jour. Mais, sous les noms de jeunes impudiques et de femmes perdues (1), il traça le récit des débauches du prince, avec leurs plus monstrueuses recherches, et lui envoya cet écrit cacheté, puis il brisa son anneau, de peur qu'il ne servît plus tard à faire des victimes (2). »

Tacite appelle le courtisan de Néron : *arbiter elegantiarum*, l'arbitre des élégances; il en fait un voluptueux raffiné et lui attribue une satire contre Néron. Or le nom de notre

(1) Nous avons suivi la célèbre traduction de Burnouf, mais il vaut peut-être mieux traduire : « en ajoutant les noms à l'appui ». On ne comprend pas en effet pourquoi un homme qui n'a plus rien à perdre écrirait une satire sous des noms supposés. Celui qui va mourir ne prend pas tant de précautions.

(2) Cet anneau, servant à la fois de cachet et de signature, aurait pu servir à authentifier de fausses lettres de Pétrone compromettantes pour tel ou tel de ses amis.

auteur est Titus Petronius Arbiter, il se donne pour un adepte de la philosophie d'Épicure; et il est bien tentant d'admettre que le *Satyricon* n'est autre chose que cet écrit ridiculisant et flétrissant les mœurs de Néron, de l'infâme Tigellin et des autres favoris du prince. Le récit de Tacite est du reste confirmé par Pline l'Ancien et par Plutarque, qui ajoutent qu'avant de mourir Pétrone fit briser une coupe précieuse, « une coupe de cassidoine valant 300 grands sesterces » (1), pour la dérober à l'avidité de Néron.

Enfin Terentianus Maurus, qu'on fait vivre sous Domitien, cite Pétrone comme se servant volontiers du vers iambique. Il faut donc que l'auteur du *Satyricon* soit antérieur à Domitien; et comme entre le règne de ce dernier et celui de Néron nous ne connaissons aucun Pétrone dont le signalement réponde à celui du romancier, on est amené logiquement à l'identifier avec le favori de Néron.

Malheureusement ce dernier s'appelait Caius Petronius Turpillianus, tandis que notre auteur se nomme Titus Petronius Arbiter : on n'explique pas par quel miracle l'épithète *arbiter elegantiarum* s'est transformée si bien en un nom propre que, dans la suite, l'auteur du *Satyricon* est appelé indifféremment Petronius et Arbiter. En outre, les prénoms sont différents.

Le pamphlet que Pétrone composa quelques heures avant sa mort était nécessairement court : le roman satirique, dont nous ne possédons du reste qu'une faible partie, a deux ou trois cents pages et contient deux longs poèmes. Quelque prodigieuse que fut sa facilité, le favori de Néron n'a pas eu le temps matériel de dicter avant d'expirer une œuvre d'aussi longue haleine.

N'ayant plus rien à ménager, on ne voit pas pourquoi il se serait servi de noms supposés, pourquoi il aurait eu recours au roman pour flétrir ses ennemis; il aurait bien

(1) Soit 60.000 francs : Pline, *Hist. nat.*, lib. XXXVII, cap. II.

mal atteint son but, puisque pour certains commentateurs c'est Néron qu'il a voulu peindre sous les traits de Trimalcion, tandis que pour d'autres ce parvenu vieux et ridicule peut tout au plus être identifié à Tigellin. On ne comprend pas davantage comment il a pu perdre un temps précieux sur des hors-d'œuvre inutiles à sa vengeance, comme, par exemple, *la matrone d'Ephèse*.

Avant de la cacheter, il aurait dû prendre le temps de faire copier sa diatribe, car il est difficile d'admettre que Néron ait poussé l'amour des belles-lettres jusqu'à livrer bénévolement à la publicité un écrit destiné à le tourner en ridicule.

Enfin, l'identification des deux Pétrone ne date que du xvi^e siècle, et Pithou, qui en est l'auteur, ne la donne que pour une simple conjecture. Comment se fait-il que l'œuvre d'un personnage illustre, illustré en outre par Tacite et traitant par surcroît d'un Néron, ne soit mentionnée ni par Suétone ni par Pline, ni par Martial, ni par Juvénal, et que Quintilien même, si bien informé de tout ce qui s'était écrit avant lui, ait négligé d'en parler. On a allégué, il est vrai, le témoignage de Terentianus Maurus, mais pour le placer sous Domitien il faut l'identifier avec le Terentianus, fonctionnaire en Afrique, mentionné par Martial, ce qu'on fait sans l'ombre d'une preuve. Bien plus, Lactance-Placide accuse T. Pétrone d'avoir pris dans la *Thébaïde* de Stace, qui mourut sous Trajan, l'hémistichie fameux :

C'est la crainte d'abord qui créa les dieux,

ce qui repousse assez bas dans l'histoire des lettres latines et Pétrone et, par suite, Terentianus Maurus qui le mentionne.

Nous n'aurions pas discuté aussi longuement cette hypothèse si elle avait pour seule conséquence d'attribuer à l'auteur de *Satyricon* une biographie de fantaisie. Mais elle fixe, ce qui est beaucoup plus grave, la date de l'œuvre

et par suite, si elle est erronée, elle en fausse radicalement l'interprétation : si T. Pétrone a été contemporain de Néron, ses jérémiades sur la décadence de la poésie et surtout de la peinture ne peuvent passer que pour les déclamations prophétiques peut-être, mais très exagérées, d'un esprit chagrin quoique clairvoyant. N'est-il pas plus beau et aussi plus vraisemblable de voir en notre auteur un dernier adorateur et un dernier représentant de l'idéal classique égaré en pleine décadence et sentant déjà la barbarie proche ?

Si T. Pétrone est mort en 66, c'est-à-dire deux ans avant Néron, il a entendu situer son roman sous Auguste ou Tibère, et les mœurs qui s'y trouvent décrites sont celles de ses contemporains. Si cette date est erronée, l'historien qui l'adopte risque de se figurer la Rome des Césars comme déjà rendue à un degré de décadence, de décomposition morale qui, en réalité, n'a été atteint qu'un ou deux siècles plus tard.

Enfin, le critique qui fait de T. Pétrone presque un contemporain d'Auguste sera porté à se dissimuler les défauts de sa langue, ceux de son style, ceux de sa poétique. Et cela est si vrai que le suprême argument qu'allèguent les partisans de l'hypothèse que nous combattons en ce moment, c'est la pureté de la langue, la pureté du style, l'élégance classique des vers chez Pétrone. Il nous semble, au contraire, que ses rares qualités ne doivent pas servir à nous dissimuler des défauts assez visibles et même assez gros. N'est-il pas dangereux d'admettre trop facilement au nombre des modèles classiques un écrivain qui, à plus d'un titre, ne le mérite pas complètement, et une erreur de date qui engendrerait un tel aveuglement serait-elle sans conséquence et pour le goût littéraire et pour l'esprit critique lui-même ? N'est-il pas plus intéressant, pour peu que l'hypothèse soit vraisemblable, de se représenter en Pétrone un dévot de la littérature et de l'art antiques se débattant en pleine décadence, subissant cependant, malgré lui, les

modes littéraires de son époque et victime parfois à son tour de cette corruption du goût contre laquelle il s'élève.

L'opinion vers laquelle nous inclinons a du reste pour elle des autorités anciennes : Henri Valois place Pétrone sous le règne de Marc Aurèle, son frère Adrien sous Gallien, Stabilius, Bourdelot et Jean Leclerc sous Constantin. Enfin Lydio Giraldi le fait vivre sous Julien, ce qui est aller un peu loin : comment, en effet, en pleine bataille religieuse, Pétrone eût-il pu ignorer si parfaitement le christianisme? On l'a même confondu avec l'évêque de Bologne canonisé dont nous parlions au début de cette étude et qui vivait au ^v^e siècle. Ce n'est donc point chose facile de lui assigner une date. Mais il ne saurait en aucun cas, à notre avis, être ni le favori de Néron, ni même un de ses contemporains. Comme, d'autre part, il est mentionné par quelques écrivains du ⁱⁱⁱ^e siècle, il n'est guère possible de le faire descendre plus bas que Dioclétien, mais, étant donné surtout ce qu'il dit de la décadence totale de la peinture à son époque, nous inclinons à le placer fort peu avant ce prince. On ne manquera pas de nous objecter la pureté, du reste relative, de sa langue et de son style. Mais les exemples ne manquent pas d'écrivains qui, en pleine décadence, ont su maintenir l'idéal classique.

On n'est pas plus fixé sur le lieu que sur la date de naissance de notre auteur. Mentionnons cependant la tradition qui fait de Pétrone un Gaulois. Elle est basée sur un texte de Sidoine-Apollinaire, du reste insuffisamment clair, qui semble le faire naître ou au moins le faire vivre à Marseille, et sur une conjecture assez plausible de Bouche, dans son *Histoire de la Provence*, qui fait sortir l'auteur du *Satyricon* du village de Petruis, aux environs de Sisteron, parce qu'une inscription découverte en 1560 a révélé que cette localité portait dans l'antiquité le nom de *Vicus Petronii*. Ce ne serait donc pas tout à fait par hasard que par la légèreté de

son style, par les agréments de son esprit et surtout par son talent de conteur, Pétrone se trouve être l'ancêtre de Rabelais, de La Fontaine, de Le Sage et de Voltaire. Mais est-il besoin de le dire, cette hypothèse, du reste assez plausible, est plus agréable à notre amour-propre de Français que solidement établie.

II. *Le texte du « Satyricon »*. — I. Le texte que nous possédons se compose de trois parties : la première et la dernière racontent les aventures d'Encolpe et de ses amis, la seconde, qui est un hors-d'œuvre, décrit un banquet donné par l'affranchi Trimalcion.

Comme nous l'avons déjà dit, nous ne possédons qu'une faible partie du roman de Pétrone, un douzième, suivant Douza, un sixième, suivant l'estimation plus modérée et sans doute plus exacte de M. Collignon. Le Codex Tragurensis (actuellement Parisinus 7989) porte, en effet, en sous-titre : Fragments des livres XV et XVI. D'autre part, une interpolation de Fulgence (Ms. Paris 7975) attribuée au livre XIV la scène racontée au chapitre 20. Bien que ces deux indications ne soient qu'à peu près concordantes, il est permis d'en conclure que la première partie des fragments que nous possédons (chap. 1 à 26), contenant l'entretien d'Encolpe et d'Agamemnon sur la décadence de l'art oratoire, la fuite d'Aescylte, l'histoire du manteau volé et celle de Quartilla faisait partie du livre XIV. Le Banquet de Trimalcion, qui vient couper les aventures d'Encolpe et constitue, avons-nous dit, un épisode bien distinct et fort long, formait très probablement à lui seul un livre complet, le XV^e, et, en conséquence, la suite des aventures d'Encolpe à partir de sa rencontre avec Eumolpe (à la fin du chapitre 140) se trouvait très vraisemblablement dans le livre XVI. La déconfiture d'Eumolpe devait clore ce livre, mais non pas, probablement, l'ouvrage tout entier, puisque le sort des deux principaux personnages n'est pas encore fixé

au moment où nos fragments s'arrêtent. Donc, en considérant l'épisode de Trimalcion comme un livre complet ne présentant ni lacunes ni abréviations, en supposant tous les livres à peu près d'égale longueur, en admettant enfin que l'ouvrage s'arrêtât à la fin du livre XVI ou peu après, hypothèse encore plus douteuse que les deux précédentes, il faudrait multiplier par seize la longueur du Banquet, qui compte environ cinquante paragraphes, pour avoir approximativement celle de l'ouvrage ! Quelle que soit la valeur de cette méthode de calcul, ce qui est certain, c'est que le roman formait un énorme manuscrit dont le dessus et sans doute aussi le dessous se sont perdus et dont le milieu seul a été conservé.

Dans la partie qui subsiste on trouve du reste tant d'allusions à des événements qui n'y sont pas mentionnés qu'il est impossible à première vue de ne pas s'apercevoir que *le texte qui nous est parvenu n'est qu'une suite*. Enfin, les écrivains du moyen âge citent divers passages de Pétrone, que nous n'avons plus.

Le fragment même que nous possédons n'est pas complet : il présente des lacunes dont il est difficile d'apprécier l'importance. Certaines incohérences, certaines transitions défectueuses, certaines faiblesses de style *révèlent le travail plus ou moins adroit d'un abrégiateur* qui a copié fidèlement divers morceaux, qui en a sauté d'autres, qui en a enfin résumé. Il paraît du reste n'avoir pas opéré au hasard. « Il semble, dit M. Lecoultre (1), que l'abrégiateur, s'il a été guidé par un principe quelconque, a eu soin de nous conserver des discussions sur la décadence de l'art oratoire, qui étaient si fréquentes au premier siècle, les discours ridicules d'un parvenu qui cite des auteurs à tort et à travers et les élucubrations d'un poète de l'école classique qui proteste contre les innovations de Lucain. » Ces préoccupations littéraires

(1) Lecoultre, *Notes sur Pétrone*, page 326.

semblent indiquer que le remaniement que nous constatons est dû à un écrivain ou à un professeur qui, poursuivant un but très spécial et très précis, a pu altérer profondément le texte pour ne garder que ce qui était à sa convenance.

Cet abrégé, à son tour, a subi *les injures du temps* et présente de nombreuses lacunes. Il a été d'autant plus *massacré par les copistes* que ceux-ci ont dû s'ingénier à combler les lacunes, à rétablir le texte là où il était devenu illisible, à le corriger quand il renfermait des mots grecs, ou des termes techniques, ou des expressions populaires, ou des allusions à des usages qu'ils ne comprenaient plus, toutes occasions d'altérer davantage un texte déjà abîmé, que le *Satyricon* leur offrait en abondance.

Enfin, le texte que nous possédons ne nous est parvenu que par fragments successifs.

1^o Un premier fragment découvert en 1476 a été imprimé à Milan, en 1482, et est resté le seul texte connu de Pétrone jusqu'en 1565. Il correspond aux deux meilleurs manuscrits de la Bibliothèque nationale et contient la majeure partie de ce qui nous est parvenu des aventures d'Encolpe, ainsi que le début du Banquet de Trimalcion. C'est la partie la plus sûrement authentique.

2^o Le Codex *Sambucus*, publié à Vienne (1564) et à Anvers (1565), qui a servi à l'établissement des éditions publiées de 1564 à 1664, et le fragment trouvé par Corvin, dans un couvent de Bude, en 1587, ou Codex Pithœius (de Pithou), donnent un texte moins bon, mais généralement considéré comme authentique et complétant sur plusieurs points les manuscrits précédents, dans lesquels ils s'emboîtent en quelque sorte.

3^o Parmi les lacunes que laissait subsister la combinaison des différents manuscrits que nous venons de mentionner, il y en avait une particulièrement importante. Il nous manquait encore la dernière et majeure partie du banquet de

Trimalcion. Elle fut découverte par Pierre Petit dans la bibliothèque du couvent de Trau et publiée pour la première fois à Padoue en 1664. Le nouveau manuscrit s'emboîtait également dans les précédents : il contenait en effet tout le *Banquet*, dont les premiers chapitres étaient déjà connus, et se raccordait ainsi au début avec la première partie des aventures d'Eumolpe. Il se raccordait aussi, à la fin, avec la deuxième partie de ces aventures : le fragment de Trau rétablissait donc la continuité entre les deux fragments déjà connus (1). C'était, en outre, un document du plus haut intérêt pour l'étude des mœurs et de la langue de la ville impériale.

Pourtant, son authenticité fut immédiatement contestée par les deux frères A. et Ch. Valois. Pierre Petit, sous le pseudonyme de Marinus Stabilinus, défendit sa découverte et envoya le manuscrit à Grimani, ambassadeur de Venise à Rome, pour le faire étudier par les savants : il fut établi qu'il datait au moins de deux cents ans. Un nouvel examen eut lieu en France, chez le grand Condé, et conduisit aux mêmes conclusions. Depuis lors, il fut communément admis, mais sans preuves décisives, que le *Banquet* était du même auteur que les *Aventures d'Encolpe*.

Nous aurons à revenir sur cette mémorable discussion. Bornons-nous pour l'instant à en souligner l'importance. Ce n'est pas pour le plaisir d'être pédant que nous avons ennuyé le lecteur de cette aride histoire de manuscrits : si par hasard la solution qui a prévalu était erronée, si le *Banquet* était d'un autre auteur que les *Aventures d'Encolpe* et d'un auteur bien postérieur, toute la critique, toute l'interprétation de l'œuvre attribuée à Pétrone se trouverait faussée depuis 1664. Tout ce qu'on a écrit sur le style, sur le talent de l'auteur, sur la grammaire du *Satyricon*, sur les mœurs qui y sont décrites, sur le but même de

(1) Le Festin faisait partie du texte que Jean de Salisbury (1120-1180) avait sous les yeux, puisque celui-ci en mentionne un incident.

l'ouvrage serait nul et non avenu, puisqu'on aurait parlé à la fois de deux auteurs très différents, écrivant à des époques peut-être très éloignées.

4° Il existait encore de nombreuses lacunes dans le texte du *Satyricon* qui en rendaient le sens obscur et la lecture difficile. Elles se trouvèrent comblées d'une manière assez heureuse par le manuscrit découvert par Dupuis à Belgrade, traduit par Nodot et édité par Leers de Rotterdam.

L'inauthenticité en fut presque aussitôt péremptoirement établie, et par la seule étude de la langue : le faussaire, mauvais latiniste, mais écrivain assez ingénieux, s'était servi des allusions contenues dans les fragments déjà connus à des événements qui n'y sont pas racontés pour en reconstituer le récit et avait exécuté ce travail avec assez d'adresse pour faire du *Satyricon* un ouvrage suivi, se suffisant à lui-même et ne présentant plus que de rares incohérences.

Nous n'avons pas exclu de cette traduction les fragments de Nodot, parce que, suivant la remarque de Basnage, ils donnent de la liaison à un ouvrage qui n'en avait pas et en rendent la lecture facile et agréable. Nous nous sommes borné à mettre entre une apostrophe renversée (‘) et une apostrophe (') toutes les parties du texte dont l'inauthenticité n'est plus discutée aujourd'hui.

5° Les fragments découverts plus tard par Marchena à Saint-Gall ont également été reconnus inauthentiques et n'ont pas même le mérite de rendre l'ouvrage plus lisible. Nous avons donc jugé inutile de les traduire.

Arrivé au terme de cet ennuyeux mais indispensable paragraphe, il nous faudrait conclure, ne fût-ce que pour être clair, et nous ne trouvons à apporter au lecteur qu'une impression personnelle : nous croyons pour notre part, et plus fermement encore depuis que nous avons traduit l'un et l'autre, que le *Banquet* est d'une autre main et d'une autre

époque que les *Aventures d'Encolpe*. De ces deux morceaux, le premier nous a paru beaucoup plus difficile à comprendre parce qu'il est écrit suivant une syntaxe plus incertaine, dans une langue plus corrompue, plus faisandée; le second nous a semblé plus difficile à traduire parce que sa langue est plus latine et plus élégante, son style plus fin et plus serré. Le premier nous paraît l'œuvre d'un romancier naturaliste qui peint avec une exactitude scrupuleuse les mœurs et les usages de son temps, mais qui se révèle assez inhabile dans l'analyse des caractères; le second est au contraire l'œuvre d'un psychologue enjoué et profond et d'un moraliste sceptique, nourri des maximes d'Épicure et tout spécialement préoccupé des rapports qu'il entrevoit entre la décadence des mœurs et celle des arts et des lettres (1). Son Encolpe est un aventurier lettré qui ne connaît ni scrupules, ni remords, ni foi, ni pitié, mais c'est un jeune homme, et quand il lui arrive d'avoir à souffrir des agissements de ses pareils, il pleure, il déclame, il s'indigne et devient pour un moment moraliste : son caractère est peint avec une finesse, une naïveté et une grâce inimitables. Dans le *Banquet*, ce n'est plus qu'un provincial un peu naïf à qui le luxe de Trimalcion en impose malgré tout, et plus qu'il ne convient à un homme de goût : on ne sait pas assez s'il est dupe ou s'il se moque.

Le caractère de Trimalcion lui-même nous paraît également d'un dessin peu net. Le personnage nous semble avoir été étudié fidèlement de l'extérieur à la manière des romanciers réalistes plutôt que pénétré, compris, et surtout expliqué : tantôt il ment par ostentation, tantôt il étale de la meilleure grâce du monde ses humbles origines. Sans doute,

(1) Un bon juge, La Porte du Theil, déclare que les aventures d'Encolpe sont la seule partie du roman « qui lui paraisse pouvoir être lue avec un peu d'intérêt du moins sans trop d'ennui » et qu'au demeurant « c'est la seule portion de l'ouvrage attribué à Pétrone qui soit intelligible pour lui et qu'il ait cru pouvoir interpréter ».

toutes les contradictions se rencontrent dans la nature humaine et il ne faut voir là que celles d'un caractère scrupuleusement noté sur nature, mais, en art, le vrai a besoin d'être rendu vraisemblable.

L'auteur des aventures d'Encolpe et d'Ascylte pénètre plus profondément dans l'âme de ses personnages : son Eumolpe aussi se dément lui-même : après nous avoir conté une aventure crapuleuse où il a trahi la confiance de son hôte en s'habillant hypocritement du manteau de la vertu, il s'élève un instant après sans effort aux plus hautes considérations morales et nous prouve en un admirable langage que c'est l'abaissement du caractère et la faillite des mœurs qui sont l'unique cause de la décadence des arts. Il n'a d'autre souci que la poésie, il est volontiers généreux avec ses amis, il sait pardonner une offense, mais pourtant il recourt sans hésiter aux plus bas mensonges et à la plus honteuse duplicité pour gagner sa vie et faire sa fortune. Les contrastes de son caractère, hardiment mais habilement accusés, ne nous étonnent pas : l'auteur sait nous les rendre vraisemblables, tout comme la gentillesse avisée, le cœur excellent et l'esprit droit du petit Giton, jolie nature trop tôt corrompue par le milieu. C'est que nous avons affaire ici à un psychologue doublé d'un conteur et d'un écrivain, tandis que l'auteur du *Banquet* n'est qu'un observateur curieux, consciencieux et érudit du milieu qui l'entoure.

Il est même un peu lourd. Le *Banquet* est surchargé de descriptions minutieuses fort intéressantes pour l'historien, et dont la parfaite exactitude s'est trouvée déjà bien des fois vérifiée par les découvertes de la science, mais fort peu intéressantes pour l'humble lecteur qui ne demande à un roman que de le divertir : tous ces services compliqués, et d'une baroque ingéniosité, qui se succèdent sur la table de Trimalcion ne sont pas l'œuvre de l'imagination de l'auteur ; ils ont réellement, la science moderne est parvenue à l'établir, paru un jour dans quelque somptueux

banquet, mais il y en a vraiment trop, ils sont trop minutieusement décrits, et après s'y être intéressé quelque temps on finit, comme les convives, par en avoir une indigestion. L'auteur de ce morceau était certainement un érudit possédant une collection fort curieuse des plus beaux menus de l'antiquité, mais ce n'était certes pas un artiste que son sens de la mesure et du beau avertit à temps que l'excès en tout est un défaut : il manque un peu de goût.

Il n'en manque pas qu'en littérature. Il a voulu nous donner un manuel de l'élégance : tout ce que fait Trimalcion est à éviter, tout ce qu'il dit est à ne pas dire. Mais il n'a pas, comme l'auteur des *Aventures d'Encolpe*, le sens de ce qu'est la véritable distinction. On sent que c'est chez lui leçon apprise, qu'il professe à son tour ce qu'on lui a enseigné, qu'il a étudié les règles du bon ton, laborieusement, mais que ce n'est là que connaissance acquise ; aussi ne s'élève-t-il guère au-dessus du niveau des manuels de civilité puérile et honnête. Chez l'auteur des *Aventures d'Encolpe*, la distinction serait plutôt poussée jusqu'à la recherche.

Les propos des amis de Trimalcion, par leur naïveté amusante, leur banalité implacable et leur savoureuse vulgarité, sont sans doute d'un comique de bon aloi, mais semblent sortis d'une tout autre veine que les traits vifs, spirituels, cyniques, la verve railleuse, la fantaisie légère, l'irrévérence désinvolte, l'élégance aisée et détachée qui, chez Pétrone, s'allient au plus solide bon sens. L'auteur du *Banquet* nous paraît l'ancêtre authentique de notre Rabelais, celui des *Aventures d'Encolpe* annonce plutôt Voltaire.

Tels sont, à côté d'autres motifs d'ordre plus technique et qu'il serait trop long d'exposer ici, les raisons qui nous font soupçonner que les fragments que nous possédons pourraient bien être de deux auteurs différents (1).

(1) Du Theil fait remarquer en outre que le Festin de Trimalcion, tel qu'il a paru pour la première fois en 1575, ou tel que le présentent les éditions données depuis 1664, est à peine rattaché au reste de

Oserons-nous aller jusqu'au bout de notre pensée et avancer qu'il y en a eu sans doute trois ou davantage ? Dans les *Aventures d'Encolpe* nous croyons distinguer, en effet, des morceaux d'inspiration et de valeur bien différentes. Il nous semble que les chapitres relatifs au culte de Priape, l'histoire de Quartilla, et peut-être celle de la prêtresse Enothea sont au moins en partie d'un auteur relativement récent.

Leur mérite littéraire est mince. Ils sont lugubrement tristes, platement pornographiques : les terreurs de la superstition s'y marient au matérialisme le plus bas, au sensualisme le plus grossier. On n'y retrouve rien de la bonne humeur, du bel équilibre intellectuel, de la bonne santé morale qui caractérisent l'auteur des meilleurs morceaux du *Satyricon*. On se sent, au contraire, en pleine décadence.

Eumolpe date encore de l'époque où Rome, déjà corrompue mais encore vigoureuse et brillante, lutte non sans courage contre sa propre décadence. L'auteur du *Banquet*, comme celui des priapées, n'en est plus à pressentir la faillite intellectuelle et morale de Rome : il la constate avec une netteté de procès-verbal.

Un morceau célèbre, et qui mérite de l'être, la Matrone d'Éphèse, n'est peut-être même qu'une Milésienne récente qui se serait glissée tardivement dans le recueil.

Résumons-nous : tout ce qui trahit une décadence trop complète soit de la littérature, soit des mœurs, nous paraît indigne de l'auteur primitif du *Satyricon*. Il aurait écrit la meilleure partie de l'œuvre, celle qu'on ne se lassera jamais de relire. Il aurait créé un type, celui de l'élégant coquin, lettré, déluré et sans aucun scrupule, un style, celui du récit familier, un cadre, celui du roman à tiroir.

l'ouvrage : « Il ne contient, dit-il, aucun fait dont la connaissance préalable soit nécessaire pour l'intelligence de la dernière partie du roman. »

Son succès lui fit des émules, des continuateurs, qui l'imitèrent sans l'égaler; il était tentant d'attribuer à Ascytte ou à Encolpe toutes les bonnes histoires de brigands qui couraient Rome : c'était leur assurer le meilleur des patronages; il était tentant de les insérer dans une œuvre déjà célèbre qui leur ferait faire leur chemin dans le monde; il était facile d'adopter le ton, la manière de l'auteur qui est déjà celle de nos meilleurs conteurs français. Et c'est ainsi que le livre, démesurément grossi, devint un recueil énorme, quelque chose comme l'épopée de la crapule durant la décadence romaine.

L'œuvre primitive était, à en juger par les fragments qui en restent, quelque chose de plus élevé, de plus délicat, et, ajouterons-nous, de plus moral : il s'agissait de la décadence des lettres envisagée comme conséquence de la décadence des mœurs.

III. *Les personnages et le cadre du roman.* — Les lacunes et l'incertitude du texte, l'ignorance où nous restons sur la date même approximative de la composition des différents fragments rendent parfois l'œuvre assez difficile à comprendre.

Un des hommes qui ont le plus consciencieusement étudié le *Satyricon*, un de ceux aussi qui, à notre sens, ont le mieux compris Pétrone, le chevalier La Porte du Theil (1), a, dans des pages encore inédites, tenté de restituer la physionomie des principaux personnages du roman, en se basant exclusivement sur les *Aventures d'Encolpe*, qui seules

(1) Au moment de publier son savant ouvrage, pris de scrupules de conscience, il n'hésita pas à priver ses contemporains et du fruit de ses travaux et d'un plaisir qu'il s'était permis à lui-même. Il donna l'ordre d'arrêter l'impression, mais, heureusement, épargna quelques exemplaires des épreuves et ses notes qui sont à la Bibliothèque nationale. Les épreuves portent la date de 1793.

lui semblent d'une authenticité certaine. Nous ne saurions choisir un meilleur guide :

« Peut-être, dit-il, aucun des nombreux interprètes qui ont tant travaillé sur cette production singulière ne s'est-il assez occupé du soin de rassembler et de présenter sous un seul point de vue tout ce qui se trouve, dans le cours de la narration d'Encolpe, de particularités éparses, d'après lesquelles on peut deviner bien des faits qui nécessairement devaient avoir précédé ceux que nous trouvons ici plus ou moins clairement exposés, plus ou moins défigurés par de très nombreuses lacunes dont on ne saurait calculer la grandeur respective. Ce soin, qui eût été léger, n'eût pas laissé fréquemment d'ajouter aux lumières que tant d'habiles gens se sont efforcés, mais non pas toujours avec un égal succès, de jeter sur une multitude de passages qui nous arrêtent encore par leur obscurité. Voici, à ce qu'il m'a semblé, tout ce que le narré d'Encolpe suppose avoir été précédemment raconté quelque part : de ce rapprochement résultera une idée nette, telle que l'on peut se la faire, avec quelque fondement, du caractère de cœur et d'esprit que Pétrone devait avoir voulu donner à ce principal personnage de ce drame narratif et satirique ; personnage qui, à plus d'un égard, semble avoir servi de modèle aux modernes Gil-Blas et Figaro.

« Encolpe, soit Grec, soit plutôt Romain d'origine, aurait appartenu à une famille honnête. On est fondé à penser que Pétrone l'avait représenté comme né dans la classe des hommes libres. Si on peut induire aussi de certains passages qu'Encolpe avait dû être quelque temps en service, il est permis de supposer que cet esclavage avait été accidentel, et peut-être uniquement le fruit ou la suite d'un dérangement de conduite bien prématuré. En tout cas, je ne sais si ce que l'auteur lui attribue de connaissances et d'acquis ne nous met pas en droit de conjecturer qu'il lui avait donné des parents d'un état qui aurait permis

à leur enfant de fréquenter les meilleures, même les plus hautes sociétés, lesquelles néanmoins ne l'attirèrent jamais, ou ne le captivèrent pas longtemps.

« Encolpe, en naissant, devait avoir reçu de la nature toutes les grâces du corps, tous les talents de l'esprit : mais, du côté du cœur et de l'âme, il s'en fallait bien que son partage eût été aussi bon.

« Sans doute, une éducation très soignée avait contribué à développer en lui le germe de tous ses avantages, mais n'avait certainement point étouffé celui de tous ses vices.

« Quant au physique, de très bonne heure il s'était trouvé en état de ressentir comme d'inspirer avec violence la passion de l'amour. Éminemment pourvu de ces moyens, de ces forces extraordinaires qui distinguent presque privativement certains individus et les rendent d'une aptitude prodigieuse à goûter eux-mêmes ainsi qu'à donner aux autres les jouissances les plus vives et les plus répétées, il semble avoir tour à tour enflammé et aimé tout ce que les grandes villes, théâtre du libertinage le plus raffiné ou le plus crapuleux, pouvaient compter, chez l'un et l'autre sexe, de personnes, n'importe à quel âge, plongées, soit dans la volupté la plus tendre, soit dans la débauche la plus sale.

« Quels étaient au juste les sentiments que Pétrone lui avait prêtés relativement aux femmes ? Encolpe avait-il été, au total, représenté de manière que, chez lui, un goût dépravé n'eût jamais pris effectivement la supériorité décidée sur le penchant le plus naturel, et que les femmes, ne pouvant s'empêcher de l'aimer, eussent simplement à regretter de n'être pas seules à l'intéresser ? Ou peut-on penser que partout, dans ce qui est perdu comme dans ce qui nous reste du roman, ce qu'il disait de ses sentiments pour elles tendait uniquement à masquer le tort réel de leur donner une trop faible place dans son cœur ? C'est sur quoi on ne doit peut-être pas se prononcer. Mais ce qui est certain est que, dans ce que nous lisons aujourd'hui, on croit recon-

naitre évidemment que, s'il lui eût fallu déterminément choisir et renoncer à aimer l'un des deux sexes, celui pour qui nous sommes faits n'eût pas obtenu de lui la préférence. Disons plus : le rôle que, dans nos fragments, nous le voyons jouer vis-à-vis des femmes en général, ne répondant nullement aux moyens dont la nature l'avait si libéralement pourvu, semble annoncer que Pétrone l'avait voulu représenter comme assez peu porté à les contenter. Je ne parle point ici simplement de la triste manière dont on le verra, dans le morceau dont je donne la traduction, se comporter avec une belle et charmante femme de dix-huit à vingt ans : mais je rapproche encore ce qui, de son propre aveu, avait pu, sans réclamation de son côté, lui être reproché par un camarade de débauche, lorsque celui-ci l'accusait en propres termes, antérieurement à la fatale époque dont il vient d'être question et au temps de sa plus grande vigueur, de n'avoir pu se tirer galamment d'affaire avec une jeune personne encore neuve en amour (car je reste persuadé que tel est le sens d'un passage sur lequel il est superflu de discuter); et tout à l'heure d'autres faits viendront à l'appui de ce que je dis présentement.

« Quant aux agréments de l'esprit, il paraît que rien de ce qui sert à rendre la société d'un homme séduisante et sa conversation agréable ne lui était étranger. Dans les lettres, dans les arts, dans les sciences, il ne manque d'aucune de ces connaissances qui permettent de parler avec justesse sur tout objet intéressant et qui dénotent l'homme bien élevé et l'homme instruit, l'homme du bon ton. Particulièrement en fait de littérature, tout annonce chez lui un goût assez épuré, un tact assez fin, malgré l'obscurité et les fréquentes lacunes qui défigurent les passages où il est question de semblables sujets, toutes ses censures, toutes ses plaintes sur le mauvais genre d'éloquence des déclamateurs de son siècle, sur le style et la manière des poètes de cet âge, sur le peu de talent et l'avilissement des

artistes ses contemporains, paraissent marquées au meilleur coin. On dira peut-être que, quand il prétend joindre l'exemple au précepte, il est moins heureux et que l'on pourrait à bon droit lui appliquer les vers :

La critique est aisée et l'art est difficile.

« Mais prenons-y garde ; si le style dans lequel tout ce roman est écrit est en effet (comme il me le paraît) plutôt vicieux que correct, soit en prose, soit surtout en vers, c'est le tort de l'auteur. Je ne prétends point ici discuter son mérite ; mais toujours puis-je dire que les maximes avancées par Encolpe, en fait de littérature, sont les plus sûres, les plus propres à maintenir le goût dans sa justesse et dans sa pureté.

« A l'égard des principes qui fondent la morale et assurent la conduite de l'homme, supposé qu'Encolpe les eût jamais adoptés, il ne les avait pas longtemps suivis. S'il semble avoir connu et même avoir foncièrement aimé la vertu, s'il va quelquefois jusqu'à tonner fortement contre le vice, on est presque autorisé à croire qu'il ne faut pas s'y méprendre ; que c'est uniquement dans la vue d'excuser ses excès et avec l'intention de prouver combien un franc libertin peut encore être préférable, pour ce qu'on appelle le fond du cœur, au sectateur hypocrite d'une rigide mais fausse vertu. Ce que je pourrais ajouter sur ce point tiendrait à la morale générale du roman considéré dans son ensemble. De célèbres littérateurs en ont peut-être suffisamment parlé. Je pourrai rappeler ailleurs ce qu'ils en ont dit ; ici, je me borne à rassembler les traits qui caractérisent en particulier le personnage d'Encolpe ; traits qu'on a besoin de connaître préalablement pour n'être point arrêté dans la lecture de ce qui nous reste du récit de ses aventures.

« Encolpe, soit que, dès son bas âge, par quelque accident ordinaire il eût perdu ses parents, soit que simple-

ment, dans les premiers jours de l'adolescence, emporté par la fougue des passions, il se fût, sans tarder, soustrait à la domination ordinairement si douce, presque toujours si utile, mais parfois importune, d'un père et d'une mère, Encolpe, dis-je, paraît avoir été représenté par Pétrone comme ayant été de très bonne heure livré à lui-même et maître de ses actions. A quelque époque de sa vie qu'on place l'occasion qui, dans le plan général du roman, était supposée lui avoir fait entamer sa narration, certainement, dans ce qui nous reste de cette narration, on ne trouve la mention ni l'indication d'aucun fait, d'aucun événement qui ne concerne un jeune homme de vingt à vingt-cinq ans, plutôt qu'un homme fait et d'un âge mûr; et on voit qu'antérieurement au point où le prennent les fragments aujourd'hui subsistants, Encolpe avait fait déjà plus d'un métier. On ne saurait douter que, dans ce qui précédait, comme dans les lacunes courantes qui se reconnaissent maintenant, il devait être question d'une multitude de faits, d'un grand nombre d'intrigues amoureuses, de maint et maint tour d'escroquerie du genre, je l'ai déjà dit, de ce que présente le tableau de la vie de Gil Blas, de Figaro, mais avec des nuances adaptées à nos mœurs.

« Une fois livré au monde et au tourbillon du plaisir, Encolpe, sans doute, n'avait point tardé à tomber dans tous les embarras où nous précipite bientôt le dérangement de la fortune, compagnon inséparable du dérèglement des mœurs et des actions. A des mots échappés qu'on rencontre çà et là dans nos fragments, on reconnaît que, dès l'entrée de sa carrière, il avait subi un esclavage dans lequel il avait été soumis à tout ce que la passion ou le libertinage d'un maître amoureux ou vicieux avait pu exiger de lui.

« Le désordre dans sa conduite n'avait été que la moindre de ses fautes; Encolpe s'était porté jusqu'au crime. Il se peut que, dans la portion non existante du roman; des

circonstances, qui l'auraient seules rendu coupable, le disculpassent en partie; mais ce que nous lisons aujourd'hui nous apprend clairement que, dans un voyage, il avait tué son hôte et que s'il avait ensuite échappé à la justice, ç'avait été uniquement par un bonheur inespéré ou par une prompte fuite.

« Dans les différentes et nombreuses courses que vraisemblablement sa vie agitée et licencieuse lui avait occasionnées, non seulement sur terre il avait couru maint et maint danger (comme quand il avait failli être écrasé sous des ruines, ou englouti dans quelque bouleversement général, événement dont il ne nous parle que par hasard et sans détail); mais sur mer, dans quelque traversée, il avait été près de périr; et le naufrage qu'on trouvera décrit dans le morceau dont je donne la traduction semble n'avoir pas été le seul ni le premier que Pétrone le supposait ailleurs avoir essuyé.

« On reconnaît encore, ou du moins on croit reconnaître qu'Encolpe devait avoir fait le métier de gladiateur; que, engagé à un chef de ces tristes victimes du goût barbare des anciens pour des jeux sanguinaires, il n'avait point été fidèle aux conditions du marché, par lequel, comme on sait, le gladiateur d'un certain genre, et en certaines occasions, se dévouait à la mort, au gré des spectateurs, qui rarement épargnaient le vaincu dans l'arène. Encolpe parle positivement, quoique avec plus de clarté, d'un danger de cette espèce auquel il avait été exposé, mais dont il s'était sauvé par une audace et une adresse assez peu communes pour qu'il pût s'en glorifier comme d'un chef-d'œuvre en fait de coquinerie.

« Cependant, tout en lui attribuant de tels exploits, il s'en faut beaucoup que Pétrone lui eût donné du courage; il ne lui fait pas même vanter une prétendue valeur. Au contraire, dans le cours du récit qu'il met dans sa bouche, il lui fait avouer franchement, même pour ainsi dire, il

le montre se targuant de la poltronnerie dont sa conscience habituellement l'accusait. En plus d'un endroit, Encolpe donne à entendre qu'il n'était point brave et que ses menaces, quand il en faisait, étaient uniquement de la forlanterie; ailleurs il récite naïvement les reproches que son compagnon de débauche et de friponnerie lui faisait de sa lâcheté réelle; on verra que lui-même en badine.

« Après bien des aventures, qui ne sont que très obscurément (même inintelligiblement) indiquées, Encolpe s'était violemment épris d'un jeune adolescent, que partout il nomme *Gilon*. Celui-ci devait être un enfant, né aussi de parents libres. Je dis de parents libres, mais que l'on doit supposer pauvres et fort peu délicats (puisqu'ils l'avaient eux-mêmes livré à un esclavage dont il n'avait pu briser la chaîne qu'aux dépens de sa pudeur et en abandonnant sa personne à un maître libertin). Le passage d'où je tire cette induction peut prêter à une autre interprétation, je le sais; mais la différence que cette interprétation apporterait dans les notions qui concernent Gilon ne mérite pas qu'on en fasse l'objet de la moindre discussion. Il est certain qu'Encolpe lui-même nous le représente comme avouant aisément toute sa turpitude, se reconnaissant digne du sort le plus malheureux, puisqu'il avait donné dans le jeu dès qu'il avait pu raisonner, et que s'il était devenu libre ce n'avait été que par l'infamie; il convenait d'avoir été vendu, comme fille, à un acheteur, lequel ne s'y trompait point, et en feignant de se laisser abuser par une mère avide ou nécessiteuse qui sacrifiait son enfant, s'estimait heureux de pouvoir s'assurer ainsi, sans paraître les avoir préalablement cherchées, des jouissances, précieuses à son goût dépravé, mais dont un désir trop hautement annoncé l'eût fait rougir en public. Du reste, Gilon ne manque ni d'un fonds de bonté dans le cœur, ni d'une sorte de justesse dans l'esprit. Ses désordres, ses coupables complaisances paraissent venir plutôt de la faiblesse de

son âme et d'un défaut total de principes que de l'empor-
tement des passions et de la force du vice. Également
attrayant pour les deux sexes, il se prête, sans préférence
marquée, aux plaisirs de l'un et de l'autre. Partout on
le voit céder et jamais attaquer. Enfin, il montre de la
douceur, de la raison, de la gentillesse, surtout une cer-
taine grâce enfantine qui, pour ainsi dire, fait parfois oublier
à quel point s'avilit sa personne.

« Tel est l'objet d'une passion qui, selon le plan géné-
ral du roman, devait avoir régné, sinon exclusivement,
du moins avec plus d'empire que tout autre sentiment
accidentel et passager, dans le cœur d'Encolpe, durant
un temps considérable : il en est constamment et violem-
ment occupé pendant la période qu'embrassent nos frag-
ments. Sur quel pied, je veux dire en quelle condition
Encolpe, intrinsèquement, était-il censé tenir Giton avec
lui ? c'est ce qu'il n'est pas aisé de déterminer. En cer-
tains endroits et d'après la mention de quelques services,
tenant de la pure domesticité, auxquels Giton paraît non
seulement résigné sans réclamation, mais comme parfait-
ement accoutumé, on serait tenté de prononcer que, en
tout, il doit être censé avoir été mis en scène comme domes-
tique : et véritablement, s'il faut décidément admettre
l'authenticité du fragment trouvé à Trau, il faudra aussi
convenir que Giton avait été mené chez Trimalcion comme
devant servir les deux amis, Ascylte et Encolpe. Mais
habituellement on rencontre tant de motifs frappants
de penser différemment, qu'on ne saurait adopter cette
idée ; l'union d'Encolpe avec Giton est trop étroite. Il
le traite toujours de *frère*, et vit en effet avec lui, comme
avec la sœur, comme avec la maîtresse, comme avec l'épouse
la plus hautement avouée. Même logis, même table, même lit,
mêmes compagnies ; tout à ces deux amants est commun.
Ni les plaisirs, ni les voyages, ni les arrangements de société
ne les séparent ; il semble que foncièrement un contrat

indissoluble les lie et qu'à peine un pareil ménage puisse, comme l'engagement légal entre des époux des deux sexes, devenir, en certaines circonstances, sujet au divorce.

« A ce couple vivant d'une si étrange manière, se trouve uni un tiers parfaitement assorti. Celui-ci porte le nom d'*Ascylte*. Pétrone a-t-il ici, comme ailleurs, prétendu présenter un nom purement appellatif ? et ce nom d'*Ascylte* doit-il, ou avec tous les autres généralement, ou seul en particulier, être censé significatif ? Je l'ignore. En tous les cas, si nous suivions l'analogie de la langue grecque, ce terme ne peut guère signifier autre chose que l'*Infatigable* (1) : sans doute, une telle dénomination conviendrait assez bien au rôle que Pétrone fait jouer à ce personnage ; mais comme, après tout, ce terme n'est pas trop décidément connu dans la langue grecque, si on veut maintenir l'opinion que notre auteur connaissait parfaitement cette langue, il faudra plutôt croire que, dans son idée, le nom d'*Ascylte* ne signifiait rien.

« Quoi qu'il en soit, *Ascylte*, bien digne de figurer ici, est un des plus francs vauriens, si je puis m'exprimer ainsi. Né dans un pays étranger, vraisemblablement dans la Grèce, par les suites de quelque exploit, pareil à ceux dont nous avons vu *Encolpe* réduit à se vanter, il avait été forcé de s'expatrier ; et, pour lui, le lieu, quel qu'il fût, où dans le roman, il était supposé avoir formé sa liaison avec notre héros n'était qu'un lieu d'exil. Pour le libertinage, il était peut-être encore supérieur à *Encolpe*, qui se croyait fondé

(1) Les noms des principaux personnages ont une signification en grec. *Ascylte*, c'est l'*infatigable* à cause de sa valeur amoureuse. *Encolpe* veut dire celui qui est tenu dans le sein, dans les bras. Entendez : le *chéri*. *Giton* signifie *voisin*, *Eumolpe*, *harmonieux*. *Trimalcion*, comme le *Trissotin* de Molière, veut dire probablement *triple brute*. *Tryphène* vient de τρυφή, vie de délices, et indique une détraquée qui court indifféremment après tout plaisir : *Enothea* vient de οἶνος, vin ; et la vieille sorcière, en effet, ne déteste pas la dive bouteille.

à lui reprocher ses infamies et jusqu'à l'impureté même de son souffle.

« Ascyllte ne laisse pas d'être instruit : le roman le suppose assez lettré pour pouvoir tirer une ressource de ses connaissances et gagner sa vie, en donnant quelques leçons à des jeunes gens. C'était en partie le désir de se perfectionner dans cet exercice qui l'avait poussé et déterminé à se lier si étroitement avec Encolpe, plus avancé que lui dans ce genre d'étude, mais tout au plus son égal en fait de débauche, de malice et de friponnerie. Toutefois, il n'avait point gratuitement obtenu de participer à des instructions qui devaient lui devenir profitables, et, au milieu d'un verger (c'est lui-même qui, dans la chaleur d'un violent débat, en fait le reproche à son maître), Ascyllte avait été forcé de se soumettre aux mêmes complaisances qu'Encolpe exigeait habituellement du tendre Giton : c'est ainsi qu'il était devenu pour lui un second *frère*.

« Dans une pareille association, l'argent devait souvent manquer : aussi, les trois amis (comme on peut s'exprimer, en parlant ici une langue assortie) faisaient-ils flèche de tout bois. Pour être admis à de bons repas, il ne leur répugnait point de faire habituellement le métier de flatteurs et de parasites. Et comme dans une très grande ville, telle que celle où évidemment doit être le lieu de la scène, pour toutes les aventures détaillées dans la portion qui nous reste du roman, il ne manque jamais d'y avoir de ces riches vaniteux, qui se piquent d'aimer les lettres, qui se mêlent de les cultiver plutôt par air que par goût réel, qui même se croient de bonne foi du talent, et rassemblent volontiers des auditeurs disposés à louer leurs compositions, Encolpe et, sans doute à son exemple, ses deux camarades n'épargnaient point les applaudissements à tout amateur dont la prétention au mérite littéraire était appuyée d'une table bien garnie.

« Il paraît que, au moment où les prennent nos frag-

ments, nos jeunes gens étaient comme agrégés parmi une troupe d'écoliers qui suivaient déterminément la classe, et, comme nous dirions aujourd'hui, le cours d'un célèbre professeur d'éloquence, ou plutôt de déclamation : car, d'après ce qu'on lit au début de ce qui nous reste du roman, on voit que, au siècle (quel qu'il soit) dont Pétrone peut avoir voulu nous retracer et blâmer les ridicules et les vices, les orateurs étaient de purs déclamateurs. Et, peut-être, ce qui, dès l'abord, se trouve dit sur ce sujet, sans pouvoir maintenant paraître neuf ou correctement écrit, est-il ce qu'il y a de plus judicieux et de plus sérieusement utile, dans tout ce que le temps a épargné de cette composition singulière en son genre. C'aura sans doute été en leur qualité d'écoliers que nos trois jeunes gens pouvaient être admis dans des sociétés où, quel qu'eût été, au fond, le peu de délicatesse du maître du logis, sans leur titre d'étudiants, sans ce vernis de littérature, leur conduite d'ailleurs leur eût nécessairement fermé tout accès. »

On le voit, le savant critique a quelque peine à coordonner et à concilier les renseignements épars dans ce qu'il nous reste du *Satyricon* : Encolpe est sans doute de naissance libre, Ascylte est probablement un affranchi, mais est peut-être, au cours de quelque aventure, retombé en esclavage, et c'est sans doute par erreur que, dans le *Banquet*, Hermeros le prend pour un chevalier, à supposer que le *Banquet* soit de Pétrone. Bien d'autres points restent obscurs dans les aventures passées des deux mauvais compagnons. Quant à Giton, il est vraisemblablement de naissance servile, mais traité par Encolpe tantôt en camarade, tantôt en domestique. Voilà bien des incertitudes sur les trois héros de Pétrone.

Il n'en subsiste pas moins sur le théâtre de leurs exploits : nous avons dit que l'auteur du *Satyricon* était peut-être Marseillais. Comme le roman a pour cadre une ville grecque certainement très populeuse et qui est même un port

de mer, on pourrait, sur la conjecture qui précède, en appuyer une autre et se demander si les aventures d'Encolpe et de ses acolytes ne se passeraient pas à Marseille même. Un court fragment d'un livre perdu établit qu'au moins un des épisodes du roman avait cette ville pour théâtre.

Mais toute une école de savants napolitains s'est évertuée avec autant d'ingéniosité que d'érudition à établir que les lieux décrits dans le roman ne pouvaient être que l'ancienne Naples et ses environs. On a même retrouvé dans la langue des modernes lazzaroni des expressions qui sont la traduction exacte en italien de celles employées par les camarades de Trimalcion. Naples est, en outre, plus près que Marseille de Crotone, où les héros du roman vont chercher fortune après un voyage, semble-t-il, assez court. On trouvera du reste le nom même de cette ville dans notre texte, mais il n'y a aucune conclusion à tirer de cette mention, parce qu'elle se trouve dans un passage certainement interpolé.

Pouzzoles a paru également remplir les conditions voulues : c'était un port de mer très peuplé, très commerçant, où l'élément grec était important ; c'était en outre, autre particularité mentionnée par le *Satyricon*, un municipe ; enfin l'argot qu'on y parlait ne devait pas être très différent de celui de Naples. Mais cette dernière hypothèse se base sur ce fait établi que Pouzzoles, jusqu'au temps de Néron, fut le véritable port de Rome ; ce ne fut qu'un peu plus tard qu'elle tomba en décadence, à la suite des travaux entrepris pour faire d'Ostie une grande ville maritime. Elle n'a donc toute sa valeur que pour qui consent à admettre que Pétrone et ses héros étaient des contemporains de Néron.

Cumes, et Misène, proposée par Mommsen, remplissent aussi les conditions voulues.

Sur ce point encore, il est plus facile de critiquer toutes

les solutions proposées que d'apporter la moindre précision présentant le moindre degré de certitude.

C'est encore au chevalier du Theil que nous allons demander de nous donner les raisons qui militent en faveur de Naples et de replacer les personnages dans leur cadre :

« En quel lieu pouvons-nous placer la scène, au moment où elle s'ouvre pour nous ? Je ne sais si rien peut démontrer qu'elle doive être censée à Rome : disons plus : je reste persuadé que Rome est précisément l'endroit où on ne peut en aucune manière la supposer. Il me paraît permis de conjecturer que Pétrone l'avait placée à Naples, ville assez considérable pour qu'il y eût des gymnases, consacrés aux exercices tant de l'esprit que du corps et dignes d'être comparés à ce que Rome peut avoir eu de plus remarquable en ce genre. Dans les fragments authentiques, rien de ce qui précède le lambeau, le plus anciennement publié, du Festin de Trimalcion n'empêche d'admettre une pareille conjecture. Elle peut (que dis-je !) elle doit convenir à ceux mêmes qui soutiendront le plus fortement l'authenticité du long morceau (à ce qu'on a prétendu) trouvé, le siècle dernier, à Trau. A chaque page de ce morceau, certaines phrases forcent à supposer que le lieu du festin est une espèce de maison de campagne, du moins une maison située, ou proche, ou dans une ville à laquelle convenait la dénomination de *colonie*, et qui devait être elle-même voisine d'une autre ville plus considérable et maritime : je dis voisine ; de manière à ce que, dans l'espace de peu d'heures, on pût en revenir à pied dans la grande ville dont je parle. Enfin, lorsque, en unissant ce même morceau au reste de l'ouvrage, on rentre dans la lecture des anciens fragments, on se sent, pour ainsi dire, contraint de regarder les acteurs comme habitant une ville tout à la fois très vaste, très peuplée et pourvue d'un port sur la mer où, par la suite, on les voit s'embarquer.

« Je supposerai donc que le portique et la classe dont

il est fait mention dès le troisième chapitre des fragments authentiques, dans les éditions les plus connues, étaient des édifices napolitains, où naturellement avaient dû se rendre Encolpe, Ascylte et Giton, venus depuis peu de temps à Naples, pour y perfectionner des études qui pouvaient devenir utiles à leur fortune et peut-être aussi pour d'autres raisons. J'ai dit, venus depuis peu de temps : c'est ainsi qu'on expliquera qu'aucun d'entre eux ne connaissait encore le chemin de leur auberge et ne pouvait la retrouver quand ils en étaient une fois éloignés.

« Là, sans doute, ils suivaient plus particulièrement le cours d'éloquence d'un professeur accrédité que Pétrone leur fait désigner sous le nom d'*Agamemnon*, et qu'il fait représenter par Encolpe comme un personnage doué de quelque mérite réel, mais ne laissant pas de prêter au ridicule ainsi qu'à la censure.

« Selon l'usage dont il a été parlé plus haut, nos trois écoliers, ainsi que leurs camarades de classe, se trouvaient quelquefois invités à des repas somptueux, soit séparément, soit ensemble, à la suite du professeur dont ils prenaient les leçons ; et bien que Giton, comme on l'a déjà observé, puisse paraître avoir toujours joué un rôle subalterne, tenant sinon de l'esclavage, du moins de la domesticité, cependant on le voit reçu partout comme l'égal ou comme le compagnon d'études et de plaisirs des deux autres. C'est ainsi que, particulièrement, peu après l'époque où commencent les fragments authentiques, toute la société, Encolpe, Ascylte, Giton et plusieurs de leurs camarades de classe, entre autres un certain *Menelaus*, se trouvent engagés quelques jours d'avance au grand souper que devait donner ce personnage extraordinaire, ce *Trimalcion*, dont le rôle, ni bien frappant, ni bien étendu dans ces fragments, est aussi considérable que difficile, pour ne pas dire impossible à expliquer, dans le long morceau, qui nous est connu uniquement depuis la prétendue décou-

verte du manuscrit de Trau. Tous ces étudiants devaient se rendre à l'invitation avec leur professeur, leur maître commun, Agamemnon. »

Dans le caractère de Trimalcion et de ses hôtes, dans leur exubérance et leur cynisme, dans leur naïveté et leur canaillerie, dans leur langage même, du Theil croit reconnaître la populace napolitaine telle qu'elle est encore aujourd'hui :

« Que l'on observe, dit-il, le caractère de Trimalcion, on y reconnaîtra un charlatan crapuleux, un de ces hommes que les Italiens qualifient proprement de *goffi*, un vrai modèle... de ces caractères dépeints par Nic. Aminta. L'auteur du roman satirique ne représente-t-il pas Trimalcion, réunissant dans son festin l'abondance et la profusion, au plus mauvais goût pour le choix des mets, à la malpropreté du service, à la grossièreté et à l'incivilité de ses manières, qui, toutefois, semblent partir d'un cœur assez bon ? Presque tout le dialogue de ce festin... respire, si l'on peut s'exprimer ainsi, un goût de terroir napolitain. »

IV. *Discussions sur le SATYRICON.* — L'interprétation du *Satyricon* a soulevé des difficultés et des discussions fort naturelles si, comme nous inclinons à le croire, il est l'œuvre de plusieurs auteurs et même de plusieurs temps, parfois assez déconcertantes s'il faut y voir, au contraire, l'ouvrage incomplet sans doute, mais pourtant homogène, d'un écrivain unique.

Nous empruntons à l'opuscule, devenu très rare, de J.-N.-M. de Guerle, *Recherches sceptiques sur le Satyricon et sur son auteur*, un excellent résumé de ces débats qui portent à la fois sur l'objet, sur le titre et sur le style de l'ouvrage.

I. *Objet du SATYRICON.* — « J'ai réfuté ceux qui regardent l'ouvrage de Pétrone comme la satire de Néron ; n'en parlons plus. D'autres ont cru reconnaître le vicieux

Claude dans Trimalcion, Agrippine dans Fortunata, Lucain dans Eumolpe, Sénèque dans Agamemnon : Tiraboski, Burmann et Dotteville semblent pencher de ce côté (1). Selon les deux Valois, le *Satyricon* n'est que le tableau ordinaire de la vie humaine, une véritable Ménippée, mêlée de prose et de vers, dans le goût de Varron, une satire générale des ridicules et des vices qui appartiennent à tous les peuples, à tous les temps. Quelques-uns ont presque fait de Pétrone un casuiste ; ils y voient à chaque page des sermons très édifiants ; et le *Satyricon* est, à leur avis, un traité complet de morale, qui vaut bien celui de Nicole. C'est du moins ce que semble insinuer Burmann, quand il appelle Pétrone *virum sanctissimum*. L'ingénieux Saint-Evremond a réfuté, d'une manière agréable, ce dernier sentiment. A l'appui de cet écrivain, Leclerc, toujours caustique, ajoute avec un peu d'humeur : « Que dirait-on d'un peintre qui, pour inspirer l'horreur du vice, tracerait avec toute la délicatesse possible les postures de l'Arétin ? » Enfin, si l'on en croit Macrobe, le *Satyricon* est un pur roman dont l'unique but est de plaire.

« Je ne vois pas trop ce qu'on pourrait opposer à l'autorité de Macrobe. Il fut l'écrivain du quatrième siècle le plus versé dans la connaissance de l'antiquité ; sa sagacité dans la critique égalait sa vaste érudition. Il vivait dans un temps où l'on ne pouvait encore avoir perdu le secret du *Satyricon*, s'il eût renfermé quelque mystère. Son opinion individuelle peut donc ici passer pour celle de ses contemporains, et, dans le cas où l'une eût différé de l'autre, un auteur aussi judicieux aurait-il manqué d'exposer au lecteur les motifs qui l'engageaient à s'écarter du sentiment général ? Parmi les modernes, Huet, Leclerc, Basnage se sont rangés à l'avis de Macrobe. Défions-nous de ces esprits systématiques ou malins, qui se plaisent à torturer un auteur pour lui faire penser ce qu'ils eussent

(1) Lavour intitule sa traduction : *Histoire secrète de Néron !*

dit : leur pupitre est, en fait de critique, le lit de fer de Procuste. La Bruyère riait sous cape des prétendues clefs ajustées à ses *Caractères* par des devins en défaut. Peut-être, un jour, tirant Artamène ou Clélie de la poussière, quelques savants en *us* les publieront tour à tour grossis de nouveaux tomes ; et pour prouver que Louis XIV est Cyrus ou Porsenna, ils joindront aux fadeurs de Scudéry, avec leurs propres visions, les *variorum* des commentateurs.

II. *Forme du SATYRICON.* — « L'Espagnol Joseph-Antoine Gonsalle de Sallas a fait jadis une belle dissertation sur ce seul mot *Satyricon*. Son étymologie est-elle grecque ou latine ? Grande question parmi les érudits. Voici ce qu'Heinsius, Scaliger et plusieurs autres allèguent en faveur de la première opinion. Les Grecs appelaient *satyriques* certains drames, moitié sérieux, moitié bouffons, dans lesquels les acteurs, le visage barbouillé de lie, imitaient les danses grotesques, ainsi que les propos un peu lestes des divinités des bois, et tournaient en ridicule, dans la personne des magistrats et des riches, les véritables dieux de la terre. Ces drames eurent cours longtemps encore après Thespis : il nous en reste un modèle dans le *Polyphème* d'Euripide. D'après cette hypothèse, notre mot *satyre* vient du grec Σάτυρος, faune ou satyre ; il doit alors s'écrire par un *y* (1).

« Casaubon, Spanheim et Dacier ne manquent point d'arguments pour combattre Heinsius et Scaliger. Ils dérivent *satyre* du latin *satura* (plat rempli de différents mets) (2). Si vous demandez quelle analogie peut exister entre un plat rempli de différents mets et les satyres d'Horace, par exemple, on vous répond que ce genre de poésie est farci, pour ainsi dire, de quantité de choses diverses,

(1) Les manuscrits portent les uns *Satyricon*, les autres *Satiricon*.

(2) Comparez à nos expressions françaises : *Œuvres mêlées*, *Mélanges*.

comme s'exprime élégamment Porphyryon, *nullis el variis rebus hoc carmen referlum est* (1).

« Le vulgaire des écrivains, gens dénués d'érudition, ont simplement distingué la satire en deux espèces. L'une, ont-ils dit, tend directement à réformer les mœurs ou à ridiculiser les travers de l'esprit humain. Ceux qui la craignent l'accusent de misanthropie ou de malignité. C'est sans doute pour adoucir l'austérité du précepte ou l'acérbe du sarcasme qu'elle emprunte à la poésie les grâces de son langage. Sœur cadette de la comédie, elle n'en diffère que dans sa forme. Elle est plus courte et n'est pas essentiellement dramatique. Horace, Juvénal et Perse ont porté dans Rome cette espèce de satire à sa perfection ; elle n'a point dégénéré en France sous la plume des Régnier, des Boileau, des Gilbert.

» La seconde espèce de satire est celle qu'on nomme *Ménippée*. Le plus savant des Romains, Varron, la mit en honneur chez ses concitoyens. Si son but est également d'instruire, elle y vise par des détours plus cachés ; plaire est son premier désir, l'instruction chez elle n'est que secondaire. Ses tableaux plus variés embrassent toutes les scènes de la vie, comme toutes les branches de la littérature. Son caractère distinctif est un mélange agréable de prose et de vers. La fiction est son arme favorite ; sa marche approche de celle du roman dont elle usurpe impunément l'étendue. Elle caresse plus souvent qu'elle n'égratigne ; et pour faire aimer la vertu, elle l'affuble quelquefois des livrées de la folie. L'*Apocolokyntosis* de Sénèque, le *Misopogon* de l'empereur Julien, la *Consolation* de Boèce sont autant de *Ménippées*. La France peut leur comparer sans honte le *Panlanguel* de Rabelais, le *Catholicon d'Espagne*, la *Pompe funèbre de Voiture*, par Sarrazin.

(1) Chez Ennius la satire était également caractérisée par le mélange de différents mètres.

« Aux yeux de ceux pour qui les disputes de mots ne sont que de doctes âneries, Rome paraîtra peut-être redevable à la Grèce de ces deux espèces de satyres. Varron, de son aveu même, avait imité Ménippe le Cynique; et les satyres du second genre s'appellent encore aujourd'hui *Ménippées*, du nom du philosophe grec. Pour la satire du premier genre, les Grecs lui avaient donné le nom de *Silles*; et les fragments de *Silles* de Timon le Phliasien, sceptique célèbre par ses vers mordants contre les dogmatiques, prouvent assez que la Grèce avait ses Lucile et ses Horace. N'était-ce donc pas une satire, ces iambes lancés par le Grec Sotade contre Ptolémée-Philadelphie, ces iambes cruels qui mirent en fureur leur royale victime, et firent enfin précipiter dans le Nil leur malheureux auteur? Maintenant personne n'ignore que Lucile, Pacuve. Ennius même, ne parurent qu'après Ptolémée-Philadelphie; or, Timon et Sotade florissaient sous ce prince. Les Grecs connurent donc la satire proprement dite; ils la connurent donc même avant les Romains. Ainsi la satire fut d'abord à Rome ce qu'elle avait été dans Athènes : la seule différence qui la distingua par la suite chez ces deux peuples, c'est qu'en changeant de forme, elle retint en Italie son nom primitif, tandis qu'elle prenait tour à tour chez les Grecs celui de *Silles* ou de *Ménippée*.

« Les mots ne tiennent pas toujours ce que leur étymologie promet; l'usage, ce tyran des langues, est plus fort que les grammairiens, et souvent l'expression est la même quand la chose a changé. Charmé de la marche libre et facile que donnait à la Ménippée le mélange des vers et de la prose, les Romains s'accoutumèrent insensiblement à désigner par son nom les écrits revêtus de la même forme, quoique éloigné de son caractère original. Histoires, romans, philosophie, morale, tout fut bientôt de son ressort. On oublia qu'elle était née caustique, pour ne plus voir en elle qu'une ingénieuse babillarde. Pourvu que, dans un même

ouvrage, elle semât avec esprit et les vers et la prose (1), on lui pardonna de ne plus médire; en dépit de son changement, elle resta Ménippée. Cette satire n'est donc point essentiellement mordante. Celle même de Varron, quoique plus proche de son origine, montre rarement le vice couvert de ridicule ou d'opprobre. Sa philosophie badine plus qu'elle ne dogmatise; elle cache sous les fleurs les épines de l'érudition, et ses leçons de morale, elle ne les donne qu'en se jouant. La satire chez Pétrone est encore plus indulgente. Ne cherchez pas en elle un pédagogue: enfant gâté d'Epicure, sa malignité s'endort auprès du vice aimable; craignez qu'elle ne s'éveille aux sermons de la sagesse. Près de Pétrone, l'âne d'Apulée est un Caton. Il censura fort bien les travers de son siècle; cependant, il n'a pas l'honneur de siéger parmi les satyriques. Cet âne, content de parler mieux que certains hommes, négligea d'employer le langage des dieux; et, je l'ai déjà dit, il n'est point de Ménippées sans le mélange de la prose et des vers.

« Pétrone ne pouvait choisir pour son roman une forme de composition plus variée, plus agréable que celle de la Ménippée; aussi n'y manqua-t-il point, et voilà sans doute tout le mystère du *Satyricon* (2). Quant à la désinence du mot, les Latins, selon Gonsalle de Sallas, ont fait *satyricon* de *satyra*, comme ils faisaient *épigrammation* d'*épigramma*, *elegidarion* d'*elegia*; le diminutif ne changeait rien d'essentiel dans l'objet principal de l'expression, il annonçait seulement dans le dérivé moins de prétention et plus d'enjouement. Peut-être aimeriez-vous mieux la leçon de Rollin, Baillet, Burmann et autres: ils font longue la dernière du

(1) Elle admet aussi, comme le fait remarquer M. Collignon, « le mélange des termes nobles et du langage populaire », et « autorise l'imitation de beaucoup de styles divers ».

(2) La grande originalité de Pétrone, dit M. Collignon, nous paraît consister... à avoir emprunté le cadre de l'ancienne *Ménippée* pour y faire entrer un genre nouveau (le roman de mœurs). (Collignon, *Étude sur Pétrone*, Paris, 1892, p. 20.)

Satyricon, et la prononcent comme l'*oméga* des Grecs. Dans cette hypothèse, le *Satyricon* serait un recueil de satyres (1). » Mais l'*omicron* n'en fait qu'un innocent badinage; je suis pour l'*omicron* (2).

III. *Style du SATYRICON.* — « Le style de Pétrone a trouvé des censeurs, même parmi les meilleurs juges en cette matière. » Quoique Pétrone, dit Huet, paraisse avoir été un grand critique et d'un goût exquis, son style, pourtant, ne répond pas tout à fait à la délicatesse de son jugement. On y remarque quelque affectation; il est un peu trop peint et trop étudié; il dégénère de cette simplicité naturelle et majestueuse de l'heureux siècle d'Auguste. Peut-être doit-il une partie de sa réputation à la liberté de ses portraits; il aurait été moins lu s'il avait été plus modeste. Rollin porte à peu près le même jugement; et Rapin assure que Pétrone, s'il donne quelquefois d'excellents préceptes d'éloquence, ne les suit pas toujours. Valois croyait remarquer dans son style un air un peu étranger; il se servait même de cet argument pour prouver que notre auteur était Gaulois et qu'il vécut après Suétone. Saumaise ne trouve dans les fragments de Pétrone que des extraits faits sans goût par quelques libertins obscurs du Bas-Empire. « Pétrone, dit Bayle, est moins dangereux dans ses tableaux trop nus que dans les délicatesses dont Bussi-Rabutin les a revêtus; la galanterie se présente, dans les *Amours des Gaules*, sous des formes bien plus aimables que dans le *Satyricon*. » Aux yeux de Voltaire, cet ouvrage n'est pas plus un modèle de style qu'il n'est l'histoire secrète de Néron; les suppôts de nos tavernes tiennent, à l'entendre,

(1) Il faudrait comprendre : *Satyricon* avec *liber*, livre, sous-entendu, comme on a le *Poimenicon* de Longus, l'*Ephesiakon* de Xénophon d'Éphèse, l'*Æthiopicon* d'Héliodore.

(2) Bucheler intitule simplement l'ouvrage : *Satiræ*, d'après plusieurs manuscrits. D'autres portent *Satirici* ou *Satyri liber*.

des discours plus honnêtes que les convives de Trimalcion ; à l'exception de quelques vers heureux, de deux ou trois contes agréables, tout le livre n'est qu'un amas confus d'images ampoulées ou lascives, d'érudition ou de débauches. Selon Baillet et Tiraboski, on y rencontre des tours ingénieux et de jolies pensées ; mais ces beautés sont obscurcies par l'inégalité du style, par des mots barbares, par des récits où l'on ne comprend rien. C'est peut-être, ajoutent-ils, la faute des copistes ; mais l'ouvrage, en somme, ne méritait pas les peines qu'on s'est données pour en rechercher et recoudre les lambeaux. Leclerc maltraite encore plus Pétrone. Mais c'est trop longtemps parler de ses détracteurs ; écoutons enfin ses panégyristes.

« A la tête des nombreux admirateurs de Pétrone marchent Vossius et Douza, Turnèbe et Pithou, Briet et Ronsin. Les censures même hasardées contre Pétrone sont mêlées, disent-ils, d'éloges arrachés par la force de la vérité ; et, dans la bouche d'un ennemi, la louange est d'un bien plus grand poids que les reproches. Cette barbarie même et cette bassesse d'expression, qui paraissent défigurer quelquefois le style de Pétrone, sont aux yeux de Ménage le chef-d'œuvre de l'art ; il ne les a placées que dans la bouche des valets et des débauchés sans délicatesse. Voyez, au contraire, avec quelle élégance il fait parler les gens de la bonne compagnie. Pétrone donne à chacun de ses acteurs le langage qui lui convient. Ce mérite est d'autant plus précieux qu'il est plus rare ; et les ombres qu'un peintre habile répand dans ses tableaux en rendent les beautés plus saillantes. Barthius trouve réunies dans Pétrone seul, quand il n'est pas défiguré par l'ignorance des copistes, toutes les finesses de Plaute, toutes les grâces de Cicéron ; et Juste Lipse l'appelle *auctor purissimæ impuritatis*. Telle était l'admiration du vainqueur de Rocroi pour Pétrone, qu'il pensionnait un lecteur, uniquement chargé de lui réciter le *Satyricon*. En parlant du poème de la Guerre-

civile, dans lequel Pétrone, dit-on, prétendit lutter contre Lucain, l'abbé Desfontaines s'écrie : « Quelle finesse dans la peinture des vices des Romains et des défauts de leur gouvernement ! que d'esprit dans ses fictions ! Ces beautés sont relevées par un style mâle et nerveux, en faveur duquel on doit pardonner au poète quelques fautes contre l'élocution, et certains traits qui sentent le rhéteur. » Fréron, dont le goût fut presque toujours d'accord avec la raison quand il ne jugea que les anciens, parle de Pétrone dans le sens de Desfontaines : « Son pinceau, dit-il, respire partout la chaleur de l'imagination et la délicatesse de l'esprit ; il est riant dans ses descriptions, coulant, net et facile dans sa narration, admirable dans ses vers, et, ce qui le caractérise plus particulièrement, il est toujours fin et délicat en fait de galanterie, quand il parle de celle que la nature avoue. » Je fais grâce des éloges prodigués à Pétrone par ses différents traducteurs, ils pourraient paraître suspects ; mais on me permettra, du moins, d'opposer à ses censeurs les suffrages de Saint-Evremond. De tous les panégyristes de Pétrone, aucun n'eut plus de ressemblances morales avec son héros que cet ingénieux épicurien ; et comme nul n'apprécia notre auteur avec plus de connaissance de cause, nul aussi ne l'a vanté avec plus d'esprit.

« Ce n'est pourtant pas sans quelque injustice peut-être, ou du moins sans un peu de prévention, que Saint-Evremond, après Douza, semble élever au-dessus de la *Pharsale* l'*Essai* de Pétrone sur la *Guerre civile*, et même son *Fragment de la guerre de Troie*. Mais, si le premier de ces morceaux, à peine composé de trois cents vers, ne peut être mis en parallèle avec aucun poème en dix chants, il n'en étincelle pas moins de beautés sublimes. Quant au fragment de la prise de Troie, son seul défaut peut-être est de rappeler un des plus beaux épisodes de l'*Enéide* : sans le Laocoon de Virgile, celui de Pétrone pourrait passer pour un chef-d'œuvre.

« Voilà sans doute de quoi contrebalancer les reproches qu'on a pu faire au style de Pétrone. Je n'ai parlé que de ses vers ; sa prose est peut-être plus élégante encore. Qui ne sait que La Fontaine lui doit son joli conte de la *Matrone d'Ephèse* ; et Bussi-Rabutin, en transportant dans les *Amours des Gaules* l'épisode piquant de Polygnos et de Circé, n'a changé que le nom des acteurs. Je ne prétends point fixer la place que doit occuper Pétrone ; mais qu'il me soit permis de faire observer en passant que la critique n'a jamais rien trouvé de sacré. Scioppius n'a-t-il pas traité Phèdre de barbare, et Cicéron de visigoth ? Selon Claude Duverdier, Horace est raboteux, et Virgile fourmille de solécismes. Tassoni a rencontré, dit-il, cinq cents absurdités dans Homère ; et, parmi nous, l'aimable Deshoulières préféra Pradon à Racine. M^{me} de Sévigné ne s'est pas montrée plus indulgente envers l'auteur de *Phèdre* et d'*Athalie*. La multiplicité des critiques, leur autorité même, ne forment donc pas toujours une présomption défavorable contre l'ouvrage critiqué.

« Résumons-nous : 1^o Pétrone, sans doute, n'a voulu faire qu'un roman ; 2^o Le *Satyricon* peut être classé parmi les Ménippées ; 3^o Son style est mêlé de beautés et de défauts ; mais risquerait-on beaucoup, en attribuant les beautés à Pétrone, et les défauts à ses copistes ? »

V. *Valeur morale et littéraire.* — Parmi tant de jugements divers portés sur notre auteur, deux sont restés célèbres, celui de Saint-Evremond et celui de Voltaire, l'un très favorable à Pétrone, l'autre assez sévère. Comme il faut les aller chercher dans les œuvres complètes des deux grands écrivains, nous croyons être utiles — et agréables — au lecteur, en les reproduisant *in extenso*.

Saint-Evremond est le champion le plus autorisé et le plus radical de la thèse classique : il identifie le favori de Néron et l'auteur du *Satyricon* et associe l'homme et l'œuvre,



LA NOCE DE GITON.

(Sauvé, inv.)

toute l'œuvre prise en bloc, dans une même admiration. C'est dans son essai *Sur Pétrone* qu'il convient de chercher l'expression la plus forte et aussi la plus séduisante de la théorie que nous combattons.

I. *L'homme*. — « Pour juger du mérite de Pétrone, je ne veux que voir ce qu'en dit Tacite; et sans mentir, il faut bien que ç'ait été un des plus honnêtes hommes du monde, puisqu'il a obligé un historien si sévère de renoncer à son naturel, et de s'étendre avec plaisir sur les louanges d'un voluptueux. Ce n'est pas qu'une volupté si exquise n'allât autant à la délicatesse de l'esprit qu'à celle du goût. Cet *erudito luxu*, cet *arbiter elegantiarum* (1), est le caractère d'une politesse ingénieuse, fort éloignée des sentiments grossiers d'un vicieux : aussi n'était-il pas si possédé de ses plaisirs, qu'il fût devenu incapable des affaires; la douceur de sa vie ne l'avait pas rendu ennemi des occupations. Il eut le mérite d'un gouverneur dans son gouvernement de Bithynie, la vertu d'un consul dans son consulat : mais au lieu d'assujettir sa vie à sa dignité, comme font la plupart des hommes, et de rapporter là tous ses chagrins et toutes ses joies, Pétrone, d'un esprit supérieur à ses charges, les ramenait à lui-même; et pour m'expliquer à la façon de Montaigne, il ne renonçait pas à l'homme en faveur du magistrat. Pour sa mort, après l'avoir bien examinée, ou je me trompe, ou c'est la plus belle de l'antiquité. Dans celle de Caton, je trouve du chagrin, et même de la colère. Le désespoir des affaires de la république, la perte de la liberté, la haine de César, aidèrent beaucoup sa résolution; et je ne sais si son naturel farouche n'alla point jusqu'à la fureur, quand il déchira ses entrailles.

(1) Les citations latines qui étayent cette dissertation sont presque toutes empruntées soit au texte du *Satyricon*, soit au passage de Tacite traduit plus haut. Nous n'avons pas cru pouvoir les supprimer; nous n'avons pas cru devoir en donner une traduction qui eût fait double emploi.

« Socrate est mort véritablement en homme sage et avec assez d'indifférence ; cependant, il cherchait à s'assurer de sa condition en l'autre vie, et ne s'en assurait pas ; il en raisonnait sans cesse dans la prison avec ses amis assez faiblement : et pour tout dire, la mort lui fut un objet considérable. Pétrone seul a fait venir la mollesse et la nonchalance dans la sienne. *Audiebatque referentes, nihil de immortalitate animæ, et sapientium placitis, sed levia carmina et faciles versus.* Il n'a pas seulement continué ses fonctions ordinaires, à donner la liberté à des esclaves, à en faire châtier d'autres ; il s'est laissé aller aux choses qui le flat- taient, et son âme, au point d'une séparation si fâcheuse, était plus touchée de la douceur et de la facilité des vers que de tous les sentiments des philosophes.

« Pétrone, à sa mort, ne nous laissa qu'une image de la vie ; nulle action, nulle parole, nulle circonstance qui marque l'embarras d'un mourant. C'est pour lui, proprement, que mourir c'est cesser de vivre. Le *Vixit* des Romains, lui appartient justement.

II. *La morale.* — « Je ne suis pas de l'opinion de ceux qui croient que Pétrone a voulu reprendre les vices de son temps, et qu'il a composé une satire avec le même esprit qu'Horace écrivait les siennes. Je me trompe, ou les bonnes mœurs ne lui ont pas tant d'obligation. C'est plutôt un courtisan délicat, qui trouve le ridicule, qu'un censeur public, qui s'attache à blâmer la corruption. Et pour dire vrai, si Pétrone avait voulu nous laisser une morale ingénieuse dans la description des voluptés, il aurait tâché de nous en donner quelque dégoût ; mais c'est là que paraît le vice avec toutes les grâces de l'auteur ; c'est là qu'il fait voir avec plus de soin l'agrément et la politesse de son esprit.

« Davantage, s'il avait eu dessein de nous instruire par une voie plus fine et plus cachée que celle des préceptes,

pour le moins verrions-nous quelques exemples de la justice divine ou humaine sur ses débauchés. Tant s'en faut, le seul homme de bien qu'il ait introduit, le pauvre Licas, marchand de bonne foi, craignant bien les dieux, périt misérablement dans la tempête au milieu de ces corrompus, qui sont conservés. Encolpe et Giton s'attachent l'un avec l'autre pour mourir plus étroitement unis ensemble, et la mort n'ose toucher à leurs plaisirs. La voluptueuse Triphène se sauve dans un esquif avec toutes ses hardes; Eumolpe fut si peu ému du danger qu'il avait le loisir de faire quelque épigramme. Licas, le pieux Licas, appelle inutilement les dieux à son secours; et à la honte de leur providence, il paye ici pour tous les coupables. Si l'on voit quelquefois Encolpe dans les douleurs, elles ne lui viennent pas de son repentir. Il a tué son hôte, il est fugitif, il n'y a sorte de crime qu'il n'ait commis; grâce à la bonté de sa conscience, il vit sans remords : ses larmes, ses regrets ont une cause bien différente : il se plaint de l'infidélité de Giton, qui l'abandonne; son désespoir est de se l'imaginer dans les bras d'un autre, qui se moque de la solitude où il est réduit. *Jacent nunc amatores obligati noctibus totis, et forsitan mutuis lubidinibus attriti, derident solitudinem meam.*

« Tous les crimes lui ont succédé heureusement, à la réserve d'un seul, qui lui a véritablement attiré une punition fâcheuse; mais c'est un péché pour qui les lois divines et humaines n'ont point ordonné de châtiment. Il avait mal répondu aux caresses de Circé, et à la vérité son impuissance est la seule faute qui lui a fait de la peine. Il avoue qu'il a failli plusieurs fois, mais qu'il n'a jamais mérité la mort qu'en cette occasion. Enfin, sans m'attacher au détail de toute l'histoire, il retombe dans le même crime et reçoit le supplice mérité avec une parfaite résignation. Alors il rentre en lui-même et connaît la colère des dieux :

« *Hellespontiaci sequitur gravis ira Priapi.*

« Il se lamente du pitoyable état où il se trouve, *funerata est pars illa corporis, qua quondam Achilles eram* ; et pour recouvrer sa vigueur, il se met entre les mains d'une prêtresse de ce dieu avec de très bons sentiments de religion, mais en effet les seuls qu'il paraisse avoir dans toutes ses aventures. Je pourrais dire encore que le bon Eumolpe est couru des petits enfants quand il récite ses vers ; mais quand il corrompt son disciple, la mère le regarde comme un philosophe ; et couchés dans une même chambre, le père ne s'éveille pas, tant le ridicule est sévèrement puni chez Pétrone, et le vice heureusement protégé. Jugez par là si la vertu n'a pas besoin d'un autre orateur pour être persuadée. Je pense qu'il était du sentiment de Bautru : « Qu'honnête homme et bonnes mœurs ne s'accordent pas ensemble. *Si ergo Petronium adimus, adimus virum ingenio vere aulico, elegantiae arbitrum, non sapientiæ* (1).

III. *Pétrone et Néron*. — « On ne saurait douter que Pétrone n'ait voulu décrire les débauches de Néron, et que ce prince ne soit le principal objet de son ridicule, mais de savoir si les personnes qu'il introduit sont véritables ou feintes ; s'il nous donne des caractères à sa fantaisie, ou le propre naturel de certaines gens, la chose est fort difficile, et on ne peut raisonnablement s'en assurer. Je pense, pour moi, qu'il n'y a aucun personnage dans Pétrone qui ne puisse convenir à Néron. Sous Trimalcion, il se moque apparemment de sa magnificence ridicule et de l'extravagance de ses plaisirs. Eumolpe nous représente la folle passion qu'il avait pour le théâtre : *Sub nominibus exoletorum fæminarumque, et novitate cujusque stupri, flagitia Principis prescripsit* ; et par une agréable disposition de différentes personnes imaginées, il touche diverses impertinences de l'Empereur et le désordre ordinaire de sa vie.

(1) En abordant Pétrone, nous abordons un auteur plein d'urbanité, un arbitre de l'élégance, non de la sagesse.

« On pourra dire que Pétrone est bien contraire à soi-même, d'en blâmer les vices, la mollesse et les plaisirs, lui qui fut si ingénieux dans la recherche des voluptés : *Dum nihil amaenum, et molle affluentia putat, nisi quod ei Petronius approbavisset*. Car, à dire vrai, quoique le prince fût assez corrompu de son naturel, au jugement de Plutarque, la complaisance de ce courtisan a contribué beaucoup à le jeter dans toute sorte de luxe et de profusion. En cela, comme en la plupart des choses de l'histoire, il faut regarder la différence des temps. Avant que Néron se fût laissé aller à cet étrange abandonnement, personne ne lui était si agréable que Pétrone : jusque-là, qu'une chose passait pour grossière, quand elle n'avait pas son approbation. Cette cour-là était comme une école de voluptés recherchées, où tout se rapportait à la délicatesse d'un goût si exquis. Je crois même que la politesse de notre auteur devint pernicieuse au public, et qu'il fut un des principaux à ruiner des gens considérables qui faisaient une profession particulière de sagesse et de vertu. Il ne prêchait que la libéralité à un empereur déjà prodigue, la mollesse à un voluptueux. Tout ce qui avait une apparence d'austérité avait pour lui un air ridicule.

« Selon mes conjectures, Traséas eut son tour, Helvidius le sien ; et quiconque avait du mérite, sans l'art de plaire, n'était pas fâcheux impunément. Dans cette sorte de vie, Néron se corrompait de plus en plus ; et comme la délicatesse des plaisirs vint à céder au désordre de la débauche, il tomba dans l'extravagance de tous les goûts. Alors Tigellin, jaloux des agréments de Pétrone et des avantages qu'il avait sur lui dans la science des voluptés, entreprit de le ruiner, *quasi adversus aemulum et scientia voluptatum potiorum*. Ce ne lui fut pas une chose malaisée ; car l'Empereur, abandonné comme il était, ne pouvait plus souffrir un témoin si délicat de ses infamies. Il était moins gêné par les remords de ses crimes que par une honte secrète qu'il sen-

tait de ses voluptés grossières, quand il se souvenait de la délicatesse des passées. Pétrone, de son côté, n'avait pas de moindres dégoûts; et je pense que, dans le temps de ses mécontentements cachés, il composa cette satire ingénieuse, que nous n'avons malheureusement que défigurée.

« Nous voyons dans Tacite l'éclat de sa disgrâce, et qu'ensuite de la conspiration de Pison, l'amitié de Scevinus fut le prétexte de sa perte.

IV. *La peinture des caractères, le style, la galanterie dans Pétrone.* — « Pétrone est admirable partout, dans la pureté de son style, dans la délicatesse de ses sentiments; mais ce qui me surprend davantage est cette grande facilité à nous donner ingénieusement toute sorte de caractères. Térence est peut-être l'auteur de l'antiquité qui entre le mieux dans la nature des personnes. J'y trouve cela à redire qu'il a peu d'étendue; tout son talent est borné à faire bien parler des valets et des vieillards, un père avare, un fils débauché, une esclave, une espèce de Briguelle. Voilà où s'étend la capacité de Térence. N'attendez de lui ni galanterie, ni passion, ni les sentiments, ni les discours d'un honnête homme. Pétrone, d'un esprit universel, trouve le génie de toutes les professions et se forme comme il lui plaît à mille naturels différents. S'il introduit un déclamateur, il en prend si bien l'air et le style qu'on dirait qu'il a déclamé toute sa vie. Rien n'exprime plus naturellement le désordre d'une vie débauchée que les querelles d'Encolpe et d'Ascylte sur le sujet de Giton.

« Quartilla ne représente-t-elle pas admirablement ces femmes prostituées *quarum sic accensa libido, ut sæpius pelerent viros, quam pelerentur?* Les noces du petit Giton et de l'innocente Pannychis ne nous donnent-elles pas l'image d'une impudicité accomplie?

« Tout ce que peut faire un sot ridiculement magnifique dans un repas, un faux délicat, un impertinent, vous l'avez sans doute au festin de Trimalcion.

« Eumolpe nous fait voir la folie qu'avait Néron pour le théâtre, et sa vanité à réciter ses ouvrages ; et vous remarquerez en passant, par tant de beaux vers dont il fait un méchant usage, qu'un excellent poète peut être un malhonnête homme. Cependant comme Encolpe, pour représenter Eumolpe un faiseur de vers fantasque, ne laisse pas de trouver en sa physionomie quelque chose de grand, il observe judicieusement de ne pas ruiner les idées qu'il nous en donne. Cette maladie qu'il a de composer hors de propos, même *in vicinia mortis* (1) ; sa volubilité à dire ses compositions en tous lieux et en tous temps répond à son début ridicule : *El ego, inquit, poeta sum, et ut spero, non humillimi spiritus, si modo aliquid coronis credendum est, quas etiam ad imperitos gratia deferre solet*. Sa connaissance assez générale, ses actions extraordinaires, ses expédients en de malheureuses rencontres, sa fermeté à soutenir ses compagnons dans le vaisseau de Licas, cette cour plaisante de chercheurs de successions qu'il attire dans Crotone, ont toujours du rapport avec les choses qu'Encolpe s'en était promises : *Senex canus, exercitati vullus, et qui videbatur nescio quid magnum promittere*.

« Il n'y a rien de si naturel que le personnage de Crisis : toutes nos confidentes n'en approchent pas ; et sans parler de sa première conversation avec Policenos, ce qu'elle lui dit de sa maîtresse sur l'affront qu'elle a reçu est d'une naïveté inimitable : *Verum enim fatendum est, ex qua hora accepit injuriam, apud se non est*. Quiconque a lu Juvénal connaît assez *impotentiam matronarum* (2), et leur méchante humeur, *si quando vir aut familiaris infelicius cum ipsis rem habuerat* (3). Mais il n'y a que Pétrone qui eût pu nous décrire Circé si belle, si voluptueuse et si galante.

(1) A l'article de la mort.

(2) L'impatience des dames.

(3) Quand par hasard un homme ou un ami n'a pas réussi avec elles.

« Œnothea, la prêtresse de Priape, me ravit avec les miracles qu'elle promet, avec ses enchantements, ses sacrifices, sa désolation sur la mort de l'oie sacrée, et la manière dont elle s'apaise, quand Polixenos lui fait un présent dont elle peut acheter une oie et des dieux, si bon lui semble.

« Philumène, cette honnête dame, n'est pas moins bonne, qui, après avoir escroqué plusieurs héritages dans la fleur de sa jeunesse et de sa beauté, devenue vieille, et par conséquent inutile à tout plaisir, tâchait de continuer ce bel art par le moyen de ses enfants, qu'avec mille beaux discours elle introduisait auprès des vieillards qui n'en avaient point. Enfin, il n'y a profession dont Pétrone ne suive admirablement le génie. Il est poète, il est orateur, il est philosophe, quand il lui plaît.

« Pour ses vers, j'y trouve une force agréable, une beauté naturelle, *naturali pulchritudine carmen exurgit* : en sorte que Douza ne saurait plus souffrir la fougue et l'impétuosité de Lucain, quand il a lu la prise de Troie, ou ce petit Essai de la guerre civile qu'il assure aimer beaucoup mieux.

*Quam vel trecenta Cordubensis illius
Pharsalicorum versuum Volumina (1).*

« Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que Lucrèce n'a pas traité si agréablement la matière des songes que Pétrone.

*Somnia, quæ mentes ludunt, volitantibus umbris.
Non delubra Deum, nec ab æthere numina mittunt,
Sed sibi quisque facit. Nam cum prostrata sopore
Urget membra quies, et mens sine pondere ludit,
Quidque luce fuit, tenebris aget. Oppida bello
Qui quatit, et flammis miserandas sævit in urbes,
Tela videt, etc.*

« Et que peut-on comparer à cette nuit voluptueuse, dont l'image remplit l'âme de telle sorte qu'on a besoin d'un

(1) Que jusqu'à trois cents volumes des vers pharsaliens de cet homme de Cordoue (c'est-à-dire de Lucain).

peu de vertu pour s'en tenir aux simples impressions qu'elle fait sur l'esprit ?

*Qualis nox fuit illa, Dii, Deaque !
Quam mollis torus ! Haesimus calentes,
Et transfudimus hinc, et hinc labellis
Errantes animas. Valetæ Curæ.
Mortalis ego sic perire capi.*

« Quelle nuit, ô bons dieux ! quelle chaleur ! quels baisers ! quelle haleine ! quel mélange d'âmes en chaudes et amoureuses respirations ! »

¶ Quoique le style de déclamation semble ridicule à Pétrone, il ne laisse pas de montrer beaucoup d'éloquence en ses déclamations ; et pour faire voir que les plus débauchés ne sont pas incapables de méditation et de retour, la morale n'a rien de plus sérieux ni de mieux touché que les réflexions d'Encolpe sur l'inconstance des choses humaines et sur l'incertitude de la mort.

« Quelque sujet qui se présente, on ne peut ni penser plus délicatement, ni s'exprimer avec plus de netteté. Souvent, en ses narrations, il se laisse aller au simple naturel, et se contente des grâces de la naïveté ; quelquefois il met la dernière main à son ouvrage et il n'y a rien de si poli. Catulle et Martial traitent les mêmes choses grossièrement ; et si quelqu'un pouvait trouver le secret d'envelopper les ordures avec un langage pareil au sien, je réponds pour les dames qu'elles donneraient des louanges à sa discrétion.

« Mais ce que Pétrone a de plus particulier, c'est qu'à la réserve d'Horace en quelques odes, il est peut-être le seul de l'antiquité qui ait su parler de galanterie. Virgile est touchant dans les passions : les amours de Didon, les amours d'Orphée et d'Euridice ont du charme et de la tendresse, toutefois il n'y a rien de galant ; et la pauvre Didon, tant elle avait l'âme pitoyable, devint amoureuse du pieux Enée au récit de ses malheurs. Ovide est spirituel et facile, Tibulle délicat ; cependant il fallait que leurs maîtresses fussent

plus savantes que M^{lle} de Scudéry. Comme ils allèguent les dieux, les fables et des exemples tirés de l'antiquité la plus reculée, ils promettent toujours des sacrifices ; et je pense que M. Chapelain a pris d'eux la manière de brûler les cœurs en holocauste. Lucien, tout ingénieux qu'il est, devient grossier sitôt qu'il parle d'amour. Ses courtisanes ont plutôt le langage des lieux publics que les discours des ruelles. Pour moi, qui suis grand admirateur des anciens, je ne laisse pas de rendre justice à notre nation, et de croire que nous avons sur eux en ce point un grand avantage. Et sans mentir, après avoir bien examiné cette matière, je ne sache aucun de ces grands génies qui eût pu faire parler d'amour Massinisse et Sophonisbe, César et Cléopâtre, aussi galamment que nous les avons ouï parler en notre langue. Autant que les autres nous le cèdent, autant Pétrone l'emporte sur nous. Nous n'avons point de roman qui nous fournisse une histoire aussi agréable que la *Matrone d'Ephèse*. Rien de si galant que les poulets de Circé et de Polixenos. Toute leur aventure, soit dans l'entretien, soit dans les descriptions, a un caractère fort au-dessus de la politesse de notre siècle. Jugez cependant s'il eût traité délicatement une belle passion, puisque c'était ici une affaire de deux personnes qui, à leur première vue, devaient goûter le dernier plaisir. »

Voltaire n'admet au contraire ni que l'arbitre des élégances ait pu écrire le *Satyricon*, ni que Trimalcion soit une satire de Néron. Son goût exigeant le rend sévère et pour Pétrone et, par ricochet, pour Saint-Evremond, auquel il n'a cessé de penser tandis qu'il écrivait ces lignes ; de même que Saint-Evremond, grand seigneur libertin et épicurien élégant, n'avait cessé de penser à lui-même en écrivant son *Essai sur Pétrone* (1).

(1) Ailleurs Voltaire attaque directement Saint-Evremond : « Des hommes qui se sont donnés pour des maîtres de goût et de volupté

« Tout ce qu'on a débité sur Néron m'a fait examiner de plus près la satire attribuée au consul Caius Petronius, que Néron avait sacrifié à la jalousie de Tigellin. Les nouveaux compilateurs de l'histoire romaine n'ont pas manqué de prendre les fragments d'un jeune écolier (1), nommé Titus Petronius, pour ceux de ce consul, qui, dit-on, envoya à Néron, avant de mourir, cette peinture de sa cour sous des noms empruntés.

« Si on retrouvait, en effet, un portrait fidèle des débauches de Néron dans le Pétrone qui nous reste, ce livre serait un des morceaux les plus curieux de l'auteur.

« Nodot a rempli les lacunes de ces fragments, et a cru tromper le public. Il veut le tromper encore en assurant que la satire de Titus Petronius, jeune et obscur libertin, d'un esprit très peu réglé, est de Caius Petronius, consul de Rome. Il veut qu'on voie toute la vie de Néron dans des aventures des plus bas coquins de l'Italie, gens qui sortent de l'école pour courir du cabaret au b..., qui volent des manteaux, et qui sont trop heureux d'aller dîner chez un vieux sous-fermier, marchand de vin enrichi par des usures, qu'on nomme Trimalcion.

« Les commentateurs ne doutent pas que ce vieux financier absurde et impertinent ne soit le jeune empereur Néron, qui, après tout, avait de l'esprit et des talents. Mais, en vérité, comment reconnaître cet empereur dans un sot qui fait continuellement les plus insipides jeux de mots avec son cuisinier ; qui se lève de table pour aller à la garde-robe ; qui revient à table pour dire qu'il est tourmenté de vents ; qui conseille à la compagnie de ne point se retenir ;

estiment tout dans Pétrone... » *Œuvres complètes*, Garnier, 1879, t. XXIII, p. 107.

(1) Cf. Voltaire : *Discours de réception à l'Académie française* : « ... La satire de Pétrone, quoique semée de traits charmants, n'est que le caprice d'un jeune homme obscur qui n'eut de frein ni dans ses mœurs ni dans son style. »

qui assure que plusieurs personnes sont mortes pour n'avoir pas su se donner à propos la liberté du derrière, et qui confie à ses convives que sa grosse femme Fortunata fait si bien son devoir là-dessus qu'elle l'empêche de dormir la nuit ?

« Cette maussade et dégoûtante Fortunata est, dit-on, la belle et jeune Acté, maîtresse de l'empereur. Il faut être bien impitoyablement commentateur pour trouver de pareilles ressemblances. Les convives sont, dit-on, les favoris de Néron. Voici quelle est la conversation de ces hommes de cour :

« L'un d'eux dit à l'autre : « De quoi ris-tu, visage de brebis ? Fais-tu meilleure chère chez toi ? Si j'étais plus près de ce causeur, je lui aurais déjà donné un soufflet. Si je pissais seulement sur lui, il ne saurait où se cacher. Il rit : de quoi rit-il ? Je suis un homme libre comme les autres ; j'ai vingt bouches à nourrir par jour, sans compter mes chiens, et j'espère mourir de façon à ne rougir de rien quand je serai mort. Tu n'es qu'un morveux ; tu ne sais dire ni *a* ni *b* ; tu ressembles à un pot de terre, à un cuir mouillé, qui n'en est pas meilleur pour être plus souple. Es-tu plus riche que moi, dîne deux fois. »

« Tout ce qui se dit dans ce fameux repas de Trimalcion est à peu près de ce goût. Les plus bas gredins tiennent parmi nous des discours plus honnêtes dans leurs tavernes (1). C'est là pourtant ce qu'on a pris pour la galanterie de la cour des Césars. Il n'y a pas d'exemple d'un préjugé si grossier. Il vaudrait autant dire que le *Portier des Chartreux* est un portrait délicat de la cour de Louis XIV.

« Il y a des vers très heureux dans cette satire, et quelques contes très bien faits, surtout celui de la *Matrone d'Ephèse*. La satire de Pétrone est un mélange de bon et de mauvais, de moralités et d'ordures ; elle annonce la déca-

(1) « Cette satire plus infâme qu'ingénieuse... », dit ailleurs Voltaire. (Édition citée, t. XXIII, p. 442.)

dence du siècle qui suivit celui d'Auguste. On voit un jeune homme échappé des écoles pour fréquenter le barreau, et qui veut donner des règles d'éloquence et des exemples de poésie.

« Il propose pour modèle le commencement d'un poème ampoulé de sa façon. Voici quelques-uns de ses vers :

Crassum Parthus habet; Libyco jacet aequore Magnus;
Julius ingrata[m] perfudit sang[ue]m uine Romam :
Et quasi non posset tot tellus ferre sepulcra,
Divisit cineres.

(PETR., *Satyric.*, CXX.)

« Crassus a péri chez les Parthes ; Pompée, sur les rivages de la Lybie ; le sang de César a coulé dans Rome ; et, comme si la terre n'avait pas pu porter tant de tombeaux, elle a divisé leurs cendres. »

« Peut-on voir une pensée plus fausse et plus extravagante ? Quoi ! la même terre ne pouvait porter trois sépulcres ou trois urnes ? Et c'est pour cela que Crassus, Pompée et César sont morts dans des lieux différents ? Est-ce ainsi que s'exprimait Virgile ?

On admire, on cite ces vers libertins :

Qualis nox fuit illa, di[um] de[um]que !
Quam mollis torus ! H[ab]esimus calentes,
Et transfudimus hinc et bine labellis
Errante animas. Valet[is], cur[is]
Mortales ! Ego sic perire cœpi.

(PETR., *Satyric.*, LXXIX.)

« Les quatre premiers vers sont heureux, et surtout par le sujet, car les vers sur l'amour et sur le vin plaisent toujours quand ils ne sont pas absolument mauvais. En voici une traduction libre. Je ne sais si elle est du président Bouhier :

Quelle nuit ! ô transports ! ô voluptés touchantes !
Nos corps entrelacés, et nos âmes errantes,
Se confondaient ensemble et mouraient de plaisir.
C'est ainsi qu'un mortel commença de périr (1).

(1) *Perire*, dans les vers de Pétrone, n'a que le sens de *mourir d'amour, d'aimer éperdument*.

« Le dernier vers, traduit mot à mot, est plat, incohérent, ridicule ; il ternit toutes les grâces des précédents ; il présente l'idée funeste d'une mort véritable. Pétrone ne sait presque jamais s'arrêter. C'est le défaut d'un jeune homme dont le goût est encore égaré. C'est dommage que ces vers ne soient pas faits pour une femme ; mais enfin il est évident qu'ils ne sont pas une satire de Néron. Ce sont les vers d'un jeune homme dissolu qui célèbre ses plaisirs infâmes.

« De tous les morceaux de poésie répandus en foule dans cet ouvrage, il n'y en a pas un seul qui puisse avoir le plus léger rapport avec la cour de Néron. Ce sont tantôt des conseils pour former les jeunes avocats à l'éloquence de ce que nous appelons *le barreau*, tantôt des déclamations sur l'indigence des gens de lettres, des éloges de l'argent comptant, des regrets de n'en point avoir, des invocations à Priape des images ou ampoulées ou lascives ; et tout le livre est un amas confus d'érudition et de débauches, tel que ceux que les anciens Romains appelaient *Satura*. Enfin c'est le comble de l'absurdité d'avoir pris, de siècle en siècle, cette satire pour l'histoire secrète de Néron ; mais, dès qu'un préjugé est établi, que de temps il faut pour le détruire (1) ! »

Relevons, en terminant, dans le siècle de Louis XIV, ce verdict bref et incisif :

« Quel homme sensé, en lisant cet ouvrage licencieux, ne jugera pas qu'il est d'un homme effréné, qui a de l'esprit, mais dont le goût n'est pas encore formé ; qui fait tantôt des vers très agréables, et tantôt de très mauvais ; qui mêle les plus basses plaisanteries aux plus délicates, et qui est lui-même un exemple de la décadence du goût dont il se plaint (2). »

(1) Voltaire : « Le Pyrrhonisme de l'histoire », chap. XIV. Éd. cit., t. XXVII, pp. 261-264.

(2) Éd. cit., t. XIV, p. 112.

Empressons-nous de corriger ce qu'il y a malgré tout d'un peu bien sévère dans le jugement de Voltaire en transcrivant la page enthousiaste où un romancier moderne, lui-même grand artiste en style, J. K. Huysmans, définit la *manière* de Pétrone :

« Celui-là était un observateur perspicace, un délicat analyste, un merveilleux peintre ; tranquillement, sans parti pris, sans haine, il décrivait la vie journalière de Rome, racontait, dans les alertes petits chapitres du *Satyricon*, les mœurs de son époque.

« Notant à mesure les faits, les constatant dans une forme définitive, il déroulait la menue existence du peuple, ses épisodes, ses bestialités...

« Et cela raconté dans un style d'une verdeur étrange, d'une couleur précise, dans un style puisant à tous les dialectes, empruntant des expressions à toutes les langues charriées dans Rome, reculant toutes les limites, toutes les entraves du soi-disant grand siècle, faisant parler à chacun son idiome : aux affranchis sans éducation, le latin populaire, l'argot de la rue ; aux étrangers, leur patois barbare, mâtiné d'africain, de syrien et de grec ; aux pédants imbéciles comme l'Agamemnon du livre, une rhétorique de mots postiches. Ces gens sont dessinés d'un trait, vautrés autour d'une table, échangeant d'insipides propos d'ivrognes, débitant de séniles maximes, d'ineptes dictons, le muflle tourné vers le Trimalcion qui se cure les dents, offre des pots de chambre à la société, l'entretient de la santé de ses entrailles, et vente, en invitant ses convives à se mettre à l'aise.

« Ce roman réaliste, cette tranche découpée dans le vif de la vie romaine, sans préoccupation, quoi qu'on en puisse dire, de réforme et de satire, sans besoin de fin apprêtée et de morale ; cette histoire, sans intrigue, sans action, mettant en scène les aventures de gibier de Sodome ; analysant avec une placide finesse les joies et les douleurs de

ces amours et de ces couples; dépeignant, en une langue splendidement orfévree, sans que l'auteur se montre une seule fois, sans qu'il se livre à aucun commentaire, sans qu'il approuve ou maudisse les actes et les pensées de ses personnages, les vices d'une civilisation décrépite, d'un empire qui se fêle, poignait des Essentes, et il entrevoyait dans le raffinement du style, dans l'acuité de l'observation, dans la fermeté de la méthode, de singuliers rapprochements, de curieuses analogies avec les quelques romans français modernes qu'il supportait (1). »

Citons, pour conclure, une page de Sainte-Beuve, qui, tout en faisant les réserves nécessaires, explique excellemment pourquoi Pétrone, comme Rabelais, au dire de La Bruyère, *où il est bon va jusqu'à l'exquis et à l'excellent, et peut être le mets des plus délicats* (2).

« Pétrone (3), livre charmant et terrible par tout ce qu'il soulève de pensées et de doutes dans une âme saine ! Ce *Satyricon* est bien l'œuvre d'un démon. Que la composition y soit absente, que l'intention générale reste énigmatique, eh ! qu'importe ? Chaque morceau en est exquis, chaque détail suffit pour engager. Je ne me flatte pas d'avoir rompu toute l'enveloppe, et je n'y ai pas visé le moins du monde ; j'ai lu, j'ai glissé, et il m'a suffi de cet à peu près facile pour apprécier du moins, au milieu de tout ce qui m'échappait, la façon de dire vite et bien, la touche légère, l'élégante familiarité, cette nouveauté qui n'est pas tirée de trop loin et qui rencontre aisément ce qu'elle cherche, *curiosa felicitas*, comme Pétrone a dit lui-même d'Horace ; en un mot, ce cachet qui a caractérisé de tout temps les écrivains maîtres en l'art de plaire. Quelques narrations, parmi lesquelles se détache le conte de

(1) J.-K. Huysmans : *A rebours* (Charpentier, 1884, Paris), pp. 40 et suiv.

(2) La Bruyère, *Caractères*, chap. I : Des ouvrages de l'esprit.

(3) Sainte-Beuve, *Portraits litt.*, tome III, p. 107.

cette *Matrone* tant célébrée, sont des pièces accomplies, et les vers que l'auteur s'est passé la fantaisie d'insérer à travers sa prose, à la différence de ce qu'offrent en français ces sortes de mélanges, ont une solidité et un brillant qui en font de vraies perles enchâssées (1). »

6. *Pétrone devant la critique moderne.* — De tout ce qui précède, le lecteur se croirait peut-être en droit de conclure que nous ne savons rien de certain sur Pétrone et son œuvre. La science contemporaine, avec ses méthodes patientes et prudentes, est pourtant arrivée à certaines conclusions qui, pour modestes qu'elles soient, n'en ont pas moins l'avantage d'être certaines. Le texte très altéré de Pétrone a été rétabli et minutieusement commenté par MM. Bücheler et Friedlander, dont nous avons généralement adopté les conclusions dans cette traduction. Sur plusieurs points même, les progrès récents de la critique et de l'histoire ont éclairé la physionomie de Pétrone d'un jour inattendu : à mesure que l'état des mœurs et des lettres sous l'Empire nous devenait mieux connu, en le remplaçant dans son temps et dans son milieu on a mieux compris et ce qu'il était et ce qu'il a voulu.

Pétrone était un *épicurien*, mais sans doute un épicurien à la manière d'Horace : profondément imbu de la doctrine philosophique du maître qui transparaît dans plusieurs passages du *Satyricon*, il s'inspire de Lucrèce dans divers fragments qui nous sont parvenus. Mais il n'y a pas d'apparence qu'il allât jusqu'à admettre ni surtout jusqu'à appliquer l'austère morale du philosophe.

C'était un sceptique élégant qui ne voulait être dupe de rien, ni des dieux, ni des hommes. Le paganisme officiel apparaît dans son œuvre en pleine décadence : ses per-

(1) « Ce style incomparable dans sa gracieuse négligence et dans son allure tranquille au milieu des plus scabreux défilés », a dit de son côté Prévost-Pardol.

sonnages n'invoquent plus Jupiter ou Neptune, mais Cybèle, Isis, Priape ou les astres, et surtout ce dieu de ceux qui n'en ont plus : *Sors, Fortuna, Fatum*. Chacun, en revanche, a son génie, qu'il faut bien se garder d'offusquer ; enfin ce ne sont plus que cérémonies magiques, pratiques puériles, histoires terrifiantes de sorcières et de loups-garous. Pétrone n'a que des sarcasmes et pour la religion qui s'en va et pour la superstition qui monte. La mythologie riante de l'antiquité n'est plus pour lui que matière à petits vers érudits, les croyances nouvelles qu'un thème à discrètes railleries et qu'une mine d'horribles narrations. Quant au christianisme, il ne semble même pas en soupçonner l'existence.

La divinité lubrique des jardins occupe la place d'honneur dans le roman de Pétrone. Un érudit allemand, M. Elimar Klebs, en prend texte, dans une savante et ingénieuse dissertation, pour soutenir que le véritable sujet du *Satyricon* c'est la colère de Priape, comme la colère d'Achille est celui de l'*Iliade*, la colère de Neptune celui de l'*Odyssee*, la colère de Junon celui de l'*Enéide*. Il semble bien qu'Encolpe, jadis, a offensé le dieu paillard. Où et comment ? C'est ce qu'expliquait sans doute la partie perdue du roman. Quoi qu'il en soit, le dieu n'oublie pas sa vengeance. C'est lui qui livre Encolpe aux obsessions de sa prêtresse Quartilla, la femme *crampon* ; c'est lui qui, par un songe révélateur sur le vaisseau, le fait tomber entre les mains de ses ennemis, Lychas et Tryphène, d'abord furieux, puis par trop aimables avec lui ; c'est lui qui le rend lamentablement insuffisant dans ses conversations amoureuses avec Circé, et c'est à lui enfin que s'adressent les prières et les cérémonies expiatoires auxquelles sa victime croit devoir recourir.

Le *Satyricon* ne serait donc d'un bout à l'autre qu'une parodie des vénérables épopées classiques où la verve bouffonne de l'auteur et son impiété frondeuse trouvaient également l'occasion de s'exercer.

L'hypothèse est séduisante, bien qu'un plan rigoureux et un dessein suivi ne soient pas indispensables aux ouvrages de ce genre : Rabelais, Le Sage et Voltaire ont su s'en passer... Pourquoi faut-il que tant de passages consacrés à Priape ne soient ni très intéressants, ni très bien écrits, ni même très gais, et, pour tout dire, fassent un peu longueur? Nous ne serions pas éloignés d'admettre, pour notre part, que Priape et sa colère tenaient moins de place dans l'œuvre primitive, mais qu'à l'époque où la curiosité publique se passionna pour tous les mystères, un éditeur industriel introduisit les passages qui n'ont guère d'autre intérêt que de prétendre révéler les secrets de ceux de Priape. Ainsi les ironies de Pétrone auraient servi d'amorce à tous les cauchemars mystico-lubriques de la décadence dont la platitude malsaine et lugubre, sans esprit ni style, nous paraît indigne de notre auteur.

Sceptique en religion, Pétrone l'est aussi en morale. Il n'a pas le culte de l'humanité : trop clairvoyant pour ne pas voir ses travers et ses vices, trop délicat pour ne pas en être choqué, trop peu sensible pour l'en plaindre, mais trop dédaigneux pour lui en vouloir, il a pris le parti de se cantonner dans « une ironie calme, hautaine, amusée (1) ».

Pour ce dilettante dédaigneux et distant, pour « ce Mérimée sceptique au ton froid et exquis (2) », rien de plus antipathique sans doute que les petites gens avec leur exubérance naïve, leur vulgarité qui s'étale, leurs ridicules qui s'ignorent, leur familiarité de mauvais ton. Pourtant, malgré l'éloignement qu'ils auraient dû, semble-t-il, lui inspirer, il les connaît parfaitement jusque dans leurs habitudes, leurs gestes coutumiers, leurs banales pensées, leur langage tour à tour pittoresque et plat. Il aime à les observer, il aime à les peindre, sans sympathie, il est vrai, comme sans indulgence. Pour eux, cet aristocrate de tempérament

(1) Collignon, *Pétrone en France*, p. 130.

(2) Renan, *L'Antéchrist*, p. 139.

néglige l'étude de la haute société romaine, si féconde alors en ridicules éclatants, en vices déchaînés, en folies de toutes sortes, et qu'il devait également bien connaître.

Sans doute, c'est surtout dans le Banquet que se trahit cette prédilection singulière pour la populace, et le Banquet n'est peut-être pas l'œuvre de Pétrone. Mais les héros des Aventures d'Encolpe, pour être plus lettrés, n'en sont guère plus huppés : élégants et délurés coquins qui n'ont ni sou ni maille, ni feu ni lieu, et qui, s'ils ne sont pas sortis de la tourbe, y vivent, y évoluent et semblent même ne pas s'y déplaire.

Pétrone a-t-il donc voulu, de propos délibéré, peindre, suivant l'expression de M. E. Thomas, *l'envers de la société romaine*, ou plutôt la vie grecque des villes du sud, singeant mesquinement la vie romaine, en ce qu'elle avait de plus vulgaire et de plus crapuleux, et tirée par surcroît à la caricature ?

C'est l'avis de M. Boissier : « Pétrone, dit-il, au chapitre V de *l'Opposition sous les Césars*, Pétrone ne nous a pas donné une peinture directe de la société de son temps, la satire faite à découvert des mœurs et des travers de ses contemporains ; il nous offre, ce qui est fort différent, un travestissement voulu de ces mœurs. »

« La maison de Trimalcion, dit de son côté M. E. Thomas, offre comme un décalque grossier de la société romaine au premier siècle. Les esclaves jouent au citoyen, tandis que l'amphytrion, sévir de bicoque, joue lui-même au sénateur... » C'est « une imitation ridicule du grand monde par le petit. » Quelques déclassés « sans argent, sans orgueil, sans scrupules », mais pourvus d'esprit et de malice, servent de « témoins » et marquent les coups tout en vivant aux dépens des dupes.

Les intentions parodiques qui sont surtout sensibles et fréquentes dans le Banquet ne sont sans doute pas absolument étrangères aux Aventures d'Encolpe, mais il nous

semble que dans l'un et l'autre cas, et surtout dans le second, on lui attribue un trop grand rôle. Des personnages si naturels, si vivants, si vrais sont peints par l'auteur pour eux-mêmes, comme ils plaisent au lecteur par eux-mêmes. Si l'auteur a parfois quelque velléité de satire, pris par son sujet, il l'oublie bien vite pour s'intéresser et nous intéresser à ses originaux, pour s'en amuser et nous en amuser. On ne nous fera pas croire qu'en peignant ses pittoresques lazzaroni et ses sinistres et joyeux aventuriers, Pétrone ait eu l'œil invariablement fixé sur la cour de l'empereur et la société élégante de Rome.

Il n'est pas si rare que les gens du monde blasés sur toutes les jouissances que donne le luxe, dégoûtés de leurs pareils qu'ils méprisent, dégoûtés d'eux-mêmes et du vide de leur existence, se plongent dans la crapule dans l'espoir d'y trouver la vie, le naturel, l'imprévu, tout ce qui leur manque. Il n'est pas si rare non plus qu'un délicat, qu'un raffiné, qu'un artiste aille demander à la vie populaire des impressions plus suaves, plus franches, plus naïves que celles que peuvent lui fournir une société raffinée mais artificielle, une vie élégante mais conventionnelle.

Quel est donc au juste le rôle de la *parodie* dans Pétrone : où commence-t-elle ? où s'arrête-t-elle ? Question délicate, sans doute même insoluble, question pourtant dont la solution préalable serait, plus que toute autre, indispensable à l'intelligence de son œuvre.

Sans doute un auteur qui, comme le Régent, ne voyait guère dans le monde que deux sortes d'hommes : les sots et les fripons, qui s'interdisait l'indignation comme inélégante, peut-être même comme peu intelligente, qui par surcroît était plus choqué par les ridicules et par la bêtise des hommes que par leurs vices et dont toute la morale semble se réduire au bon goût, sans doute un tel auteur n'avait guère d'autre refuge que l'ironie, une ironie douce et souriante, et d'autre moyen de la traduire sans méchan-

ceté que par la parodie : la parodie comme la caricature est la revanche inoffensive des délicatesses offusquées.

Pétrone parodie certainement les choses de la religion et quand il semble parler sérieusement des mystères de Priape, d'expiations, de revenants et de sorcières, il faut d'abord se demander s'il n'y a pas eu interpolation. Il est probable que bien des passages dont l'intérêt nous paraît un peu languissant étaient pour les contemporains la spirituelle parodie de romans grecs alors en vogue et aujourd'hui perdus.

Le *Satyricon*, « poème enjoué des amours infâmes », met perpétuellement, c'est plus que probable, les beaux sentiments, les alarmes, les délicates pensées des héros de roman dans la bouche d'un pédéraste et de son mignon : il est d'un bout à l'autre une caricature obscène de l'amour romanesque, de ses lieux communs et de ses invraisemblances.

Il est certain que Pétrone se plaît au contraste des vers nobles avec les incidents grotesques et vulgaires, que ses personnages font étalage d'éloquence et de grands sentiments précisément quand ils sont dans une situation ridicule et qu'alors, puisant dans ses souvenirs classiques, il emprunte aux poètes épiques et tragiques, aux orateurs, aux écrivains classiques, en général, des expressions et même des développements entiers, mais bien moins dans le but de se moquer d'eux que de se moquer de son sujet ou de ses héros. « Nous relevons partout dans son livre, dit M. Thomas, le contraste, certainement voulu, de formes solennelles couvrant des choses triviales et même basses ; le souvenir de formules, de vers célèbres appliqués aux situations où on les attend le moins. »

M. Collignon a relevé la trace de nombreuses imitations de ce genre, parodies innocentes, dit-il, et visant seulement à amuser. Mais il est probable que beaucoup d'autres nous échappent : toutes les fois que le style a une teinte poétique ou vise à l'éloquence, on peut supposer que Pétrone imite quelque auteur aujourd'hui perdu :

« Tantôt, dit M. Collignon, il se contente de nuancer son style de la couleur de tel ou tel écrivain ; tantôt il parodie spirituellement un auteur célèbre et s'amuse à accommoder à une situation comique les réminiscences de quelque passage épique ou tragique. »

Mais « d'autres fois, quittant le ton du persiflage, il s'attache à rivaliser soit en vers, soit en prose, dans des pièces étudiées, avec un prosateur ou un poète en renom. » Ces sortes de tournoi étaient dans la tradition des Menippées aussi bien que dans le goût de Pétrone, et il n'est pas toujours facile de savoir quand le railleur s'arrête pour céder la parole au virtuose.

De même, il est bien évident que telle joute oratoire, telle délibération trop complaisamment développées à notre goût ne sont que des charges d'exercices de rhétorique alors en vogue (1).

Mais ceux qui tiennent à tout admirer dans Pétrone vont beaucoup plus loin. Posant en principe qu'il est un écrivain parfait, toutes les fois qu'ils relèvent chez lui quelque trace de déclamation, quelque faute de goût, quelque défaillance de style, ils prétendent qu'il parodie quelque ouvrage perdu comme si Pétrone, avec tant d'autres à son époque, n'avait pu pécher par trop de subtilité dans la pensée, trop de recherche dans l'expression, comme s'il n'avait pu avoir un faible pour les faux brillants, les expressions trop cherchées, les idées trop ingénieuses, les sentiments forcés. Admettons plutôt que cet infatigable railleur qui s'est tant moqué des autres se moquait aussi un peu de lui-même et cédait aux entraînements d'une plume trop experte, d'un esprit trop meublé, trop subtil et trop cultivé, sans pour cela en être dupe.

Car, et c'est à notre sens la clef de bien des mystères,

(1) « C'est quand ses personnages moralisent ou déclament qu'il s'amuse surtout à faire du Sénèque. » (Collignon, *op. cit.*, p. 357.)

Pétrone fut avant tout, fut presque exclusivement un *homme de lettres*, avec tous les défauts qui, en tout temps, caractérisèrent cette espèce, et avec, en plus, ceux de son époque. Cet homme, qui ne croyait à rien, croyait à la littérature, tout en la considérant, non sans motifs, comme en pleine décadence à son époque. « Sceptique en morale, dit M. Collignon, Pétrone est en littérature un homme de foi et de tradition », un classique aux idées claires, à la doctrine arrêtée.

Il voit fort bien que si l'éloquence est en décadence, c'est qu'elle perd de vue les réalités de la vie pour s'intéresser à de vaines autant qu'ingénieuses subtilités, et il semble que, dans sa prose au moins, il s'efforce, pour sa part, de revenir à la vérité, à la simplicité, au naturel.

Sa théorie de la poésie est déjà plus discutable. Il y faut, croit-il, des mots éloignés de l'usage vulgaire, ce qui conduit facilement à un style conventionnel, à une noblesse soutenue, à une élégance dont la monotonie n'est corrigée que par des alliances de mots inattendues, des traits imprévus et recherchés.

Il y faut aussi ce libre essor, ce *délire*, qui distingue le poète épique du simple historien. Mais il faut entendre que ce délire n'est pas dans l'âme du poète, savant ouvrier bien trop occupé de son métier pour avoir le temps d'être ému. Il suffit qu'il soit dans l'œuvre. N'est-il pas à craindre, dès lors, qu'il n'engendre que désordre et qu'obscurité, que malgré de beaux mouvements d'une spontanéité si bien calculée, l'œuvre, manquant d'élan, ne languisse et ne se traîne et que la déclamation n'intervienne pour donner une apparence de vie à ces froides combinaisons ?

Enfin les vers, et c'est encore ce qui distingue l'épopée de l'histoire, ne peuvent se passer des ornements de la fable. Cette mythologie à laquelle il ne croit plus et dont il se moque, qui n'est guère plus de son temps que matière d'érudition, cette mythologie desséchée et morte, il en fait la sub-

stance de la poésie : ce qu'il reproche à Lucain ce ne sont pas ses défauts littéraires, c'est de l'avoir bannie de sa *Pharsale*.

Et comme, exploitée depuis des siècles par les écrivains grecs et latins, elle n'offre plus que des thèmes rebattus, que tout le public lettré est supposé connaître, le poète procédera volontiers par voie d'allusions ou de périphrases, et son œuvre sera inintelligible pour le vulgaire.

Ce serait à peine forcer la pensée de notre auteur que de lui faire dire que, si l'éloquence doit être simple et naturelle, la poésie doit être recherchée, raffinée, savante et, pour tout dire, artificielle.

Avec de tels principes on réussira sans doute dans les petits poèmes, très à la mode depuis Auguste, où il suffit d'avoir de l'esprit, de la patte, un vocabulaire abondant et choisi ; mais on échouera dans les œuvres plus considérables qui ont besoin d'être soutenues par une inspiration sincère et forte.

Il est vrai que Pétrone prémunit le poète contre les traits brillants, les sentences éclatantes qui, faisant saillie sur la trame du poème, nuisent à l'ensemble, comme si avec la méthode qu'il prône il était possible de trouver autre chose que des vers à effet !

Son idéal littéraire, ses conceptions sur l'éducation de l'écrivain et sur les procédés de travail de l'homme de lettres ne sont pas moins significatifs.

Il prêche le retour à l'antique simplicité et au naturel ; il proscriit l'emphase, l'enflure, la déclamation, l'affectation, les faux brillants. L'œuvre d'art doit s'imposer par son effet d'ensemble, par son unité, par son harmonie. — Reste à savoir s'il prend la meilleure voie pour réaliser ce sévère idéal classique : il s'inquiète peu des idées : un lieu commun suffira à l'homme de talent qui sait le traiter avec esprit et élégance. Tout le problème c'est « sur un tissu d'idées communes de broder des expressions neuves et personnelles (1) ».

(1) Collignon, *op. cit.*, p. 93.

Toutes ses préoccupations sont pour la forme : on l'acquiert par la lecture assidue des grands écrivains dont on doit s'assimiler les tours et les expressions pour en tirer des combinaisons nouvelles, inattendues. Pour bien écrire, il faut et il suffit d'être très fort en littérature. Qu'il s'agisse de poésie ou d'éloquence, l'art est une imitation ingénieuse des bons modèles, et c'est dans l'élocution que réside la véritable originalité de l'écrivain.

Ces procédés de patiente marqueterie littéraire, qui rappellent un peu ceux par lesquels on enseignait jadis dans l'Université à faire des vers ou des discours latins, étaient bien propres, il faut l'avouer, à étouffer d'abord l'originalité de l'écrivain, à le pousser plus tard à chercher à tout prix l'originalité en renouvelant des procédés, des tours et des expressions trop usées.

A ce régime et avec ces idées, Pétrone risquait fort de devenir un écrivain correct, élégant, ingénieux, plein de ressources, mais sans personnalité, suppléant à l'inspiration absente par le tour de force et faisant consister l'originalité dans la recherche de l'effet. Et c'est bien ainsi qu'il se montre dans ses vers. Ils ont à peu près tous les défauts qui, nous venons de le montrer, sont la conséquence de sa méthode littéraire : enflés, alambiqués, froids, souvent obscurs, surchargés d'une nomenclature mythologique sèche, encombrante et difficile, au moins pour nous modernes, sentant la déclaration et le lieu commun et surtout fourmillant de réminiscences gênantes. Ni imaginations neuves, ni pensées fortes, ni même sentiment sincère, rien en un mot de ce qui fait le poète. En revanche, beaucoup d'esprit, d'ingéniosité, de métier, de virtuosité, des trouvailles d'expressions, des antithèses à effet, des pensées brillantes, des vers bien frappés. Mais tous ces oripeaux, toute cette habileté n'empêchent pas de voir combien le souffle, la vie, la spontanéité, la sincérité font défaut à cette poésie artificielle et savante.

Par une rencontre de circonstances heureuses, tous ces défauts sont bien moins sensibles dans la prose de Pétrone.

Les idées originales y font défaut, comme dans ses vers : il se borne à rajeunir les lieux communs par des développements ingénieux et inattendus ; sa philosophie, qu'il a prise chez Épicure et Lucrèce, est, à son époque, celle de beaucoup d'esprits cultivés ; sa doctrine littéraire même, à laquelle il tient tant, nous la retrouvons dans Tacite, dans Sénèque le Rhéteur, dans Quintilien, dont il n'est que l'écho si on nous accorde qu'il n'a paru qu'après eux dans le monde des lettres. Ce qu'il aurait de plus original, d'après M. Collignon, c'est son opinion sur le rôle de la mythologie en poésie : il est cependant probable qu'il ne fut pas le seul de son temps à aimer la tradition jusqu'à en devenir réactionnaire. Mais ces idées sur la philosophie et les lettres, si elles ne sont pas de son cru, il y tient, il les aime, il les fait siennes, il les expose avec cette conviction, ce sérieux, cette ardeur sans laquelle il n'y a pas plus de grand écrivain que de grand orateur. Et il les soutient non seulement avec force, mais avec habileté, mais, ce qui ne gâte rien, avec beaucoup d'agrément.

Au reste, pour le sujet qu'il avait choisi, les idées étaient secondaires. Il lui suffisait de regarder la vie, la vie si variée, si amusante, si pittoresque de cette Italie de l'Empire où se mêlaient les races, les idées, les religions, les vices même, venus des quatre coins du monde. Il a su voir et, ainsi replongé dans cette vie de laquelle sa poésie se tenait par trop éloignée, il a trouvé l'emploi heureux de toutes les ressources qu'il avait acquises dans ses longues et sévères études. Enfin, nous ignorons comment, mais par une bien heureuse chance, ce mandarin de lettres, ce partisan des anciens, cet aristocrate de tempérament s'est trouvé en contact avec la plus vile populace, a daigné la comprendre et en rire, et du contraste violent entre l'observateur et le spectacle

observé a jailli l'œuvre originale pleine d'entrain, de vie, de bonne humeur et d'ironie.

Sans doute, à notre goût, le littérateur de profession montre encore trop souvent le bout de l'oreille. Victime lui-même de l'école, bien que s'étant élevé contre l'éducation qui s'y donne, il conserve un faible pour les subtiles discussions académiques et le goût de la déclamation : on a beau nous dire que c'est raillerie, simple caricature des romans sentimentaux, nous ne pouvons nous empêcher de trouver que les trois sacripants qui sont les héros de l'histoire expriment souvent leur douleur un peu bien longuement, d'une manière par trop théâtrale et abusent déciddément du droit d'être sensibles. Vraiment, pour des coquins, ils pleurent trop, et tout cet étalage de sensiblerie emphatique ennuie et répugne.

Passons aussi sur les imitations dont notre auteur abuse un peu, soit qu'il incorpore à sa prose la substance des classiques, soit qu'il parodie les mauvais écrivains, soit que par jeu, par dilettantisme, il s'essaye à développer des thèmes déjà rebattus.

Nous avons hâte d'arriver au style de Pétrone qui, sans être parfait, car il n'est pas toujours exempt de préciosité et d'affectation, reste néanmoins excellent dans sa « latinité si classique encore malgré son modernisme (1) ». Servi sur ce point par ses doctrines et par ses études, il a su, quand il l'a voulu, écrire dans une langue pure qui reste naturelle dans sa savante simplicité et qui a la solidité classique.

Rapin dit bien que Pétrone n'a pas lui-même cette manière aisée et naturelle qu'il recommande tant aux autres; il donne, dit-il, les plus belles règles du monde contre l'affectation, qu'il n'observe pas, car il affecte jusqu'à la simplicité du style, où il n'est pas toujours naturel. Mais s'il y a encore trop de pages où Pétrone donne raison à Rapin, il y en

(1) Collignon. *op. cit.*, p. 190.

a heureusement beaucoup plus où, à force d'art, il revient au naturel.

Il a aussi de la tenue sinon dans le choix des sujets, du moins dans la manière de les traiter, et c'est à peine si les Bénédictins exagèrent quand ils disent dans leur *Histoire littéraire de la France* :

« Dans les plus vives descriptions qu'il fait des débauches de l'empereur et de ses favoris, il en adoucit toujours les images par des termes dont l'honnêteté et la modestie ne pourront être blessées. »

Il appelait, il est vrai, les choses par leur nom, comme le lecteur s'en apercevra parfois, mais c'est l'usage constant du latin qui ignorait nos pudibonderies, et Martial ou Juvénal lui-même sont, quand ils s'y mettent, plus grossiers que lui.

Enfin, et fort heureusement, son sujet lui interdisant l'emploi continu d'une langue trop littéraire, il a dû recourir à la langue courante, à la langue légère, allante, vive, élégante, et pourtant naturelle qu'il parlait lui-même quand il n'était pas auteur. La trame de son récit est « d'un latin fin et précieux, qui est celui de la meilleure société (1) ».

Celui qu'emploient ses personnages est naturellement moins relevé, mais n'est pas moins vivant, original, pris sur le fait. Il vit à une époque où « tout devient populaire. Le vocabulaire, dit M. E. Thomas, est envahi par des termes nouveaux. La syntaxe est si particulière que l'idiome en prend un air presque étranger. Les phrases s'émaillent de réflexions prudhommesques, de grécisme, de solécismes, sans compter plus d'un emprunt à la langue verte de Rome. » Cette langue populaire, déjà corrompue, est du reste bien plus celle du Banquet que des Aventures d'Encolpe, mais qu'il faille ou non l'attribuer à Pétrone, combien n'est-elle pas plus intéressante pour nous avec sa verdure pitto-

(1) Collignon, ouvr. cit., p. 330.

resque et savoureuse que cette écriture tendue et morbide, ces oppositions de mots, ces scintillements d'expression, toute cette froide et savante cuisine de style dont Pétrone n'a pas toujours su s'affranchir même dans sa prose, parce qu'il était homme de lettres. Avec son goût si sûr et si fin, il connaissait fort bien les écueils qu'il fallait éviter, mais il a subi les conséquences d'une éducation première solide sans doute, mais étroitement technique, et l'influence du milieu, les entraînements de la mode. Sans doute enfin ce désir de briller, de plaire, fût-ce par des défauts, qui a gâté tant de bons écrivains, l'a-t-il incité à abuser de sa dangereuse virtuosité.

L'érudition contemporaine a donc précisé les contradictions qui abondent dans la pensée et dans le talent de Pétrone et a montré en même temps à quel point il avait été l'homme de son époque jusque dans ses inconséquences : ce sceptique a une morale professionnelle très stricte ; ce railleur, ce démolisseur, ce parodiste incorrigible est, dans sa partie, l'homme de la tradition ; ce dilettante est un laborieux et un méthodique ; cet écrivain d'un goût si sûr et si délicat pêche quand il écrit contre les règles du goût qu'il vient de poser ; ses défauts s'exagèrent à mesure qu'il s'applique, mais s'il rate ses poèmes épiques, dès qu'il conte sans autre prétention que d'amuser, il retrouve son talent ; enfin ce virtuose de la plume, ce jongleur de mots se trouve être en même temps le créateur du roman réaliste. Ajouterons-nous que ce cynique auteur de tant de récits scabreux n'était sans doute pas dépourvu de délicatesse : il est difficile à un homme d'intelligence, il est difficile à un homme de goût d'être foncièrement immoral. Dans ses peintures les plus profondes et les plus plaisantes, quels jours jetés sur les contradictions qui sont au fond de la nature humaine : Encolpe sans scrupules et sans pitié invoquant sincèrement la justice ; Giton, dans le dernier des métiers apportant du tact, de la grâce, de la politesse,

la fermeté d'une raison précoce et les délicatesses d'un cœur bien né; Eumolpe, l'ignoble séducteur de l'enfant de son hôte, l'aigrefin roublard qui roule si parfaitement les capteurs d'héritage, se révélant comme un ami dévoué à ses nouveaux amis, un homme de décision et de courage, un moraliste qui va chercher dans les faiblesses du cœur et de la conscience la cause profonde des défaillances du talent. Enfin quelle plus triste impression de l'existence que celle que laisse ce conte cruel et exquis, *la Matrone d'Ephèse* !

Nul, peut-être, n'a mieux montré aussi combien la vie devient chose terrible dans une société d'où l'honnêteté disparaît : il faut s'attendre à tout, à tout instant, de la part de tous. Aucune sécurité : on ne sait plus ni sur qui ni sur quoi compter, aucune confiance en personne, pas même en ses amis, pas même en soi-même, car l'individu sans gouvernail se sent lui-même, désemparé, ballotter au gré de passions ou de fantaisies dont demain il sera dégoûté.

Loin de nous la pensée de vouloir faire de Pétrone un moraliste de profession qui, dorant la pilule, fait passer la leçon dans une anecdote scabreuse. Il n'espérait sans doute le succès que de la liberté de ses récits, qui sont, il faut l'avouer, aussi amusants que licencieux, de la perfection de son style, de la vérité de son observation. Mais un observateur clairvoyant ne peut être que sérieux, puisqu'au fond la vie n'est pas gaie, et il ne faut pas laisser dire que la seule raison du succès de Pétrone c'est son immoralité. Une fois de plus l'ouvrage a deux faces, entre lesquelles le lecteur ne sait choisir.

Ces ambiguïtés, ces contradictions, ces obscurités, accrues encore par le temps, rendent peut-être, par le mystère dont il reste enveloppé, plus attachante que celle de bien des œuvres parfaites la lecture de ce demi-chef-d'œuvre.

LOUIS DE LANGLE.



TITRE DU SATYRICON.
(Édition d'Amsterdam, 1669.)

ROMYN DE HOESCHE fec.

LE SATYRICON

PREMIÈRE PARTIE

ENCOLPE ET ASCYLTE

I. OU L'ON DÉPLORE LA RUINE DE L'ÉLOQUENCE

‘ Il y a déjà bien longtemps que je vous promets le récit de mes aventures. Le moment est venu de tenir parole aujourd’hui qu’une heureuse occasion nous réunit, car nous ne sommes pas ici exclusivement pour fixer des points de science, mais pour causer aussi et pour rire un peu en nous racontant de bonnes histoires.

Fabricius Vejento (1) vient, non sans talent, de flétrir les mensonges des prêtres et de nous révéler avec quel audacieux cynisme ils proclament, en se donnant des airs de prophètes, des mystères qu’ils ne comprennent même pas. Mais nos enfileurs de phrases sont-ils moins

(1) Ce farouche anticlérical est mentionné par Tacite. Il fut exilé par Néron pour une autre satire contre les sénateurs qui vendaient la justice.

fous quand ils crient comme des furieux : Voici les blessures que j'ai reçues pour la liberté ! Voici l'œil que j'ai perdu pour votre salut à tous ! Donnez-moi un guide pour me conduire chez mes enfants : mes jarrets tranchés se refusent à porter mon corps (1).

Passé encore si du moins ils frayaient à nos futurs Démosthène les voies de l'éloquence. Mais tant d'exagérations et tout ce vain bruit de phrases ne leur servent, le jour venu de parler au forum, qu'à avoir l'air de tomber de la lune.

Donc, à mon sens, le résultat le plus clair des études est de rendre nos enfants tout à fait stupides : de ce qui se présente en réalité dans la vie ils n'entendent rien, ils ne voient rien. On ne leur montre que pirates, les chaînes à la main, attendant leurs victimes sur le rivage ; que tyrans rédigeant des arrêts pour commander aux fils d'aller couper la tête de leur père ; qu'oracles préconisant, pour chasser la peste, l'immolation de trois vierges ou davantage ; que phrases s'arrondissant en pilules bien sucrées : faits et pensées, tout passe à la même sauce (2).

II. CONTRE LES PROFESSEURS DE RHÉTORIQUE

« A qui vit dans cette atmosphère, il est aussi impossible de ne pas perdre le sens que de sentir bon quand on loge à la cuisine.

(1) Dans la bataille on coupait les nerfs des jarrets au soldat vaincu, pour l'empêcher de fuir.

(2) Il est question dans le texte d'une sauce verte faite du suc de pavot et de sésame.

Dioscoride dit que les Égyptiens tirent de l'huile du sésame. Les Turcs et les Grecs font un très grand usage de cette graine. On en récolte beaucoup en Sicile, où on le mêle au pain bis pour lui donner une saveur agréable.

« Si vous me permettez de le dire, ô rhéteurs, c'est vous les premiers artisans de la ruine de l'éloquence. Vos harmonies subtiles, vos sonorités creuses peuvent éblouir un instant ; elles vous font oublier le corps même du discours qui, énérvé, languit et tombe à plat. La jeunesse s'entraînait-elle à déclamer, quand Sophocle et Euripide trouvèrent le langage qu'il fallait au théâtre ? Existait-il des maîtres pour étouffer dans l'ombre de l'école les talents naissants quand Pindare et les neuf lyriques renoncèrent à lutter dans le même mètre avec Homère (1) ? Et, sans appeler les poètes en témoignage, je ne vois pas que Platon ni Démosthène se soient livrés non plus à ce genre d'exercices. La grande et, si j'ose dire, la chaste éloquence, méprisant le fard et l'enflure, n'a qu'à se dresser sans autre appui que sa naturelle beauté.

« Naguère, ce bavardage intempérant et creux qui, né en Asie, a envahi Athènes, tel un astre porteur de la peste, souffla sur une jeunesse qui se dressait déjà pour de grandes choses : du coup, sous une règle corrompue, l'éloquence, arrêtée dans son essor, a perdu la voix. Qui depuis lors a approché de la maîtrise d'un Thucydide, de la gloire d'un Hypéride ? L'éclat même dont brille la poésie n'est plus celui de la santé : tous les arts, comme si leur source commune avait été empoisonnée, meurent sans attendre les neiges de la vieillesse. La peinture, enfin, n'est pas en meilleure posture depuis que des Égyptiens ont eu l'audace de réduire en recettes un si grand art (2). » Je tenais

(1) On ne compte d'habitude que neuf lyriques, y compris Pindare. Y a-t-il inadvertance, ou bien Pétrone ajoutait-il Corinne aux neuf lyriques ?

(2) On n'a aucun renseignement sur cette tentative des Égyptiens. Il s'agit sans doute d'un manuel ayant pour but de ramener l'art du peintre à des règles simples, générales et invariables. Le texte est du reste obscur.

un jour ces propos et autres semblables, quand Agamemnon (1) s'approcha de nous et, d'un coup d'œil inquisiteur, chercha celui que la foule écoutait si religieusement. '

III. CONTRE LA VÉNALITÉ DES MAÎTRES

Ce rhéteur, sortant tout suant de sa classe, pouvait-il souffrir que je pérorasse plus longtemps sous le portique qu'il ne l'avait fait dans l'école ? Il m'interrompit : « Jeune homme, dit-il, qui tenez ces propos d'une saveur non vulgaire et, ce qui est aujourd'hui une rareté, qui me semblez un ami des idées saines, je ne dois pas vous dérober les secrets de mon art. Dans les exercices que vous critiquez, il n'y a guère de la faute des maîtres : ils sont bien forcés de hurler avec les fous. S'ils ne parlaient pas comme il plaît aux jeunes gens, Cicéron l'a déjà dit, *on les laisserait seuls dans leur école*. Tels ces rusés flatteurs qui, entreprenant le siège de la table d'un riche, n'ont rien de plus pressé que de chercher ce qu'ils estiment devoir plaire à l'auditoire, et qui n'obtiendront en effet ce qu'ils cherchent qu'en tendant des pièges aux oreilles d'autrui, tel le maître d'éloquence : à moins, comme le pêcheur, de mettre à l'hameçon l'appât qu'il sait recherché du jeune poisson, il restera seul assis sur son rocher, sans espoir de rien prendre. »

(1) Il semble qu'Agamemnon le rhéteur soit le professeur d'Encolpe et d'Ascytte. C'est lui qui les amènera chez Trimalcion dont il est commensal, le flatteur et, pour tout dire, le parasite.

IV. CONTRE L'AMBITION DES PARENTS

Au fond, ce sont les parents qui sont les vrais coupables : ils ne veulent plus pour leurs enfants d'une règle sévère, mais salubre. Ils sacrifient d'abord, comme le reste, à leur ambition, ces fils, leur espérance même, puis, pour réaliser plus vite leur rêve, sans leur laisser le temps de digérer leurs études, ils les poussent au forum : cette éloquence, à laquelle ils savent pourtant bien que rien n'est supérieur, ils prétendent la réduire à la taille d'un enfant à peine sevré.

Que les parents aient la patience de nous laisser graduer les études : les jeunes gens pourront travailler sérieusement, mûrir leur goût par des lectures approfondies, faire des préceptes des sages la règle de leur pensée, châtier leur style d'une plume impitoyable, écouter longtemps d'abord ce qu'ils aspirent à imiter. Dès lors ils n'admireront plus rien de ce qui n'éblouit que l'enfance, et l'éloquence, jadis si grande, aura recouvré sa force, sa majesté, son autorité.

Mais aujourd'hui, à l'école l'enfant s'amuse ; jeune homme, on s'amuse de lui sur le forum, et, ce qui est encore plus ridicule, après avoir fait ses études tout de travers, devenu vieux, il ne voudra pas en convenir.

N'allez pas croire, toutefois, que j'aie en horreur cet art facile et terre à terre d'improviser des vers où s'illustra Lucilius (1) : c'est en vers qu'à mon tour je vais tenter d'exprimer mon avis :

(1) Lucilius était aussi célèbre pour son talent d'improvisateur que pour ses satires. Horace (liv. I, sat. 4 et 10) dit qu'en moins d'une heure, en se tenant debout sur un seul pied, il pouvait improviser deux cents vers tout d'une haleine.

V. OU SONT GLORIFIÉES LES FORTES ÉTUDES

Si tu aimes les purs chefs-d'œuvre d'un art sévère,
 Si toi-même tu vises au grand, avant toute chose
 Fais-toi une loi de la plus stricte sobriété :
 Dédaigne d'aller dans les palais quêter un regard du prince hautain,
 Ou, vulgaire parasite, une place à la table du puissant,
 Ou, courant à ta perte, de noyer dans le vin la vigueur de ton esprit,
 Ou, dans la claque, d'applaudir, soudoyé, au coup de gueule de l'histriion.
 Mais soit que lui rie la citadelle de Minerve
 Ou la terre habitée par le colon lacédémonien,
 Soit qu'il demeure au pays des Sirènes,
 Que l'orateur consacre d'abord quelques années à la poésie (1)
 Et s'abreuve largement aux sources homériques.
 Puis après avoir suivi la troupe socratique, changeant encore de discipline,
 Que de son plein gré il vienne secouer l'armure formidable du grand Démosthène.
 Alors, que la pléiade des écrivains romains lui fasse cortège, et, affranchie
 Du génie grec, qu'elle le pénétre d'une influence qui dégage son originalité.
 Cependant une page de nos luttes civiles lui fournira un poème,
 Il fera retentir le trépied d'Apollon d'un chant vif et cadencé,
 Puis, ayant trouvé des paroles farouches pour remémorer le tragique festin de nos guerres,
 Il pourra nous promettre enfin les grandes paroles dignes de Cicéron l'invaincu.
 Alors, ayant armé ton esprit de tous ces talents, après t'être abreuvé
 Aux sources abondantes de l'art, ta poitrine répandra les paroles des Muses (2)

VI. ENCOLPE CHERCHE SON AMI ET SON AUBERGE

J'écoutais si bien que je ne remarquai même pas que mon ami Ascyte s'était sauvé. Tandis que je traverse le jardin parmi ce flot de paroles, une foule d'étudiants

(1) Cicéron et Quintilien recommandent également de commencer l'éducation par la lecture des poètes.

(2) Ces vers, qui ne manquent pas d'allure, sont, du reste, parfaitement inintelligibles.

On serait tenté de croire que l'auteur a voulu se moquer d'une certaine manière d'écrire brillante, obscure et recherchée à la mode de son temps si M. Collignon n'avait établi que cette pièce est pleine d'imitations de Lucilius. Pour arriver à une traduction possible, nous avons dû sacrifier sans cesse le latin à la logique.

La demeure des Sirènes désigne Naples, la ville de Minerve, Athènes, la terre habitée par le colon lacédémonien est probablement Tarente.

envahit le portique : ils venaient, me semble-t-il, d'entendre la réponse de je ne sais quel rhéteur à la conférence d'Agamemnon. Ils tournaient les idées en ridicule, critiquaient le style, la disposition...

J'en profite pour m'esquiver et me mettre, sans perdre un instant, à la recherche d'Ascytte. Mais je n'arrivais pas à trouver mon chemin et ne savais pas même où était l'auberge. J'avais beau prendre une autre route, je revenais toujours au même point. Enfin, fatigué de marcher et tout en nage, je me décide à accoster une petite vieille qui vendait des légumes.

VII. OU ENCOLPE RETROUVE SON AMI

« — Je vous prie, la mère, lui dis-je, sauriez-vous par hasard où je loge ? » Cette plaisanterie un peu simple parut lui plaire : « Pourquoi non ? » répondit-elle. Et, se levant, elle se mit à marcher devant moi. Après tout, elle était peut-être sorcière...

Tout à coup, dans un endroit écarté, elle ouvre le manteau qui la cachait et me dit d'un air fin : « C'est ici que vous devez loger. » J'allais protester que je n'avais jamais vu la maison quand j'aperçus à l'intérieur des tapettes (1)

(1) En latin *tituli*, qu'on a d'abord traduit par écriteaux : les écriteaux, portant leurs noms, que les courtisanes avaient sur leur porte. Bourdelot a établi qu'il valait mieux entendre par *tituli* « ces jeunes prostituées qui éveillaient par des attouchements lascifs les sens engourdis des débauchés de l'un et l'autre sexe et leur donnaient, pour ainsi dire, l'avant-goût du plaisir. Le lieu où se tenaient ces *tituli* se nommait *ephebia*, à cause de leur âge, comme le prouve un passage de saint Jérôme. Ce que Bourdelot ne nous apprend pas, c'est d'où vient le nom de *tituli* donné à ces jeunes gens. » (Note de de Guerle, le fils.)

et des femmes nues qui allaient et venaient avec un air de mystère. Je compris un peu tard, ou plus exactement trop tard, qu'elle m'avait mené tout droit au bordel. Envoyant à tous les diables la maudite vieille, je me cache la figure et me sauve à travers le lupanar en cherchant une autre issue.

Je touchais au seuil quand je me heurte à Ascylte, également las, mort de fatigue comme moi. C'était à croire que la même vieille l'avait conduit là. Je lui dis bonjour en riant et lui demandai ce qu'il venait faire dans ce bel endroit.

VIII. OU ASCYLTE DÉFEND SA VERTU

Mais, essuyant de la main son front plein de sueur : « Si tu savais, dit-il, ce qui m'est arrivé ! — Quoi donc ? » dis-je à mon tour.

Il continua d'une voix défaillante : « J'errais par toute la ville sans parvenir à retrouver l'endroit où j'avais laissé notre auberge, quand un bourgeois respectable m'aborda et s'offrit fort obligeamment à me servir de guide. Par des ruelles écartées et obscures, il me conduit ici et, mettant bourse en main (1), me propose carrément la botte. Déjà, sur la porte, la maquerelle avait touché la passe et il portait sur ma personne une main hardie. Moins vaillant, j'allais y passer ! »

« Pendant qu'Ascylte me mettait au courant de ses malheurs arrive le bourgeois respectable, escorté d'une femme assez chic. Reluquant toujours mon Ascylte, il l'invite à pénétrer dans la maison, l'assurant qu'il n'avait

(1) Ou : bourses en main : équivoque obscène.

rien à craindre : puisqu'il ne voulait pas faire la femme, il ferait l'homme, voilà tout. De son côté, sa compagne me pressait de monter avec elle.

Nous entrons donc en nous frayant un chemin parmi ces tantes : nous entrevoyons des couples de l'un et de l'autre sexe, si animés au jeu dans les chambres ' que nous croyions ne voir partout que gens ivres de satyrion (1). ' Dès qu'on nous aperçut, des pédérastes accoururent bruyamment pour nous aguicher. Sans perdre de temps, l'un d'eux, troussé jusqu'à la ceinture, s'attaque à Ascylte et l'ayant jeté sur un lit, se met en devoir de le lui introduire. Je vole au secours du malheureux et ' nos forces unies tiennent en respect cet enragé. ' Ascylte se dégage et réussit à s'enfuir, me laissant seul en butte à leur bestialité ; mais plus fort et plus vaillant, je sortis sans accroc de l'aventure.

IX. OU ASCYLTE APPARAÎT SOUS UN JOUR MOINS FAVORABLE

Après avoir parcouru sans succès presque toute la ville', comme à travers un brouillard j'aperçois, planté sur le trottoir, Giton, mon petit ami. ' Il était juste devant

(1) « Le satyrion, dit Pline, est un fort stimulant pour l'appétit charnel. Les Grecs prétendent que cette racine, en la tenant seulement dans la main, excite les désirs amoureux, et beaucoup plus fortement encore si on en boit une infusion dans le vin, et que c'est pour cette raison qu'on en fait boire aux bœufs et aux boucs trop lents à saillir... On éteint les ardeurs produites par le satyrion, en buvant de l'eau de miel et une infusion de laitue. Les Grecs donnent en général le nom de satyrion à toute espèce de boisson propre à exciter ou ranimer les désirs. » La même plante s'appelait encore *priapiscon* ou *testiculum leporis*, d'après Apulée le médecin.

notre auberge. ' Je m'y précipite. Ma première question est pour savoir s'il nous a fait à dîner. Au lieu de me répondre, il s'assied sur le lit en essuyant du pouce les larmes qu'il ne peut retenir. Inquiet de cette attitude, je lui demande ce qu'il y a. Après avoir longtemps hésité et comme à regret, sur mes prières mêlées de menaces, il finit par avouer : « Ton ami, ou ton camarade, cet Ascylte que voilà, est venu me trouver tout à l'heure dans cette chambre. Il a essayé de me prendre de force. Naturellement, moi, je criais. Alors il tire son épée : Si tu fais ta Lucrèce, tu vas, dit-il, trouver ton Tarquin. »

A ces mots, je faillis arracher les yeux à Ascylte. « Qu'as-tu à dire, lui criai-je, vieille peau, qui n'es bon qu'à t'en faire mettre comme une femme et qui as la bouche pourrie comme le reste ? »

Il fit semblant de s'effondrer d'horreur ; puis, levant sur moi un poing menaçant, il se mit à crier encore plus fort : « Vas-tu te taire, ignoble gladiateur, ' assassin de ton hôte ', réchappé de l'échafaud (1) ? Vas-tu te taire, rôdeur de nuit qui, même quand tu étais encore bon à quelque chose, n'as jamais trouvé à coucher avec une femme propre, toi qui m'as mis dans le bosquet à la même sauce que maintenant le petit dans ce bouge ? — ' Mais pourquoi diable ', lui dis-je, te soustraire à cet entretien avec Agamemnon ?

(1) On faisait combattre les gladiateurs condamnés à mort sur un théâtre élevé au milieu de l'arène. Tout à coup le plancher s'enfonçait et ces malheureux tombaient parmi les bêtes féroces ou dans les flammes. Le mot échafaud peut caractériser cette disposition.

X. OU ENCOLPE ET ASCYLTE RÈGLENT LEURS COMPTES

« — Triple brute, que voulais-tu que je fisse, puisque je mourais de faim ? J'allais peut-être me nourrir de beaux discours ? Qu'avais-je à faire de toutes ces verroteries, de ces rêvasseries de somnambules ? Je suis tout de même tombé un peu moins bas que toi, qui en es réduit à louer des vers pour qu'on t'invite à dîner. »

C'est ainsi que cette discussion malpropre finit en éclats de rire et que nous passâmes à des entretiens moins orageux. Tout de même, je n'arrivais pas à digérer sa trahison : « Ascylte, lui dis-je tout à coup, je vois bien que nous ne pouvons nous entendre ; partageons donc notre maigre bagage et désormais cherchons, chacun pour son compte, les mesures à prendre pour fausser enfin compagnie à cette dèche tenace. Tu as des lettres ; moi aussi. Pour ne pas être un obstacle à tes affaires, je vais me lancer dans quelque autre voie : sans quoi nous aurions mille motifs de nous heurter chaque jour et de faire jaser toute la ville à nos dépens. »

Il ne dit pas non. Mais « pour aujourd'hui, fit-il remarquer, nous sommes invités à dîner en notre qualité de lettrés ; ne perdons pas notre soirée : demain, puisque tu le veux, je me mettrai en quête d'un gîte et d'un petit ami. — Pourquoi tarder, lui dis-je, puisque nous sommes d'accord ? »

C'était l'amour qui me faisait précipiter la rupture : depuis longtemps déjà je désirais écarter un témoin importun, pour reprendre sans contrainte mes vieilles habitudes avec mon petit Giton. Ascylte prit la chose de travers et, sans rien dire, gagna brusquement la porte.

Une sortie si vive n'augurait rien de bon : je le savais impuissant à se maîtriser, je savais aussi son amour impuissant... Donc je vole sur ses traces pour tâcher de pénétrer ses desseins et de les contrecarrer. Mais il sut échapper à mes regards, et c'est en vain que longtemps je le cherchai. '

XI. DES AMOURS D'ENCOLPE AVEC TRYPHÈNE,
LYCAS ET DORIS

Ayant exploré vainement tous les coins de la ville, je me décidai à réintégrer mon domicile ; après un consciencieux échange de baisers, j'enchaîne l'enfant en des embrassements plus stricts et bientôt, tous mes vœux comblés, je jouis d'une félicité parfaite.

Nous n'avions pas encore fini, quand Ascyllte, arrivant à pas de loup, enfonce brutalement la porte et nous pince en train de nous amuser. Il remplit la chambrette de ses éclats de rire, de ses applaudissements, et soulève le manteau qui me couvrait en s'écriant : « Qu'est-ce que tu fabriques, très respectable ami ? Quoi ! vous logez à deux dans un seul manteau ? »

Et il ne s'en tint pas aux paroles, mais, détachant la courroie de sa besace, il se mit à m'en frapper par manière d'acquit, assaisonnant son geste de discours provocants : « Ça t'apprendra une autre fois à rompre (1) avec ton ami (2) ». ' J'étais si bien surpris que je ne sus que me

(1) Le mot latin est *dividere* qui veut dire séparer, mais qui est aussi synonyme de *pedicare* qui désigne précisément l'exercice auquel est en train de se livrer Encolpe.

(2) Toute la suite de ce long chapitre est une interpolation évidente introduite par Nodot. Elle a été construite adroitement d'après

taire sous les sarcasmes et les coups. Je pris donc le parti de rire de l'aventure. Et c'était prudent : sans cela il fallait me battre avec mon rival. Ma gaîté menteuse eut le don de l'apaiser.

Il sourit à son tour : « Encolpe, me dit-il, enterré dans ces délices, tu oublies que nous n'avons plus d'argent et que tout ce qui nous reste ne vaut pas un sou. Par ces températures estivales, le pavé des villes est plutôt stérile ; la campagne nous sera plus propice : allons voir nos amis.

La nécessité me forçait d'opiner du bonnet et de dissimuler mon dépit. Ayant donc chargé Giton de notre bagage, nous sortons de la ville pour nous rendre au château de Lycurgue, chevalier romain. Ascylte ayant eu jadis des bontés pour lui, il nous reçut à bras ouverts, et la compagnie qui se trouvait réunie chez lui rendit notre séjour fort agréable. Tout d'abord il y avait là Tryphène, une fort belle femme qui avait été amenée par Lycas, armateur et propriétaire de domaines sur la côte. Les agréments que nous goûtâmes en ce charmant séjour, il n'y a pas de termes pour les exprimer, quoique la table de Lycurgue fût plutôt frugale.

Sachez donc que, tout de go, nous nous trouvâmes tous unis par les soins de Vénus. La belle Tryphène me plaisait et écouta sans horreur mes aveux. Mais à peine tombait-elle dans mes bras que Lycas, indigné, prétendit s'indemniser sur ma personne du bonheur que je venais de lui ravir déloyalement. Comme Tryphène n'était plus pour lui qu'une vieille maîtresse, il prit son parti gaîment et me somma de payer le prix qu'il mettait au tort à lui causé. Très excité, il me persécutait.

des allusions éparses, ça et là, à des événements ayant dû figurer dans la partie perdue de l'ouvrage dont elle comble utilement une acune, mais elle est d'une latinité bien inférieure.

Mais Tryphène possédant mon cœur, mes oreilles restaient fermées pour Lycas : rendu plus enragé par mes dédains, il me suivait partout et même une nuit pénétra dans ma chambre : comme je méprisais ses prières et qu'il avait recours à la violence, je me mis à crier si fort que je réveillai toute la maison et, grâce à Lycurgue, je sortis indemne de ce fâcheux assaut. A la fin, comme notre séjour chez Lycurgue lui paraissait peu favorable à la réalisation de ses vœux, il essaya de me persuader d'accepter son hospitalité. Je déclinai l'invitation. Il eut alors recours à l'influence de Tryphène : celle-ci me pria d'autant plus volontiers de faire ce plaisir à Lycas qu'elle espérait que nous aurions plus de liberté chez lui. Je suivis donc l'amour.

Mais Lycurgue, qui avait renoué ses vieilles relations avec Ascyte, ne voulut pas le laisser partir. En conséquence, il fut entendu qu'il resterait chez Lycurgue et que nous-mêmes suivrions Lycas. Par un article additionnel et secret, nous convînmes tous deux de mettre à la masse commune le butin que l'un ou l'autre trouverait l'occasion de faire.

Sa proposition acceptée, la joie de Lycas fut incroyable. Il pressait le départ : il nous fallut donc faire de rapides adieux à nos amis et nous mettre en route le jour même.

Lycas avait si soigneusement pris ses dispositions que pendant le voyage il était assis à côté de moi et Giton à côté de Tryphène. Sa combinaison était basée sur l'inconstance à lui trop connue de cette femme. Le calcul était juste : tout de suite elle prit feu pour le bel enfant, et je n'eus besoin d'aucun effort pour m'en rendre compte. Lycas, qui lui aussi suivait attentivement le manège, ne m'eût du reste pas permis de l'ignorer. C'est pourquoi j'accueillis plus aimablement ses avances, ce qui le combla

d'aise : mathématiquement, en effet, de l'avanie que me faisait ma maîtresse devait naître chez moi le besoin de lui témoigner du mépris : ce point acquis, brûlant de me venger de la femme, j'accueillerais plus favorablement les avances de son amant.

Telles étaient nos positions réciproques à notre arrivée chez Lycas : Tryphène se mourait d'amour pour Giton, Giton répondait de tout cœur à son amour, double spectacle qui n'avait rien d'agréable à mes yeux. Pendant ce temps, Lycas, dans son désir de me plaire, s'ingéniait à inventer chaque jour un nouveau divertissement ; en bonne maîtresse de maison, sa femme, la belle Doris, le seconda de son mieux et avec tant de grâce et de distinction qu'elle chassa bien vite Tryphène de mon cœur.

Par le manège de mes yeux, mon amour se fit connaître à Doris, et l'engageante caresse du regard de Doris me répondait oui. Si bien que dans cette conversation muette, avant toute parole, l'inclination que nous sentions entraîner d'un même mouvement nos deux cœurs trouva sa discrète expression. La jalousie de Lycas, à moi déjà connue, m'était une raison de garder le silence, et c'était l'amour même du mari pour moi qui m'ouvrait le cœur de l'épouse.

La première fois qu'il nous fut permis de nous entretenir, elle me fit part de ce qu'elle avait remarqué. Je pris le parti d'avouer franchement, et je lui racontai avec quelles rigueurs j'avais accueilli son mari. Mais cette femme pleine de sens : « Eh bien, c'est le moment de se montrer intelligent », dit-elle. Bref, sur ses bons avis, je cédaï à l'homme pour posséder la femme.

Cependant Giton, éreinté, avait besoin de quelque répit pour se refaire et Tryphène me revint. Mais, devant

mes dédains, son amour se tourna en rage sauvage. Acharnée à me suivre, elle ne tarda pas à découvrir mon double commerce avec nos hôtes. La passion du mari pour moi ne la gênait guère : elle la dédaigna. Mais elle s'en prit aux furtives amours de Doris.

Elle les révèle à Lycas. La jalousie triomphant de l'amour, il court à la vengeance. Mais Doris, prévenue par une servante de Tryphène, pour détourner l'orage, suspend notre secrète intimité.

Dès que j'eus compris tout cela, maudissant cette perfide Tryphène et ce Lycas au cœur ingrat, je pris le parti de filer. La fortune me fut favorable. La veille, justement, le navire sacré d'Isis, riche butin, avait fait naufrage sur les rochers voisins. Je tins donc conseil avec Giton, qui se mit facilement d'accord avec moi, parce que Tryphène, l'ayant vidé jusqu'à la moelle, semblait le négliger.

De grand matin donc nous partons à la mer et nous montons à bord sans difficulté, d'autant plus que les gardiens, employés de Lycas, nous connaissaient. Mais comme pour nous faire les honneurs, ils nous suivaient partout et qu'en conséquence il n'y avait moyen de faire main basse sur rien, leur laissant Giton, je m'éclipse à propos, me faufille jusqu'à la poupe, où était la statue d'Isis, que je dépouille d'une robe précieuse et d'un sistre en argent, puis, ayant fait aussi quelque butin dans la cabine du capitaine, je me laisse glisser discrètement le long d'un câble, sans que personne, sauf Giton, m'ait remarqué. Il ne tarda pas à se débarrasser de ses gardes et, sans attirer l'attention, vint me rejoindre. Du plus loin que je le vois je lui montre ma récolte et nous décidons d'aller dare-dare trouver Ascylte.

Mais nous ne pûmes arriver chez Lycurgue que le lendemain. En abordant Ascylte, je lui racontai nos larcins

et comment nous avions été les jouets de l'amour. Il nous conseilla de prévenir Lycurgue en notre faveur et de l'assurer que c'était encore l'incandescence de Lycas qui était la cause d'un déménagement si rapide et si furtif. L'affaire entendue, Lycurgue jura qu'il serait toujours avec nous contre nos persécuteurs.

Notre fuite avait passé inaperçue. Ce ne fut qu'au réveil de Tryphène et de Doris qu'on la remarqua : nous ne manquions pas, en effet, chaque jour, d'assister galamment à leur toilette matinale. Notre absence lui paraissant anormale, Lycas envoie à notre recherche, surtout du côté de la mer, et apprend notre visite au navire, mais du larcin, rien : on l'ignorait encore, car la poupe regardait la pleine mer, et quant au capitaine, il n'était pas encore revenu. Voilà notre fuite bien établie et mon Lycas navré de me perdre, déblatérant véhémentement contre Doris, qu'il soupçonnait d'en être la cause.

Je passe sur ses violences orales et manuelles, n'en ayant pas connu le détail. Je dirai seulement que Tryphène, cause de tout ce grabuge, persuada Lycas d'aller nous chercher chez Lycurgue, où nous nous étions sans doute réfugiés, et voulut elle-même l'accompagner pour nous écraser sous notre honte, comme nous le méritions. Le lendemain, ils se mettent en route et arrivent au château. Nous étions sortis : Lycurgue nous avait conduits à la fête d'Hercule qu'on célébrait dans un bourg voisin.

Sitôt informés, sans perdre une minute, ils partent à notre rencontre et nous trouvent sous le portique même du temple. En les apercevant, nous fûmes fortement troublés. Lycas se plaignit violemment à Lycurgue de notre désertion. Mais il fut reçu d'un front si sombre et d'un sourcil si méprisant que, recouvrant quelque audace, je lui jetai à la tête, en ayant soin de parler très haut,

des récriminations aussi violentes et aussi infamantes que je pus pour les assauts que le vieux libidineux m'avait fait subir tant chez Lycurgue que dans sa propre maison.

Tryphène, ayant voulu ouvrir la bouche en sa faveur, eut aussi son paquet. Je proclamai son déshonneur devant les foules accourues pour m'entendre, produisant comme preuves de l'insatiable lubricité de cette grue Giton exsangue, moi-même presque mort. Interloqués par les rires de la foule, nos ennemis, l'oreille basse, se retirèrent, ruminant leur vengeance. Comprenant bien que nous avions convenu Lycurgue, ils décidèrent de l'attendre chez lui pour lui ouvrir les yeux.

La fête se prolongea assez tard : nous ne pûmes rentrer au château, et Lycurgue nous emmena coucher à moitié route, dans une villa. Le lendemain, sans nous réveiller, il rentra chez lui pour ses affaires. Il trouva Lycas et Tryphène qui l'attendaient. Ils surent si bien l'enjôler qu'ils obtinrent de lui la promesse de nous remettre entre leurs mains.

Naturellement dur et ne sachant pas ce que c'est qu'une parole, Lycurgue, ne rêvant plus qu'aux moyens de nous livrer, persuada à Lycas d'aller chercher main-forte pendant que lui-même viendrait nous mettre sous bonne garde dans la villa. Il s'y rendit et, de prime abord, nous fit le même accueil que la veille à Lycas, puis, croisant sévèrement les bras, nous reprocha nos calomnies contre son ami, nous fit enfermer, à l'exclusion d'Ascytte, dans la chambre où nous avions couché, refusa de prêter l'oreille aux arguments que ce dernier lui présentait pour notre défense et finalement, emmenant son Ascytte au château, nous laissa là, sous bonne garde, jusqu'à son retour.

Chemin faisant, Ascytte tenta, en vain, de le fléchir : prières, amour, pleurs, rien ne put l'ébranler. Le cama-

rade se mit alors dans la tête de nous délivrer, et, tout d'abord, outré de l'indocilité de son amant, il refuse de coucher avec lui. Ainsi ce qu'il méditait devenait déjà d'une exécution plus facile.

Tout le monde plongé dans le premier sommeil, Ascylte met sur son dos notre léger bagage, passe par une brèche qu'il avait remarquée dans le mur, parvient à la villa au petit jour, y rentre sans rencontrer personne et gagne notre chambre, dont nos gardiens avaient eu soin de fermer la porte. L'ouvrir ne fut pas difficile : la serrure était en bois ; sa résistance se relâcha sous la pesée du fer. Le verrou en tombant nous fit sauter du lit, où nous ronflions, narguant la fortune. Comme, après cette nuit blanche, nos gardiens dormaient profondément, seuls nous avions été réveillés par le bruit.

Ascylte entre et nous raconte en deux mots ce qu'il vient de faire pour nous. Il n'eut pas besoin d'en dire davantage.

Pendant que nous nous habillions à la hâte, il me vint l'idée, pour prendre congé, d'égorger les gardiens et de piller la maison. Je fis part de ce beau projet à Ascylte. Il approuva le pillage, mais proposa une solution préférable qui épargnerait le sang : connaissant bien les aîtres, il nous conduisit, en effet, dans un garde-meuble écarté, dont il nous ouvrit lui-même la porte. Nous faisons main basse sur ce que nous trouvons de plus précieux, décampons avec le jour, en évitant les grandes routes, et ne nous arrêtâmes que quand nous nous sentîmes en sûreté.

Alors Ascylte, dès qu'il eut repris haleine, nous témoigna de la joie qu'il avait eue à livrer au pillage la villa de ce grigou de Lycurgue, dont il déplorait, à juste titre, la parcimonie : il n'avait rien touché pour le prix de ses nuits, et la chère était maigre et mal arrosée. Lycurgue,

en effet, malgré ses immenses richesses, était ladre au point de se refuser même le nécessaire.

Plongé dans les eaux il ne boit pas, il ne cueille pas le fruit qui s'offre
L'infortuné Tantale qu'étouffe le désir,
Image de l'avare opulent : tout au loin
Est à lui, et, la bouche sèche, il remâche sa faim.

Ascylte voulait arriver à Naples le jour même. « Il est tout de même imprudent, lui dis-je, de nous réfugier là même où, selon toute probabilité, on va nous rechercher ; partons donc en voyage pour quelque temps, nous avons de quoi ne pas être inquiets. » Il se range à mon avis et nous voilà en route pour une jolie bourgade qu'embellissent les charmantes propriétés où toute une bande d'amis à nous se réunit pour jouir de la belle saison.

A peine à moitié route, voilà qu'un nuage crève. Arro-sés à pleins seaux, force nous fut de courir au bourg le plus proche pour chercher un abri dans une auberge que nous trouvâmes pleine de gens qui s'y étaient réfugiés comme nous.

Passant inaperçus dans cette foule, il nous était aisé de profiter de la cohue pour voler quelque chose, et déjà nous fouillions tous les coins d'un regard fureteur, quand Ascylte voit par terre un petit sac, qu'il ramasse sans être remarqué et que nous trouvons plein de pièces d'or. Ce premier et favorable augure nous met la joie au cœur. Redoutant toutefois une réclamation, nous sortons par la porte de derrière, où nous ne trouvons qu'un esclave en train de seller les chevaux.

Ayant sans doute oublié quelque chose, il les quitte un instant pour entrer dans la maison. Pendant son absence, nous nous emparons d'un superbe manteau, attaché à une des selles, sans autre mal que de déboucler la cour-roie ; puis, filant le long des murs, nous nous réfugions

dans la forêt prochainè. Plus en sûreté dans cette retraite, nous cherchons longtemps comment cacher tout cet or pour qu'on ne puisse ni nous accuser du vol, ni nous voler à notre tour ; nous nous décidons enfin à le coudre dans la doublure d'une tunique usée, que je mets sur mes épaules, tandis que le manteau était confié aux bons soins d'Ascylte, et, par des chemins détournés, nous nous dirigeons vers la ville.

Mais, à l'orée du bois, nous entendons ces paroles de mauvais augure : « Ils ne peuvent nous échapper, ils sont dans le bois ; fouillons partout ; ils ne seront pas difficiles à prendre. » A ces mots, une si horrible peur nous saisit qu'Ascylte et Giton, filant le long des broussailles, s'enfuirent vers la ville ; quant à moi, je revins sur mes pas avec une telle hâte que, sans que je le sente, la précieuse tunique glissa de mes épaules ; enfin, épuisé et incapable d'aller plus loin, je me couchai à l'ombre d'un arbre, et c'est alors que je remarquai quelle perte je venais de faire. La douleur me rendant des forces, je me lève pour rechercher mon trésor. En vain, je cours longtemps de tous côtés, jusqu'à ce qu'écrasé de fatigue et de chagrin, je me réfugiai dans les retraites les plus ténébreuses de cette forêt, où je demeurai pendant quatre heures.

A la fin, cette affreuse solitude me faisant froid au cœur, je cherchai par où en sortir. En marchant devant moi, j'aperçois enfin un paysan. J'avais besoin de tout mon courage... Il ne me fit pas défaut : hardiment j'allai à lui et lui demandai le chemin de la ville, en me plaignant de m'être égaré et d'avoir erré longtemps dans la forêt.

Mon triste aspect lui fit pitié : j'étais plus pâle que la mort et tout couvert de boue. Il me demanda pourtant si je n'avais vu personne dans la forêt. « Personne », répondis-je. Alors, fort obligeamment, il me remit sur

la grand'route, où il rencontra deux de ses amis qui lui racontèrent qu'ils avaient parcouru tous les sentiers de la forêt sans trouver autre chose qu'une méchante tunique qu'ils nous montrèrent. Je n'eus pas le toupet de la réclamer, comme bien on pense, quoique sachant de bonne source tout ce qu'elle valait. Mais on juge de ma douleur et si je pleurais mon trésor ravi par des rustres qui en ignoraient l'existence. Me sentant de plus en plus faible, je marchais moins vite que de coutume ; je n'arrivai donc qu'assez tard à la ville.

A l'auberge, je trouve Ascylte à moitié mort, étalé sur un grabat, et je tombe moi-même sur l'autre lit sans pouvoir proférer une parole. Mais lui, bouleversé de ne pas revoir la tunique à moi confiée : « Qu'en as-tu fait ? » s'écrie-t-il précipitamment. Je défaillais, mais ce que ma voix ne disait pas, mon regard navré l'expliquait assez. Enfin, mes forces revenant un peu, je pus lui raconter mon infortune.

Il crut que je me jouais de lui, et quoiqu'une abondante pluie de larmes confirmât mon serment, il le mit carrément en doute, se figurant que je voulais lui prendre sa part. Giton, qui nous écoutait, était aussi triste que moi, et la douleur de cet enfant augmentait mon chagrin. Mais ce qui me tourmentait le plus, c'était de nous savoir recherchés ; je fis part de mes craintes à Ascylte, qui ne s'en émut guère, parce qu'il s'était heureusement tiré d'affaire. Il nous croyait au surplus en sûreté dans une ville où nous étions totalement inconnus et où personne ne nous avait vus. Nous feignîmes toutefois d'être malades, afin d'avoir un prétexte pour garder la chambre. Mais le défaut d'argent nous força à sortir plus tôt que nous n'aurions voulu et, sous l'aiguillon de la nécessité, à mettre en vente le produit de nos rapines. '

XII. AU MARCHÉ AUX PUCES

Nous nous rendîmes donc sur la place à la tombée du jour. Nous y remarquâmes abondance de choses à vendre, de peu de valeur sans doute, mais toutefois d'une origine assez suspecte pour rechercher les facilités qu'offrent les ombres du soir aux négociations louches. Nous-mêmes, qui étions porteurs du manteau volé, ne pouvions trouver d'occasion plus favorable pour nous en défaire. Dans un coin obscur nous en agitions un des pans dans l'espoir que ses reflets attireraient peut être quelque amateur.

Le client ne se fit pas trop attendre : une sorte de paysan, qu'il me semblait bien reconnaître, s'approcha de nous en compagnie d'une petite jeune femme, et se mit à considérer notre manteau avec une attention extraordinaire. De son côté, Ascylte, ayant jeté un regard sur les épaules du rustre, reste bouche bée, muet de surprise. Moi-même ce n'est pas sans émotion que j'examinais cet homme, car il me semblait bien que c'était lui qui avait trouvé la tunique dans la forêt. Sans aucun doute, c'était lui-même. Mais Ascylte n'en pouvait croire ses yeux et, de peur de commettre quelque imprudence, commence par s'approcher comme s'il voulait acheter la tunique, détache la languette qui la maintenait à l'épaule et la palpe rapidement.

XIII. LA TUNIQUE RETROUVÉE

Par une chance prodigieuse, ce paysan n'avait pas eu l'idée de porter une main curieuse sur la couture de

la tunique et ne voyant dans ce haillon que la défroque d'un mendiant, il ne songeait qu'à s'en débarrasser.

Ascylte, ayant vérifié que le dépôt était toujours là et que le vendeur n'était pas de taille à lutter avec nous, me prit à part : « Sais-tu bien, dit-il, mon vieux, voilà que nous revient le trésor que je t'accusais d'avoir pris. Ou je me trompe fort ou le magot est encore au complet dans la doublure. Et maintenant, que faire, ou de quel droit revendiquer notre bien ? »

Je nageais dans la joie : non seulement nous retrouvions notre argent, mais encore le hasard me lavait d'un soupçon déshonorant. J'opimai que, sans prendre de détour, nous portions carrément l'affaire sur le terrain juridique : on refuse de rendre l'objet du litige à son possesseur légitime ; nous faisons opposition devant le prêteur...

XIV. LA TUNIQUE RETROUVÉE (*suite*)

Ascylte, au contraire, redoutait les tribunaux : « Qui nous connaît ici ? disait-il. Qui croira ce que nous racontons ? J'aime mieux racheter, bien qu'elle soit à nous, la robe que nous venons de retrouver et recouvrer notre trésor pour quelques sous que de m'engager dans un procès incertain :

Que peuvent les lois, quand l'argent seul est maître,
Quand il suffit d'être un pauvre pour avoir tort ?
Celui même qui traverse la vie avec la besace du cynique,
Sa t au besoin monnayer ses paroles.
Donc la justice n'est rien qu'une surenchère
Et le juge, dans sa majesté du tribunal, qu'un commissaire-priseur.

Mais sauf un double as mis de côté pour acheter des lupins et des pois chiches, nous n'avions rien en poche.

Donc pour ne pas laisser échapper la proie, nous nous résignâmes à une concession sur le prix du manteau, certains par ailleurs d'un bénéfice qui compensait, et largement, notre perte.

Nous étalons donc notre marchandise. Mais aussitôt la femme voilée qui accompagnait le campagnard, en ayant considéré fort attentivement les dessins, saisit les deux pans et s'écria, de toutes ses forces, qu'elle tenait ses voleurs. Désarçonnés, pour ne pas rester là sottement bouche bée, nous mettons à notre tour la main sur la tunique, et nous réclamons avec un égal acharnement cette défroque sale et déchirée qui était notre bien et qu'on nous avait volée.

Mais la partie n'était pas égale et les courtiers, accourus à nos cris, trouvaient nos prétentions tout à fait ridicules : d'un côté on réclamait un vêtement de luxe, de l'autre une guenille dont le chiffonnier n'aurait pas voulu. Mais Ascylte, ayant trouvé moyen de couper court aux rires, s'écria dans un profond silence :

XV. LA TUNIQUE RETROUVÉE (*fin*)

« La voilà bien la preuve que chacun tient comme à ses yeux à ce qui lui appartient : qu'ils nous rendent notre tunique et qu'ils reprennent leur manteau. »

L'échange n'aurait pas déplu au campagnard et à sa femme, mais deux hommes de loi, rapaces nocturnes qui comptaient bien faire argent du manteau, insistaient pour qu'il fût déposé entre leurs mains et que le lendemain le juge tranchât notre querelle, car il ne s'agissait pas seulement de ce qui faisait l'objet du litige. L'affaire

était autrement grave et nécessitait une enquête, puisque, de l'une et l'autre part, il y avait présomption de vol.]

Déjà le séquestre allait triompher, un homme au front chauve et couvert d'excroissances, un vague agent d'affaires qui plaidait quand il pouvait, avait pris possession du manteau et garantissait qu'il le présenterait le lendemain à l'audience. Il était du reste évident que tous ces coquins n'avaient qu'un but, se faire d'abord remettre le manteau, s'entendre ensuite pour l'étouffer entre complices, tandis que la peur de leurs accusations nous empêcherait de venir à l'audience. De notre côté nous faisons exactement le même calcul.

Le hasard combla les vœux des uns et des autres : le campagnard, indigné que nous le traînions devant les tribunaux pour un pareil chiffon, jeta la tunique à la tête d'Ascylte et, ayant ainsi coupé court à notre plainte, exigea qu'on mît en dépôt le manteau, qui seul désormais faisait l'objet du litige.

Ayant donc recouvré, selon toute apparence, notre trésor, nous rentrâmes au plus vite à l'auberge et, après avoir soigneusement fermé la porte, nous pûmes à loisir nous divertir du flair et des courtiers et de tous ces chicanes dont l'intelligente diplomatie n'avait abouti qu'à nous rendre notre argent.

*Je n'aime pas, ce que je désire, l'obtenir de suite
Et, gagnée d'avance, la victoire me déplaît.*

‘ Pendant que nous étions en train de découdre la tunique pour retirer l'or, nous entendîmes demander à l'hôtelier quels étaient les gens qui venaient d'entrer à l'auberge. Effrayé par cette question, je descendis pour savoir ce qu'il y avait, et j'appris qu'un huissier du préteur, qui avait pour fonction de faire inscrire les étrangers

sur les registres publics, voyant entrer dans une maison deux étrangers dont il n'avait pas encore les noms, était venu de suite s'enquérir de leur origine et de leur profession.

Notre hôte eut l'air d'attacher si peu d'importance à ce renseignement qu'il fit naître en moi le soupçon que nous n'étions pas en sûreté chez lui, et, pour ne pas nous faire prendre, nous décidâmes de sortir et de ne rentrer qu'à la nuit : donc nous descendons, laissant à Giton le soin de préparer le souper.

Comme il entra dans nos plans d'éviter les voies fréquentées, nous nous promenâmes dans les coins les plus solitaires. Sur le soir, dans un endroit écarté, nous rencontrons deux femmes voilées, assez élégantes, que nous suivîmes à distance jusqu'à une sorte de temple où elles entrèrent et d'où sortait un murmure insolite, comme des voix échappées des profondeurs d'un antre.

La curiosité nous pousse à entrer à notre tour et nous tombons au milieu d'une troupe de femmes, qui, comme des bacchantes, portaient dans leur main droite de ces petits Priapes qui passent pour enchantés. Il ne nous fut pas donné d'en voir davantage, car, dès qu'elles nous aperçurent, elles poussèrent un cri si terrible que la voûte du temple en trembla. Elles se mirent en devoir de nous saisir, mais nous nous sauvâmes à toutes jambes à l'auberge. '

XVI. LES MYSTÈRES DE PRIAPE

Nous touchions à peine au repas préparé par les soins de Giton quand on frappa à la porte assez énergiquement. Nous nous regardons en pâlisant et demandons : Qui est

là ? — Ouvrez d'abord, répondit-on, et vous le saurez. Pendant ce dialogue, le verrou tombe de lui-même et la porte poussée livre passage à une femme voilée, celle-là même que nous avons déjà vue avec le campagnard sur la place. « Pensez-vous, dit-elle, vous jouer de moi ? Je suis la servante de Quartilla, que vous avez troublée pendant que, devant la crypte, elle célébrait les mystères de Priape. Elle arrive du reste elle-même pour vous demander un moment d'entretien. Ne vous inquiétez pas : elle ne vous reproche pas une erreur involontaire et songe encore moins à vous punir. Elle se demanderait plutôt quelle divinité propice a conduit dans son quartier d'aussi charmants jeunes gens. »

XVII. LA PRIÈRE DE QUARTILLA, PRÊTESSE DE PRIAPE

Nous n'avions pas encore ouvert la bouche, ne sachant trop que répondre, quand Quartilla entre, accompagnée d'une toute jeune fille, et, s'asseyant sur mon lit, commence par pleurer longuement. Nous continuons de plus belle à nous taire, déroutés par le spectacle de ces larmes évidemment préparées pour faire grand étalage de douleur.

Quand donc cette pluie vraiment exagérée s'arrêta, nous découvrant un visage hautain et joignant les mains à s'en faire craquer les jointures, elle nous apostropha comme suit : « Quelle est donc cette audace ? Et où avez-vous acquis cette maîtrise dans le crime qui dépasse tout ce qui se raconte ? Les dieux en sont témoins, vous me faites pitié : personne jamais n'a pu impunément voir ce qu'il est interdit de connaître. Il est vrai que partout

notre contrée est si bien peuplée d'innombrables divinités toujours présentes qu'il est plus aisé d'y rencontrer un dieu qu'un homme. Ne croyez donc pas que je sois conduite ici par la vengeance. Je suis plus émue par votre jeunesse que par le tort que vous m'avez fait. C'est par imprudence, j'aime à le croire encore, que vous avez commis ce crime inexpiable.

Quant à moi, déjà mal à mon aise, j'ai été envahie cette nuit par un froid tellement mortel, qu'effrayée par mes frissons, j'ai craint un accès de fièvre tierce. J'ai donc demandé aux songes un remède : il m'a été prescrit de venir vous trouver. C'est vous qui possédez les moyens d'adoucir mon mal quand je vous en aurai fait comprendre la subtilité maligne (1).

Mais ce n'est pas tant le remède qui me préoccupe : une douleur plus grande déchire mon cœur et me met au seuil du tombeau : n'allez pas, avec l'indiscrétion de votre âge, divulguer ce que vous avez vu dans le temple de Priape et jeter à la foule les secrets des dieux (2). Je lève vers vos genoux mes deux mains suppliantes. Je vous le demande, je vous en prie, ne parodiez pas, ne plaisantez pas nos cérémonies nocturnes, ne portez pas la lumière sur des secrets vieux de tant d'années, qu'à peine mille personnes connaissent. »

(1) Passage obscur. Il faut peut-être comprendre : d'adoucir mon mal par un subtil mystère que vous me montrerez.

(2) Ces mystères n'étaient plus un secret au temps de Juvénal. Voici ce qu'il en dit (Sat. VI, contre les femmes, v. 315) : « On sait à présent ce qui se passe aux mystères de la bonne déesse, quand la trompette agite ces autres Ménades, et que, la musique et le vin excitant leurs transports, elles font voler en tourbillons leurs cheveux épars et invoquent Priape à grands cris. Quelle ardeur, quels élans ! quels torrents de vin ruissellent sur leurs jambes ! Laufella, pour obtenir la couronne offerte à la lubricité, provoque de viles courtisanes et remporte le prix. A son tour, elle rend hommage aux

XVIII. OU QUARTILLA DEVIENT PRESSANTE

Après cette supplication, la voilà qui fond de nouveau en larmes et, secouée de longs gémissements, elle presse son visage et son sein sur mon lit. Alors, ému en même temps et de pitié et de crainte, je l'exhortai à reprendre courage et l'assurai qu'elle pouvait compter sur nous pour donner satisfaction à son double vœu. Car nous n'avions envie de divulguer aucun secret et, si en outre un dieu lui avait révélé quelque remède pour la fièvre tierce nous ne demandions pas mieux que de nous faire les instruments de cette lumière divine, même s'il devait en résulter pour nous quelque désagrément.

Rendue un peu plus gaie par cette promesse, elle m'embrasse copieusement, et passant des larmes au rire, elle promène ses doigts écartés dans les cheveux qui me tombaient sur la nuque en disant : « Je fais la paix avec vous et je me désiste de l'action que je vous avais intentée. Si vous ne m'aviez pas promis la médecine qu'il me faut, la foule ameutée était déjà prête qui demain aurait vengé mon injure et sauvé ma dignité. »

fureurs de Médalline. Celle qui triomphe dans ce conflit est regardée comme la plus noble. Là, rien n'est feint, les attitudes y sont d'une telle vérité qu'elles enflammeraient le vieux Priam et l'infirme Nestor. Déjà les désirs exaltés veulent être assouvis ; déjà chaque femme reconnaît qu'elle ne tient dans ses bras qu'une femme impuissante et l'autre retentit de ces cris unanimes : Introduisez les hommes ; la déesse le permet. Mon amant dormirait-il ? Qu'on l'éveille. Point d'amant ? Je me livre aux esclaves. Point d'esclaves ? Qu'on appelle un manœuvre. A son défaut, si les hommes manquent, l'ap-proche d'un âne ne l'effrayerait pas. »

C'est une honte d'être dédaigné, mais faire la loi est glorieux ;
Ce que j'aime, c'est que je peux à mon gré choisir ma voie,
Car c'est par le mépris que le sage étouffe les chicanes,
Et celui qui n'achève pas l'adversaire, celui-là sort doublement vainqueur du combat.

Puis, battant des mains, elle se répandit en de tels éclats de rire que cela nous fit peur. La servante qui l'avait précédée en faisait autant de son côté, et autant la petite jeune fille qu'elle avait amenée avec elle.

XIX. OU QUARTILLA ENLÈVE TROIS JEUNES GENS

Tandis que tout retentissait de ces rires qui sonnaient faux, nous cherchions, sans comprendre, la cause d'un si brusque changement d'humeur, tantôt nous regardant les uns les autres, tantôt regardant ces folles. ' Enfin Quartilla déclara ' : « Donc, j'ai donné l'ordre de ne laisser pénétrer âme qui vive aujourd'hui dans cette auberge afin que vous puissiez, sans être dérangés, m'administrer votre fébrifuge. »

A ces mots, Ascyte, au supplice, recule presque de stupeur ; quant à moi, me sentant plus glacé qu'un hiver gaulois, je ne parvenais pas à trouver un mot. Mais ce qui me tranquillisait un peu sur les suites, c'était notre nombre. Ces trois femmelettes n'étaient guère taillées pour tenter quelque chose contre trois gaillards qui, à défaut d'autres avantages, avaient du moins celui du sexe. Et nous étions mieux préparés pour la lutte : déjà, en cas d'hostilité, j'avais accouplé les combattants ; je tiendrais tête à Quartilla, Ascyte à la servante, Giton à la fillette.

' Tandis que je médite ce plan, Quartilla s'approche pour que je donne mes soins à sa fièvre tierce. Mais déçue dans son espoir, elle sort furieuse et, bientôt revenue,

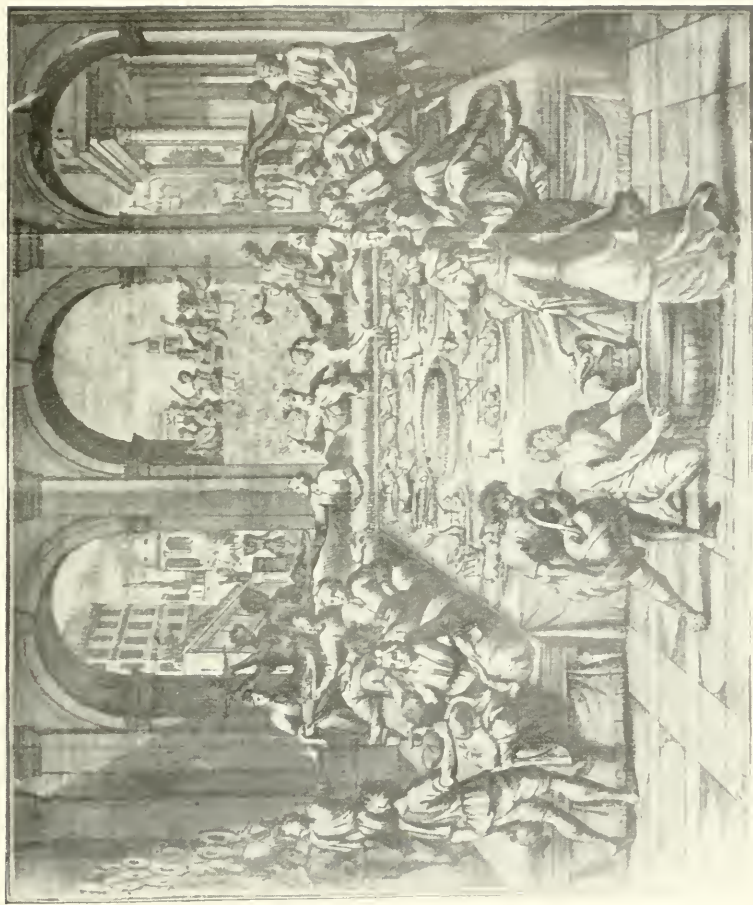
nous fait saisir par des inconnus et transporter dans un superbe palais. ' Alors, muets de stupeur, nous perdîmes tout courage et le spectre de la mort se dressa à nos yeux désolés.

XX. PSYCHÉ LA TORTIONNAIRE

« Je vous en prie, madame, m'écriai-je alors, si vous nous réservez quelque chose de pire, faites vite : nous n'avons pas commis un si grand crime qu'il nous vaille de périr dans les tortures. »

La servante, qui avait nom Psyché, étend alors une couverture sur les dalles et s'acharne vainement sur ma virilité gelée déjà par mille morts. Ascytte cependant s'était couvert la tête de son manteau, sachant déjà qu'il est peu prudent de mettre son nez dans les secrets d'autrui. Alors tirant deux bandeaux de son sein, Psyché de l'un me lia les pieds, de l'autre les mains. Ainsi ficelé : « ' Ce n'est pas le moyen, lui dis-je, que ta maîtresse aie satisfaction. — Sans doute, répondit-elle, mais j'ai sous la main un remède et infailible. » Aussitôt elle revient avec un vase plein de satyrion, et à force d'agaceries et de bavardages, elle fit si bien que j'absorbai presque tout. Ascytte, qui avait mal accueilli ses grâces, reçut en punition, sans s'en douter, tout le reste dans le dos. '

Mais Ascytte, pour alimenter la conversation qui traînait un peu : « Et moi, dit-il, on ne me trouve pas digne de boire ? » Trahie par mon sourire, la servante bat des mains et s'écrie : « J'avais posé la coupe près de vous, j'eune homme. Vous l'avez donc vidée tout seul ? — Encolpe, d emanda Quartilla, n'avait-il donc pas tout bu ? » ' Ce qui-



FESTIN DE TRIMALCION.

(Sauvé, inv.)

proquo eut le don ' de nous plonger dans une discrète gaité. A la fin Giton ne put retenir ses éclats de rire, et la petite jeune fille se jetant à son cou se mit à dévorer de baisers le bel enfant qui se laissait faire.

XXI. LE CINÈDE

Dans notre détresse, nous aurions bien voulu crier. Mais il n'y avait personne qui pût venir à notre aide, et toutes les fois que je tentais d'appeler au secours, Psyché, tirant une aiguille de ses cheveux, me l'enfonçait dans la joue ; pendant ce temps, la fillette, armée d'un pinceau qu'elle trempait dans le satyrion, martyrisait le malheureux Ascylte.

Pour comble, survint un de ces danseurs qui se prostituent (1). Il portait une tunique de gausape couleur myrte qu'une ceinture tenait retroussée jusqu'au ventre ; tantôt il nous caressait avec ses fesses de démanché, tantôt il nous souillait de ses baisers fétides, jusqu'à ce que Quartilla, qui se tenait là, haut troussée, elle aussi, et une verge de baleine en main, jugeant nos souffrances suffisantes, fit signe de nous donner quartier.

Il nous fallut alors jurer tous les deux solennellement que le secret de ces horreurs périrait avec nous.

Là-dessus on fit entrer toute une bande d'athlètes qui nous frottèrent tout le corps d'huile parfumée. Tant bien

(1) On les appelait *cinædi*. Ils dansaient, avec des postures lascives. Ils se prostituaient ensuite au besoin. Aulu-Gelle prétend qu'il y en avait deux espèces, les uns actifs, les autres passifs. Nonnius fait venir le mot *cinædi*, en grec *κίναδοι*, de *κινεῖν τὸ σῶμα*, remuer le corps. On a aussi proposé l'étymologie *κίναεν τῇν κίδοιν* pour *τῇ κίδοιν*, remuer les parties sexuelles, qui n'est pas plus vraisemblable.

que mal, seconant notre fatigue, nous revêtons des robes de festin et on nous conduit dans la salle voisine, où trois lits étaient dressés pour nous autour d'une table magnifiquement servie. On nous fait mettre à table et nous débutions par des entrées excellentes que nous inondons de falerne. On nous présente ensuite plusieurs services, mais nous tombions de sommeil. « Eh quoi ! dit alors Quartilla, pensez-vous dormir ? vous savez bien que cette nuit entière est due au génie de Priape. »

XXII. L'ORGIE CHEZ QUARTILLA

Ascylte, appesanti par tant d'épreuves, s'assoupissait. Mais Psyché, qui ne pouvait digérer ses mépris, lui frotta toute la figure de suie et, sans qu'il le sentît, lui barbouilla les lèvres et les épaules avec du charbon. Moi-même, las de mes maux, je prenais comme un avant-goût du sommeil : toute la maisonnée, et dans la salle et dehors, en faisait autant : les uns étaient étendus pêle-mêle sous les pieds des convives, les autres s'assoupissaient adossés aux murs, quelques-uns, tout de leur long sur le seuil, somnolaient tête contre tête. Les lampes aussi, manquant d'huile, ne fournissaient plus qu'une lumière mince et expirante, quand deux Syriens pénétrèrent dans la salle pour tâcher de subtiliser quelque bonne bouteille.

Tandis qu'ils se battent à qui l'aura, sous la table à argenterie, trop tirillée, elle finit par éclater dans leurs mains. Du coup, la table s'écroule avec un grand bruit d'argent ; une servante, qui dormait sur un lit, a la tête toute fracassée par une coupe tombée d'un peu haut.

La douleur lui arrache un cri qui trahit les voleurs et réveille une partie des ivrognes.

Cependant nos deux pirates, se voyant pris, se laissèrent choir en chœur le long d'un des lits, si naturellement qu'on aurait cru la comédie réglée d'avance, et se mirent à ronfler avec la même conviction que s'ils dormaient là depuis toujours.

Déjà le maître d'hôtel, réveillé, donnait de l'huile aux lampes mourantes, et les jeunes esclaves, frottant vivement leurs yeux, étaient de retour à leur poste, quand entra une musicienne qui, choquant ses cymbales, réveilla les derniers dormeurs.

XXIII. ENCORE UN CINÈDE

Donc l'orgie reprend de plus belle, et Quartilla, de nouveau, nous provoque à boire. Le bruit des cymbales réveille la gaité des convives. Entre alors un danseur, le plus insipide homme du monde et digne ornement d'une telle maison, qui, après avoir battu des mains en grognant, pour marquer la mesure, lâcha cette chanson :

Arrivez ici, arrivez tous, danseurs obscènes (1).

Tendez la jambe, courez, voltigez sur vos po'ntes,

(1) Le texte porte *spatalocinaedi*, qui vient de *cinædus* ou *κίναδος*, déjà expliqué au paragraphe 21 (note 1) et de *παίηλος*, mou, efféminé. C'étaient des danseurs encore plus lascifs que les *cinædi*. On les appelait aussi *exoleti* : les Romains s'en servaient en qualité de pédérastes actifs. D'après Cicéron, *Pro Milone*, Clodius en avait toujours quelques-uns à sa suite. On rapporte la même chose d'Héliogabale. Mais Alexandre Sévère les envoya dans des îles désertes ou les fit jeter à la mer. Par extension le terme signifie : débauché, vieux débauché. C'est peut-être le sens qu'il a ici...

La cuisse facile, la fesse agile, la main hardie,
Efféminés, vétérans de l'amour, qu'a châtrés l'expert Délien (1).

Ceci dit, il me souilla d'un immonde baiser : bientôt même il s'assied sur mon lit, et, malgré mes protestations, relève brutalement mes habits. Longtemps et énergiquement il travailla mes parties. Mais en vain... A travers son front suant coulaient des ruisseaux de fard et les rides de ses joues étaient si pleines de blanc qu'on eût dit un mur décrépît travaillé par la pluie.

XXIV. DISGRACES D'ENCOLPE ET D'ASCYLTE SUCCÈS DE GITON

Je ne pus retenir plus longtemps mes larmes : j'étais au comble de la détresse. « C'est sans doute vous, madame, dis-je à Quartilla, qui m'envoyez cet ignoble pédéraste (2). »

Elle battit doucement des mains et répondit : « O homme perspicace et vraiment spirituel ! Quoi ! Tu ne t'étais donc jamais aperçu que ce qu'on appelle danseur n'est pas autre chose qu'un pédéraste ? »

Alors, enviant la tranquillité dont jouissait mon camarade : « J'en appelle à votre bonne foi, m'écriai-je ; est-il juste que seul Ascylte ait droit à quelque loisir dans cette fête ? — Très bien, riposta Quartilla, il aura aussi son pédéraste. »

(1) Les habitants de Délos étaient habiles à fabriquer les eunuques. Cicéron, *Pro Cornelio*, dit qu'on venait de tous pays leur en acheter. De tout temps les eunuques ont été considérés comme des outils de débauche. Saint Épiphanes, *Contre les hérétiques nommés Valésiens*, rapporte que Salomon leur reprochait déjà leur *main hardie*.

(2) Le texte porte *embasiccelum*, de ἐμβάσιεν, monter, et νόστιν, lit. On nommait ainsi les débauchés qui allaient de lit en lit en faisant subir aux convives le traitement ici décrit par Pétrone.

A ces mots, le danseur, changeant de monture, passe sur mon compagnon et l'écrase à son tour et de ses fesses et de ses baisers. Témoin de ce spectacle, Giton riait à s'en décrocher les côtes.

Frappée de sa beauté, Quartilla demanda avec intérêt à qui était cet enfant. Je lui répondis que c'était mon frère (1). « Comment, s'écria-t-elle, n'est-il pas venu encore m'embrasser ? » Et, l'appelant, elle lui donna un baiser. Mettant ensuite la main sous sa tunique, elle ramena un ustensile si jeunet qu'elle s'écria : « Cela, demain, fera parfaitement le service comme hors-d'œuvre, mais aujourd'hui merci : après s'être offert un âne on ne se rationne pas à un poulet. »

XXV. DU MARIAGE DE PANNYCHIS ET DE GITON

A ces mots, Psyché, s'approchant de sa maîtresse, lui dit en riant je ne sais quoi à l'oreille : « Oui, oui, approuva Quartilla ; tu as des idées merveilleuses. Pourquoi ne pas profiter d'une si belle occasion pour dépuceler notre Pannychis ? »

(1) Du Theil se demande si des phratries semblables à celles d'Athènes n'existaient pas à Naples, où il place, non sans de fortes raisons, les aventures d'Encolpe. Frater serait alors l'équivalent de $\varphi\rho\alpha\tau\epsilon\rho$; Encolpe et Giton seraient membres de la même phratric. La question ne se pose même pas, l'emploi de ce terme se justifiant autrement, comme le montre de Guerle le fils : « Le nom de *frater*, que l'on trouvera plusieurs fois répété dans cet ouvrage, était un nom de débauche chez les Romains : il signifiait un *mignon* : mais il est plus exactement rendu par le mot de *gilon*, emprunté à un des personnages de cette satire, et pris substantivement pour désigner celui qui se livre au vice honteux de la pédérastie. Nous verrons plus loin *soror* signifier une maîtresse. »

Sans perdre un instant, on introduit une fillette, assez gentille, qui ne paraissait pas plus de sept ans, celle-là même qui était venue dans notre chambre avec Quartilla. Tout le monde applaudit et réclame de promptes noces.

Médusé, j'alléguai que Giton, un garçon si réservé, manquerait de la hardiesse indispensable ; j'ajoutai que la jeune personne n'était pas encore d'un âge à subir la loi que les désirs masculins imposent au beau sexe.

« Hé, protesta Quartilla, est-elle donc plus jeune que je ne l'étais quand j'ai passé par là ? Que ma Junon m'abandonne si je me souviens avoir jamais été vierge. Gamine, j'avais trouvé le moyen de me faire salir par des gamins de mon âge ; un peu plus grande, je me suis offert des garçons moins jeunes et j'ai ainsi monté en grade jusqu'à l'âge où vous me voyez. De là, sans doute, le proverbe connu :

Qui a porté le veau portera le taureau (1).

Craignant pour mon Giton quelque pire dommage s'il restait seul, je me levai donc, résigné à assister à la cérémonie.

XXVI. COMMENT LES TROIS AMIS ÉCHAPPENT A QUARTILLA

Déjà, par les soins de Psyché, l'enfant était parée des voiles de l'hymen (2) ; déjà le danseur, armé d'un flam-

(1) Proverbe faisant allusion à Milon de Crotone qui s'entraînait porter chaque jour pendant plusieurs stades un veau nouvellement né et qui continua quand le veau fut devenu taureau (Quintillien, *Instit. Oratoire*, liv. I, chap. 9). Quartilla lui donne ici, et non sans à-propos, un sens obscène.

(2) Ce voile se nommait *flammeum*, parce qu'il était couleur de flamme, peut-être comme symbole de la violence faite à la virginité.

beau, avait pris la tête du cortège ; déjà une longue file de femmes ivres suivait en battant des mains ; déjà la couche nuptiale avait été parée des accessoires d'usage. Alors Quartilla, excitée à l'idée de ces ébats, prit Giton dans ses bras et l'entraîna dans la chambre. Sans aucun doute, le petit coquin ne demandait pas mieux, et, quant à la fillette, c'est sans tristesse et sans crainte qu'elle avait entendu le mot d'hymen. Les voilà donc enfermés ensemble.

Pour nous, nous restons sur le seuil de la chambre, et au premier rang Quartilla qui, à une fente déloyalement aménagée, avait appliqué un œil curieux et contemplait avec un vicieux intérêt leurs jeux enfantins. Elle m'attira doucement par la main pour me faire jouir du même spectacle, et comme, dans cette position, nos visages se touchaient, abandonnant de temps en temps une scène si captivante, elle avançait les lèvres et me bombardait de baisers en quelque sorte volés.

‘ J'en avais tellement assez des désirs de cette femme que je tirais des plans pour m'éclipser. Je fis part de mes intentions à Ascyte qui les approuva sans réserve : lui aussi brûlait de se débarrasser des importunités de Psyché.

Tout cela eût été facile sans Giton, toujours enfermé dans la chambre : nous tenions, en effet, à l'emmener pour le soustraire aux exubérances de cette bande de putains. Tandis que, fort perplexes, nous y rêvions, voilà Pannychis qui tombe du lit, entraînant par son poids Giton qui ne se fit, du reste, aucun mal. Quant à la fillette,

Néron s'en para quand il prit pour mari un affranchi nommé Pythagore : « Il en vint, dit Sulpice Sévère, *Histoire sacrée*, livre II, jusqu'à se marier, comme s'il avait été femme, avec un certain Pythagore : ces noces furent célébrées avec l'appareil d'usage ; on vit l'empereur la tête couverte d'un voile d'épousée ; on vit la dot, le lit nuptial, les flambeaux de l'hymen ; tout ce qu'enfin on ne put voir sans rougir dans les unions légitimes. »

légèrement blessée à la tête, elle se mit à pousser de telles clameurs qu'il en résulta une panique.

Quartilla, courant à son secours, nous donne une occasion de fuir ; sans perdre un instant, nous volons d'un pied rapide à notre auberge', nous nous jetons aussitôt sur nos lits et passons enfin la reste de la nuit tranquilles.

' Le lendemain, en sortant, nous tombons sur deux de nos ravisseurs. Ascylte, dès qu'il les vit, s'attaquant à l'un, en triomphe, le blesse même grièvement et, sans perdre un instant, tombe sur l'autre que je pressais déjà. Mais il se défendit si vaillamment qu'à son tour il nous blessa tous deux, mais légèrement, et put ainsi s'échapper sans aucun mal. '

Nous (1) étions déjà arrivés au troisième jour, celui que Trimalcion avait fixé pour le festin ouvert à tout venant qu'il méditait. Mais maintenant, blessés comme nous l'étions, il nous paraissait plus prudent de filer que de rester tranquilles en ces lieux. ' Nous rentrons donc tout droit à l'auberge, et, assez légèrement atteints, nous nous contentons de nous mettre au lit et de panser nos plaies avec de l'huile et du vin. Cependant un de nos ravisseurs était resté sur le carreau et nous avions peur d'être reconnus '.

Tandis que nous nous concertions sur les moyens de conjurer l'orage, un esclave d'Agamemnon vint nous arracher à nos préoccupations. « Quoi, nous dit-il, ignorez-vous donc chez qui l'on va aujourd'hui ? Venez chez Trimalcion. C'est un homme très dans le train (2) : il a une

(1) C'est ici que commence le manuscrit de Trau contenant le festin de Trimalcion.

(2) Trimalcion n'est pourtant qu'un tout petit millionnaire avec ses 6.000.000 de francs à une époque où, d'après Tacite, un Pallas ou un Sénèque possédait un capital d'environ 60.000.000. Nous avons vu que Pétrone n'aime à peindre que les petites gens.

horloge (1) dans sa salle à manger et il subventionne un joueur de trompette qui l'avertit afin qu'il sache bien, instant par instant, le temps qui lui reste de moins à jouir de la vie. » Oubliant toutes nos misères, nous nous habillons donc à la hâte et nous prions Giton, qui jusqu'alors avait eu la complaisance de nous servir de valet, de nous suivre au bain.

(1) Cette horloge ne peut être un cadran solaire, puisqu'elle est à l'intérieur. C'est sans doute un sablier ou un clepsydre ou horloge d'eau. La première horloge d'eau fut établie par Scipion Nasica, l'an de Rome 395.

DEUXIÈME PARTIE

TRIMALCION

XXVII. OU L'ON VOIT TRIMALCION JOUER A LA PAUME ET SOULAGER SA VESSIE

Quant à nous, ayant terminé notre toilette, nous nous mîmes à flaner au hasard, ou plutôt à folâtrer. Nous tombons sur des groupes de joueurs. Nous nous approchons et, au milieu du cercle, nous remarquons d'abord un vieillard chauve, vêtu d'une tunique rousse, qui jouait à la paume au milieu de ces esclaves à la longue chevelure, qui sont réservés aux plaisirs du maître (1). Et ce qui nous captivait dans ce spectacle, c'était moins ces jeunes gens, bien qu'ils en valussent la peine, que ce bourgeois lui-même qui, en pantoufles, jouait avec des balles vertes : il ne se réservait pas de celles qui avaient touché terre. Mais un esclave, avec une corbeille pleine, en fournissait de nouvelles aux joueurs.

(1) Ces *pueri capillati* étaient toujours destinés aux plaisirs. Tous les autres esclaves portaient les cheveux courts. De même *χορτοίχορ* veut dire à la fois chevelu et prostitué. Saint Ambroise nous a conservé ce proverbe : Pas un chevelu qui ne soit aussi cinède.

Nous étions frappés également par des détails assez nouveaux : deux eunuques tenaient les deux bouts du jeu ; l'un portait un pot de chambre en argent et l'autre comptait les balles, non point celles qui étaient en mains et que les joueurs se renvoyaient, mais celles qui tombaient à terre.

Tandis que nous admirions tant de raffinement, arrive Ménélas : « Voilà celui, dit-il, chez qui vous souperez ce soir, et ce que vous voyez n'est que le prélude du festin. » Il n'avait pas fermé la bouche quand Trimalcion fit claquer ses doigts (1) : à cet appel, l'eunuque lui présente le vase, et sans arrêter le jeu, il décharge sa vessie, demande de l'eau pour ses mains, y trempe le bout des doigts et les essuie négligemment aux cheveux d'un esclave (2).

XXVIII. OU TRIMALCION, S'ÉTANT BAIGNÉ, RENTRE CHEZ LUI
EN GRAND CORTÈGE

Il nous aurait fallu trop de temps pour tout noter : nous entrons donc aux thermes et aussitôt bien en sueur, nous passons aux bains froids (3). Déjà Trimalcion, inondé

(1) C'est ainsi que les grands avaient coutume d'appeler. Dans Tacite, *Annales* XII, Pallas, accusé d'avoir conspiré contre Néron, avec plusieurs de ses affranchis, répond qu'il ne leur parlait jamais que par gestes de la tête ou de la main. Trimalcion, bourgeois parvenu, affecte donc ridiculement les grandes manières.

(2) C'est encore là un raffinement de riche élégant que s'est approprié Trimalcion.

(3) Les Romains passaient brusquement de l'eau chaude à l'eau froide, comme le prouve l'inscription que Sidoine Apollinaire avait mise sur ses bains : « Après un bain torride, entrez vite dans les flots gelés — Afin que l'eau, par le froid, resserre votre peau encore chaude. »

d'onguents, se faisait frotter, non pas avec du lin, mais avec du molleton fait de la laine la plus douce (1).

Trois garçons masseurs (2) buvaient le falerne sous ses yeux, et comme, en se défiant, ils en perdaient beaucoup, Trimalcion leur criait qu'ils pouvaient en prendre pour boire à sa santé, que c'était de son vin.

Puis on l'enveloppa d'un peignoir de gausape écarlate, on le mit dans sa litière, que précédaient quatre coureurs ornés de phalères et une chaise à porteurs où s'étalait un enfant vieillot, chassieux, les délices du maître et plus laid que le maître lui-même (3).

Quand on se mit en route, un musicien s'avança avec une toute petite flûte, et penché à son oreille comme pour lui confier quelque secret, joua tout le long de la route.

Déjà rassasiés d'admiration, nous suivons, et nous arrivons avec Agamemnon à la porte, au fronton de laquelle était un écriteau avec cette inscription : *Tout esclave qui sortira sans l'autorisation du maître recevra cent coups de fouet.*

(1) C'était une espèce de coton que l'on recueillait sur les feuilles de certains arbres, en Éthiopie et dans la Sérique, voisine de la Chine (Pline, liv. VI, ch. 17). Pline, liv. XII, ch. 10 et 11, signale aussi, après Théophraste, un arbre poussant dans une île du golfe Persique et portant des sortes de courges qui s'ouvrent et donnent des pelottes d'une laine précieuse. C'est le véritable cotonnier (*Gossypium arboreum*). Il faut à Trimalcion, pour s'essuyer au sortir du bain, des étoffes de grand prix.

(2) Le texte porte *intraliptæ* : médecins guérissant par des onguents et des frictions. Mais ici il ne s'agit que de garçons étuvistes, qui masaient et parfumaient les baigneurs. C'est toujours le même luxe tapageur et inutile : Trimalcion donne du vin de prix à trois ouvriers qui ne savent pas le boire et le gâchent.

(3) Il faut à Trimalcion un mignon comme il lui faut une litière, des coureurs, un joueur de flûte à la portière, parce que les gens de qualité en ont. Mais il n'a su choisir qu'un mignon ridicule et repoussant : il atteint au vice, mais non à l'élégance de ses modèles.

A l'entrée se tenait le portier, vêtu de vert avec une ceinture cerise, qui épluchait des pois dans un plat d'argent. Au-dessus du seuil pendait une cage d'or où était une pie au plumage multicolore, qui saluait les arrivants.

XXIX. LE PORTIQUE DE TRIMALCION : PEINTURES
A LA GLOIRE DE TRIMALCION

Quant à moi, j'admirais bouche bée, quand, sursautant de peur, je faillis me rompre les jambes. A gauche de l'entrée, non loin de la loge du portier, un énorme chien tirait sur sa chaîne. Au-dessus de lui était écrit en lettres capitales : Gare, gare au chien (1). Vérification faite, ce n'était qu'une peinture sur la muraille.

Mes compagnons se moquaient de ma frayeur. Mais, ayant recouvré mes esprits, je n'avais d'yeux que pour les fresques qui ornaient le mur : un marché d'esclaves, avec leurs titres (2) au cou, et Trimalcion lui-même, les cheveux flottants, portant le caducée, entrant à Rome conduit par Minerve (3). Ici on lui apprenait le calcul. Là il devenait trésorier : le peintre avait méticuleuse-

(1) Inscription très fréquente, soit qu'il y eût réellement à la porte du palais un gros chien d'attache, soit qu'on se fût contenté d'en faire peindre un sur la muraille. Quelquefois même cette inscription équivalait simplement à : *Entrée interdite au public*.

(2) On mettait des écriteaux au cou des esclaves à vendre.

(3) Trimalcion a donc commencé par être un de ces esclaves aux cheveux flottants, et il n'en a pas honte. Les tableaux retraçant son existence, dont il a orné son portique, sont autant de flatteries grossières et maladroites à son adresse. Ici il s'est fait représenter comme le Commerce conduit par la Sagesse. Et nous allons voir qu'il ne craint pas de mettre le tableau de sa vie en parallèle avec l'Iliade et l'Odyssée !

ment expliqué toutes choses par des inscriptions détaillées. Au bout du portique, Mercure enlevait Trimalcion par le menton, pour le porter sur un tribunal élevé. A ses côtés se tenaient la Fortune, munie d'une copieuse corne d'abondance, et les trois Parques, filant sa vie sur des quenouilles d'or. Je remarquai aussi une troupe d'esclaves s'exerçant à la course sous la direction d'un maître.

Outre ces peintures, je vis encore une grande armoire : dans ses compartiments reposaient des lares d'argent, une statue de Vénus en marbre et une boîte en or assez grande qui, disait-on, renfermait la barbe du maître (1).

J'allai demander au portier quelles peintures tenaient le milieu du portique : L'Iliade et l'Odyssée, dit-il, et sur la gauche, vous voyez un combat de gladiateurs.

XXX. L'ENTRÉE DU TRICLINIUM DE TRIMALCION

Le temps nous manquait pour examiner tant de curiosités. Déjà nous étions rendus à la salle du festin, à l'entrée de laquelle se tenait l'intendant en train de recevoir les comptes. Et, ce qui me surprit le plus, de chaque côté de la porte il y avait des faisceaux surmontés de haches (2) et finissant en bas par des sortes d'éperons de navires en airain, portant cette inscription : *A Gaius Pompée Trimalcion, Sévir Augustal : Conname son trésorier.*

(1) Les Romains conservaient pieusement leur première barbe.

(2) Les faisceaux de verges, surmontés de haches, étaient des marques d'honneur réservées aux magistrats de Rome. Ceux des colonies n'y avaient aucun droit. Trimalcion, sévir d'une colonie, a fait représenter sur sa porte ces insignes qu'il n'a pas le droit de faire porter devant lui. D'où l'étonnement d'Encolpe. Les sévirs étaient les membres du collège des Augustales. Cette dignité, dont on était prodigue, comme chez nous des décorations, ne donnait aucun pouvoir : ce n'était pas une magistrature effective.

Au-dessous de cette inscription, une lanterne à deux lampes pendait de la voûte. Auprès, deux tablettes étaient fixées aux battants de la porte. Sur l'une était inscrit autant qu'il m'en souvient : *Le 3 et la veille des calendes de janvier, Gaius notre maître soupe en ville.*

L'autre représentait le cours de la lune, les sept planètes, les jours fastes et néfastes distingués par des clous de différentes couleurs.

Au moment où, saturés d'admiration, nous tâchions de pénétrer dans la salle, un des esclaves, spécialement préposé à cet office, nous cria : « *Du pied droit (1)* », ce qui ne fut pas sans causer quelque confusion, tant nous craignîmes que quelqu'un de nous ne passât le seuil contre les règles.

Mais voilà qu'au moment où tous en chœur nous levons le pied droit, un esclave dépouillé de ses vêtements se précipite à nos pieds, en nous suppliant d'intercéder pour lui. La faute pour laquelle il est menacé est, affirme-t-il, très légère : pendant que le trésorier était au bain, il s'est laissé prendre ses habits, qui valaient à peine dix sesterces.

Nous rétrogradons, et, toujours du pied droit, nous allons trouver le trésorier qui comptait des pièces d'or à son bureau et nous le prions de faire grâce.

Jetant sur nous un regard orgueilleux : « Ce qui m'irrite, dit-il, c'est moins la perte que j'ai subie que la négligence de ce vaurien. C'est une robe de ban-

(1) Pétrone se moque ici d'une superstition très répandue : il était de mauvais augure d'entrer du pied gauche dans les lieux où le respect s'imposait : les temples, les palais, et il y avait des esclaves chargés de l'empêcher. Une autre preuve que Trimalcion est très superstitieux, c'est qu'il a, à la porte de sa salle à manger, un calendrier des jours fastes et néfastes.

quet (1) qu'il m'a perdue. Elle m'avait été donnée par un de mes clients pour mon anniversaire (2). Elle sortait sans aucun doute des teintureries de Tyr, mais elle avait été déjà lavée une fois. Quoi qu'il en soit, je vous abandonne le coupable. »

XXXI. OU L'ON SERT LES HORS-D'ŒUVRE

Après lui avoir exprimé toute notre reconnaissance pour tant de bonté, nous rentrons dans la salle. Arrive ce même esclave pour lequel nous venions d'intercéder. Il nous comble de vigoureux baisers (3), dont nous restons ahuris, et nous exprime toute sa reconnaissance. « Bref, conclut-il, vous saurez bientôt à quel homme vous avez rendu service : c'est moi qui verse le vin du maître et je saurai en disposer. »

(1) Tandis que l'habit de ville devait toujours être blanc, la tenue de soirée pouvait être d'une couleur quelconque. Mais de même que nous ne portons l'habit que le soir, de même la robe de festin ne devait pas être portée à la ville. Chacun envoyait donc la sienne chez l'amphitryon du jour, à moins que celui-ci n'en fournisse à tout le monde.

(2) L'usage de fêter le jour de naissance par des cadeaux n'est donc pas nouveau ; ces présents étaient presque une obligation des clients envers leurs patrons.

(3) Notons une fois pour toutes la familiarité de mauvais goût de la domesticité. Il vaudrait mieux pour Trimalcion avoir un personnel moins nombreux mais mieux stylé. Remarquons aussi qu'il y a deux vins, celui du maître et celui des invités. Trimalcion, qui par ostentation jetait tout à l'heure du falerne à la tête de ses mas-seurs, est un parvenu assez rapiat qui sait qu'un sou est un sou ; il traite ses invités avec un faste inutile, mais leur refuse souvent le confortable et même les égards auxquels ils ont droit. Il n'a ni éducation ni délicatesse naturelle, bien qu'il soit au fond assez bon homme. On ne peut même pas lui accorder ce *vern*is qu'acquièrent si aisément tant de parvenus.

Nous prenons place enfin à la table. Des esclaves égyptiens (1) nous versent sur les mains de l'eau de neige (2) ; d'autres suivent qui nous lavent les pieds et nous font les ongles avec une dextérité rare. Et bien loin de s'acquitter en silence de cette fastidieuse besogne, ils s'accompagnaient en chantant.

Il me prit fantaisie de vérifier si toute la domesticité chantait. Je demande donc à boire. L'esclave très empressé qui me sert me gratifie en même temps d'un aigre refrain. Et tous, en donnant ce qu'on leur demandait, en faisaient autant. On pouvait se croire dans un chœur de pantomime plutôt qu'à la table d'un bourgeois.

On apporte alors l'entrée, qui était vraiment somptueuse, car tout le monde était à table, excepté le seul Trimalcion, auquel, de par un usage nouveau, on avait réservé la place d'honneur (3).

Sur le plateau des hors-d'œuvre (4) était un petit âne en bronze de Corinthe portant un bissac qui contenait des olives d'un côté blanches, de l'autre noires. Il avait

(1) Le texte dit *des esclaves d'Alexandrie* : « C'étaient, dit C. H. de Guerle, les plus recherchés, non seulement parce qu'ils venaient de loin, mais parce qu'ils étaient particulièrement propres aux plaisirs les plus effrénés, et que rien d'infâme ni de vil ne les rebutait.

(2) Sorte d'eau frappée. On faisait fondre de la neige, on la filtrait, puis on la plongeait de nouveau dans la neige pour la rafraîchir ou la frapper. D'après Pline (livre XXXI, ch. 3), c'est Néron qui eut le premier l'idée de ce raffinement. Même il se faisait faire souvent des bains complets d'eau à la neige. (Suétone : *Vie de Néron*, ch. 27.)

(3) Deux nouveaux impairs à l'actif de Trimalcion : il s'est fait donner la place d'honneur alors que le maître de la maison, sauf quand c'était l'empereur, réservait toujours pour lui-même la dernière place ; il arrive après que le festin est commencé.

(4) C'était un usage de donner au plateau de hors-d'œuvre (promulsidaris) la forme d'un âne portant un bissac qui tombait sur chaque flanc et où on mettait des olives et autres fruits. Les Grecs appelaient même ces surtouts *évoα* = ânes.

sur le dos deux plats d'argent sur le bord desquels était gravé le nom de Trimalcion avec les poids de l'argent (1). Des surtouts en forme de ponts (2) supportaient des loirs accommodés avec du miel et des pavots. Il y avait aussi, posées sur un gril d'argent, des saucisses grésillantes et, sous le gril, des prunes de Syrie avec des grains de grenade (3).

XXXII. OU L'ON VOIT TRIMALCION FAIRE SON ENTRÉE

Nous étions plongés dans ces splendeurs, quand on nous apporta Trimalcion lui-même aux sons d'une symphonie. On le posa parmi des coussins très rembourrés, spectacle qui fit éclater de rire quelques imprudents ; il avait en effet affublé sa tête chauve d'un voile de pourpre (4) ; autour de son cou, que chargeaient déjà les vêtements, il avait mis une ample serviette avec le laticlave (5) dont les franges retombaient des deux côtés.

(1) Les grands seigneurs faisaient marquer leur argenterie à leur nom, mais cela ne suffit pas à Trimalcion : il faut qu'on sache combien elle pèse !

(2) C'était une imitation des ponts où les prêtres faisaient passer les victimes pour en recueillir le sang en dessous par des trous. Les loirs étaient estimés ; le miel tenait lieu de sucre ; les grains de pavots écrasés fournissaient un jus servant de sauce.

(3) C'est l'entrée (*gustatio* ou *promulsidaria*) précédant le premier service. C'était un art à Rome de savoir composer un repas, et il y avait des spécialistes qui en faisaient profession et en vivaient grassement.

(4) On ne devait se montrer en public qu'avec la tête découverte, à moins qu'on ne fût malade.

(5) Le laticlave et l'angusticlave étaient des sortes de nœuds ou boutons de pourpre réservés à certains dignitaires et qui se mettaient non seulement sur les habits, mais sur le linge. Trimalcion s'en parait sans aucun droit.

Il portait aussi au petit doigt de la main gauche un énorme anneau en toc, et à l'extrémité du doigt suivant un autre plus petit, mais, à ce qu'il me sembla, en or pur, constellé de sortes d'étoiles d'acier (1), et, pour ne pas nous priver du spectacle de ses autres bijoux, il découvrit son bras droit, orné d'un bracelet d'or flanqué tout autour d'une lame d'ivoire éblouissante.

XXXIII. OU TRIMALCION FINIT SA PARTIE

« Mes amis, nous dit-il, en se farfouillant la mâchoire avec un cure-dent d'argent (2), il ne m'était pas agréable de me mettre sitôt à table, mais plutôt que de vous retarder par mon absence, je me refuserais tout plaisir. Me permettez-vous pourtant de finir ma partie ? »

Un esclave le suivait, en effet, avec un damier en bois de térébinthe et des dés de cristal. Je noterai ce trait, d'un luxe particulièrement raffiné : au lieu de pions blancs et noirs, il se servait de pièces d'or et d'argent.

Tandis qu'en jouant il débite tout un répertoire de basses plaisanteries, le repas continue : on apporte sur un dresseur une corbeille, dans laquelle était une poule en bois sculpté, les ailes ouvertes et arrondies, comme si elle couvait (3). Aussitôt deux esclaves s'avancent et,

(1) L'anneau d'or était interdit aux hommes du peuple et aux affranchis. Trimalcion doit donc se contenter d'un anneau doré que du moins il a choisi très gros, et d'un autre en or, mais orné d'étoiles de métal.

(2) C'était un signe de luxe, les cure-dents étant généralement en bois ou en plume chez les Romains ; de même les dés étaient de verre : à Trimalcion il en faut en cristal. Quant aux damiers, ils étaient souvent en bois précieux.

(3) C'est le premier service.

au son d'une symphonie, se mettent à fouiller la paille. Ils en retirent peu à peu des œufs de paon qu'ils distribuent aux convives (1).

Trimalcion contemple la scène : « Mes amis, dit-il, j'ai fait mettre des œufs de paon sous cette poule. Et, ma parole, j'ai peur qu'ils ne soient déjà couvés : voyons donc s'ils sont encore mangeables. » On nous remet à cette fin des cuillères qui ne pesaient pas moins d'une demi-livre (2), et nous brisons ces œufs revêtus d'une pâte onctueuse imitant fort bien la coquille. Pour ma part, je fus sur le point de jeter le mien, car j'y voyais déjà remuer un poulet, quand j'entendis un vieux parasite s'écrier : « Ce doit être quelque chose de fameux ! » Ayant donc achevé de rompre la coquille, je découvre un becfigue bien gras entouré de jaunes d'œufs finement épicés.

XXXIV. OU TRIMALCION ÉTALE SON FASTE ET DISSERTE SUR LA BRIÈVETÉ DE LA VIE

Cependant Trimalcion, interrompant sa partie, se fit apporter tout ce qu'on nous avait déjà servi. D'une voix forte, il donna à ceux qui en voulaient l'autorisation de retourner au vin miellé (3). Tout à coup, sur un signal de

(1) Ces œufs valaient jusqu'à trente sous pièce, de sorte qu'un troupeau de cent paons rapportait jusqu'à mille écus par an (Varron : *De se rustica*. Plin, liv. X). Un troupeau de paons se vendit, d'après Varron, 60.000 écus. On commençait volontiers le repas par les œufs, pour le finir par les fruits.

(2) Les anciens croyaient utile, pour écarter les maléfices, d'écraser la coquille de l'œuf après l'avoir mangé, d'où l'utilité de lourdes cuillères. Cette superstition a survécu jusqu'à nos jours.

(3) Composé de quatre parties de vin contre une de miel, le *mulsum* se prenait au commencement du repas, d'où *promulsis*, hors-

la symphonie, les entrées sont enlevées, toujours en chantant, par un chœur d'esclaves.

Dans ce tumulte, un plat d'argent tombe par terre : un esclave s'empresse de le ramasser, mais Trimalcion, qui a l'œil à tout, fait donner à ce malotru une paire de soufflets et ordonne qu'on rejette le plat par terre. Il fait signe à un balayeur qui pousse ce beau plat d'argent sur un tas d'ordures.

Alors entrent deux Éthiopiens à la longue chevelure, munis de petites outres comme celles dont se servent ceux qui arrosent l'amphithéâtre. Ils nous versent du vin sur les mains. Quant à de l'eau, personne n'en apporte. On complimenta le maître de céans pour ce raffinement inédit. « Mars, dit-il, aime l'égalité (1). Je fais donc assiéger à chacun sa table. Ainsi, expliqua-t-il, ces esclaves puant la crasse, moins nombreux, nous feront moins chaud. » Aussitôt on apporte des amphores de cristal soigneusement cachetées, au col desquelles étaient pendues des étiquettes ainsi libellées : *Falerne opimien de cent ans* (2).

Tandis que nous lisons l'étiquette, Trimalcion bat des

d'œuvre, ce qu'on mange avant de boire le mulsum, et *promulsidarium*, plateau sur lequel on servait les hors-d'œuvre.

(1) Ce qui équivaut au proverbe français : le soleil luit pour tout le monde.

(2) Ce falerne, recueilli sous le consulat d'Opimius, vers 630 de Rome, était resté célèbre. Pline (liv. XIV, chap. 3) dit qu'on en buvait encore à son époque, c'est-à-dire près de deux cents ans après. Bien que cette récolte fut épuisée depuis longtemps, on en servait toujours. On pourrait être tenté de chercher dans ce passage une indication pour dater le *Satyricon*. Ce serait en vain : le chiffre cent n'a rien de précis. Nous croyons même à une plaisanterie de l'auteur. On disait : Falerne opimien ou Falerne de cent ans, suivant les cas. Trimalcion, pour faire plus d'effet, combine sur son étiquette les deux libellés sans se douter qu'ils sont contradictoires.

main. « Hélas ! hélas ! s'écrie-t-il, il est donc vrai que le vin vit plus longtemps que nous autres, pauvres petits hommes ! Donc, passons la nuit à boire. Le vin, c'est la vie. C'est de l'Opimien véritable que je vous sers. Hier le vin était moins bon, bien que la société fût beaucoup plus choisie. »

Nous buvions donc, attentifs à ne rien perdre de tant de merveilles, quand un esclave apporte un squelette d'argent (1), si bien ajusté que ses articulations et ses vertèbres se mouvaient avec souplesse dans tous les sens (2). Quand, deux ou trois fois, l'esclave l'ayant mis sur la table, lui eut fait prendre diverses attitudes en agissant sur les ressorts, Trimalcion s'écria :

Hélas ! hélas ! malheureux que nous sommes. Néant que toute cette chétive humanité !

‘ Combien fragile la trame frêle de nos jours fugitifs ! ’

Voilà comme nous serons tous, quand l'Oréus nous réclamera.

Vivons donc, tant que nous pouvons jouir encore de la vie (3).

XXXV. LE SECOND SERVICE : LE ZODIAQUE

Cette oraison funèbre fut suivie du second service, dont l'importance ne répondit pas à notre attente. Cepen-

(1) Hérodote (liv. II, chap. 78) parle déjà d'un spectacle de ce genre. D'après Plutarque, il y avait là un usage emprunté par les Grecs aux Égyptiens. Trimalcion a machiné sans doute cette scène pour avoir l'occasion de montrer son esprit.

(2) Ce n'est pas par hasard que le squelette vient après le vin de cent ans. L'un et l'autre font penser à la brièveté de la vie et sont destinés à amener les vers que récite Trimalcion. On verra par la suite que dans ce repas tout est truqué : les incidents en apparence imprévus ont été à l'avance réglés avec soin pour permettre au maître de faire montre soit de sa richesse, soit de son esprit.

(3) L'auteur a voulu que les vers mêmes du Banquet fussent mauvais.

dant, une invention nouvelle attirait les regards. Un surtout arrondi portait, sur un cercle, les douze signes du zodiaque.

L'architecte de ce chef-d'œuvre avait placé au-dessus des mets appropriés, ayant un rapport quelconque avec eux. Sur le Bélier des pois tête de béliet, sur le Taureau un rôti de bœuf, sur les Gémeaux des testicules et des rognons, sur le Cancer une couronne, sur le Lion des figes d'Afrique, sur la Vierge une matrice de truie vierge, sur la Balance un peson tenant en équilibre d'une part une tourte, de l'autre un gâteau, sur le Scorpion un petit poisson de mer, sur le Sagittaire un lièvre, sur le Capricorne une langouste, une oie sur le Verseau, deux surmulets sur les Poissons. Au milieu, du gazon aux herbes joliment ciselées supportait un rayon de miel (1).

Un esclave égyptien portait à la ronde le pain chaud dans une tourtière d'argent, tout en estropiant un hymne

(1) Il n'est peut-être pas très utile et il est en tout cas assez difficile de résoudre ce baroque rébus astronomique qui n'est, du reste, qu'une variante d'une machine gastronomique décrite, au témoignage de Suidas par Alexis de Thurium, poète comique antérieur à Ménandre. Qu'on trouve sur le *Bélier* des pois ayant la forme d'une tête de béliet, sur le *Taureau* une pièce de bœuf, sur les *Gémeaux* les testicules et les reins qui, comme eux, vont par deux, sur le *Lion* des figes, africaines comme lui, sur la *Vierge* une matrice de truie vierge, sur la *Balance* un peson, sur le *Capricorne* une langouste qui combat avec ses pinces comme avec des cornes, sur le *Versseau* une oie, animal aquatique, sur les *Poissons* deux poissons, ces rapprochements, sans être toujours bien spirituels, restent intelligibles, mais nous ne voyons pas pourquoi un petit poisson se trouve associé au *Scorpion*, et le *Sagittaire* au lièvre, à supposer, ce dont on peut douter, que l'animal désigné ici soit bien un lièvre. Enfin Trimalcion expliquera plus loin pourquoi il a mis une couronne sur le *Lion*, mais il le fera fort vaguement : s'agit-il de la couronne de fleurs qu'on portait dans les banquets ou, qui sait, peut-être d'une couronne royale...

tiré du mime appelé le *marchand de silphium*. Nous attaquons sans enthousiasme des mets si communs : « Je vous en prie, dit Trimalcion, mangeons. Nous sommes ici pour cela. »

XXXVI. OU TRIMALCION A DE L'ESPRIT : COUPEZ, COUPEZ !

Il dit, et, au son de la musique, quatre danseurs accourent qui enlèvent la partie supérieure du globe. Ceci fait, nous apercevons au-dessous, c'est-à-dire dans l'autre hémisphère, des volailles grasses, un ragoût de tétines de truies et, au beau milieu, un lièvre, si bien orné de plumes qu'il ressemblait à Pégase.

Aux coins de ce surtout se dressaient quatre satyres dont les outres laissaient couler une saumure délicieusement épicée sur des poissons nageant dans cet Euripe de sauce.

La valetaille donne le signal des applaudissements : nous suivons le mouvement et nous nous attaquons avec un sourire béat à cette chère délicate. Trimalcion, non moins réjoui par cette étonnante invention, ordonna : « Coupez ! » L'écuyer tranchant avance à l'ordre, et, en gestes cadencés, il divise les viandes au son de la musique : on eût dit le cocher parcourant l'arène au son de l'orgue hydraulique.

Cependant, Trimalcion répétait toujours d'une voix monotone : « Coupez ! Coupez ! » Tant d'insistance me parut l'indice de quelque fine plaisanterie. Je me risquai à interroger mon voisin de table. C'était un habitué, déjà familier à ce genre d'amusement : « Vous voyez, me dit-il, celui qui est en train de découper. Eh bien ! il s'appelle

Coupez. De sorte que chaque fois que le maître dit : « Coupez », d'un seul et même mot il l'interpelle et lui donne un ordre.

XXXVII. OU L'ON FAIT CONNAISSANCE AVEC FORTUNATA,
ÉPOUSE DE TRIMALCION

Il m'était impossible de manger davantage. Je me tournai donc vers mon voisin pour en tirer le plus de renseignements que je pourrais. Amenant la question de loin, j'en vins à lui demander quelle était cette femme que l'on voyait sans cesse aller et venir. « C'est l'épouse du maître, me répondit-il. On la nomme Fortunata, et il est certain qu'elle mesure l'or au boisseau. — Et d'où sort-elle ? — Sauf votre respect, vous n'eussiez pas voulu recevoir de sa main un morceau de pain (1). Maintenant, sans qu'on puisse dire pourquoi ni comment, elle s'est élevée jusqu'aux nues, et pour Trimalcion elle est tout. C'est au point que si, en plein midi, elle lui dit qu'il fait noir, il le croira (2). Lui-même ignore ce qu'il possède, tant ses richesses sont immenses. Mais ce chameau veille sur tout, et là où on ne l'attend pas on la trouve. Elle boit peu, mange peu ; elle est de bon conseil, avec cela très mauvaise langue, une vraie pie d'oreiller (3) ; quand elle aime, elle aime, mais ceux qu'elle n'aime pas !...

(1) Nous verrons en effet au chapitre 74 que le premier métier de Fortunata était de faire du pain.

(2) A partir d'ici nous n'avons plus pour guide que le manuscrit de Trau qui seul nous a conservé la suite du festin de Trimalcion jusqu'au chapitre 79.

(3) Une pie d'oreiller : une femme qui bavarde la nuit avec son mari aux dépens de ceux qu'elle n'aime pas.

« Quant à Trimalcion, il a des terres qui vont plus loin que ne vole le milan, et, en espèces, des mille et des cents; on voit plus d'argent dans la loge de son concierge que bien des riches n'en possèdent pour tout patrimoine. Il regorge d'or. Quant à ses domestiques, hé ! ma foi ! je ne pense pas, tant ils sont nombreux, qu'un sur dix connaisse le maître. Et cependant, d'un coup de baguette, il les ferait tous rentrer dans un trou de souris.

XXXVIII. OU L'ON FAIT CONNAISSANCE AVEC LES AMIS
DE TRIMALCION

« Et n'allez pas croire qu'il ait besoin de rien acheter. Il tire tout de chez lui : la laine, la cire, le poivre, et si vous lui demandiez du lait de ses poules (1), il vous en trouverait aussitôt. Sa laine n'était pas fameuse : pour l'améliorer il a fait acheter des béliers de Tarente. Pour avoir chez lui du miel attique, il a fait venir des abeilles d'Athènes afin d'affiner les siennes par le croisement. Ces jours-ci ne s'est-il pas avisé d'écrire aux Indes qu'on lui envoie de la graine de champignons ! Il n'a pas une mule qui n'ait pour père un onagre. Voyez tous ces lits, il n'y en a pas un dont la laine ne soit teinte en pourpre ou en écarlate. On peut dire que voilà un homme heureux !

« Et ses camarades, affranchis comme lui, vous auriez tort de les mépriser (2). Ils sont tous devenus de gros per-

(1) Du lait de ses poules : expression proverbiale qui, d'après Erasme, désigne une chose rare ou introuvable.

(2) A de rares exceptions près, il n'y a donc à la table de Trimalcion que des affranchis. La conversation de ces gens est vulgaire et incorrecte. « Leurs locutions, dit C. H. de Guerle, seront bar-

souillages. Voyez-vous celui-là, là-bas, qui a la plus mauvaise place au plus mauvais côté de la table ? Il a pourtant ses huit cent mille sesterces aujourd'hui. Il est parti de rien ; autrefois il était porteur de bois. A ce qu'on raconte — moi je n'en sais rien, mais je l'ai entendu dire — ayant trouvé moyen de voler son chapeau à un incube (1) il a dernièrement découvert un trésor. Moi je ne suis jaloux de personne ; tant mieux pour ceux qu'un dieu favorise. Pourtant s'il est affranchi, il n'a pas reçu encore le soufflet (2). Mais il ne s'en porte pas plus mal. Aussi dernièrement faisait-il afficher : *Pompeius Diogenes met aux calendes de juillet* (3) *sa mansarde en location, s'étant acheté une maison bourgeoise.* »

— « Et celui-là qui est à la place des affranchis (4),

bares et étrangères, fourmilleront de solécismes et de barbarismes, de mots bâtards formés du grec et du latin, de proverbes et de quolibets les plus grossiers ce qui nous donnera une juste idée... de la société que rassemble autour de lui ce Trimalcion, esclave parvenu, dont les goûts dépravés ne tarderont pas à se faire connaître. L'hôte et les convives sont dignes les uns des autres, et peuvent aller de pair : il n'y a dans leurs discours ni justesse, ni suite, ni liaison, ni sens. »

(1) On croyait que les trésors cachés étaient gardés par des incubes qui portaient de petits chapeaux : si l'on s'emparait de leur coiffure on pouvait les forcer à découvrir la place du trésor qu'ils gardaient.

(2) Pour affranchir un esclave, le magistrat lui donnait un soufflet. Tant que cette cérémonie n'était pas accomplie, l'affranchi ne jouissait que d'une liberté limitée : il pouvait faire des affaires, accumuler de l'argent, acheter des biens, mais non disposer de sa fortune après sa mort, et il avait toujours à craindre d'être rappelé en esclavage.

(3) Chez les Romains, le terme était au mois de juillet dans les villes pour les maisons, au mois de mars pour les terres.

(4) Il y a deux mots pour désigner les affranchis : *libertini* et *liberti*. Le premier désigne ceux qui étaient complètement et définitivement sortis de la condition servile et avaient reçu le soufflet du magistrat. Le second, ceux qui ne pouvaient tester et qui étaient

qui est-ce ? Voyez comme il se soigne ! — Je ne l'en blâme pas. Il avait décuplé son patrimoine, quand son affaire tourna mal. Je ne crois pas qu'à l'heure qu'il est il soit propriétaire même des cheveux qu'il a sur la tête : et certes ce n'est pas sa faute, car il n'y a pas plus honnête homme au monde : ce sont quelques fripons d'affranchis qui lui ont tout pris. Sachez-le, jeune homme, dès que votre marmite ne bout pas bien et que vos affaires déclinent, adieu tous les amis. — Et quel honnête métier exerçait-il pour en arriver là ? — Voici : il était entrepreneur des pompes funèbres. Sa table était servie comme celle d'un roi : ce n'était que sangliers entiers avec leurs soies, pièces de pâtisserie, oiseaux, cerfs, poissons, lièvres. Ses commensaux jetaient plus de vin sous la table que bien d'autres n'en ont en cave. — Mais c'était un rêve qui n'avait rien d'humain ! — Aussi, sentant son crédit s'ébranler, pour cacher à ses créanciers le trouble de ses affaires, il fit poser cette affiche : *Julius Proculus vendra à l'encan le superflu de son mobilier.*

XXXIX. OU TRIMALCION EXPLIQUE LES DOUZE SIGNES
DU ZODIAQUE

Trimalcion interrompit ces confidences si intéressantes. On avait enlevé déjà le second service. Le vin égayait les convives et la conversation commençait à devenir générale :

« Je vous engage, dit notre hôte, en s'appuyant sur

sujets à retomber dans l'esclavage. C'est des *libertini* qu'il s'agit ici : ce passage ferait croire qu'il leur était réservé une place spéciale à la table.

son coude (1), à savourer ce vin : buvons assez pour que nagent les poissons que nous avons mangés. Je vous le demande, pensez-vous que je me contente des plats qui remplissaient les compartiments de ce surtout ? Ce serait mal connaître les ruses d'Ulysse (2). Mais quoi ? Même en mangeant, ne négligeons pas la science. Que les cendres de mon ancien maître reposent en paix : c'est lui qui a fait de moi un homme entre les hommes. Aussi ne peut-on rien me présenter dont la nouveauté me prenne au dépourvu : je vais donc, mes bien chers, vous expliquer les mystères du globe que vous avez vu. Le ciel où habitent douze dieux prend successivement la figure de chacun d'eux. Voici tout d'abord le Bélier. Quiconque naît sous ce signe possède beaucoup de troupeaux, beaucoup de laine, et en outre, une tête dure, un front sans pudeur, une corne menaçante. Beaucoup de savants et de chicaniers vivent sous son influence. »

Nous applaudissons à cette fine plaisanterie et notre astrologue continue : « C'est ensuite le Taureau qui règne sur la voûte entière des cieux. Alors naissent les récalcitrants, les bouviers, ceux qui ne songent qu'à manger. Sous les Gémeaux, ceux qui aiment aller par deux comme les chevaux, les bœufs, les testicules et ceux qui partagent leurs faveurs entre les deux sexes (3). C'est sous le Cancer que je suis né. Donc, j'ai un pied partout : mes possessions

(1) La bienséance exigeait qu'on se tint droit à table. Il était d'aussi mauvais goût, à Rome, de s'appuyer sur son coude que, chez nous, de mettre ses coudes sur la table.

(2) Trimalcion étale son érudition. Il cite ici Virgile, au livre II de l'*Enéide*.

(3) On peut comprendre également : et ceux qui ménagent la chèvre et le chou. Le sens de ce discours est du reste très obscur. Il est probable que c'est à dessein que l'auteur met des billevesées presque incompréhensibles dans la bouche de Trimalcion.

s'étendent et sur mer et sur terre. Car le Cancer s'adapte aux deux éléments. Je n'ai rien voulu poser sur ce signe pour ne pas écraser mon horoscope. Sous le Lion naissent les dévorants et les autoritaires ; sous la Vierge, les efféminés, les fugitifs, les porteurs de chaînes ; sous la Balance, les bouchers, les parfumeurs, et quiconque vend sa marchandise au poids ; sous le Scorpion, les empoisonneurs et les assassins ; sous le Sagittaire, ceux qui louchent, qui regardent les légumes pour voler le lard ; sous le Capricorne, les portefaix auxquels, sous la charge, pousse du cal ; sous le Verseau, les cabaretiers et aussi les gourdes ; sous les Poissons, les cuisiniers et les rhéteurs. Ainsi tourne le monde, comme une meule, et toujours en tournant il fait quelque mal, que les hommes naissent ou qu'ils périssent.

Enfin, au milieu, vous avez vu du gazon avec, au-dessus, un rayon de miel. Cela non plus n'est pas fait au hasard. La terre, notre mère, s'arrondit comme un œuf au centre de l'univers et, dans son sein, renferme tous les biens possibles : et c'est là le rayon de mie¹. »

XL. ENTRÉE D'UN SANGLIER

Bravo ! crions-nous tous en chœur, et levant la main, nous jurons qu'Hipparque et qu'Aratus (1) ne sont pas hommes à mettre en parallèle avec notre hôte. Mais les serviteurs font leur entrée et posent sur les lits des tapis,

(1) De ces deux astronomes, c'est Aratus qui est le plus ancien. C'est sans doute pour montrer jusqu'où va l'ignorance des convives de Trimalcion qu'Hipparque est ici nommé le premier.

où sont représentés des filets, des piqueurs avec leurs épieux, enfin tout l'attirail de la chasse.

Nous ne savions pas à quoi nous attendre quand un grand bruit se fit hors de la salle. Et aussitôt des chiens de Laconie s'y précipitèrent en courant autour de la table. A leur suite venait un plateau sur lequel se carrait un sanglier de la plus forte taille (1). Il était coiffé d'un bonnet d'affranchi, et de ses défenses pendaient deux corbeilles, en branches de palmier, pleines, l'une de dattes de Syrie, l'autre de dattes de la Thébàïde. Il était entouré de marcassins, faits de pâte cuite au four qui, comme tendus vers les mamelles, indiquaient que c'était une laie. Nous fûmes autorisés à les emporter (2).

Pour dépecer ce sanglier, ce ne fut pas ce Coupez qui avait servi les volailles qui se présenta, mais un barbu très grand, aux jambes entourées de bandelettes et portant un habit de chasseur. Tirant son couteau de chasse, il en donna un grand coup dans le flanc du sanglier : par la plaie béante sort un vol de grives. Des oiseleurs étaient là avec des gluaux qui, en un instant, s'emparèrent des oiseaux volant autour de la salle. Trimalcion en fait donner un à chacun de nous, et il ajoute : « Voyons un peu de quelle sorte délicate de glands se nourrissait ce gourmand. » Aussitôt des esclaves s'emparent des corbeilles suspendues aux défenses et distribuent par portions égales les dattes de Syrie et de Thébàïde aux soupeurs.

(1) C'est ici le troisième service.

(2) Non seulement on nourrissait et on abreuvait les convives, mais on leur distribuait des présents qu'ils étaient autorisés à emporter. Ces présents, qui pouvaient être soit des vivres, soit des objets plus ou moins précieux, s'appelaient *apophoreta*.



Enfant perdu, mille écus à gagner
il se nomme Giton.

A LA RECHERCHE DE GITON.
(Sauvé, inv.)

XLI. OU TRIMALCION AFFRANCHIT BACCHUS
ET VA A LA GARDE-ROBE

Quant à moi, qui étais placé un peu à l'écart, je faisais toutes sortes de réflexions sur le bonnet d'affranchi de ce sanglier. Ayant épuisé les hypothèses les plus bizarres, je finis par me résoudre à questionner le voisin qui m'avait déjà si obligeamment renseigné, sur le point qui me tourmentait. « L'esclave même qui vous sert, répondit-il, aurait pu sans peine vous répondre, car ce n'est pas une énigme. Rien de plus simple : ce sanglier, servi hier à la fin du repas, fut renvoyé intact par les convives rassasiés. Ainsi rendu à la liberté, il reparait aujourd'hui sur la table comme affranchi. »

Pestant contre ma stupidité, je n'osai plus rien demander, de peur de passer pour un homme n'ayant jamais soupé dans le monde.

Pendant ce colloque, un très bel esclave, couronné de pampre et de lierre, et se donnant tour à tour les noms de Bromius, de Lyéus ou d'Evius, enfin tous les noms de Bacchus, portait à la ronde des raisins dans une corbeille, tout en chantant d'une voix suraiguë des vers du maître. A ce bruit, Trimalcion se retourne : « Dionysos, s'écrie-t-il, sois Libre ! » C'était dire : Bacchus, sois Bacchus, puisque ce dieu est appelé tantôt Dionysos, tantôt Libre. Mais c'était dire aussi : Esclave Dionysos, sois libre (1). Sur ce bon mot, l'esclave ôte au sanglier et met sur sa tête le bonnet, signe de l'affranchissement (2).

(1) Bromius, Lyceus, Evius, Dionysius, Bacchus, Liber sont autant de noms du même dieu. La plaisanterie roule sur le mot Liber, qui veut dire à la fois Bacchus et libre.

(2) Les esclaves mettaient un bonnet quand on les affranchissait, parce qu'ils avaient la tête rasée : le bonnet la cachait.

« Et maintenant, ajouta Trimalcion, vous ne pouvez nier que nous avons parmi nous le dieu Bacchus. » Nous applaudissons à cette plaisanterie et chacun à la ronde couvre de baisers cet esclave.

Là-dessus, Trimalcion quitte la table pour aller faire ses besoins. Cette absence de notre tyran, en nous donnant un moment de liberté, ranime les conversations des convives (1). Dama s'écrie, ayant demandé des coupes un peu plus grandes : « Qu'est-ce qu'un jour ? Le temps de se retourner, et voilà la nuit : c'est pourquoi rien n'est meilleur que d'aller tout droit du lit à la table. Nous venons d'avoir un joli froid : c'est à peine si le bain m'a réchauffé : une bonne boisson chaude est la meilleure des fourrures (2). J'ai bu comme un portefaix, et je suis complètement ivre : le vin m'a brouillé la cervelle. »

XLII. OU L'ON PRONONCE UNE ORAISON FUNÈBRE

Mais Séleucus se mêlant à la conversation : « Moi non plus, dit-il, je ne me baigne pas tous les jours ; le baigneur est un vrai foulon. L'eau a comme des sortes de dents qui rongent notre corps chaque jour. Mais, quand je me suis introduit une potée de vin miellé, je me moque bien du froid.

Du reste, pas moyen de me baigner aujourd'hui : j'ai

(1) « Tant que Trimalcion est présent, lui seul a la parole ; alors même qu'il fait une demande à un convive, il se hâte de couper court à la réponse : il est chez lui et il le fait sentir. En son absence, ses invités respirent ; nous pouvons entendre et savoir pour quelques-uns ce qu'ils sont. » E. Thomas. *L'Envers de la société romaine* p. 116.

(2) Le texte dit : « Une boisson chaude est un marchand d'habits », c'est-à-dire tient lieu d'un habit.

été à un enterrement, celui d'un homme bien gentil, ce brave Chrysanthe, qui vient de rendre l'âme. Hier encore il m'appelait ; je me vois encore causant avec lui. Hélas ! nous ne sommes que des outres gonflées de vent qui marchent dans la vie ! Nous sommes moins que des mouches ; elles ont au moins quelques propriétés, tandis que nous, pauvres bulles de savon... Eh quoi ? n'était-il pas assez sobre ? Pendant cinq jours, pas une goutte d'eau, pas une miette de pain ! Et malgré tout, le voilà parti...

Ce sont tous ces médecins qui l'ont perdu, ou plutôt sa mauvaise chance. Car que peuvent au fond les médecins ? ce ne sont guère que des marchands d'espérance.

Enfin, il a eu un bel enterrement ; on l'a porté sur son lit de festin, dans de confortables couvertures, et il a été pleuré tout à fait convenablement ; il avait affranchi quelques esclaves. Aussi sa femme ne pleurait que d'un œil (1). Qu'eût-ce été s'il n'avait pas été si gentil avec elle ? Mais les femmes, ah ! les femmes ! Elles ont toutes la nature du milan ; leur faire du bien c'est comme si on jetait de l'eau dans un puits : pour elles, un amour ancien n'est plus qu'un chancre rongeur. »

XLIII. OU L'ON ENTEND QUELQUES CANCANS

Alors un certain Phileros déclara : « Occupons-nous des vivants. Votre Chrysanthe a tout ce qu'il mérite ; il a vécu avec honneur, on l'enterre avec honneur... Qu'a-t-il à se plaindre ? Il est parti de rien : dans le temps il aurait ramassé un sou avec ses dents sur une merde. Et puis il

(1) Chaque esclave affranchi diminuait en effet d'autant l'héritage.

a grossi, grossi comme un rayon de miel. J'estime, ma parole, qu'il laisse bien net cent mille sesterces, et tout en argent comptant!... Tout ce que je vous dis là est vrai. Je ne sais pas mentir, moi, j'ai mangé une langue de chien. Il avait la langue pointue ; il était bavard et c'était la dis-corde faite homme.

« Parlez-moi de son frère, un homme de cœur, ami pour ses amis qui avait la main large et tenait table ouverte ; à ses débuts il faillit faire un faux pas. Mais à la suite d'une borne vendange il se retrouva d'aplomb, il vendit son vin le prix qu'il voulut, et, ce qui lui donna de l'estomac, il fit un héritage, dans lequel il trouva moyen de s'approprier beaucoup plus que sa part.

« Alors votre brute de Chrysanthe, furieux contre son frère, a laissé tous ses biens à je ne sais qui. Renoncer à sa famille, c'est renoncer à tout. Mais ce n'est pas étonnant, il écoutait ses esclaves comme des oracles : ce sont eux qui l'ont perdu. Quand on prend garde à tout ce qu'on vous dit, on ne fait rien de bon, surtout si on est dans les affaires.

« Il faut pourtant avouer qu'il gagnait beaucoup ; toute sa vie il a eu une chance qu'il ne méritait pas. C'était un vrai Fils de la Fortune : sous sa main le plomb se changeait en or. Il n'est pas difficile de réussir quand la besogne vous arrive toujours toute mâchée. Et, d'après vous, quel âge avait-il ? Soixante-dix ans, et davantage ! Mais il était bâti à chaux et à sable et portait gaillardement la vieillesse ; il était encore noir comme un corbeau. Je l'avais connu depuis toujours et, à son âge, il se payait encore des femmes. Je crois bien que le vieux dégoûtant s'en prenait même aux animaux. En tout cas, il était très porté sur les gosses. Toute selle lui allait. Qui pourrait le blâmer ? C'est tout ce qu'il emporte dans la tombe ! »

XLIV. OU L'ON FAIT UN PEU DE POLITIQUE

Ainsi dit Phileros, et aussitôt Ganymède : « Vous racontez des histoires qui ne riment à rien, et personne ne songe combien la famine déjà nous mord ! De toute la journée, je vous le jure, pas moyen de me procurer un morceau de pain. Et la cause ? Cette sécheresse qui n'en finit pas. Voilà un an qu'on meurt de faim. La peste soit des édiles qui s'entendent avec les boulangers : passe-moi la casse et je te passerai le séné ! C'est toujours le petit qui souffre pendant que ces gros requins font la fête à ses dépens.

« Ah ! si nous avions encore ces gars que j'ai trouvés ici en arrivant d'Asie ! C'est dans ce temps-là qu'il faisait bon vivre ! Si le blé se vendait moins cher en Sicile, ils vous retournaient, tous ces pantins de magistrats, qu'on aurait cru que Jupiter leur en voulait.

« J'étais enfant alors, mais je me rappellerai toujours Safinius. Il habitait près du vieil arc de triomphe. Ce n'était pas un homme, c'était un vif-argent. Partout où il passait, il mettait tout en feu. Mais correct, solide, ami de ses amis ; on aurait joué à la mourre avec lui dans le noir (1). Et il fallait le voir dans la curie. Il vous maniait ses gens comme des balles ; il n'allait pas chercher de figures de rhétorique, mais courait droit au but. Et au forum ! Quand il plaidait, sa voix montait par degrés

(1) On joue encore à la mourre en Italie et en Hollande ; un des joueurs dit un nombre, les autres doivent lever le nombre de doigts demandé. Dire qu'on peut jouer à la mourre avec quelqu'un dans les ténèbres exprime donc la plus absolue confiance. L'expression est déjà dans Cicéron.

comme une sonnerie de clairon (1). Et jamais fatigué : il ne suait ni ne crachait ; je pense qu'il avait un remède pour cela (2). Et puis si gentil : il vous rendait vos saluts, il vous appelait par votre nom ; on l'aurait pris pour un de nous. Aussi pendant qu'il était édile, les vivres étaient pour rien. Vous achetiez à deux un pain d'un sou et vous ne pouviez arriver à le finir ; maintenant j'en vois de moins gros que l'œil d'un bœuf. Hélas ! hélas ! tout va de mal en pis dans cette colonie. Tout y croît à rebours, tout comme la queue du veau qui va s'amincissant.

« Mais peut-il en être autrement ? Nous avons un édile qui ne vaut pas un clou ; pour un sou il vendrait notre peau. Aussi, chez lui, il ne se fait pas de bile ; il reçoit plus d'argent en un jour qu'un honnête homme n'en a pour tout bien. Je connais une affaire qui lui a valu mille deniers d'or.

« Si nous avions un peu de couilles, il ne s'amuserait pas tant. Mais voilà bien les gens d'aujourd'hui : chez eux, des lions ; dès qu'il faut se montrer, des renards. Pour mon compte, j'ai déjà mangé mes quelques frusques, et si cette cherté persiste, il me faudra vendre ma bicoque. Que va-t-il arriver, en effet, si ni les dieux ni les hommes ne prennent en pitié cette colonie ?

« Quant à moi, sur tout ce qui m'est le plus cher, j'en suis à voir dans toutes ces misères la volonté des immortels (3).

(1) Pétrone se moque ici de l'éloquence populaire : ce qui frappe le peuple, c'est le bruit, l'énergie du geste.

(2) Ou peut être : je lui trouvais la résistance des Asiatiques, car en Asie on exerçait les orateurs, les chanteurs, les acteurs à ne pas suer ni cracher pendant qu'ils étaient en scène. Les Asiatiques passaient à Rome pour des aligneurs infatigables de grandes phrases vides.

(3) Au moment où il lui met dans la bouche ces pensées édifiantes, Pétrone a soin de faire faire au pieux affranchi des fautes de latin grotesques, qu'il nous est impossible de rendre.

Personne, en effet, ne croit qu'il y ait des dieux au ciel, personne n'observe les jeûnes ; on ne se soucie pas plus de Jupiter que d'un fêtu. Mais tous, aveugles pour le reste, ne songent qu'à compter leur or. Autrefois les femmes, en robes traînantes (1), pieds nus, les cheveux épars, et surtout l'âme pure, allaient au Capitole implorer Jupiter pour qu'il envoie la pluie ; aussi pleuvait-il à pleins seaux : tout de suite ou jamais ! Et on revenait, tout crottés comme des barbeta. Mais maintenant, les dieux restent dans leur gaine de laine (2), à cause de notre impiété, et nos champs sont stériles (3). »

XLV. OU L'ON CAUSE SPORTS

« Parle mieux, je t'en prie, dit le fripier Échion. Comme ci, comme ça, disait ce paysan, qui recherchait un cochon de deux couleurs. De même la vie : ce qui n'arrive pas

(1) Dans les cérémonies religieuses, les dames romaines portaient une robe traînante appelée *stola*. On assistait nu-pieds aux fêtes et sacrifices pour obtenir de la pluie.

(2) « Les dieux ont des pieds de laine », est une expression passée en proverbe : elle signifie que les dieux sont lents à venir à notre secours.

(3) « Tous les discours sont tournés de même. C'est une suite de gros mots, d'exclamations, de serments que soulignait le geste : car on devine qu'il y avait, de la part du beau parleur, autant et plus de gestes que de mots ; le tout accompagné de tics, encore très reconnaissables dans le roman : Séleucus parle par : *Quis ? si...* ; Hermeros par : *Tu aulem...* ; Ganymède commence presque toutes ses phrases par des *Tunc*, des *Nunc*, et surtout des *Itaque*. L'affranchi qui renseigne Encolpe sur la maison et les convives de Trimalcion accumule les : *tu vois*, les : *vois-tu* ; lui, tel autre et aussi Trimalcion, les : *en somme* ; toutes les phrases de Quartilla ont en tête un : c'est cela (*Ita est*). Elle, ses femmes et le *cinædus*, avant de rien faire, commencent toujours par battre des mains. » E. Thomas, *op. cit.*, p. 125.

aujourd'hui arrivera demain. Il n'y aurait pas de meilleur pays que celui-ci, si seulement il y avait des hommes. Il souffre en ce moment, mais il n'est pas le seul. Il ne faut pas nous montrer trop difficiles. Le même soleil luit pour tout le monde. Si tu étais ailleurs, tu dirais qu'ici les alouettes tombent du ciel toutes rôties.

« N'allons-nous pas avoir dans trois jours une fête magnifique, un combat où figureront non seulement des gladiateurs, mais un grand nombre d'affranchis (1). Titus, mon maître, est un homme aux vues larges, qui a le cerveau toujours en ébullition : il y aura quelque chose d'extraordinaire d'une manière ou de l'autre. Je le connais bien, étant de la maison. Il ne fait pas les choses à moitié. Il donnera aux combattants le fer le meilleur ; il leur refusera le droit de fuir. Nous sommes donc sûrs d'assister à un magnifique carnage. Et il a de quoi se payer ça. Il a hérité de trente millions de sesterces à la mort de son père. Quand bien même il en gaspillerait quatre cent mille, sa fortune n'en souffrira pas, et il y gagnera une gloire impérissable.

« Il a déjà pour ce spectacle quelques petits chevaux gaulois avec une conductrice de char à la gauloise, et surtout l'intendant de Glycon, qui s'est fait pincer pendant qu'il était en train de combler d'aise sa maîtresse. Les uns prennent parti pour le mari jaloux, les autres pour l'amant : il y aura de quoi rire. En attendant, Gly-

(1) Les gladiateurs étaient ordinairement des esclaves. Mais les Romains préféraient voir s'entr'égorguer des affranchis et des hommes libres. Néron, d'après Suétone, fit même paraître dans l'amphithéâtre mille chevaliers et sénateurs, et contraignit quelques-uns des plus considérables à combattre non avec des hommes, mais avec des bêtes féroces. Il n'épargna même pas les femmes. Caligula trouva moyen de renchérir encore sur Néron.

con, ce vieux grigou, jette son intendant aux bêtes (1). C'est se donner en spectacle de gaité de cœur. En quoi l'esclave est-il coupable ? Il lui fallait bien obéir à sa maîtresse. C'est plutôt ce sac à foutre qu'il fallait jeter au taureau (2). Mais quand on ne peut frapper l'âne on se venge sur le bât. Du reste, Glycon aurait dû se douter que la fille d'Hermogène ne ferait pas une bonne fin. Autant vouloir couper les ongles à un milan en plein essor. Une couleuvre n'engendre par une corde (3). Glycon a tendu la joue : le voilà marqué pour la vie d'une tache que seule la mort effacera : à chacun de porter les conséquences de ses actes.

« Mais je subodore déjà le festin que Mammea va nous donner : il y aura bien deux deniers d'or pour moi et les miens. S'il fait cela, puisse-t-il supplanter complètement Norbanus dans la faveur publique et voguer à pleines voiles vers la fortune.

« Et, en définitive, qu'est-ce que l'autre a fait de bon ? Il nous a exhibé des gladiateurs de quatre sous, déjà si décrépits qu'un souffle les eût fait tomber. Ils n'étaient pas même bons pour être exposés aux bêtes. Il y avait des cavaliers combattant aux flambeaux : ils avaient l'air de vraies poules mouillées. L'un engourdi, l'autre cagneux,

(1) Auguste, par la loi Julia, ne punissait l'adultère que de l'exil. Toutefois, il était permis au mari qui surprenait son esclave en flagrant délit de le tuer. Ce grigou de Glycon a trouvé moyen de concilier sa vengeance et ses intérêts : il a vendu son esclave à Titus, à condition qu'il le fit jeter aux bêtes. La peine de mort contre l'adultère n'a été établie que par Théodose et Justinien.

(2) Tel était en effet le supplice réservé aux femmes adultères. Nodot prétend « qu'on les exposait ainsi à la fureur des cornes d'un taureau pour en avoir fait pousser sur le front de leurs maris !... »

(3) Ce proverbe nous a été conservé sous une autre forme : *E vipera rursum vipera nascitur*, d'une vipère naît toujours une vipère. Nous disons, dans le même sens : Bon chien chasse de race.

le troisième, qui le remplaça quand il tomba mort (1), un cadavre sur un cadavre : ses nerfs coupés ! Seul un Thrace fut à peu près potable ; encore, insuffisamment entraîné, semblait-il répéter une leçon apprise. A la fin on les a tous passés aux étrivières, tant le public, qui était nombreux, avait dû crier de fois : « Allez-y ! Poussez-les ! » Bref, une vraie déroute.

« A la sortie, Norbanus me dit : « Hein, je vous en ai donné, des jeux ! — Et moi, répondis-je, je vous en ai donné des applaudissements ! Comptons sérieusement : j'ai plus donné que reçu. Une main lave l'autre, dit le proverbe. »

XLVI. OU L'ON S'ENTRETIENT DE PÉDAGOGIE

« Il me semble, Agamemnon, vous entendre dire : Que nous débile là ce raseur. Pourquoi vous, qui savez parler, ne dites-vous rien ? Parce que nous ne sommes pas de votre monde, vous vous moquez de nos piètres propos. Nous savons bien que vous êtes très entiché de votre savoir. Mais pourtant je vous persuaderai bien quelque jour de venir à la campagne visiter ma maisonnette. Nous y trouverons encore de quoi manger : un poulet, des œufs. Nous passerons un bon moment, quoique cette année tout ait bien souffert des changements de temps. Mais nous trouverons toujours de quoi nous garnir le ventre.

« Il y aura aussi mon gosse, votre futur élève. Il commence à pousser et connaît déjà les quatre parties du discours. Si les dieux lui prêtent vie, vous l'aurez toujours

(1) A un gladiateur vaincu on en substituait jusqu'à trois pour combattre avec le vainqueur.

à vos côtés comme un petit esclave. Car dès qu'il a un moment on ne peut plus lui tirer le nez de ses livres. Il a de l'intelligence et une heureuse nature.

« Sa maladie, c'est la chasse aux oiseaux. Je lui ai déjà tué trois chardonnerets et je lui ai dit que c'était la belette qui les avait mangés : mais il en a trouvé d'autres. Il aime beaucoup faire des vers. Du reste, il a déjà envoyé le grec au diable et il commence à mordre au latin, quoique son maître se gobe trop et n'ait pas de suite dans les idées : il connaît bien son affaire, mais c'est un flemmard. Le petit a aussi un autre maître qui ne sait pas grand'chose, mais qui est tout ce qu'il y a de consciencieux, tant et si bien qu'il enseigne même ce qu'il ne sait pas. Il s'amène généralement les jours de fête et se contente du peu qu'on lui donne.

« Je viens d'acheter à mon gamin des bouquins rouges (1) : je veux qu'il goûte un peu du droit ; ça peut servir à la maison et c'est une science qui nourrit son homme : il n'est déjà que trop entiché de littérature. S'il mord au droit, je lui ferai prendre un métier, barbier, crieur public ou même avocat (2), un métier enfin que rien ne puisse plus lui enlever des mains que la mort. Aussi je lui répète tous les jours : « Mon aîné, crois-moi, tout ce que tu

(1) *Libra rubricata* : c'étaient des livres de droit. Dans les ouvrages de jurisprudence, les titres étaient, en effet, en lettres rouges. D'où le mot français *rubrique*, usité d'abord dans la langue du droit.

(2) Barbier si c'est possible, avocat faute de mieux : Juvénal nous apprend (Sat. I) que souvent un barbier l'emportait en fortune ou en influence sur un sénateur. Sous Néron et ses successeurs, les charges les plus hautes de l'État furent souvent occupées par des barbiers et des baigneurs.

De même Martial raconte (liv. VI, épigr. 8) qu'un père avait refusé sa fille à deux prêteurs, quatre tribuns, sept avocats et dix poètes, pour la donner à un crieur public.

apprends, c'est autant pour toi. Vois l'avocat Philéros ; s'il n'avait pas étudié, aujourd'hui il crèverait la faim. Il n'y a pas si longtemps ce n'était qu'un pauvre portefaix. Maintenant il peut entrer en ligne contre Norbanus. La science est un trésor, et un métier acquis est un bien qu'on ne perd jamais. »

XLVII. OU TRIMALCION, SOULAGÉ, VEUT QUE CHACUN
SE SOULAGE A SON GRÉ

La conversation en était là quand Trimalcion revint des lieux. Il essuya les parfums qui coulaient de son front, se lava les mains, et, tout de suite : « Pardonnez-moi, dit-il, mes amis. Voilà plusieurs jours déjà que je suis constipé : le ventre ne va pas et les médecins ne s'y retrouvent plus. Un seul remède m'a fait du bien : c'est de la peau de grenade et du pin dans du vinaigre.

« J'espère que mon ventre va se décider à se tenir convenablement ; autrement, quand il se met à lâcher des bruits, vous croiriez entendre un taureau. C'est pourquoi si quelqu'un de vous a envie de faire ses besoins, il n'a pas à se gêner. Nous sommes tous nés avec un sac à merde dans le ventre. Pour ma part, je ne connais pas de plus grand supplice que de me retenir. C'est le seul acte que Jupiter ne soit pas assez puissant pour défendre. Tu ris, Fortunata : pourtant, toutes les nuits le vacarme de tes entrailles m'empêche de fermer l'œil. Même à table, je n'ai jamais empêché personne de se soulager. Ça fait tant de bien. Les médecins eux-mêmes défendent de se retenir.

« S'il s'agissait d'un plus gros besoin, j'ai tout fait préparer dehors : l'eau, la table de nuit et les autres petits usten-

siles. Croyez-moi, quand les renvois remontent au cerveau, il y a un contre-coup dans le corps tout entier. J'en sais plusieurs qui se sont laissés mourir ainsi plutôt que d'avouer leur gêne. » Nous rendons hommage à la tolérance et à l'indulgence de notre hôte, tout en noyant nos rires dans de multiples rasades.

Après tant de magnificences, on pouvait tirer l'échelle. Nous ne nous doutions guère que nous n'étions encore, comme on dit, qu'au milieu de la pente : toujours au son de la musique, on nettoie la table à fond, puis on nous présente trois cochons blancs muselés et agrémentés de clochettes. L'esclave chargé d'annoncer les plats déclare que l'un a deux ans, l'autre trois et que le dernier est déjà vieux. Je crus à un numéro de cirque : c'était sans doute des porcs acrobates dressés à faire des tours merveilleux. Trimalcion coupa court à nos incertitudes : « Lequel des trois, dit-il, voulez-vous qu'on vous serve sur-le-champ ? A la campagne, on prépare ainsi un poulet, un faisan ou autres bagatelles. Mes cuisiniers, eux, sont outillés pour faire bouillir à la fois un veau entier. »

Sur ce, il fait appeler le cuisinier et, sans attendre notre choix, il lui ordonna d'égorger le plus vieux. Puis, forçant la voix : « De quelle décurie es-tu ? lui dit-il. — De la quarantième. — Né chez moi ou acheté ? — Ni l'un ni l'autre : je vous ai été légué par Pansa. — Arrange-toi pour nous servir vite, sans quoi je te flanque dans la décurie des valets de basse-cour (1). » Le cuisinier, sachant à quel

(1) Chaque corps de métier était divisé en décuries. Chaque décurion avait un certain nombre d'ouvriers sous ses ordres. Trimalcion apprend aux convives que ses esclaves sont divisés en décuries pour leur donner l'idée de l'énormité de son train de maison. En réalité, chez un Romain riche, il y avait trois sortes de domestiques : les *atrienses*, pour le service intérieur, les *viatores* ou *cursores*, qu'on

maître il avait affaire, ne se le fit pas dire deux fois et courut à la cuisine, traînant par la laisse son rôti.

XLVIII. OU TRIMALCION CONVERSE AVEC UN LETTRÉ

Ce terrible maître nous montre aussitôt une bonne figure débonnaire : « Si ce vin ne vous plaît pas, dit-il, nous allons en changer. S'il est bon, montrez-le en y faisant honneur. Grâce aux dieux, il ne me coûte point d'argent, car tout ce qui concerne la gueule pousse dans une de mes métairies que je n'ai, du reste, jamais vue. Il paraît qu'elle est sur les confins de Terracine et de Tarente (1). J'ai dans l'idée d'adjoindre la Sicile à mon petit domaine, afin que, s'il me prenait fantaisie d'aller en Afrique, je fasse cette navigation sans sortir de mon domaine.

« Mais racontez-moi (2), Agamemnon, la déclamation que vous aviez prononcée aujourd'hui. Moi que vous voyez, si je ne plaide pas, j'ai pourtant travaillé les lettres par principes. Et n'allez pas croire que je n'aime pas l'étude : j'ai acheté deux bibliothèques, une grecque et une latine. Donc, si vous m'aimez, ô Agamemnon, faites-moi l'analyse de votre discours. »

L'autre commença : « Un pauvre et un riche étaient bronillés. — D'abord, un pauvre, qu'est-ce que c'est que ça ? s'écria Trimalcion. — Très joli », répondit Agamem-

envoyait où besoin était, enfin les *villici* ou valets de basse-cour : les premiers occupaient une situation privilégiée, les derniers étaient considérés comme des déshérités.

(1) Terracine étant dans la campagne romaine et Tarente tout au sud de l'Italie, Trimalcion fait étalage de son ignorance plus encore que de sa fortune.

(2) Et non *racontez-nous*, qu'exigerait la politesse.

non, et il s'engagea dans je ne sais quelle argumentation. Mais aussitôt Trimalcion : « Pardon, si c'est un fait réel, il n'y a pas à discuter ; s'il n'est pas réel, ce n'est rien. » Nous nous répandons en louanges sur ces fariboles et autres de la même farine.

« Je vous prie, Agamemnon, mon très cher, dit-il, vous souvient-il des douze travaux d'Hercule et de la fable d'Ulysse ? Et comment le Cyclope lui rabattit le pouce avec une baguette ? Combien de fois, quand j'étais petit, l'ai-je lu dans Homère ? J'ai même vu, de mes yeux vu, la Sibylle de Cumès suspendue dans une fiole, et quand les enfants lui demandaient, en grec : « Sibylle, que veux-tu ? » la pauvre répondait, en grec aussi : « Je veux mourir. »

XLIX. LE CUISINIER DISTRAIT ET LES MERVEILLES QUI S'ENSUIVIRENT

Il aurait divagué longtemps, mais on servit l'énorme porc sur un plateau qui occupa toute la table (1). Nous nous récréions sur la diligence du cuisinier ; nous jurons qu'il n'y avait pas eu le temps de rôtir un poulet... Et ce d'autant plus que ce porc cuit nous paraissait beaucoup plus grand qu'un instant avant le porc vivant (2).

Mais voilà que Trimalcion le scrute d'un regard qui se fait de plus en plus sévère : « Comment, comment, on ne l'a pas vidé ? Ma parole, il l'a oublié. Vite, vite, ici le cuisinier ! » Le pauvre diable avance et avoue qu'il a

(1) C'est le quatrième service.

(2) Il est donc permis de soupçonner un truquage : on a simplement reconduit les trois porcs à l'étable, puis introduit le porc cuit qui était tout prêt.

oublié... « Comment, oublié ? crie Trimalcion. On croirait à l'entendre qu'il a seulement négligé le poivre ou le cumin : Habit bas ! »

Ceta ne traîna pas. Le cuisinier est dépouillé et remis, désolé, entre les mains de deux bourreaux. Nous nous interposons, nous supplions : « Ceta arrive souvent. Laissez-le pour aujourd'hui. S'il recommence, personne ne prendra plus son parti... »

Quant à moi, qui suis sans doute bien féroce, je ne pus me retenir de dire à l'oreille d'Agamemnon : « Je trouve que voilà un bien mauvais esclave. Néglige-t-on de vider un porc ! Pour ma part, je ne lui pardonnerais pas même d'oublier de vider un poisson. » Tel ne fut pas sans doute l'avis de Trimalcion, car, se déridant subitement, il s'écria gaîment : « Eh bien, puisque tu as si mauvaise mémoire, vide-le au moins maintenant devant nous. » Le cuisinier remet sa tunique, saisit un couteau, frappe au ventre de-ci de-là d'une main encore mal assurée. Ce ne fut pas long : des plaies béantes, entraînés par leur propre poids, se précipitent en avalanche des guirlandes de saucisses et de boudins.

L. COMMENT CORINTHE ET SON AIRAIN APPARTIENNENT A TRIMALCION

A ce prodige, tous les esclaves d'applaudir en criant : Vive Gaïus ! Non seulement le cuisinier fut admis à l'honneur de boire avec nous, mais il reçut une couronne d'argent, et la coupe qu'on lui présenta était de bronze de Corinthe. Comme Agamemnon l'examinait en connaisseur : « Je suis seul, déclara Trimalcion, à avoir du vrai corinthe. »

Je m'attendais, avec sa manie de l'ostentation, à ce qu'il nous annonçât qu'on fabriquait exprès pour lui des vases de Corinthe. Mais il fit mieux : « Vous allez me demander sans doute pourquoi je suis seul à posséder du vrai corinthe ? Eh bien ! parbleu, parce que celui qui me les fait s'appelle Corinthe. Et qui donc peut à bon droit se vanter de posséder du corinthe, sinon celui qui est le maître de Corinthe lui-même ?

« Et n'allez pas me prendre pour un ignorant, car je sais fort bien quelle est l'origine première de ce métal. Après la prise de Troie, Annibal, homme subtil et fieffé fripon, fit porter toutes les statues et d'airain et d'argent et d'or sur un seul bûcher auquel il mit le feu : tous les métaux se mêlèrent. Alors de cette masse les ouvriers s'emparèrent pour en faire des plats, des bassins, ses statuettes. Ainsi naquit l'airain de Corinthe, amalgame de trois métaux et qui n'est ni l'un ni l'autre (1).

« Pardonnez-moi ce que je vais dire. Eh bien, j'aime mieux le verre. D'autres ont un avis différent. Mais, s'il n'était pas si fragile, je le préférerais à l'or. Tel quel on le méprise aujourd'hui.

LI. MIRIFIQUE ET TERRIBLE HISTOIRE DU VERRE INCASSABLE

« Pourtant, dans le temps, un ouvrier trouva moyen de fabriquer un vase de verre impossible à briser. Admis devant César pour le lui offrir en présent, il le lui redemanda

(1) Trimalcion se souvient d'avoir entendu raconter que, lors de l'incendie de Corinthe par les Romains, tous les métaux fondus formèrent un alliage rare dont il fut impossible depuis de retrouver

et le jeta sur le pavé. L'empereur ne put qu'avoir les plus vives inquiétudes pour le cadeau qu'il avait reçu. Mais l'autre ramassa le vase, qui n'était que bossué. Tirant alors un petit marteau de sa ceinture, il le répara tranquillement, comme s'il eût été d'airain. Après ce beau chef-d'œuvre il pensait que l'Olympe allait s'ouvrir devant lui quand César lui dit : « Quelque autre que toi connaît-il la recette de ce verre ? Réfléchis bien à ta réponse ! — Personne, répondit l'artisan. Immédiatement, César lui fit trancher la tête, dans la crainte que son secret divulgué ne fût de l'or un métal vil (1).

LII. OU TRIMALCION SE RÉVÈLE AMATEUR DE VASES D'ARGENT ET DE DANSES OBSCÈNES

« Pour moi, je suis grand amateur des bibelots d'argent. J'ai des coupes de ce métal qui contiennent environ une urne, plus ou moins ; j'ai Cassandre égorgeant ses enfants, et les pauvres petits sont là étendus morts, qu'on croirait que c'est vivant. J'ai mille aiguïères que Mys, le grand orfèvre, a léguées à mon patron : on y voit Dédale enfermant Niobé dans le cheval de Troie. J'ai aussi sur des coupes le combat d'Herméros et de Pétracte (2). Toutes

la formule. Il ignore qu'Annibal était mort depuis une cinquantaine d'années lors de la prise de Corinthe et n'hésite même pas à en faire un contemporain de la guerre de Troie.

(1) Cette histoire, avec quelques variantes, se trouve dans Pline (liv. XXXVI, ch. 26), dans Dion (liv. LVII) et dans Isidore (liv. XVI, ch. 15). Trimalcion veut être un brillant causeur, mais ne régale ses invités que d'anecdotes que tous sans doute connaissent déjà.

(2) Voulant faire preuve d'érudition, Trimalcion accumule trois bévues l'une sur l'autre. Herméros et Pétracte nous sont parfaitement inconnus : peut-être Trimalcion veut-il parler du combat d'Hector et de Patrocle.

sont d'un grand poids. Et ce que j'achète, dites-le-vous bien, je ne le revendrai à aucun prix. »

Pendant ce bavardage, un esclave laisse tomber une coupe. Trimalcion le regarde du haut en bas : « Allons, vite, dit-il, punis-toi toi-même, puisque tu n'es qu'un écervelé. » L'autre ouvrait déjà la bouche pour demander grâce : « Qu'as-tu à m'implorer ? interrompit Trimalcion. Comme si je te voulais du mal ! Tâche seulement de prendre sur toi de ne plus te montrer si étourdi. » Enfin, sur nos instances, il le tient quitte.

Cet incident réglé, il se met à courir autour de la table en criant : « Enlevez l'eau ; plus rien que du vin ! » Nous nous extasions sur ces fines plaisanteries et plus que tout autre Agamemnon, qui connaissait bien la recette pour se faire inviter à nouveau. Sensible à nos louanges, Trimalcion se remit à boire avec plus d'entrain. Presque ivre, il demande : « Personne n'invitera donc ma Fortunata à danser ? Croyez-m'en, elle n'a pas sa pareille pour mener le chahut (1). » Et lui-même, les mains en l'air, se met à contrefaire le bouffon Syrus (2), tandis que toute la valetaille chante un chœur : « Et il allait se lancer, sans Fortunata qui lui parla à l'oreille, pour lui représenter sans doute que ces folies dégradantes ne seyaient guère à un homme de son importance. Je n'ai jamais vu humeur plus inégale, car tantôt il écoutait sa Fortunata, tantôt il retombait dans sa vulgarité naturelle.

(1) Il s'agit ici de la cordace, danse lascive des Grecs, que les personnes comme il faut ne se permettaient pas. Sous Tibère, le Sénat fut obligé de chasser de Rome tous les danseurs et les maîtres à danser.

(2) Il ne saurait s'agir ici de Publilius Syrus, auteur estimé de comédies de caractère et, du reste, de beaucoup antérieur.

LIII. OU TRIMALCION CONSACRE UN INSTANT A SES AFFAIRES

Un greffier vint couper court à ses velléités chorégraphiques. Du ton dont il cût publié des actes officiels, voici ce qu'il nous fit savoir : « Le VII des calendes de juillet sont nés dans le domaine de Cumcs, appartenant à Trimalcion, trente garçons et quarante filles. On a transféré de l'aire dans les greniers cent mille boisseaux de froment, et mis sous le joug cinq cents bœufs. Le même jour, l'esclave Mithridate a été mis en croix pour avoir blasphémé le génie tutélaire de Gaïus notre maître. Le même jour, on a mis en caisse dix millions de sesterces dont on n'a pu trouver le emploi. Le même jour s'est propagé dans les jardins de Pompée un incendie qui a pris naissance chez le fermier Nasta. »

« Comment, s'écria Trimalcion ! Et quand donc m'a-t-on acheté les jardins de Pompée ? — L'an dernier, répondit le greffier, et c'est pour cela qu'ils ne sont pas encore portés en compte. » Trimalcion écumaît : « Quels que soient, cria-t-il, les biens que l'on m'achète, si je n'en sais rien dans les six mois, je défends qu'on me les porte en compte. »

Déjà on passait à la lecture des ordonnances des édiles : les testaments des gardes des forêts en faveur de Trimalcion étaient cassés, malgré les excuses présentées au Prince (1). Vint ensuite le rôle des fermiers ; et puis des histoires ! une affranchie répudiée par un inspecteur des domaines qui l'avait pincée en train de se livrer à un gar-

(1) Les empereurs cassaient souvent les testaments pour s'emparer des biens des particuliers ; pour les désarmer on leur faisait souvent un legs ; quand on ne le faisait pas, l'usage s'était établi d'en donner les raisons, de s'en excuser dans le testament même.

çon de bains ; un portier relégué à Baïes ; un intendant poursuivi pour ses malversations ; le jugement tranchant les démêlés des valets de chambre.

A ce moment entrent des danseurs de corde : un baladin insipide, se plantant là avec une échelle, fit grimper jusqu'au haut un jeune garçon qui, rendu là, se mit à danser en chantant, à traverser des cerceaux en flammes et à tenir une cruche avec ses dents. Trimalcion était seul à admirer ces acrobates et déplorait qu'un tel art fût aussi méconnu. Il avouait n'adorer que deux choses au monde : les danseurs de corde et les sonneurs de cors ; à part cela, tout animal, tout bouffon était indigne à son goût d'une minute d'attention. « J'avais aussi acheté des comédiens, dit-il, mais j'ai fini par ne leur faire jouer que des atellanes (1), et au Grec qui les accompagnait sur sa flûte, j'ai prescrit de n'avoir à jouer désormais que nos airs latins. »

LIV. OU TRIMALCION EST PUNI DE SA PASSION POUR LES ACROBATES

Au beau milieu de son discours, le petit acrobate dégringole sur lui. La valetaille s'exclame, les convives également : non par pitié pour un être aussi puant, qu'ils auraient vu avec plaisir se rompre le cou, mais par crainte de voir finir tristement la fête et d'être obligés de pleurer aux funérailles d'un indifférent.

Trimalcion poussant de grands cris et se penchant sur

(1) Les atellanes, pièces généralement gaies mais convenables à l'origine, étaient devenues des spectacles obscènes. Trimalcion, par ostentation, a voulu avoir sa troupe à lui, mais s'est vite lassé des pièces sérieuses et de la musique savante.

son bras comme s'il eût été gravement atteint, les médecins s'empressent ; au premier rang, l'fortunata, les cheveux épars, un cordial à la main, proclamait sa douleur et son infortune. Quant au petit maladroit, il se traînait à nos pieds en implorant son pardon.

Je craignais véhémentement que toutes ces prières ne fussent encore le prélude de quelque catastrophe ridicule ; car je n'avais pas encore oublié l'affaire du cuisinier qui avait négligé de vider son porc. Je me mis donc à regarder tout autour de moi si quelque machine allait sortir des murs. Précisément, je fus surpris alors de voir châtier un des esclaves, simplement pour avoir bandé le bras malade avec de la laine blanche au lieu de laine écarlate ! La confirmation de mes soupçons ne se fit du reste guère attendre : au lieu de la peine attendue, survint un arrêt de Trimalcion affranchissant l'enfant pour qu'il ne fût pas dit qu'un homme de son importance avait été mis à mal par un esclave.

LV. OU TRIMALCION SE RÉVÈLE POÈTE ET LETTRÉ

Nous opinâmes du bonnet, et ce fut là l'occasion de bavardages sans fin sur l'instabilité des choses humaines : « C'est vrai, dit Trimalcion, et il ne faut pas que cet incident passe sans laisser de traces. Aussitôt il demande ses tablettes, et sans trop se torturer la cervelle, voici ce qu'il récite :

Ce qu'on n'attend pas, c'est précisément ce qui vient à la traverse ;
Au-dessus de nous, c'est la Fortune qui règle tout.
Donc, esclave, verse le falerne...

Cette épigramme amena la conversation sur les poètes et depuis longtemps on s'accordait à donner la palme à

Marsus le Thrace (1) quand, s'adressant à Agamemnon, Trimalcion demanda : « Dis-moi, je te prie, cher maître, quelle différence tu trouves entre Cicéron et Publilius (2). Quant à moi, si le premier me paraît plus éloquent, l'autre me semble plus moral. Que peut-on trouver, par exemple, de supérieur à ces vers (3) :

C'est le luxe dévorant qui sape les murailles de Mars.
 Renfermé dans ton palais, le paon est nourri
 Que revêt d'or un plumage bigarré comme un tapis de Perse ;
 Pour toi la poule de Numidie, pour toi le chapon ;
 La cigogne aus-i, charmante hôtesse voyageuse (4),
 Fidèle aux siens, haute sur pattes, au bec en castagnettes,
 Oiseau qu'exile l'hiver, héraut des tièdeurs printanières,
 Maintenant trouve un nid dans le chandron du viveur.
 Pourquoi la perle qui te coûte si cher, le pendant de trois perles indiennes ?
 Sans doute pour que la maîtresse, parée de ces phalères aux perles marines
 Inlomptée, aille mettre le pied dans une couche étrangère ?
 Pourquoi, cristal précieux, l'émeraude est-elle verte,
 Pourquoi convoiter le rubis carthaginois et ses feux de pierre,
 Sinon pour que, parmi les diamants, ce soit la probité qu'on voie briller (5) ?
 Est-il permis qu'une épouse vêtue d'un tissu léger comme le vent
 S'offre en spectacle, nue, dans un nuage de gaze (6) ?

(1) On ne sait si ce Marsus est l'auteur d'un poème sur les Amazones mentionné par Martial. Il s'agit plutôt de quelque méchant poète contemporain qu'avec son mauvais goût infailible Trimalcion met au pinacle. D'autres lisent Mopsus.

(2) Publilius Syrus, auteur de mimes dont César faisait le plus grand cas, n'était guère apprécié par Cicéron. Ce parallèle entre le grand orateur et un poète comique est du reste absurde.

(3) Comme nous ne possédons que trois vers de Publilius Syrus, il nous est impossible de savoir si ce morceau est une citation, une imitation ou, peut-être, une parodie.

(4) Ce n'est qu'à partir du règne d'Auguste que l'on s'avisa de manger des cigognes, gibier du reste détestable, et dont la rareté faisait tout le prix.

(5) P. Syrus avait dit : La probité est un diamant.

(6) Varron appelle ces habits des robes de verre. Saint Jérôme veut que les habits garantissent la femme du froid et ne la laissent pas nue en la couvrant.

LVI. UNE LOTERIE ÉTINCELANTE D'ESPRIT

Quelle est, ajouta-t-il, après les belles-lettres, la profession la plus malaisée ? Pour ma part, je trouve que c'est la médecine et la banque : le médecin sait ce que nous autres, pauvres créatures humaines, avons dans le ventre et à quelle heure la fièvre va venir. Au reste, je déteste tous ces docteurs parce qu'ils m'ordonnent par trop souvent de l'extrait d'anis. Quant au banquier, dans l'argent il sait découvrir le cuivre.

Il y a deux sortes de bêtes très laborieuses, les bœufs et les brebis : aux uns nous sommes redevables du pain que nous mangeons, aux autres de la laine dont nous nous parons. Et, cependant, ô noire ingratitude, vous qui portez une tunique, vous mangez du gigot. Et les abeilles ? Je les tiens pour bêtes divines à cause du miel qu'elles fabriquent, bien qu'on prétende que c'est Jupiter qui le leur fournit ; mais elles piquent dur, attendu que dans ce qui est le plus doux on trouvera toujours quelque chose d'amer.

Il s'en prenait déjà aux philosophes, quand on fit circuler à la ronde un vase avec des billets de loterie (1). Un esclave préposé à cet office lisait les lots échus à chacun : « *Argent, cause de tous les crimes !* » Et l'on apporte un jambon avec un huilier dessus. « *Cravate !* » et on apporte une corde de potence. « *Absinthe et outrages !* » Et on apporte des fraises sauvages, un croc et une pomme.

(1) Les Romains étaient grands amateurs de loteries. Dans les festins, c'était une occasion pour l'amphitryon de faire des cadeaux à ses invités. Les billets portaient souvent des devises bizarres ou ridicules destinées à égayer l'assistance.

La devise : « Poireaux et pêches » valut à son détenteur un fouet et un couteau. *Passereaux et chasse-mouches* rapporta des raisins secs et du miel attique. Pour *Robe de festin et robe de ville*, un autre reçut un gâteau et des tablettes, un autre un lièvre et une pantoufle pour le billet portant *Canal et mesure d'un pied*. Pour *Marine et lettre* on apporta un rat d'eau lié avec une grenouille et un paquet de poiréc. Nous rîmes longtemps de ces plaisanteries et de bien d'autres que j'oublie (1).

LVII. OU ASCYLTE SE FAIT AGONIR

Cependant Ascytte commençait à se tenir très mal. Sans se gêner, les mains levées au ciel, il se moquait de ces calembredaines, tout en riant aux larmes. Son attitude indigna un des affranchis de Trimalcion, celui-là même qui était à la place au-dessus de moi.

« Qu'as-tu à rire, lui cria-t-il, triple brute ? Est-ce que tous ces raffinements ne sont pas à ton goût ? Tu es sans doute plus heureux que mon maître et quand tu soupes seul tu manges mieux ? Que les dieux protecteurs de ce foyer me soient en aide, si je me trouvais à côté de cet imbécile, il y a beau temps qu'il serait muselé. Un fameux produit, pour se payer la tête des autres ! Sans doute quelque vague noctambule sans feu ni lieu, et qui ne vaut pas même l'eau qu'il pisse ! Et si, à la fin, je le compissais en cercle, il ne saurait plus où se fourrer. Par

(1) Il y avait un rapport entre les mots écrits sur le billet et l'objet correspondant, généralement en vertu d'un calembour dont le sens nous échappe souvent. Nous renonçons à expliquer ces jeux de mots insipides et obscurs.

Hercule ! il en faut beaucoup pour m'échauffer les oreilles, mais plus on est bon garçon, plus on vous monte sur le dos... Il rit : qu'est-ce qu'il a donc à rire comme ça ? Crois-tu que le fœtus a le choix de son père ? D'après ta robe, tu dois être chevalier romain. C'est ce qui te rend si fier. Eh bien, moi, je suis fils de roi. Pourquoi, alors, j'ai été esclave ? Parce que ça m'a plu de me mettre moi-même en esclavage : j'aime mieux être un citoyen romain qu'un roi tributaire. Et, aujourd'hui, j'espère bien vivre de telle sorte que personne n'ait le droit de se ficher de moi. Je suis un homme parmi les hommes et je marche dans la vie à visage découvert : je ne dois pas un sou à qui que ce soit ; je n'ai jamais reçu une assignation ; personne, sur le forum, ne m'a dit : « Paye tes dettes. » J'ai acheté quelques lopins de terre et mis en réserve quelques petits lingots ; je nourris vingt bouches sans compter mon chien. J'ai racheté ma concubine pour que son maître n'ait plus le droit de s'en servir comme de torchon : ça m'a coûté mille deniers. On m'a fait sévir sans me demander un sou, et j'espère bien mourir tel que, mort, je ne rougisse pas de moi.

« Mais toi, tu es dans une telle dèche que tu n'oses même pas regarder derrière toi. Au lieu de chercher des poux aux autres, occupe-toi donc un peu d'e tes punaises.

« Il n'y a qu'à toi que nous paraissions ridicules. Voilà Agamemnon, ton maître, un homme d'âge : eh bien ! il se plaît avec nous. Toi, si on te tirait le nez il en sortirait du lait, et tu n'es pas encore fichu d'ouvrir la bouche. Petit rien du tout ! Tu me fais l'effet d'une savate mouillée : elle a l'air souple, mais n'en vaut pas mieux. Tu dis que tu es plus riche ?... Alors dîne deux fois, soupe deux fois. Moi je tiens plus à ma conscience qu'à la richesse : personne m'a-t-il réclamé deux fois son argent ?

« J'ai servi quarante ans, c'est entendu, mais dans quelles conditions ? Personne n'aurait pu dire si j'étais esclave ou libre. Quand je suis arrivé dans cette colonie je n'étais encore qu'un enfant bouclé : dans ce temps-là, la basilique n'existait pas encore. J'ai fait mon possible pour satisfaire mon maître. C'était un homme puissant et considérable dont le petit doigt valait plus que tout ce que tu peux valoir. Il ne manquait pas dans la maison de gens pour me faire pièce de-ci de-là ; mais, et mon bon génie en soit loué, j'ai surnagé. Et ce n'est pas une petite affaire : il n'est pas malin de maître libre ; il est moins facile de le devenir. Et maintenant te voilà bouche bée, comme le bouc devant Mercure. »

LVIII. OU C'EST AU TOUR DE GITON DE SE FAIRE CONSPUER

Sur ce beau discours, Giton, placé un peu plus bas, laissa fuser en éclats scandaleux un fou rire trop longtemps comprimé. Du coup, il détourna sur lui toute la colère de l'ennemi : « Et toi aussi tu ris, sale petite pie huppée ? Quelles saturnales ! Sommes-nous donc déjà en décembre ? Quand donc as-tu payé la taxe des affranchis ? Voyez un peu ce gibier de potence ! Va à tous les diables, viande à corbeau, toi et ton grand dadais de maître qui ne sait pas te faire taire. Que me passe le goût du pain si je ne t'épargne pas par égard pour notre hôte, mon vieux camarade : autrement il y a beau temps que je t'aurais sorti. Nous serions tous heureux et tranquilles ici, sans ton maître, ce réchappé de lupanar, qui te laisse faire. Rien d'étonnant : Tel maître, tel valet. Tiens, j'ai peine à me retenir. Tu sais que j'ai la tête un peu chaude et quand je suis parti je ne reconnaîtrais pas ma propre mère !

C'est bien : je te retrouverai, morveux, fumier ! Je veux perdre jusqu'à mon dernier sou si je ne force ton maître à se fourrer dans un trou de souris. Et je ne t'oublierai pas, je te le promets. Tu pourras alors appeler à ton secours le grand Jupiter : j'aurai le plaisir d'allonger ta sale tignasse, et ton maître, lui aussi, ce rien du tout, je me le mettrai bien un jour sous la patte. Ou je ne me connais pas, ou je te ferai passer l'envie de rire, quand bien même tu aurais la barbe en or. J'attirerai la colère de Sagana, la sorcière, et sur toi et sur le malotru qui s'est chargé de ton éducation. Je n'ai pas appris, moi, la géométrie, la critique, et toutes vos foutaises, mais je possède tout de même le style lapidaire et je sais faire la division en cent parties suivant le métal, le poids et la somme.

« Pour en finir, si tu veux, nous allons faire, toi et moi, une gageure : je te laisse le choix du sujet. Il faut que je te montre que ton père a perdu son argent, bien qu'il t'ait fait apprendre la rhétorique. Dis-moi quel est celui de nous qui vient lentement et qui va loin ? Paye-moi : je te le dirai. Qui de nous court et pourtant ne change pas de place ? Qui grandit et devient tout petit ? Tu t'agites, tu restes bouche bée, tu te démènes comme une souris dans un pot de chambre. Eh bien, ou ferme ta gueule, ou laisse tranquille qui se trouve plus fort que toi et ignore même si tu es au monde. Est-ce que tu crois m'épater avec ces bagues couleur de buis que tu as sans doute volées à ta maîtresse ? Que Mercure au pied rapide nous soit propice ! Allons ensemble au forum, et empruntons de l'argent. Tu verras si cet anneau de fer que je porte a du crédit (1). Ah ! c'est du joli ; te voilà confus comme

(1) L'anneau de fer indique un esclave ou un affranchi. Il est question ici d'un de ces anneaux qui servaient de sceau. Nous dirions aujourd'hui : Tu verras ce que vaut ma signature.

un renard mouillé. Puissé-je gagner tant d'argent et faire une si belle fin que le peuple bénisse ma mémoire, aussi vrai que je te poursuivrai partout jusqu'à ce que je t'aie fait pendre par le tribunal.

« C'est aussi un joli coco, celui qui t'a dressé! Mufrius, mon maître (moi aussi j'ai étudié!), Mufrius nous disait : « Vous avez fini votre travail ? Alors, à la maison, tout droit, sans muser, sans insulter les grandes personnes, sans compter les échoppes. Autrement on ne devient jamais bon à rien. » Pour moi je rends grâce aux dieux d'être devenu ce que tu vois. »

LIX. ENTRÉE DES HOMÉRISTES ET SUPRÊME EXPLOIT D'AJAX

Ascyte commençait à répondre à ces injures, mais Trimalcion, charmé de l'éloquence de son ancien compagnon d'esclavage : « Laissez-là vos disputes, dit-il, et jouissons de la vie. Toi, Herméros, épargne ce jeune homme. Il a encore le sang un peu bouillant : sois le plus raisonnable. En pareille occurrence, le vrai vainqueur est celui qui laisse la victoire à l'autre. Toi-même, quand tu n'étais qu'un jeune coq, cocorico ! tu n'étais guère d'humeur plus commode. Soyons donc, cela vaut mieux, parfaitement tranquilles et joyeux en attendant les homéristes (1). »

Justement, leur troupe faisait son entrée en frappant les boucliers de la lance. Trimalcion s'assied sur un tabouret, et tandis que, suivant l'usage, les homéristes dialoguent en grec, lui, fièrement, lisait à haute voix la traduction latine. Mais tout à coup, il fait faire silence : « Savez-vous, dit-il, quelle histoire ils représentent ?

(1) Les homéristes faisaient profession de réciter, de chanter et au besoin d'expliquer les vers d'Homère.

Diomède et Ganymède étaient deux frères ; ils avaient pour sœur Hélène. Agamemnon l'enleva et lui substitua une biche pour être immolée à Diane. C'est pourquoi Homère raconte la lutte des Troyens et des Parentins. Agamemnon, victorieux, donna sa fille en mariage à Achille, ce dont Ajax perdit la raison, comme vous le verrez tout à l'heure (1). »

Il parlait encore quand les homéristes poussèrent un grand cri, et la foule des esclaves accourut portant sur un immense plateau un veau, affublé d'un casque (2). Ajax les poursuivait. Tirant son épée comme un fou, il le découpa dans tous les sens, et piquant les morceaux de la pointe les distribua à l'assemblée ébahie.

LX. LE PLAFOND DESCEND SUR LES CONVIVES ET LE BUSTE DE TRIMALCION FAIT LE TOUR DE LA SOCIÉTÉ

Nous n'eûmes pas longtemps le loisir d'admirer ces raffinements, car, subitement, le plafond se mit à craquer si terriblement que toute la salle trembla. Affolé, je me lève, craignant que quelque danseur de corde ne tombât sur mon dos du plafond ; les autres, non moins surpris, lèvent le nez pour voir ce qui allait tomber du ciel. Soudain, le plafond s'entr'ouvre et un vaste cercle se détachant de l'immense coupole descend sur nous tout chargé d'or et de vases à parfums en albâtre.

On nous invite à les prendre pour les emporter. Quand nous baissions les yeux vers la table, nous voyons qu'en

(1) Nous renonçons à relever toutes les bévues que l'auteur s'applique à mettre dans la bouche de Trimalcion.

(2) C'est le cinquième service.

un clin d'œil un plateau chargé de gâteaux avait surgi, avec au milieu un Priape (1), vrai chef-d'œuvre de pâtisserie, qui selon l'usage portait dans sa robe relevée des fruits de toutes sortes et des raisins.

Nous tendions déjà des mains avides vers cette machine quand tout à coup un nouveau changement à vue vint réveiller notre gaité. Car de tous ces gâteaux et de tous ces fruits, au moindre contact jaillissaient des flots de safran qui venaient nous inonder de vagues odorantes en nous suffoquant presque.

Nous figurant que cette entrée est sacrée, ayant fait les libations suivant le rite, tous debout nous crions : « Le ciel protège l'empereur, père de la patrie (2). »

Après cette démonstration, voyant faire main basse sur les fruits, nous suivons cet exemple et nous en remplissons nos serviettes ; moi, tout le premier, qui me chargeai consciencieusement, pensant ne pouvoir faire moins pour mon cher Giton. Cependant, trois esclaves revêtus de tuniques blanches firent leur entrée ; deux d'entre eux posèrent sur la table des dieux lares à bulle d'or ; le troisième, portant à la ronde une coupe de vin, s'écriait : « Que les dieux nous soient propices. » Ils déclaraient se nommer : l'un Cerdon, l'autre Félicion, le troisième Lucérion (3). On fit ensuite circuler le buste très ressemblant de Tri-

(1) Priape, dieu des jardins, était tout indiqué pour présider au dessert. Martial parle aussi (livre XIV) de ces Priapes en pâte cuite, qui portaient des fruits dans leur robe. Nous sommes ici au sixième service.

(2) La méprise s'explique : dans les fêtes religieuses on aspergeait en effet l'assistance avec du safran.

(3) Ce sont trois divinités : Cerdon, dieu du lucre (*κέρδος*, gain) Felicion, dieu du bonheur (*felix*, heureux) ; Lucron, dieu du gain (*lucrum*, gain).

malcion. Comme tout le monde le baisait, nous n'osâmes nous en dispenser.

LXI. OU NICERON, AMI DE TRIMALCION, RACONTE SES AMOURS

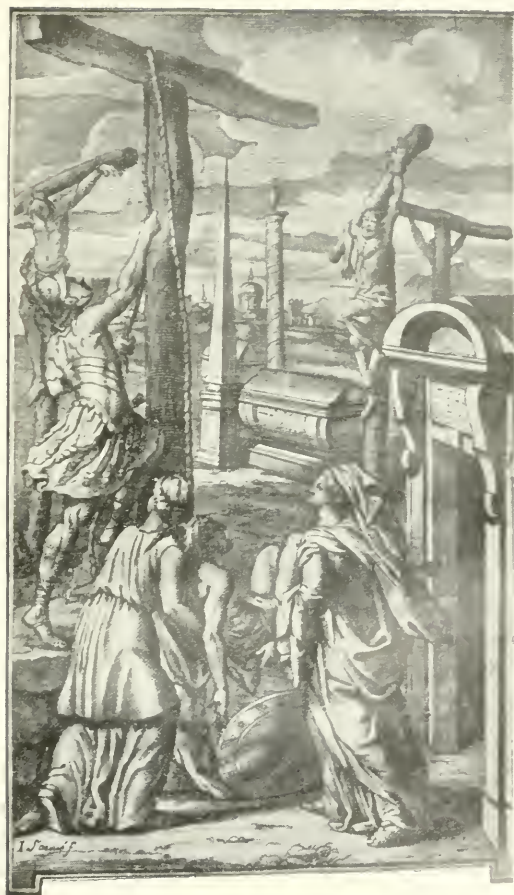
Ensuite, tout le monde s'étant souhaité bonne santé de corps, bonne santé d'esprit, Trimalcion entreprend son ami Niceron : « Dans le temps tu étais un vrai boute-en-train. Je me demande pourquoi aujourd'hui tu ne dis rien, pas même tout bas ? Voyons, pour me faire plaisir, raconte-nous quelque chose qui te soit réellement arrivé. »

Niceron, flatté de cette attention amicale, commença en ces termes : « Que je renonce pour jamais aux faveurs de la fortune s'il n'est pas vrai que toujours je frémis d'une joie sincère quand je te vois tel que tu es maintenant. C'est pourquoi réjouissons-nous sans arrière-pensée quoique je craigne tous ces hommes de science qui vont peut-être se moquer de moi. A leur aise ; je parlerai quand même. Ceux qui rient ne me font pas tort d'un sou. Mieux vaut faire rire que prêter à rire. »

Ayant ainsi parlé...

Voici l'histoire qu'il nous raconta :

« Je n'étais encore qu'un esclave et nous habitions dans une ruelle étroite, là où est maintenant la maison de Gaville. Là, telle était sans doute la volonté des dieux, je tombai amoureux de la femme de Térance, le cabaretier. Vous l'avez tous connue, c'était Melisse de Tarente, un vrai déjeuner de baisers. Mais, par Hercule, ce n'était pas corporellement que je l'aimais, ni pour la bagatelle, mais bien plutôt à cause de son excellente nature. Je pouvais



LA MATRONE D'ÉPHÈSE.

(Sauter, inv.)

lui demander ce que je voulais : elle ne savait pas refuser. Si j'avais gagné un as, un demi-as, je les lui confiais, et jamais elle ne m'a trompé. Son mari s'en fut mourir à la campagne. Dès que je l'appris, je fis des pieds et des mains pour la rejoindre : c'est dans les circonstances critiques qu'on connaît ses amis.

LXII. OU L'ON ÉCOUTE UNE HORRIFIQUE HISTOIRE
DE LOUP-GAROU

« Justement, mon maître était allé à Capoue pour se défaire de nippes encore assez bonnes. Profitant de l'occasion, je propose à notre hôte de m'accompagner jusqu'à cinq milles d'ici. C'était un soldat, brave comme l'enfer.

« Nous nous mettons en branle au chant du coq. La lune brillait : on y voyait comme à midi. Nous tombons au milieu des tombeaux. Alors voilà mon homme qui se met à conjurer les astres. Je m'assieds en fredonnant et je m'amuse à compter les étoiles. Mais quand je me retourne vers mon compagnon, je le vois qui se déshabille et pose tous ses vêtements sur le bord de la route. J'en reste plus mort que vif, immobile comme un cadavre. Mais lui tourne autour de ses habits en pissant et aussitôt le voilà changé en loup.

« Ne croyez pas que je plaisante : je ne voudrais pas pour tout l'or du monde. Mais voyons, où en étais-je donc ? Ah ! Devenu loup il se mit à hurler et s'enfuit dans les bois. D'abord je ne savais même plus où j'étais. Ensuite je voulus aller prendre ses habits : ils étaient changés en pierre. Qui était mort de peur ? C'était moi. Pourtant, je mis l'épée à la main et de toutes mes forces je me mis

à pourfendre les ombres. Je finis par arriver ainsi à la maison de mon amie. En franchissant le seuil, je tombai presque mort : la sueur me coulait sur le visage ; mes yeux étaient morts : on crut que je n'en reviendrais pas.

« Ma chère Melisse était toute surprise de me voir arriver si tard : « Si tu étais venu un peu plus tôt, me dit-elle, tu nous aurais donné un coup de main : un loup a pénétré dans la ferme et a massacré tous nos moutons. C'était une véritable boucherie. Il nous a échappé, mais il ne doit pas rire : notre valet lui a passé sa lance à travers le cou. » A cette nouvelle, j'ouvris de grands yeux. Mais, le soleil levé, je m'enfuis bien vite à la maison, comme un marchand dévalisé.

« En arrivant au lieu où j'avais laissé les vêtements, je ne vis plus rien que des taches de sang. A la maison, je trouvai mon soldat au lit, saignant comme un bœuf, avec un médecin qui lui pansait le cou.

« Je compris que j'avais eu affaire à un loup-garou et, depuis, je n'aurais voulu pour rien au monde manger un morceau de pain avec lui. Que les incrédules en pensent ce qu'ils voudront. Quant à moi, si je mens, je veux que vos génies me punissent. »

LXIII. OU TRIMALCION NARRE IPHIS VOLÉ PAR LES SORCIÈRES, LES EXPLOITS DU BRAVE CAPPADOCIEN ET SA MORT DÉPLORABLE.

SON récit nous avait saisis : « Nous te croyons, dit Trimalcion, et pour ma part ton récit m'a tellement frappé que mes cheveux se dressent d'horreur : car je sais Nicéron incapable de raconter des bêtises. On peut se fier à

lui et il ne parle pas à tort et à travers. Du reste, j'ai de mon côté une histoire terrible à vous raconter. C'est une affaire aussi peu croyable qu'un âne sur un toit.

« Du temps où j'avais encore de longs cheveux (car dès mon enfance j'ai vécu adonné au plaisir), Iphis, qui faisait mes délices, vint à mourir. Par Hercule, c'était une vraie perle, tout ce qu'il y a d'élégant, et parfait en tous points. Tandis que sa pauvre mère se lamentait et que nous étions tous plongés dans la tristesse, tout à coup les sorcières commencèrent un tel sabbat qu'on aurait cru un chien poursuivant un lièvre.

« Il y avait alors chez nous un Cappadocien, grand, d'un courage à toute épreuve et que Jupiter, avec son tonnerre, n'eût pas fait reculer. Sans hésiter, tirant son épée, il franchit le seuil, non sans avoir enroulé avec soin son manteau à son bras gauche. Il en traverse une à l'endroit que voici (le ciel me garde d'un tel accident). Nous entendîmes un gémissement, mais, à vrai dire, nous ne vîmes personne.

« Notre brave se jette aussitôt au travers de son lit : il avait le corps couvert de taches livides, comme s'il eût été battu de verges : la mauvaise main l'avait touché ! Nous fermons la porte et nous revenons veiller le mort, mais quand la mère veut embrasser le corps de son fils, elle ne trouve qu'un mannequin bourré de paille : plus de cœur, plus d'intestins, plus rien ! Les sorcières avaient volé l'enfant en le remplaçant par ce sac de paille. Après cela, il faudra bien que vous croyiez qu'il existe des femmes versées dans la magie qui, la nuit, mettent tout sens dessus dessous. Quant à notre Cappadocien, après cet acte de courage, il ne recouvra jamais sa couleur naturelle ; bien plus, peu après, il mourut frénétique. »

LXIV. OU LA FÊTE S'ANIME : BATAILLE DE CHIENS ;
LUSTRE BRISÉ ; TRIMALCION JOUE AU CHEVAL

Saisis d'étonnement, mais cependant convaincus, nous embrassons la table (1) pour tromper le sort et nous conjurons les sorcières de rester chez elles pendant que nous rentrerons chez nous.

Je voyais déjà les lanternes doubles et toute la salle qui tournait quand Trimalcion dit à Plocame : « En vérité, tu ne racontes rien. Tu ne fais rien pour nous amuser, toi qui étais si agréable en société, qui chantais si gentiment et qui déclamais des dialogues charmants. Hélas ! hélas ! nos beaux jours s'en sont allés.

« Il faut bien, répondit l'autre, que je commence à déteiler, maintenant que me voilà goutteux. Autrefois, quand j'étais jeune, je chantais à devenir poitrinaire. Et la danse ! Et les dialogues ! et les tours de passe-passe. Je n'avais pas mon pareil, si ce n'est Apellète (2). » Là-dessus, mettant la main devant sa bouche, il nous gratifia d'un sifflement épouvantable, qu'il nous donna pour une imitation des Grecs.

Trimalcion, après s'être à son tour essayé à une imitation des joueurs de flûte, se retourna vers son chéri qu'il appelait Crésus. C'était un enfant chassieux, aux dents affreuses. Il s'amusa à envelopper d'un ruban vert une petite chienne noire, hideusement grasse, et ayant posé sur le lit un pain d'une demi-livre, il en gavait consciencieusement la pauvre bête qui n'en pouvait plus. Ce qui

(1) Coutume superstitieuse dont Pétrone se moque.

(2) Apellète était un tragédien, célèbre par sa très belle voix, qui vivait au temps de Caligula. (V. Suétone, *Vie de Caligula*, ch. 33.)

donna l'idée à Trimalcion de faire venir Scylax, gardien de sa maison et de sa famille.

Aussitôt on introduit un chien énorme, solidement enchaîné. D'un coup de pied le portier lui ordonne de se coucher, et il s'étend devant la table. Trimalcion lui jette du pain blanc en disant : « Personne dans cette maison ne m'aime plus que celui-là. »

Le mignon, jaloux des éloges accordés à Scylax, pose sa chienne à terre et la pousse à la lutte. Scylax, conformément aux mœurs de la race canine, commence par remplir la salle d'aboiements épouvantables, puis se jette sur la Perle, qu'il faillit mettre en pièces.

Mais cette bagarre ne fut qu'un prélude à de pires esclandres, car, un lustre tombant sur la table, brisa le cristal qui s'y trouvait, et couvrit d'huile bouillante quelques-uns des convives.

Trimalcion, pour ne pas paraître ému de la casse, embrassa son bijou et lui dit de monter sur son dos. L'autre ne se fait pas prier, enfourche sa monture, lui frappe les épaules du plat de la main et s'écrie en éclatant de rire : « Eh gourde ! Combien en vois-tu (1) ? »

Trimalcion se prêta quelque temps au jeu, puis ordonna de remplir de vin un grand vase et de le partager à tous les esclaves qui étaient assis à nos pieds, avec cette recommandation : « S'il y en a un qui ne veut pas boire, jette-lui le vin au travers de la face. Dans le jour les affaires sérieuses ; maintenant vive la joie ! »

(1) Ce jeu est une variante de la moure : celui des deux joueurs qui est à cheval sur le dos de l'autre le frappe d'une main et lève un certain nombre de doigts de l'autre main. Il continue à frapper jusqu'à ce que l'autre ait deviné combien de doigts il a levés.

LXV. ENTRÉE DU SÉVIR HABINNAS IVRE

Après ce bel arrêt on apporta des mattées (1) dont le seul souvenir, vous pouvez me croire, me soulève encore le cœur, car au lieu de simples grives on nous servit à chacun une poularde bien grasse avec des œufs d'oie farcis. Trimalcion insista beaucoup pour que nous y goûtions, en nous assurant qu'elles avaient été désossées. A ce moment, un lieteur frappa à la porte de la salle et un convive nouveau, revêtu d'une robe blanche (2), entra dans la salle avec un nombreux cortège.

Intimidé par son air de majesté, je crus que c'était le préteur qui entraît. J'essayai donc de me lever et j'avais déjà les pieds nus sur le carreau (3) quand Agamemnon me dit en souriant de mon empressement : « Tiens-toi donc, imbécile. C'est le sévir Habinnas, marbrier de son état, et connu comme un spécialiste de talent pour les monuments funèbres. » Rassuré par ces paroles, je me recouchai sur le coude, contemplant avec admiration l'entrée du sévir.

(1) Il y avait plusieurs sortes de mattées, mais ce plat suppose toujours un hachis d'aliments délicats. On les servait immédiatement avant le dernier service ou dessert.

(2) Les Romains étaient ordinairement vêtus de blanc. Quand, sous les empereurs, on délaissa la toge pour porter des habits de couleur, les magistrats de province la conservèrent : le blanc chez les Romains était donc habillé, cérémonieux, officiel, — comme le noir à notre époque.

(3) On devait se lever quand entraient les premiers magistrats du pays — et surtout le préteur — pour leur rendre hommage. Comme avant de se mettre à table on remplaçait ses chaussures par des mules qu'on laissait au bas du lit, quand on se levait brusquement, on mettait les pieds nus sur le carreau, comme le fait ici Encolpe.

Déjà ivre, la main posée sur l'épaule de sa femme, le front orné de plusieurs couronnes et humide de parfums qui lui coulaient dans les yeux, il vint se mettre à la place d'honneur et, sur-le-champ, demanda du vin et de l'eau chaude.

Trimalcion, charmé de sa bonne humeur, réclama aussi une coupe plus grande et demanda à son ami s'il avait été bien traité ce soir-là : « Rien ne manquait, excepté vous, car mon cœur était ici. Au demeurant, tout s'est bien passé : Scissa fêtait magnifiquement la neuvaine (1) de son esclave Misellus qu'il avait affranchi déjà mort (2). Et je crois qu'outre le droit du vingtième (3) il fait un gros gain, car le défunt ne valait pas moins de cinquante mille écus. En tout cas, nous avons passé une charmante soirée, bien qu'il nous ait fallu verser sur ses os la moitié du vin (4).

LXVI. UN MENU DE DINER

« Mais, dit Trimalcion, qu'avez-vous eu à manger ? — Je vais vous le dire si je peux, car j'ai si bonne mémoire qu'il m'arrive d'oublier mon nom. Il y a eu d'abord un porc couronné de boudin et enguirlandé de saucisses,

(1) Sacrifice qu'on faisait pour un mort neuf jours après son décès et qui était suivi d'un festin auquel on invitait tous les amis du défunt : on gardait le mort pendant sept jours, le huitième on le brûlait, le neuvième on l'ensevelissait et on donnait le repas funèbre.

(2) On affranchissait un esclave à l'article de la mort pour ne pas perdre le prix de sa liberté. *Déjà mort* est une exagération plaisante de Pétrone.

(3) Au moment de son affranchissement, l'esclave devait donner à son maître un vingtième de ses biens.

4) Les anciens versaient du vin sur les bûchers et sur les tombeaux.

des gésiers parfaitement préparés, de la citrouille et du pain de ménage : je le préfère au pain blanc ; il fortifie et, avec lui, quand je fais mon affaire, je n'ai pas besoin de geindre.

« Le second service consistait en une tarte froide (1), avec, dessus, du miel chaud, de délicieux miel d'Espagne ; je n'ai pas touché à la tarte, mais je me suis bien régalé de miel. Autour, des pois chiches, des lapins, des noix à volonté, mais seulement une pomme par tête. J'en ai cependant pris deux que voici dans ma serviette, car si je n'apportais pas quelque présent à mon esclave favori, j'aurais du bruit en rentrant chez moi.

« Mais Scintilla, ma femme, me rappelle fort à propos qu'on nous a servi aussi une pièce d'ours. Ayant eu l'imprudence d'en goûter, elle a rendu tripes et boyaux. Quant à moi, j'en ai mangé plus d'une livre, car il sentait le sanglier. Si, me disais-je, l'ours mange l'homme, à plus forte raison l'homme ne doit-il pas manger l'ours ?

« A la fin, nous avons eu du fromage mou, du vin cuit, quelques escargots, des morceaux de tripes, des foies en caisse, des œufs farcis, des raves, de la moutarde, un petit plat de coquillages et une paire de jeunes thons. On a fait circuler aussi dans un ravier des olives marinées dont quelques convives effrontés prirent jusqu'à trois poignées. Quant au jambon, nous l'avons renvoyé intact. »

LXVII. OU FORTUNATA, FEMME DE TRIMALCION,
ET SCINTILLA, FEMME D'HABINNAS, SE FONT DES GRACES

« Mais dites-moi, je vous prie, Gaius, pourquoi Fortunata ne se met pas à table. — Pourquoi ? Ne la con-

(1) C'est une critique ; les tartes, chez les anciens, ne se servaient que chaudes.

naissez-vous pas ? dit Trimalcion. Tant qu'elle n'a pas rangé l'argenterie et distribué les restes aux esclaves, elle ne toucherait pas un verre d'eau. — Eh bien, répondit Habinnas, si elle ne se met pas à table avec nous, je m'en vais ! » Et déjà il se levait quand, sur un signal du maître, tous les esclaves se mirent à appeler Fortunata trois ou quatre fois. Elle entra donc, la robe retenue par une ceinture vert pâle, de manière à montrer en dessous sa tunique couleur cerise, ses jarretières en torsade d'or et ses mules brodées d'or.

Après avoir essuyé ses mains au mouchoir qu'elle portait au cou, elle se met sur le même lit que Scintilla, dont elle reçoit les félicitations et qu'elle embrasse : « Que je suis heureuse, dit-elle, de vous voir ! » Et, de fil en aiguille, Fortunata ôte de ses bras, qui étaient forts, ses lourds bracelets pour les faire admirer à son amie. Elle finit même par ôter ses jarretières et jusqu'au réseau qui retenait sa coiffure, qu'elle déclara filé d'or passé au creuset. Trimalcion s'en étant aperçu fit apporter tous les bijoux de sa femme : « Voyez, nous dit-il, tout ce dont une femme s'embarrasse ! Et nous nous dépouillons pour elles comme des imbéciles. Ces bracelets doivent peser six livres et demie. J'en ai moi-même un de dix livres que j'ai fait faire avec les millièmes du dieu Mercure (1). » Et, pour montrer qu'il ne mentait pas, il fit apporter une balance et vérifier le poids à la ronde.

Aussi folle, Scintilla détacha de son cou une capsule

(1) De mille en mille, sur les routes, il y avait des statues de Mercure au pied desquelles on déposait les offrandes destinées aux pauvres voyageurs. Les millièmes de Mercure ont fini par extension par désigner toute espèce d'aubaine, tout gain inespéré ou supplémentaire.

en or, qu'elle appelait son Félicion (1) : de ce porte-bonheur elle tira deux pendants d'oreille qu'elle fit à son tour admirer à Fortunata : « Grâce à la générosité de mon mari, dit-elle, personne au monde n'en a de plus beaux.

— Parlons-en, dit Habinnas, une voilà totalement ratissée pour que tu aies aux oreilles ces deux fèves en verre ! Sûrement, si jamais j'ai une fille, je commencerai par les lui faire couper. S'il n'y avait pas de femmes au monde, que nous importeraient toutes ces bagatelles ? Mais à notre époque il faut pisser chaud et boire froid, dépenser beaucoup pour obtenir quoi ? un rien. »

Pendant les deux femmes, excitées par le vin, riaient ensemble : bientôt tout à fait ivres, elles se mirent à échanger des baisers : Scintilla vante l'activité infatigable de Fortunata, et celle-ci le bonheur de Scintilla et la gentillesse de son mari. Tandis qu'elles se tiennent ainsi enlacées, Habinnas s'approche à pas de loup, saisit les pieds de Fortunata et les met tout droit sur le lit. « Holà là ! » cria-t-elle, en voyant sa tunique retroussée au-dessus du genou, et, s'étant rajustée, elle se jette dans le sein de Scintilla en cachant sous son mouchoir un visage rendu hideux par la rougeur.

LXVIII. INTERMÈDE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Un instant après, Trimalcion donna l'ordre de servir le dessert (2). Aussitôt les esclaves enlèvent toutes les tables, en apportent d'autres, répandent par terre de la

(1) Son porte-bonheur. Les Romains avaient souvent plus de confiance en ces idoles en miniature que dans les grandes divinités de l'Olympe.

(2) C'est ici le dernier service pour lequel on changeait les tables.

sciure de bois teinte avec du safran et du vermillon et, ce que je n'avais encore vu nulle part, mélangée de pierre spéculaire en poudre (1). Alors Trimalcion : « Je pourrais, dit-il, me contenter de ce service, car vous avez là les secondes tables, celles du dessert. Pourtant, s'il y a encore quelque chose de bon, qu'on l'apporte. »

A ce moment, un esclave égyptien qui servait l'eau chaude se mit à imiter le chant du rossignol. Mais bientôt, Trimalcion ayant crié : « Un autre ! », la scène change et un esclave qui se tenait aux pieds d'Habinnas se mit, sans doute sur l'ordre de son maître, à déclamer d'une voix éclatante :

Cependant sur la flotte Énée, sûr de son but,
Marchait sans s'écarter de la route fixée.

Jamais sons plus aigres n'écorchèrent mes oreilles. Non seulement ce barbare haussait ou baissait le ton à contre-temps, mais encore il mêlait des vers d'atellanes à ceux de Virgile, si bien que, pour la première fois, le poète me fut odieux.

Quand, épuisé, il s'arrêta un moment, Habinnas nous expliqua : « Et jamais il n'a rien appris. Je l'ai seulement envoyé quelquefois entendre les saltimbanques, et il n'a pas son pareil pour imiter les muletiers (2) ou les bateleurs. C'est surtout dans les cas désespérés que brillent ses talents : alors il est à la fois cordonnier, cuisinier, pâtissier : pas un art qui lui soit étranger. Il n'a que deux défauts, sans lesquels il serait parfait en tous points : il a le bout coupé (3)

(1) La pierre spéculaire servait à faire des vitres. De Valois croit que c'était du talc parfaitement blanc et transparent.

(2) Il s'agit sans doute des muletiers qui figuraient dans les fêtes du dieu Conus et qui étaient dressés à faire des tours.

(3) Ce circoncis est peut-être juif : le nom de Trimalcion, Malcion est peut-être lui-même d'origine sémitique

et il ronfle ; il louche bien un peu aussi, mais qu'importe : c'est, dit-on, le regard de Vénus (1) ; donc cela me plaît. C'est même à cause de son œil mort que j'ai payé ce coquin-là trois cents deniers. »

LXIX. DERNIÈRE ENTRÉE

Scintilla l'interrompit : « Tu n'as pas dit encore tous les métiers de ce scélérat. Il te sert aussi de tapette et sera marqué quelque jour : j'en fais mon affaire. »

Trimalcion se mit à rire : « Je reconnais bien là, dit-il, un de ces Cappadociens (2) qui ne se privent de rien, et ma foi, Habinnas, je ne vous blâme pas, car vous n'avez pas votre pareil au monde. Quant à vous, Scintilla, ne soyez pas si jalouse. Croyez-moi, nous vous connaissons, vous autres femmes. Je le jure sur ma vie, c'est ainsi que j'avais l'habitude de chahuter Mammea elle-même, au point que mon maître eut des soupçons et me relégua dans une métairie. Mais tais-toi, ma langue, et tu auras du pain (3). » Croyant sans doute qu'on le louait, ce maudit esclave tira de son sein une lampe d'argile avec laquelle il imita les joueurs de flûte pendant plus d'une demi-heure, cependant qu'Habinnas, la main sur sa lèvre inférieure, l'accompagnait en sifflant. Enfin, s'avancant au milieu de la salle, tantôt avec des roseaux fendus il parodiait les musiciens, tantôt en casaque et le fouet en main il sin-

(1) Les anciens prétendaient en effet que Vénus louchait.

(2) Les Cappadociens avaient dans l'antiquité une réputation bien établie de mauvaise foi. Juvénal dit que c'est parmi eux que se recrutaient les faux témoins de profession.

(3) Proverbe visant les oisifs qui, n'ayant rien à faire, passent eur temps à médire des autres.

geait les muletiers. Jusqu'à ce qu'enfin Habinnas l'appelât, le baisât et lui offrit à boire en disant : « De mieux en mieux, Massa : je t'offre une paire de bottes. »

Et cette calamité n'aurait pas eu de fin si l'on n'eût apporté le dernier service ; un pâté de grives, des raisins secs, des noix confits. Vinrent ensuite des coings lardés de clous de girofle pour simuler des hérissons (1).

Tout cela était supportable, sans un nouveau plat si monstrueux que nous aurions mieux aimé crever de faim que d'y toucher. Nous croyions voir une oie grasse, avec tout autour des poissons ou des oiseaux de toute espèce (2), quand Trimalcion nous détrompa : « Tout ce que vous voyez là, dit-il, est fait d'une seule chair. » Pour moi, en homme prudent, je crus comprendre aussitôt de quoi il retournait et, regardant Agamemnon : « Je serais bien étonné, lui dis-je, si tout cela n'est pas artificiel, ou du moins fait en terre. J'ai vu à Rome, pendant les saturnales, des festins entiers ainsi représentés. »

LXX. COMMENT, SUR L'ORDRE DE TRIMALCION LUI-MÊME,
LES INVITÉS SONT ENVAHIS PAR LA VALETAILLE

Je n'avais pas fini quand Trimalcion dit : « Puissé-je voir croître encore, non pas mon embonpoint, mais mon patrimoine, aussi vrai que tout cela, mon cuisinier l'a fait rien qu'avec du porc. Il n'y a pas homme plus précieux au monde. On n'a qu'à commander : d'un ventre de truie, il vous fait un poisson ; du lard, une colombe ; d'un jambon, une tourterelle ; des intestins, une poule. En conséquence,

(1) Après le dessert, on servait encore des friandises. C'était l'*épidipnis* (après dîner).

(2) C'est la suite de l'*épidipnis*. Trimalcion exagère la profusion.

j'ai tiré pour lui de mon cerveau fertile un nom superbe : je l'appelle Dédale. Et, à cause de ses bonnes idées, je lui ai fait venir de Rome des couteaux en acier de Norique. »

Il les fit apporter aussitôt, les examina, les admira et nous donna finalement l'autorisation d'en essayer la pointe sur nos lèvres.

Sur ces entrefaites entrent deux esclaves qui se disputaient comme s'ils avaient eu une querelle à la fontaine : en tout cas, ils portaient encore leurs cruches au cou. Trimalcion se mit en devoir de trancher leur différend. Au reste ni l'un ni l'autre ne voulaient rien entendre ; mais, au contraire, chacun d'eux frappe de son bâton la cruche de l'autre.

Scandalisés de tant d'insolence, nous regardions ce combat d'ivrognes, quand nous vîmes tomber des cruches des huîtres et des pétoncles : aussitôt un esclave les ramasse, les met sur un plat et les fait circuler.

Pour ne pas être en reste de magnificence, l'ingénieux cuisinier nous apporte des escargots sur un gril d'argent, en chantant d'une voix affreuse et chevrotante.

J'ai honte de rapporter ce qui suivit : par un raffinement encore inconnu, des esclaves aux longues chevelures apportèrent des parfums dans un bassin d'argent, en frottèrent les pieds des convives, après les avoir en quelque sorte enchaînés de guirlandes depuis la cuisse jusqu'au talon. Le reste, ils le versèrent dans l'amphore à vin et dans les lampes.

Déjà Fortunata avait voulu danser ; déjà Scintilla, trop ivre, l'applaudissait du geste plutôt que de la parole, lorsque Trimalcion s'écria : « Philargyre et toi, Carrión, quoique tu sois un fameux champion des verts, je vous permets de vous asseoir (1). Menophile, dis à ta femme

(1) Les cochers du cirque couraient sous quatre couleurs. Il y avait les verts, les bleus, les rouges, les blancs. Ces quatre équipes

qu'elle se mette aussi à table. » Et nous voilà presque expulsés de nos places, tant toute la valetaille envahit la salle du festin. Le cuisinier qui faisait des oies avec des pores s'était placé au-dessus de moi et s'imposait de force à mon attention, tant il puait la saumure et la sauce. Non content de s'être fait sa place, il imitait sans relâche le tragédien Ephésus et voulut enfin parier contre son maître qu'il remporterait le prix, s'il était du côté des verts, dans la prochaine course.

LXXI. OU IL EST QUESTION DU TESTAMENT ET DU TOMBEAU
DE TRIMALCION

Epanoui par cette discussion, Trimalcion déclara : « Mes amis, les esclaves aussi sont des hommes, et nous avons tous sucé le même lait, bien qu'ils soient victimes d'un sort défavorable. Cependant, même de mon vivant, je veux qu'ils goûtent les douceurs de la liberté. Enfin, par mon testament je les affranchis tous. Je lègue en outre à Philargyre un fonds de terre et sa femme ; à Carrion, une île avec le produit du vingtième et un lit garni. Quant à ma chère Fortunata, j'en fais ma légataire universelle et je la recommande à tous mes amis. Et si je publie déjà tous ces détails, c'est pour que tous mes gens m'aient autant dès à présent que si j'étais déjà mort. »

Tous les esclaves aussitôt rendent grâce à la bonté du

ou *factions* avaient chacune ses partisans fidèles dans le public. Trimalcion devait être un partisan des verts : il habille son portier en vert, la petite chienne de son mignon porte une bandelette verte, sa femme a une ceinture verte, Carrion, son esclave, est un vert déterminé, et c'est dans cette faction que veut entrer son cuisinier, pour remporter le prix au cirque.

maître, mais lui n'avait plus envie de dire des sottises : il fit venir son testament et, au milieu des gémissements de ses serviteurs, le lut de la première à la dernière ligne. Ensuite se tournant vers Habinnas : « Qu'en dites-vous, très cher ami ? lui demanda-t-il. Me bâtissez-vous mon tombeau suivant les plans que j'ai faits ? N'oubliez pas surtout au pied de ma statue ma petite chienne et les couronnes, et les vases de parfum, et toutes mes luttés passées, afin que, par votre talent, il me soit donné de vivre après ma mort. En outre, je veux cent pieds en bordure de la voie publique et deux cents sur la campagne. Tous les genres d'arbres à fruits je les veux autour de mes cendres, et surtout, de la vigne à profusion. Car c'est vraiment une erreur d'avoir de son vivant des maisons confortables, et de négliger celle où il nous faut demeurer le plus longtemps. Et, par-dessus tout, je veux que l'on y grave :

Ce monument n'ira pas à mon héritier (1).

« Au demeurant, j'aurai soin, par mon testament, de me mettre à l'abri de toute injure après ma mort : je préposerai à la garde de mon tombeau un de mes affranchis. Il veillera à ce que le peuple ne fasse pas caca sur mes cendres (2). Je vous prie d'y représenter aussi des navires courant à pleines voiles, et moi-même siégeant en robe prétexte sur un tribunal, avec cinq anneaux d'or et distribuant au peuple un sac d'argent : car vous savez que j'ai

(1) Cette inscription était courante. Elle interdisait à l'héritier d'aliéner ou d'engager le terrain où était bâti le tombeau.

(2) Les tombeaux étaient des lieux sacrés : il était défendu d'y déposer des ordures. Témoin cette inscription relevée par Mabillon : « Qui pissera ou chiera ici s'attirera la colère des dieux du ciel et des enfers ».

donné un repas public et deux deniers d'or à chaque convive. Vous y mettrez, si vous voulez, des festins ; vous y mettrez tout le peuple se livrant au plaisir. A ma droite vous placerez la statue de ma Fortunata, tenant une colombe et conduisant en laisse une petite chienne, puis mon cher Cicaron (1), puis des amphores amples, bien bouchées, tenant bien le vin, enfin une urne brisée, sur laquelle un enfant versera des pleurs. Au milieu il faut un cadran solaire, pour que quiconque regarde l'heure, bon gré, mal gré, lise mon nom. Et quant à l'inscription, examinez avec soin si celle-ci vous semble convenable :

POMPEIUS TRIMALCION
DIGNE ÉMULE DE MÉCÈNE
REPOSE EN CES LIEUX.

EN SON ABSENCE, LE TITRE DE SÉVIR LUI FUT DÉCERNÉ
ALORS QU'IL POUVAIT TENIR SON RANG DANS TOUTES LES
DÉCURIES DE ROME,
IL REFUSA CET HONNEUR.
PIEUX, VAILLANT, FIDÈLE,
SORTI DE RIEN,
IL A LAISSÉ TRENTE MILLIONS DE SESTERCES.
IL N'A JAMAIS ASSISTÉ AUX LEÇONS DES PHILOSOPHES,
O PASSANT, ET T'EN SOUHAITE AUTANT.

LXXII. OU LE CHIEN FAIT BONNE GARDE

Ayant dit, Trimalcion se mit à pleurer abondamment ; Fortunata pleurait aussi, Habinnas également, et pareillement toute la valetaille, qui, comme si elle se croyait

(1) Terme d'amitié réservé aux enfants : Mon petit poulet. — Il s'agit ici du mignon.

à l'enterrement, remplissait la salle à manger de ses lamentations. Je commençais à pleurer comme les autres, quand Trimalcion reprit : « Et puisque nous savons que nous devons mourir, que ne jouissons-nous de la vie ? Pour que je vous voie parfaitement heureux, allons maintenant nous jeter dans le bain. J'en ai fait l'essai et vous n'aurez pas à vous en repentir, car il est chaud comme un four. — Bravo, dit Habinnas : d'un jour en faire deux ! Il n'y a rien que je préfère. » Et, se levant pieds nus, il suivit Trimalcion enchanté.

Je me tournai vers Ascytte : « Qu'en penses-tu ? lui dis-je. Quant à moi, rien que de voir le bain, j'en mourrais du coup. — Disons comme eux, répondit-il, et, tandis qu'ils se rendent au bain, échappons-nous dans la foule. » Ainsi d'accord, guidés par Giton, nous traversons le vestibule et gagnons la porte. Mais le chien enchaîné nous reçut avec un tel vacarme qu'Ascytte, du coup, tomba dans un vivier. Et moi qui, à jeun, avais eu peur d'un dogue en peinture, aussi ivre maintenant que mon compagnon, en voulant le secourir, je tombe dans le même gouffre. Heureusement, le concierge vint à notre secours : d'un mot, il apaisa la bête, puis nous tira tous les deux du vivier.

Déjà Giton s'était délivré du chien par un procédé des plus subtils : il lui avait jeté tout ce que, pendant le repas, nous avions gardé pour lui. Occupé à manger, il avait oublié sa fureur. Cependant, gelés, nous demandons en vain au concierge de nous laisser sortir : « Vous vous trompez, nous dit-il, si vous pensez sortir par où vous êtes entrés. Jamais aucun convive n'est revenu à la même porte : on entre par un côté, on sort par l'autre (1). »

(1) Spirituelle parodie : dans l'*Enéide*, on sort des enfers par une porte autre que celle d'entrée (*Enéide*, VI, 898).

LXXIII. OU TRIMALCION PREND SON BAIN

Que faire ? Nous nous trouvions les plus misérables des hommes, enfermés que nous étions dans ce labyrinthe. Après notre aventure, nous ne savions que trop ce que c'est que se laver. Cependant, nous nous décidons à demander qu'on nous conduise au bain.

Nous quittons nos habits, que Giton met sécher à l'entrée, et nous entrons dans une étuve fort étroite, semblable à une citerne à rafraîchir où Trimalcion se tenait debout, tout nu (1) : Même là, il ne nous fut pas permis d'échapper à sa puante forfanterie : il déclare que rien n'était plus agréable que de se baigner loin de la foule, et que cette étuve avait été jadis une boulangerie. Ensuite, il s'assied comme fatigué et, remarquant la sonorité de la salle, il fait trembler la voûte de ses accents d'ivrogne en chantant des chansons de Ménécrate, à ce que nous dirent ceux qui comprenaient encore son langage.

Quelques-uns des convives couraient autour de la baignoire en se tenant par la main, d'autres se chatouillaient mutuellement à en mourir de rire ; d'autres enfin, ou bien, les mains liées, s'efforçaient de soulever des pierres pourvues d'anneaux, ou bien, avec un genou à terre, de pencher le cou en arrière jusqu'à aller toucher l'extrémité de leurs orteils.

Quant à nous, tandis que les autres s'amusaient à ces jeux, nous descendons dans la baignoire préparée pour Trimalcion. Quand nous eûmes ainsi secoué notre ivresse, on nous conduisit dans une autre salle à manger où Fortu-

(1) Malgré la corruption de l'époque, c'était une infamie de se montrer nu dans les bains.

nata avait étalé tout ce qu'elle possédait de magnifique. Je remarquai les lustres, soutenus par de petits Priapes en bronze ; les tables, en argent massif ; les coupes en argile dorée et, bien en vue, une outre d'où le vin coulait en abondance.

Alors Trimalcion déclara : « Amis, c'est aujourd'hui que mon esclave favori coupe sa première barbe. C'est, soit dit sans choquer personne, un garçon de mérite et que j'aime beaucoup. C'est pourquoi nous passerons la nuit à table et nous boirons jusqu'à l'aurore. »

LXXIV. OU TRIMALCION SE CHAMAILLE AVEC SA DAME

Comme il disait ces mots, le coq chanta. Trimalcion, troublé par son cri matinal, pour conjurer le sort, fit répandre du vin sous la table (1) et en fit, par surcroît, arroser les lampes ; il passa même son anneau à la main droite (2). « Ce n'est pas sans raison, dit-il, que ce trompette donne l'alerte : il va y avoir un incendie quelque part, ou bien il y a, dans le voisinage, quelqu'un sur le point de rendre l'âme. Loin de nous ce présage ! Donc, à qui m'apportera ce trouble-fête je promets une gratification. »

En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, on lui amena un coq du voisinage : Trimalcion le condamne à bouillir dans la marmite. Découpé aussitôt par le cuisinier émérite qui, peu auparavant, faisait des oiseaux et

(1) On répandait du vin sous la table pour conjurer les présages funestes.

(2) Encore une superstition : changer son anneau de main passait, en particulier, pour un moyen infaillible d'arrêter les sanglots.

des poissons avec du porc, il est jeté dans le chaudron ; tandis que ce Dédale l'arrose de son bouillon bien chaud, Fortunata, saisissant un mortier de buis, broie le poivre.

Quand on eut mangé les mattées, Trimalcion se tourna vers les esclaves : « Eh quoi ! leur dit-il, vous n'avez pas encore soupé ? Allez-vous-en, et que d'autres viennent prendre le service. » Une nouvelle équipe se présenta donc. Les uns, sortant, criaient : « Adieu, Gaïus ! » les autres, entrant : « Bonjour, Gaïus (1) ! » Dès lors, plus de joie : parmi les nouveaux arrivants se trouvait, en effet, un esclave qui n'était pas vilain ; Trimalcion s'en empare et le couvre de baisers. Fortunata, voyant ses droits méconnus, se met à invectiver Trimalcion, qu'elle traite de fumier et de crapule, incapable même de cacher sa passion. Pour comble, elle l'appelle chien.

Trimalcion, confus, exaspéré par tant d'outrages, lui lance, à son tour, une coupe à la tête. Elle se met à crier comme si on lui eut crevé les yeux, en cachant son visage dans ses mains tremblantes. Scintilla, consternée, prend dans ses bras et couvre de son corps son amie affolée. Le jeune esclave, empressé, approche de la joue endommagée un vase d'eau glacée sur lequel Fortunata s'appuie en gémissant et en pleurant.

Quant à Trimalcion : « Eh quoi ! dit-il, cette traînée ne se souvient donc pas que je l'ai tirée de la huche où elle pétrissait le pain pour la faire homme parmi les hommes ? Maintenant elle s'enfle comme une grenouille et crache en l'air pour que ça lui retombe sur le nez ; c'est une bûche, non une femme. Mais la caque sent toujours le hareng. Que mon génie me soit propice et je dompterai bien cette

(1) Les esclaves qui ont fini de dîner remplacent ceux qui servaient et réciproquement.

Cassandre qui, chez moi, prétend porter les chausses. Moi qui, quand je n'étais qu'un sans le sou, trouvais déjà un parti de dix millions de sesterces ! Vous savez bien, Habinnas, que c'est la vérité pure. Hier encore, Agathon le parfumeur m'a tiré à part pour me presser de ne pas laisser périr ma race. Moi, pour me conduire en galant homme et ne pas paraître volage, voilà que je me donne à moi-même de la cognée dans les jambes. C'est bien ! je ferai le nécessaire pour que, moi mort, tu me cherches en grattant la terre avec les ongles et que, dès aujourd'hui, tu comprennes quel tort tu t'es fait. Habinnas, je vous défends de mettre sa statue sur mon monument. Je veux au moins que, mort, elle me siche la paix. Et pour qu'elle sache bien que je suis assez méchant pour faire du mal à quelqu'un, je lui défends de m'embrasser après ma mort ! »

LXXV. OU TRIMALCION FAIT SON PROPRE ÉLOGE
ET L'HISTOIRE DE SA FORTUNE

Quand il eut bien fulminé, Habinnas entreprit de le calmer : « Il n'y a, dit-il, personne au monde qui ne commette des fautes. Nous sommes des hommes, non des dieux. » Scintilla joignit en pleurant ses instances à celles de son mari. Elle le supplia, au nom de son génie et en l'appelant Gaius, de se laisser fléchir. Trimalcion ne put retenir plus longtemps ses larmes : « Je vous en prie, dit-il, Habinnas, sur tous les vœux que je forme pour votre fortune, si j'ai fait quoi que ce soit de travers, crachez-moi à la face. J'ai embrassé cet honnête jeune homme, non pour sa beauté, mais pour rendre hommage à ses qualités morales : il connaît les dix parties du discours, il lit

à livre ouvert ; sur sa nourriture, il a mis de côté, jour après jour, de quoi payer sa liberté ; avec ses économies, il a acheté une armoire et deux coupes. N'est-il pas digne de ma considération ? Mais voilà : Fortunata ne veut pas ! C'est bien là ton idée, pendarde ? Crois-moi, jouis de ton reste, harpie ! Et ne me fais pas trop enrager, coureuse ! ou bien attends-toi un jour ou l'autre à un coup de ma tête. Tu me connais ; ce que j'ai une fois décidé tient comme le clou dans la poutre.

« Mais, pour si peu, n'oublions pas de vivre. Je vous en prie, mes amis, ne vous faites pas de bile pour moi. Autrefois je fus ce que vous êtes, mais par mon mérite me voici arrivé. C'est le cœur qui fait l'homme. Tout le reste ne vaut pas un fêtu. J'achète bien, je vends bien. Je peux bien dire cela de moi, d'autres vous diront le reste. J'étais au comble de la joie, et c'est le moment, soifarde ! que tu choisis précisément pour me rompre la tête. Sois tranquille, je t'en donnerai des sujets de pleurer sur ton sort.

« Mais, comme j'avais commencé à le dire, c'est l'ordre et la bonne conduite qui m'ont mené jusqu'à ce degré de fortune. Quand j'arrivai d'Asie, je n'étais pas plus haut que ce chandelier, auquel je me mesurais chaque jour, et pour avoir plus vite du poil au menton je me frottais avec l'huile de la lampe. Cependant, joli comme une femme, j'ai fait quatorze ans les délices de mon maître. Il n'y a pas de honte : quand le maître ordonne, on doit obéir. Et cela ne m'empêchait pas de donner égale satisfaction à sa femme. A bon entendeur salut. Je me tais, parce que je n'aime pas me faire valoir.

LXXVI. SUITE DE LA VIE ET DE LA FORTUNE DE TRIMALCION

« Enfin, par la volonté des dieux, je me trouvai maître dans ma maison, et alors, je pus en faire à ma tête. En deux mots, mon maître me désigna comme cohéritier avec César, et me voilà le possesseur d'un patrimoine sénatorial (1). Mais jamais personne fut-il content de ce qu'il a ? Je voulus faire du commerce. Pour ne pas vous faire languir, sachez que j'équipai cinq navires ; je les chargeai de vin ; c'était alors de l'or en barre ; je les envoyai à Rome. On aurait cru que j'en avais donné l'ordre : tous cinq font naufrage ! C'est de l'histoire, ce n'est pas de la blague ! En un jour, Neptune me mangea trente millions de sesterces.

« Vous croyez que là-dessus je lâche la partie ! Pas du tout ! Cette perte m'avait mis en goût ; comme si de rien n'était, j'en construis d'autres plus grands, et plus forts, et plus beaux, afin que personne ne puisse dire que je manque d'estomac. Vous savez que plus un navire est gros, plus vaillamment il lutte contre les vents. Je charge une nouvelle cargaison : du vin, du lard, des fèves, des parfums de Capoue, des esclaves. Dans la circonstance, Fortunata fut admirable : elle vendit tous ses bijoux, toutes ses robes et me mit dans la main cent pièces d'or ; elles furent le germe de ma fortune.

« Les affaires vont vite quand les dieux veulent. En un seul voyage je gagnai une somme ronde de dix millions de sesterces. Je commence par racheter toutes les terres qui avaient appartenu à mon maître ; je me fais bâtir une

(1) C'est-à-dire d'un patrimoine considérable, car il fallait avoir une fortune dont le chiffre était déterminé par la loi pour être sénateur.

maison, j'achète des bêtes de somme pour les revendre. Tout ce que je touchais croissait comme champignons.

« Quand je me trouvai plus riche que le pays tout entier, je fermai mes registres, j'abandonnai le négoce et me mis à prêter à intérêt aux affranchis (1). Et j'allais même me retirer entièrement des affaires, mais j'en fus détourné par un astrologue : c'était un Grec, du nom du Sérapa, qui était venu par hasard dans notre colonie : il me parut inspiré par les dieux. Il me dit même des choses que j'avais oubliées et me raconta toute ma vie de fil en aiguille. Il lisait dans mes entrailles ; peu s'en fallait qu'il ne dise ce que j'avais mangé la veille. On aurait cru qu'il ne m'avait jamais quitté d'une semelle.

LXXVII. OU TRIMALCION SE DÉCLARE SATISFAIT DE LA VIE
ET PENSE A LA MORT

« Voyons, Habinnas, vous qui étiez là, je crois, ne m'a-t-il pas dit : « Parti de rien, vous avez acquis une grosse situation ; vous n'êtes guère heureux en amis ; personne ne vous rend vos bienfaits ; vous avez d'immenses propriétés ; vous nourrissez une vipère dans votre sein. » Que vous dirai-je enfin : il me révéla qu'il me restait à vivre trente ans quatre mois et deux jours, et puis que je recevrais bientôt un héritage. Voilà ce qu'il m'a dit de mon sort.

Si je parviens à joindre l'Apulie (2) à mes propriétés,

(1) Celui qui venait d'être affranchi n'avait pas d'argent pour faire figure d'homme libre et entreprendre une affaire. Il empruntait à un autre affranchi. C'est donc par l'usure que presque toujours ces parvenus acquéraient rapidement de grosses fortunes.

(2) Toujours la même mégalomanie et la même ignorance crasse.

j'aurai assez vécu. Cependant, tant que Mercure me protège encore, j'ai fait bâtir cette demeure. Vous le savez, ce n'était qu'une baraque ; maintenant, c'est un temple. On y trouve quatre salles à manger, vingt chambres à coucher, deux portiques de marbre, des enfilades de petites chambres en haut, la chambre où je dors, le repaire de cette vipère, une très belle loge de concierge, cent chambres d'amis. Bref, Scaurus, quand il vient par ici, ne veut descendre que chez moi, et, pourtant, il peut loger au bord de la mer, dans la maison de son père. Et il y a bien ici d'autres choses que je vais vous montrer tout à l'heure.

« Croyez-moi : Tu as un sou, tu ne vaux qu'un sou ; sois riche et tu seras considéré. Ainsi moi, votre ami, qui n'étais qu'un ver de terre, me voilà roi. En attendant, Stichus, apporte-nous les vêtements funéraires dans lesquels je veux être enseveli ; apporte-nous aussi les parfums et un échantillon de cette amphore dont je désire qu'on arrose mes os. »

LXXVIII. OU TRIMALCION DONNE A SES INVITÉS

UN AVANT-GOUT DE SES FUNÉRAILLES

Stichus ne fut pas long. Il rapporta dans la salle à manger une tunique blanche et une robe prétexte. Pygmalion nous pria de les tâter pour voir si elles étaient en bonne laine. Il ajouta en souriant : « Prends garde, Stichus, que les rats ou les teignes ne s'y mettent, car je te ferais brûler vif. Je veux avoir un bel enterrement, afin que tout le peuple bénisse ma mémoire. »

Aussitôt, il débouche une fiole de nard et nous en fait frictionner à la ronde : « J'espère, dit-il, qu'il me fera

autant de plaisir après ma mort que maintenant. » Il fit verser du vin dans un grand vase et dit : « Supposons que vous êtes invités à mon repas de funérailles. »

Cette lugubre comédie tournait au vomissement quand Trimalcion, ivre-mort, s'avisa d'un nouveau divertissement : il fit entrer dans la salle des joueurs de cor et, soutenu par une pile de coussins, s'étendit sur un lit de parade : « Figurez-vous, dit-il, que je sois mort, et faites-moi un beau discours. »

Les cors émirent aussitôt des sons lugubres (1). Un surtout, l'esclave de cet entrepreneur de convois, qui semblait le plus honnête homme de la bande, fit tant de bruit qu'il amenta tout le voisinage. C'est pourquoi les gardes, qui veillaient sur les environs, croyant que la maison brûlait, enfoncèrent incontinent les portes, et, avec de l'eau et des haches, envahirent la maison en désordre. Quant à nous, profitant d'une occasion si favorable, après avoir dit deux mots à Agamemnon, nous fuyions à toutes jambes, tout comme si nous avions véritablement le feu au derrière (2).

(1) Les cors étaient employés dans les funérailles des grands.

(2) Ici se termine le manuscrit de Trau.

TROISIÈME PARTIE

EUMOLPE

LXXIX. OU ENCOLPE EST ENCORE MALHEUREUX EN AMOUR

Faute de flambeaux pour guider nos pas, nous errions à l'aventure, et le silence profond d'une nuit déjà avancée ne nous laissait guère d'espoir de rencontrer quelqu'un avec de la lumière. Il fallait compter aussi avec notre ébriété et notre ignorance des lieux où il était déjà malaisé de se reconnaître en plein jour.

Ce n'est donc qu'après avoir traîné pendant presque une heure nos pieds ensanglantés sur des pavés pointus ou des tessons que, grâce à l'astuce de Giton, nous finîmes par nous tirer d'affaire. Prudemment, en effet, la veille, craignant de se tromper même en plein midi, il avait, sur son chemin, marqué tous les piliers et toutes les colonnes à la craie, et ce furent ces marques, dont l'éclatante blancheur triomphait des plus épaisses ténèbres, qui nous permirent de retrouver notre route.

Nous croyions, en arrivant à l'auberge, toucher au terme de nos fatigues : il n'en était rien. Notre vicille hôtesse, s'étant attardée à s'enfiler des verres avec les voyageurs,

dormait maintenant si profondément qu'on l'eût brûlée vive sans qu'elle le sentît. Et peut-être aurions-nous dû passer la nuit à la porte s'il n'était survenu un messager de Trimalcion, riche lui-même, puisqu'il avait dix chariots lui appartenant. Il ne perdit pas son temps à faire du bruit, mais enfonça la porte de l'auberge et nous fit entrer par la même ouverture. Je ne fus pas plus tôt dans ma chambre que je me mis au lit avec mon petit ami ; et, ayant richement dîné, dévoré d'ardeurs érotiques, je me plongeai tout entier dans un abîme de voluptés. '

Quelle nuit ce fût là, dieux et déesses !

Quels doux enlacements ! Nous serrant, brûlant de fièvre,

Nous répandions cà et là en baisers

Nos âmes errant sur nos lèvres. Foin des soucis

Qui tuent : c'est là qu'on apprend à mourir !

J'avais tort de me croire heureux. Car tandis que, lourd de vin, je laisse échapper mon Giton de mes bras sans vigueur, Ascylte, toujours attentif à me nuire, me le subtilise et l'emporte dans son lit.

Il s'accoupla en toute liberté avec mon ami — non le sien — qui, insensible à l'injure ou feignant de l'être, s'endort dans des bras étrangers, oublieux de tous les droits humains.

Quant à moi, à mon réveil je cherche du geste dans mon lit dépouillé l'objet de mes vœux ; au nom de la fidélité en amour, j'avais bien envie, en les traversant tous deux de mon épée, de les faire passer du sommeil à la mort.

Enfin, prenant un parti moins dangereux, je réveillai Giton par quelques soufflets. Puis, jetant à Ascylte un regard torve : « Puisque, lui dis-je, scélérat sans foi ni loi, tu as violé les lois de l'amitié, prends vite tes affaires et va-t'en chercher un autre endroit à salir. » Il ne protesta

pas, mais après que, très équitablement, nous eûmes partagé nos frusques : « Et maintenant, dit-il, reste à partager cet enfant. »

LXXX. OU ENCOLPE EST DE PLUS EN PLUS MALHEUREUX

Je crus d'abord à une plaisanterie pour prendre congé. Mais, tirant son épée d'une main fratricide, il déclare : « Tu ne jouiras pas de ce butin que tu prétends te réserver pour toi seul. Part à deux, je le veux, ou je tranche la question par ce glaive. Et sans regret (1) ! »

J'en fais autant de mon côté, et, le manteau roulé autour du bras (2), je me mets en garde. Pendant cette scène de démence, le malheureux qui en était la cause embrassait nos genoux en pleurant et nous suppliait, les mains jointes, de ne pas faire de cette pauvre taverne une nouvelle Thèbes et de ne pas souiller dans le sang d'un ami des mains qu'unissait hier une si étroite intimité. « Si, s'écriait-il, il vous faut absolument un crime, voici ma gorge à nu : tournez vers elle vos coups, plongez-y vos épées ! C'est à moi de mourir qui ai détruit les liens d'une amitié sacrée ! »

Sur ses prières, nous rentrons nos armes et Ascylte le premier : « C'est moi, dit-il, qui vais mettre fin à cette dispute. Le petit lui-même va suivre qui il voudra : ainsi il aura pleine liberté dans le choix de son ami. » Comptant sur nos vieilles relations, qui me semblaient créer entre nous comme un lien du sang, j'y consentis sans crainte :

(1) Plaisante réédition du jugement de Salomon.

(2) Pris à l'improviste, le Romain roulait son manteau autour de son bras gauche pour s'en servir en guise de bouclier.

je me jetai même sur cette proposition et j'acceptai l'arbitre.

Celui-ci ne délibéra pas pour se donner l'air d'hésiter, mais à peine avais-je parlé qu'il se leva et choisit Ascytte pour son ami ! Foudroyé par cet arrêt, comme si j'étais désarmé, je tombai sur mon lit et j'aurais porté sur moi une main meurtrière si je n'avais craint de couronner par là le triomphe de mon rival. Il sort donc triomphalement avec le trophée de sa victoire, cet Ascytte, plantant là son ancien camarade, jadis si cher, son compagnon dans la bonne et dans la mauvaise fortune, qu'il laisse seul et sans appui en terre étrangère :

Le nom d'ami n'a de prix qu'autant qu'il est utile :

Le pion suit sur le damier le pion mobile.

Tant que la Fortune m'est fidèle, vous me faites bon visage, mes bien chers :

Vient-elle à changer, vous me tournez le dos sans vergogne.

La troupe des masques s'agite sur la scène : celui-ci fait le père,

L'autre le fils, un troisième joue les richards :

Mais, sitôt le livre fermé sur un dernier éclat de rire,

Les masques tombent : chacun reprend sa figure et ses soucis.

LXXXI. PLAINTÉ TOUCHANTE D'ENCOLPE ABANDONNÉ (1)

Je ne perdis pas beaucoup de temps à pleurer, mais craignant que, pour comble de malheur, Ménélas, notre sous-maître, ne me trouvât seul dans cette auberge, réunissant mes quelques bagages, je me retirai dans un quartier peu fréquenté, au bord de la mer. Là, je restai trois jours sans sortir, obsédé par l'idée de ma solitude et le souvenir de tant de mépris. Je me frappais la poitrine

(1) Ces plaintes d'Encolpe « sont, dit M. Collignon, d'un ton soutenu et d'une noblesse de langage peu en rapport avec le personnage et les circonstances ». C'est qu'elles sont une parodie de l'*Enéide*, II, 664 à 672.



CHATIMENT DE POLYÉNOS.

(Sauvé, inv.)

en poussant des sanglots déchirants et je n'interrompais mes profonds gémissements que pour m'écrier : « Pourquoi la terre ne s'est-elle pas entr'ouverte pour m'engloutir, ou la mer si cruelle même aux innocents ! J'ai échappé au châtiment : j'ai été laissé pour mort sur l'arène après avoir tué mon hôte, et pour prix de tant d'audace, me voilà abandonné comme un mendiant, comme un exilé dans une auberge d'une ville grecque (1). Et qui m'a laissé dans cet abandon ? Un jeune homme souillé de toutes les débâches, qui de son propre aveu a mérité d'être chassé de sa patrie, qui a obtenu sa liberté, son affranchissement, en vendant sa beauté, dont le cul a été joué aux dés, que louent comme une fille ceux-là même qui savent bien que c'est un homme.

« Et quant à l'autre, grands dieux, qui en guise de toge virile n'a voulu qu'une robe de femme, à qui sa mère déjà persuadait de ne pas être homme, qui fit œuvre de femme dans la prison aux esclaves, qui après avoir couché hier avec moi, changeant et de lit et d'amours, renie une vieille amitié et qui, ô honte ! comme une vulgaire prostituée, sacrifie tout ce passé à la fantaisie d'une nuit ! Ils couchent maintenant l'un à côté de l'autre, unis par l'amour pendant des nuits entières, et peut-être qu'épuisés par leurs mutuels excès ils se reposent en raillant ma solitude. Mais ils me le paieront ! Car, ou bien je ne suis pas un homme, un homme libre, ou bien je laverai cet outrage dans leur sang infâme. »

(1) Encolpe est dans une ville grecque et, il l'a dit quelques lignes plus haut, dans une ville maritime. Il dira chapitre 99 : « Après avoir adoré les étoiles, je monte à bord ». On a pensé qu'il s'agissait de Naples.

Quant au passage du chapitre 11 : « Ascyllte voulait rentrer le jour même à Naples », il ne prouve rien, puisqu'il a été interpolé par Nodot.

LXXII. JALOUSIE BELLIQUEUSE D'ENCOLPE ABANDONNÉ :
PLAISANT ÉPISODE DU SOLDAT

A ces mots, je ceins mon épée, et de peur que mes forces ne trahissent mes ardeurs belliqueuses, je commence par me mettre d'aplomb en m'offrant un solide déjeuner. Ceci fait, je m'élance hors de l'auberge et je parcours tous les portiques comme un furieux. Tandis qu'avec mon air effaré et sauvage j'allais, ne rêvant que sang et meurtre, et portant à chaque instant la main à cette épée que j'avais vouée à ma vengeance, un soldat me remarqua.

Était-ce un simple vagabond ou un voleur de nuit ? Je ne sais. « Qui es-tu, me dit-il, camarade ; de quelle région, de quelle centurie ? » Avec beaucoup d'aplomb je me forge un nom de centurion et un numéro de légion : « Allons donc, me dit-il, dans l'armée où tu sers, depuis quand les soldats se promènent-ils chaussés comme des cabotins ? » Ma rougeur et le tremblement de mes mains trahissaient mon imposture. « Bas les armes et prends garde à toi », me dit-il. Dépouillé de mon épée, et donc de tout moyen de vengeance, je reprends le chemin de l'hôtel ; toute mon audace était tombée et j'en vins peu à peu à savoir gré de son insolence à ce coupe-jarret.

LXXXIII. OU ENCOLPE, PHILOSOPHANT SUR L'AMOUR,
FAIT LA RENCONTRE DU POÈTE EUMOLPE

‘ J'avais cependant bien de la peine à triompher de mes désirs de vengeance, et je passai une nuit agitée. Au petit jour, pour secouer ma tristesse et dissiper ma rancune, je fis un tour. Je parcourus tous les portiques

et j'y découvris une galerie de tableaux remarquables par le choix varié des œuvres qu'elle enfermait. J'en vis, de la main de Zeuxis, dont les injures du temps n'avaient encore pu triompher. Des ébauches de Protogène le disputaient de vérité avec la nature : c'est avec une sorte de frisson religieux que j'y touchais. Je me prosternai devant ces adorables tableaux d'Apelle que les Grecs nomment monochromes (1) et d'une telle finesse qu'on croyait, tant la ressemblance était poussée, voir la vie, passée dans la peinture, animer les membres des personnages. Ici, l'aigle portait Ganymède au plus haut des cieux. Là, l'innocent Hylas repoussait les assauts d'une naïade lascive. Apollon condamnait ses mains criminelles et déco-rait sa lyre détendue d'une fleur d'hyacinthe fraîche éclore.

Au milieu des images peintes de tant d'amants, je m'écriai comme dans une solitude : « Ainsi l'amour touche les dieux eux-mêmes ! Et Jupiter, dans son ciel, ne trouvant qui choisir, est descendu faire ses fredaines sur notre terre où, du moins, il n'a enlevé l'amant de personne. La nymphe qui ravit Hylas aurait sans doute mis un frein à ses désirs si elle avait prévu qu'Hercule viendrait le réclamer. Apollon fit revivre en fleur l'âme chère de l'enfant qu'il pleurait. Enfin la Fable est pleine d'amoureuses liaisons que ne vient troubler aucun rival. Mais, moi, j'ai admis dans mon intimité un hôte mille fois plus cruel que Lycurgue. »

Tandis que je confie aux vents ces plaintes vaines, je vois entrer dans la galerie un vieillard aux cheveux blancs, à la physionomie fine et réfléchie et dont les traits annonçaient quelque chose de grand. Mais à sa mise plutôt négli-

(1) C'est ce que nous appelons un camaïeu.

gée, on devinait facilement un de ces hommes de lettres honnis par les riches. Il s'arrêta près de moi. « Je suis, me dit-il, un poète, et, je crois, d'une certaine envolée, si toutefois on peut s'en rapporter aux couronnes que la faveur, je l'avoue, accorde trop souvent aux écrivains sans valeur. Pourquoi donc suis-je si mal vêtu, direz-vous ? Pour une bonne raison, l'amour des choses de l'esprit n'a jamais enrichi personne.

Qui confie sa fortune aux flots en tire de gros revenus ;
Qui va dans les camps affronter les dangers récolte les couronnes d'or.
Un vil flatteur s'endort ivre dans les étoffes de pourpre ;
Celui qui suit les femmes mariées n'a pas honte de les faire financer.
Seul le poète grelotte sous ses haillons gelés
Et de sa bouche affamée implore en vain son art dédaigné.

LXXXIV. OU ENCOLPE CONFIE SES PEINES A EUMOLPE

« Car il en est malheureusement ainsi : celui qui, ennemi de tout vice, a entrepris de marcher droit dans la vie, récolte aussitôt la haine de tous par le seul fait d'abord qu'il se distingue du commun : qui, en effet, supporterait les vertus qui lui manquent ? Ensuite, qui n'a d'autre idée que d'échafauder sa fortune veut que tout homme tienne pour le plus grand des biens celui qui est tel à ses propres yeux : glorifiez tant que vous voudrez les gens de lettres pourvu que, devant l'opinion, leur prestige reste inférieur à celui de l'argent. — Je ne sais comment il se fait que la pauvreté soit sœur du génie, lui répondis-je en soupirant. — Vous avez raison, dit le vieillard, de déplorer le sort fait aux littérateurs. — Ce n'est point la cause de mes soupirs, lui avouai-je ; j'ai bien d'autres sujets d'affliction. »

Et aussitôt, cédant à un penchant qui nous pousse à

confier nos propres douleurs aux oreilles d'autrui, je lui expose mon infortune. D'abord je lui peignis la perfidie d'Ascyte, sans lui faire grâce d'un seul trait, puis je m'écriai en gémissant : « Je voudrais que l'ennemi qui me force à la continence eût assez de cœur pour se laisser attendrir. Mais c'est déjà un criminel endurci et il en remontrerait en perfidie au dernier des maquereaux. »
' Ma franchise plut au vieillard, qui se mit à me consoler. Pour adoucir ma tristesse, il me confia un épisode ancien de ses amours. '

LXXXV. A SON TOUR, EUMOLPE CONFIE A ENCOLPE
UN EXPLOIT AMOUREUX

« Voyageant en Asie, à la suite d'un questeur, je reçus l'hospitalité d'un habitant de Pergame. Je me plaisais beaucoup chez lui, non seulement à cause du confortable, mais à cause de son fils, garçon de toute beauté. Je cherchai d'abord les moyens de ne pas paraître suspect d'être amoureux. Chaque fois qu'il était question à table des services qu'on demande aux jolis garçons, je manifestais une indignation si violente, je déplorais si sincèrement d'être forcé d'entendre de pareilles horreurs, qu'on me regardait, la mère surtout, comme une sorte de philosophe.

« Bientôt on me chargea de conduire le jeune homme au gymnase : je réglais ses études, je lui donnais des leçons et je recommandais surtout de n'admettre dans la maison aucun de ces misérables toujours à l'affût des beaux corps pour les voler.

« Un jour, nous nous trouvions couchés dans la salle à manger : l'école était fermée parce que c'était fête, et

l'engourdissement qui suit un bon et joyeux repas nous faisait prolonger l'après-dîner. Vers le milieu de la nuit, je sentis que l'enfant ne dormait pas. Alors, d'une voix timide et basse, je fis ce vœu à Vénus : « Déesse, si je peux embrasser ce bel enfant sans qu'il le sente, demain je lui donnerai une couple de colombes. »

« Ayant très bien compris le marché, le petit coquin se mit à ronfler. Pendant qu'il feignait de dormir, je m'approchai donc et lui dérobaï quelques baisers. Content de mes débuts, je me levai matin, je choisis une belle paire de colombes et les lui apportai. Il les attendait : je me trouvai quitte de ma promesse.

LXXXVI. SUITE DE L'EXPLOIT AMOUREUX

« Le lendemain, il me permit les mêmes privautés. Je risquai alors un nouveau vœu : « Si je peux, sans qu'il s'en doute, promener sur son beau corps une main impudique, je récompenserai sa complaisance par le don de deux coqs acharnés au combat. » A ces mots, l'éphèbe, de lui-même, s'approcha, et, à ce qu'il me sembla, il avait plutôt peur de me voir m'endormir.

« Je m'empressai de calmer ses inquiétudes et me gorgeai de toute cette belle chair, à la réserve des suprêmes faveurs. Puis, le jour venu, je lui apportai, à sa grande satisfaction, ce que j'avais promis.

« La troisième nuit, dès que ce fut possible, je susurrai à l'oreille du faux-dormeur : « Dieux immortels ! si je lui arrache pendant son sommeil la faveur du coït complet, qui seul peut combler mes vœux, pour tant de bonheur il aura demain un superbe bidet de Macédoine, à cette seule condition, bien entendu, qu'il ne s'aperçoive de rien. »

Jamais l'éphèbe ne dormit si consciencieusement. Je pus donc remplir mes mains de ses seins d'un blanc de lait, le couvrir de baisers, puis obtenir la satisfaction suprême qui assouvit d'un coup tous les désirs.

« Le lendemain, il resta dans sa chambre, attendant le cadeau habituel. Mais, vous vous en doutez, il est beaucoup plus facile d'acheter des colombes ou même des coqs qu'un beau cheval. En outre, je craignais qu'un présent si magnifique ne rendît ma générosité suspecte à la famille. Donc, après m'être promené quelques heures, je rentrai chez mon hôte sans apporter d'autre présent qu'un baiser.

« Mais, lui, jette de tous côtés des regards déçus et dès qu'il m'eut sauté au cou pour m'embrasser : « Cher maître, dit-il, où donc est mon demi-sang ? » — Il n'est pas commode, lui répondis-je, d'en trouver un beau ; j'ai donc dû différer cette emplette. Mais, sois tranquille, au premier jour je tiendrai ma promesse. »

« Ce que cela voulait dire, l'éphèbe le comprit fort bien, et l'expression de son visage trahit son secret dépit. »

LXXXVII. FIN DE L'EXPLOIT AMOUREUX

« Ma mauvaise foi me fermait les voies que mon adresse avait su m'ouvrir. Cependant, je tentai de reprendre les mêmes libertés. Quelques jours après, des circonstances semblables m'ayant fourni une pareille occasion, dès que j'entendis ronfler le père je demandai au fils de refaire sa paix avec moi, de me permettre de lui procurer les mêmes joies ; bref, tout ce que peut dicter la passion déchaînée. Mais lui se bornait à répondre d'un air fort mécontent : « Dormez donc, ou je dis tout à mon père. »

« Il n'est entreprise si difficile dont une persévérance obstinée ne vienne à bout. Pendant qu'il dit : « Je vais réveiller mon père », j'arrive à me faufiler dans le lit et, à un adversaire qui se défend sans conviction, j'arrache le plaisir qu'il me refusait.

« Mais lui, plutôt séduit par mon effronterie, se plaint d'abord longuement d'avoir été trompé, bafoué, d'avoir été la fable de ses camarades, auxquels il avait vanté ma générosité : « Vous allez voir, me dit-il, que je ne suis pas comme vous : si cela vous plaît, vous pouvez recommencer. » Tout fut donc oublié, et, rentré en grâce auprès de ce charmant garçon, je m'empressai d'user de la permission, après quoi je tombai dans un profond sommeil.

« Mais une récidive simple ne contenta pas cet éphèbe déjà mûr pour l'amour et que l'ardeur de la jeunesse rendait impatient. Il me tira donc de mon sommeil : « Eh quoi ! dit-il, vous ne demandez plus rien !... » Je n'étais pas fourbu au point que sa proposition pût me déplaire. Me voilà donc suant et soufflant qui m'évertue à lui donner satisfaction ; après quoi, las de jouir, je repris mon somme.

« Mais une heure ne s'était pas écoulée qu'il se met à me pincer en disant : « Pourquoi pas encore une fois ? » Alors moi, trop souvent réveillé, je lui réponds, furieux, en lui resserrant ses propres menaces : « Dors donc, ou je dis tout à ton père ! »

LXXXVIII. OU EUMOLPE ÉTABLIT QUE L'IMMORALITÉ
EST L'UNIQUE CAUSE DE LA DÉCADENCE DES ARTS

Ragaillardi par ce récit, j'interrogeai ce vieillard, plus instruit que moi, sur l'époque de tous ces tableaux et sur le sujet de ceux que je ne comprenais pas bien. Je lui

demandai aussi quelle était la cause du marasme actuel des arts et pourquoi les plus hauts étaient en pleine décadence, puisque, de la peinture, par exemple, il ne restait plus la moindre trace.

« C'est l'amour de l'or, me dit-il, qui est la cause de cette révolution. Dans l'antiquité, quand il ne fallait pour plaire que le mérite tout nu, les beaux-arts étaient en pleine force, et s'il y avait de l'émulation entre les hommes, c'était pour ne laisser longtemps dans l'ombre rien de ce qui pouvait profiter aux siècles futurs. C'est pourquoi, Hercule de la science, Démocrite passa sa vie à recueillir les sucs de toutes les plantes et à faire des expériences pour qu'on n'ignorât pas plus longtemps les propriétés des minéraux et des végétaux. Eudoxe vieillit sur le sommet d'une haute montagne, afin de surprendre les mouvements des astres du ciel ; et Chrysippe, afin de suffire aux découvertes qu'il avait à faire, nettoya trois fois son cerveau par l'ellébore (1).

« Mais pour en revenir aux arts de la forme, Lysippe n'est-il pas mort de faim, attentif seulement à porter au dernier degré de perfection les contours d'une seule statue ? Myron, qui sut presque enfermer dans l'airain l'âme de l'homme et l'instinct des bêtes, n'est-il pas mort si pauvre qu'il ne se trouva personne pour accepter son héritage ?

« Mais nous, rassasiés de vin et de filles, nous n'osons même plus aborder l'étude des arts que nos pères nous épargnèrent la peine de créer ; détracteurs de l'antiquité, il n'y a plus que les vices que nous sachions et enseigner et apprendre. Qu'est devenue la dialectique ? Et l'astro-

(1) C'est de l'ellébore blanc ou viraire qu'il est ici question. Les anciens attribuaient à ce purgatif énergique la propriété de nettoyer le cerveau et d'éclaircir les idées.

nomie ? Et cette science qui, par les voies sûres de la raison, nous conduit à la sagesse ? Qui, je le demande, entre au temple et fait un vœu pour parvenir à la perfection de l'éloquence, pour atteindre aux sources de la philosophie ? On ne demande même plus la santé. Mais, avant même de toucher le seuil du Capitole, l'un promet une offrande s'il a la chance d'enterrer un riche parent ; l'autre, s'il découvre un trésor caché ; le troisième s'il vit assez pour atteindre à son trente-millionième sesterce. Et le Sénat lui-même, arbitre de ce qui est juste et bon, n'a-t-il pas souvent promis au grand Jupiter Capitolin un présent de mille marcs d'or : pour que personne n'hésite plus à vouer son âme à l'argent, c'est au poids de l'or qu'on achète les faveurs du plus grand des dieux.

« Ne vous étonnez plus que la peinture décline, quand aux hommes et aux dieux un lingot d'or semble plus beau que tout ce qu'Apelle et que Phidias, ces pauvres fous de Grecs, ont bien pu faire. Mais je vous vois tout absorbé par ce tableau où est peinte la chute de Troie ; souffrez donc que j'essaye d'en exprimer le sens dans la langue des dieux (1).

LXXXIX. LA PRISE DE TROIE, POÈME

Pour la dixième fois les blés mûrissaient depuis que, pris entre deux dangers,
Les Troyens éplorés étaient assiégés, et que la parole du divin
Chalchas, mise en doute, répandait néanmoins une sombre terreur.

(1) Ce morceau correspond aux vers 13-56, 195-227, 250-267 du chant II de l'*Enéide*. Ce n'est pas une parodie, mais un exercice d'école : l'auteur a mis en senaires iambiques les hexamètres de l'*Enéide*. Le morceau est brillant, mais il y a des vers trop cherchés, d'autres négligés. Il n'y a aucune intention ni de dépasser, ni de critiquer, ni même d'égaler Virgile qui est seulement modernisé. C'est à tort qu'on a voulu voir dans ces vers une parodie de l'*Iliakon*, œuvre de jeunesse de Lucain, ou d'un poème de Néron sur la chute de Troie.

Mais Apollon a parlé : les cimes abattues
 Roulent au pied de l'Ida, et, fendus, tombent en amas
 Les chênes, qui figurent bientôt un cheval inébranlable.
 Dans son flanc se cache une énorme porte et une caverne close
 Pour recevoir garnison. C'est là qu'irrité par une lutte de dix ans
 Se cantonne le courage des Grecs : ils encombrèrent ce cheval
 Aux cavités lourdes d'hommes ; ils se cachent dans leur offrande.
 O Troie infortunée ! Nous crûmes à leurs mille vaisseaux emportés par les flots,
 A notre sol enfin libéré : l'inscription que le fer
 Avait gravé. Sinon complice du destin,
 Tout l'attestait, ainsi que le mensonge efficace ourdi pour notre perte.
 Déjà par les portes, sans armes, sort une foule tranquillisée
 Qui se hâte vers l'offrande des Grecs, les yeux mouillés de larmes :
 Pour ces cœurs timides, la joie continue les pleurs
 Que la crainte avait fait verser. Mais voilà que, prêtre sacré de Neptune,
 Les cheveux épars, Laocoon remplit toute
 Cette foule de ses cris ; bientôt, ramenant son javelot en arrière,
 Il vise au ventre : mais le destin appesantit sa main,
 La pointe rebondit, refusant d'y dévoiler la ruse des Grecs.
 Le vieillard cependant raffermi à nouveau sa main trop faible
 Et, de sa hache à double tranchant, s'attaque aux flancs élevés. Frémit
 Au dedans toute cette jeunesse captive, et, tant qu'elle murmure,
 On entend cette masse de bois respirer une crainte étrangère.
 Donc, prisonnière elle-même, cette troupe marche à la conquête de Troie
 Et, par cette ruse nouvelle, va mettre fin à toute la guerre.
 Mais voici d'autres prodiges : vers où la haute Tenedos de son dos
 Repousse la mer, des flots gonflés se dressent
 Puis l'onde fenêtrée rejait lit et se creuse en sillage.
 Tel en une nuit silencieuse le bruit des rames
 Retentit au loin, quand les flottes pressent l'onde
 Et que le marbre des eaux, fendu par les quilles, gémit.
 Nous regardons : c'étaient deux serpents aux amples replis que les flots
 Portaient vers les rochers : de leurs poitrines bombées
 Comme des vaisseaux de haut bord, ils écartent sur leurs flancs l'écume,
 Leur queue bat l'air avec bruit, leurs crinières flottant au-dessus des flots
 Confondent leur éclat ; les rayons foudroyants de leurs regards
 Interdisent les flots, et, de leurs sifflements, les ondes tremblent :
 Les esprits sont frappés de stupeur. Ornés du bandeau sacré
 Et vêtus de la robe phrygienne, se tenaient là, gages d'un amour partagé,
 Les deux fils de Laocoon, que brusquement enlacent dans leurs anneaux
 Les serpents flamboyants. Leurs mains enfantines
 Ils les portent vers leurs visages. Chacun oublie son propre salut,
 Chacun vole au secours de son frère : leur amour mutuel les fait changer de rôle.
 Et la mort elle-même qui les perd tous deux n'inspire à chacun que des craintes pour l'autre.
 Mais voici que le trépas du père vient couronner celui des enfants
 Qu'il fut impuissant à secourir. C'est maintenant sur l'homme que se jettent
 Les serpents déjà repus de carnage : ils roulent ses membres sur le sol,
 Le père tombe, victime, au pied même des autels
 Et bat la terre. Par ses autels ainsi profanés

Troie, vouée à la perdition, perd tout d'abord ses dieux.
Déjà Phèbé dans son plein répandait sa lumière blanche
Et entraînait autour de sa face rayonnante son cortège d'astres moindres,
Lorsque parmi les Troyens ensevelis dans le sommeil et l'ivresse
Les Grecs, ouvrant la porte, répandent à flots des guerriers.
Les héros s'exercent au carnage : tel le coursier,
Dès qu'on relâche les nœuds du joug thessalien,
Avant de s'élancer, se met à secouer la tête et sa longue crinière.
Leurs mains tirent le fer, agitent le bouclier rond,
Et les voilà à l'œuvre. Ici, l'un égorge les Troyens,
Lourds de vin, et les envoie finir dans le dernier sommeil
Leur somme ; là, un autre allumant une torche à l'autel,
Contre les Troyens invoque le secours des dieux de Troie.

XC. OU ENCOLPE PRIE EUMOLPE À SOUPER

Des gens qui se promenaient sous le portique se mirent à jeter des pierres à Eumolpe pour le faire taire. Habitué à voir son talent recueillir ce genre de suffrages, il se couvrit la tête et s'enfuit hors du temple. Craignant moi-même d'être pris pour un poète, je me mis à la poursuite du fugitif que je retrouvai au bord de la mer.

Dès que, hors de portée des coups, nous pûmes enfin nous arrêter : « Je vous prie, dis-je, expliquez-moi d'où vient cette maladie. Voilà moins de deux heures que nous nous connaissons, et j'ai entendu le poète plus souvent que l'homme. Je ne m'étonne donc plus que le peuple vous poursuive à coups de pierres. Je m'en vais, moi aussi, en faire une provision, et chaque fois que vous commencerez à vous égarer, je vous dégagerai la tête par une bonne saignée. »

Il secoua la tête et répondit : « Sachez, mon bel ami, que ce n'est pas d'aujourd'hui que je suis entré en fonctions. Chaque fois que je parais sur le théâtre pour y réciter quelque chose, l'assistance me réserve ce même accueil. Toutefois, pour ne pas avoir aussi maille à partir avec

vous, je veux, pendant un jour entier, me priver de ce régal. — Et moi, lui dis-je, si vous réservez votre verve pour un autre jour, je veux que nous dînions ensemble. »

Aussitôt, je charge la bonne de mon petit hôtel de nous préparer un petit souper, ‘ après quoi nous nous rendons au bain ’.

CXI. OU ENCOLPE RETROUVE SON GITON

Là, j’aperçois Giton appuyé contre le mur et muni des frottoirs et des racloirs (1) de l’étuviste. Il semblait triste et confus. On sentait qu’il portait sans enthousiasme son nouveau joug. Tandis que je l’observais pour m’assurer que c’était bien lui, il tourna la tête de mon côté et aussitôt sa physionomie s’éclaira :

« Grâce, mon grand frère, s’écria-t-il. Maintenant que je ne vois plus briller le fer, je veux parler librement. Arrache-moi à ce brigand sanguinaire et punis-moi aussi durement que tu voudras d’avoir prononcé contre toi. C’est déjà un assez grand supplice pour moi d’avoir, malheureux que je suis, perdu ton affection. »

Je mets un frein à ses plaintes, crainte que quelqu’un ne surprenne nos projets, et, plantant là Eumolpe, qui, déjà, déclamait un poème dans l’eau, j’entraîne mon Giton par une issue obscure et malpropre, et nous volons à notre gîte.

Aussitôt la porte fermée, je me jette dans ses bras et je dévore sous mes baisers les larmes qui inondaient son visage. Longtemps tous deux nous ne pûmes dire un mot.

(1) Ces racloirs avaient la forme d’une serpette mais sans tranchant, et servaient à faire tomber la sueur et la crasse qui couvraient le corps.

Car l'aimable enfant, lui non plus, ne pouvait arrêter les sanglots qui secouaient tout son beau corps.

« Quelle honte, m'écriai-je, de t'aimer ainsi quand tu m'as abandonné ! Dans ce cœur où tu avais fait une si profonde blessure, je ne trouve plus même la cicatrice ! M'expliqueras-tu pourquoi tu as été aimer ailleurs ? Ai-je mérité le mal que tu m'as fait ? »

« Giton », sentant combien je le chérissais encore, reprit un peu contenance.

« Pourtant, insistai-je », je n'avais pas porté ce débat d'amour devant un autre juge que toi-même ; mais va, je ne me plains plus, j'ai déjà tout oublié, pourvu qu'au moins tu regrettes sincèrement tout le mal que tu m'as fait. »

Je gémissais et je pleurais en soulageant mon cœur par ces discours. Alors Giton, m'essuyant les yeux avec son manteau : « Voyons, Encolpe, dit-il, j'en appelle à ta mémoire et à ta bonne foi : t'ai-je abandonné ou n'est-ce pas plutôt toi qui t'es trahi ? Pour ma part, j'avoue, et sans balancer, qu'entre deux hommes armés, c'est au plus fort que j'ai été. »

J'embrassai la bouche d'où sortaient ces paroles pleines de sens, puis, me jetant au cou de mon ami, je l'étreignis passionnément pour bien lui montrer que je lui rendais mon cœur et que notre affection renaissante était plus forte et plus solide que jamais.

XCII. OU EUMOLPE TROUVE GLEON À SON GOUT
ET NE CRAINT PAS DE LE DIRE

Il était déjà tout à fait nuit, et la femme avait exécuté mes ordres pour le souper, quand Eumolpe frappa à la

porte. Je demande : « Combien êtes-vous ? » Et en même temps je regarde soigneusement par la fente si Ascylte n'était pas avec lui. Voyant que notre hôte était seul, je lui ouvre sur-le-champ.

Il se jette sur un lit et, apercevant Giton qui s'acquittait des soins du ménage, il secoue la tête et s'écrie : « Compliments pour notre Ganymède : il nous faut, ce soir, prendre du bon temps ! » Une entrée en matière aussi indiscreète me charma médiocrement : j'eus peur d'avoir ouvert ma porte à un nouvel Ascylte. Et le voilà qui insiste ; Giton lui ayant présenté à boire : « Je t'aime mieux, lui déclare-t-il, que tous les mignons du bain ensemble ! » Puis, ayant mis son verre à sec, il nous informe qu'il ne s'est jamais senti la gorge aussi aride.

« Figurez-vous, explique-t-il, qu'au bain je me suis fait presque assommer, parce que j'ai essayé de réciter un de mes poèmes aux gens qui étaient assis autour du bassin. Chassé du bain, comme du théâtre, je vous cherchais dans tous les coins, en criant : « Encolpe ! Encolpe ! » quand, à l'autre bout de l'établissement, un jeune homme tout nu et qui avait perdu ses habits, criant avec une égale force et semblant fort en colère, se mit à vitupérer un nommé Giton !

« Mais tandis que les valets de bain (1), me traitant de fou, me contrefaisaient avec insolence pour se moquer de moi, l'autre fut bien vite entouré d'une grande foule qui applaudissait discrètement et témoignait une admiration respectueuse.

« Il avait, en effet, un membre d'une telle importance

(1) Ces valets de bains chargés de garder les habits de ceux qui étaient dans l'eau avaient, au témoignage de Sénèque le Rhéteur, reçu le nom d'*officiosi*, parce que professionnellement ils se prêtaient à tous les caprices des baigneurs.

que c'était l'homme qui semblait n'être que la succursale du braquemard. O le beau travailleur que ce doit être ! S'il entre en fonction aujourd'hui, il doit lui falloir jusqu'à demain pour en finir ! Aussi ne tarda-t-il guère à trouver de l'aide : je ne sais quel chevalier romain, un vieux vicieux à ce qu'on disait, le couvrit de son manteau et l'emmena chez lui, dans le but, je suppose, de se réserver le monopole d'une bonne fortune aussi copieuse. Tandis que moi, l'employé n'aurait pas même voulu me rendre mes habits si je n'avais trouvé un témoin pour dire qu'ils étaient bien à moi ! Tant il est plus avantageux de fourbir les aines que les cerveaux (1). »

Pendant ce discours d'Eumolpe, je changeais sans cesse de visage : les embarras d'un ennemi font notre joie, mais on se désole de tout ce qui lui arrive d'heureux. Toutefois, comme si j'étais étranger à toute cette histoire, je gardai un silence prudent et fis part à Eumolpe du menu.

‘ J'avais à peine fini qu'on nous servit ; nourriture, il est vrai, commune, mais savoureuse et substantielle, que notre docteur famélique se mit à dévorer.

Quand il eut le ventre plein, il commença à philosopher, déblatérant contre les imbéciles qui dédaignent ce qui est connu et commun pour ne priser que les raretés. ’

XCIH. OU GITON DONNE A SON GRAND AMI UNE LEÇON DE SAVOIR-VIVRE

« ‘ Pour une âme faussée ’, dit-il, est vil tout ce qu'il est permis d'avoir. Un esprit égaré par l'erreur n'apprécie que ce qui est interdit.

(1) Jeu de mots sur *inguina*, aines, parties sexuelles, et *ingenia*, esprits.

Je n'aime pas, ce que je désire, l'obtenir aussitôt.
La victoire me déplaît où je n'ai qu'à cueillir le laurier.
L'oiseau phasien que nous vend la Colchide
Et le coq africain charment mon palais,
Parce qu'il n'est pas facile d'en trouver : mais l'oie si blanche,
Le canard au plumage si joliment bigarré
Sentent le peuple. Des plus lointains rivages
La sargue (1) attirée et la dorade de la Syrie,
Si sa pêche a coûté un naufrage, seront prisées,
Tandis que le mullet pèsera sur l'estomac ! Ainsi l'amante triomphe
De l'épouse, la rose redoute la concurrence du cinname (2).
Tout ce qu'il faut qu'on cherche n'en paraît que meilleur.

« Voilà donc, lui dis-je, comment tu tiens ta promesse de ne pas faire un seul vers de ce jour ? De grâce, aie pitié de nous, qui du moins ne t'avons jamais lapidé ! Car si quelqu'un de ceux qui boivent avec nous dans cette auberge flairait ici seulement l'ombre d'un poète, il ameuterait tout le voisinage et, tous les trois sans distinction, nous serions assommés. Songe un peu à nous et souviens-toi de tes mésaventures au musée et au bain ! »

Entendant ces paroles, Giton me gronda, le bon petit cœur, me remontrant que j'agissais mal en m'attaquant à un vieillard. Il me reprocha d'oublier tous mes devoirs de maître de maison et de fermer à notre hôte, par mes invectives, la table, que, par un mouvement d'amabilité, je lui avais ouverte. Il ajouta mille autres propos pleins de tact et de grâce décente qui me charmèrent par leur accord parfait avec son impeccable beauté.

(1) La sargue était très rare. On la faisait venir de la mer Carpathienne, jusqu'au jour où Optatus, affranchi de Tibère, en fit jeter un grand nombre dans la mer de Toscane, où elles pullulèrent. Il est donc littéralement exact que ce poisson avait été amené du bout du monde.

(2) Le cinnamome est un arbuste odoriférant. De son suc on tirait un parfum très rare.

XCIV. OU ENCOLPE A RECOURS AU SUICIDE :

GITON AUSSI

« Heureuse, disait de son côté ' Eumolpe ', heureuse la mère qui t'a engendré. Hardi, mon jeune ami ! Quand la sagesse se marie à la beauté, c'est, en vérité, un alliage rare. Et pour que tu ne croies pas avoir parlé en vain, tu viens, je te le déclare, de trouver un amoureux. C'est moi qui veux, par mes poèmes, te louer à l'égal de ton mérite ! C'est moi qui, précepteur et gardien, te suivrai partout, même où tu ne voudrais pas ! Au reste, je ne fais aucun tort à Encolpe : il en aime un autre... ! »

Le soldat, qui m'avait enlevé mon épée, se trouva avoir rendu un fier service à Eumolpe : autrement, la rancune que j'avais contre Ascylte risquait fort de s'assouvir dans le sang du poète. Et Giton ne s'y trompa point.

Il sortit donc sous prétexte de chercher de l'eau et, par cette absence opportune, coupa court à ma colère. « Eumolpe, dis-je un peu calmé, je préfère encore entendre vos vers que votre prose quand elle exprime des vœux de cette sorte. Écoutez : je suis colère et vous paillard. Il est à craindre que nos caractères ne parviennent pas à s'accorder. Vous me prenez sans doute pour un fou furieux ? Eh bien ! cédez à ma folie. Je m'explique : veuillez décamper, et au plus vite. »

Abasourdi par ces déclarations, Eumolpe, sans en demander davantage, passa immédiatement la porte, mais, tirant le battant après lui, et sans que j'aie rien prévu de tel, me renferma prestement à double tour. Après quoi, il court à la recherche de Giton.

Enfermé, je décide d'en finir avec la vie en me pendant ! Déjà dressant mon bois de lit, j'y avais attaché ma cein-

ture, déjà je passais mon cou dans le nœud, quand, par la porte qui s'ouvre, entre Eumolpe avec Giton qui de la fatale borne me ramènent à la vie. Giton surtout, passant brusquement d'une douleur folle à une rage sauvage, pousse un grand cri et, me bousculant, des deux mains me jette à la renverse sur le lit : « Tu te trompes, cria-t-il, Encolpe, si tu crois qu'il t'est permis de mourir le premier. C'est moi qui ai commencé : chez Ascylte, j'ai cherché une épée... En vain ! Mais si je ne te retrouvais pas, résolu à périr, je me serais jeté dans un précipice. Et pour que tu saches bien que ça ne traîne pas quand on cherche la mort, regarde à ton tour ce que tout à l'heure tu voulais me faire voir. » Ayant dit, il arrache un rasoir au valet d'Eumolpe (1), et, s'en tranchant le cou, de droite, de gauche, le voilà étalé à nos pieds.

Médusé, je pousse un grand cri et, le suivant dans sa chute, je demande au même ustensile un chemin vers la même mort. Mais sur Giton, pas trace de blessure, chez moi pas la moindre douleur ! car c'était un rasoir innocent, émoussé tout exprès pour donner de l'audace aux apprentis barbiers, qui garnissait la trousse. C'est pourquoi le valet à qui Giton avait pris cette ferraille ne s'était pas ému, et Eumolpe lui-même n'avait pas bougé pour empêcher cette mort de comédie.

XCV. OU LE VIEUX POÈTE EUMOLPE FAIT PREUVE
D'UNE FOUGUEUSE INTRÉPIDITÉ

Tandis que cette pièce se joue entre amoureux, l'hôte fait son entrée avec le ' second ' service, et nous trouve

(1) Le latin dit *mercenarius*, domestique à gages, terme qu'il ne faut pas confondre avec *servus*, qui veut dire aussi domestique, mais désigne un esclave.

encore étendus par terre. Contemplant cette salade épouvantable : « Ah ça ! dit-il, qu'est-ce que vous êtes : des pochards ou des rôdeurs, ou tous les deux ? Qui est-ce qui a mis ce lit debout ? Et que signifient tous vos chichis ? Par Hercule ! pour ne pas payer ma chambre, vous allez vous défilér pendant la nuit ! Il n'y a rien de fait ; ça ne se passera pas comme ça. Cette maison est isolée. Mais je vais vous faire voir tout à l'heure qu'elle n'appartient pas à une pauvre veuve sans défense, mais à Marcus Manicus.

Eumolpe s'écrie : « Alors, tu nous menaces ? » Et, sans attendre la réponse, il lui allonge une gifle à tour de bras. L'hôte, éméché par les trop nombreux verres bus avec ses clients, lance à la tête d'Eumolpe une cruche en terre, lui fend le front, et file.

Eumolpe hurle, puis, impatient de venger cet outrage, se saisit d'un grand chandelier de bois, se met aux trousses du fuyard et venge son crâne fêlé en l'en frappant à tour de bras. Toute la maisonnée accourt, escortée d'une phalange de clients saouls. Quant à moi, j'avais trouvé ma vengeance : je tire la porte derrière Eumolpe, lui rendant ainsi la monnaie de sa pièce et m'assurant, sans rival importun, la jouissance et de la chambre et des plaisirs de la nuit.

Cependant, toute la séquelle des marmitons et des locataires tombe sur le malheureux : l'un, avec une broche encore chargée de viandes fumantes, esquisse une attaque contre ses yeux ; l'autre, avec un croc emprunté au garde-manger, prend ses dispositions pour la bataille ; mais surtout une vieille chassieuse, ceinte d'un torchon horriblement sale et chaussée de sabots dépareillés, arrive en traînant par la chaîne un dogue d'une taille effrayante et se met à l'exciter contre Eumolpe. Ce dernier se tirait de tous ces périls à grand renfort de coups de chandelier.

XCVI. OU EUMOLPE, TRAHİ PAR SES AMIS, EST SAUVÉ PAR
UN GÉRANT AMATEUR DE BELLES-LETTRES

Nous voyions tout par le trou dans la porte qu'Eumolpe avait fait tout à l'heure en arrachant la poignée. J'applaudissais aux coups qu'il recevait. Mais Giton, toujours compatissant, était d'avis d'ouvrir et de nous porter au secours de notre compagnon en péril. Ma colère n'était pas calmée et je ne pus retenir ma main ; je gratifiai le petit malheureux d'un coup de poing, bien serré et pointu, sur la tête. Il s'assit en pleurant sur le lit.

Quant à moi, j'appliquai au trou de la porte tantôt un œil, tantôt l'autre ; je me réjouissais de la mésaventure de mon commensal, je m'en repaissais, quand survint Bargate, le gérant de l'immeuble (1). Il avait quitté son souper et s'était fait transporter en litière sur le champ de bataille, car il avait les pieds malades.

D'une voix rageuse et dure, il pérorait longuement contre les arsouilles et les vagabonds, quand, apercevant Eumolpe : « O le plus exquis de nos poètes, s'écria-t-il, vous étiez donc là ? Et tous ces coquins d'esclaves ne s'enfuient pas au plus vite ! Et ils osent lever la main sur vous ? » ' Puis, lui parlant à l'oreille : ' « Ma maîtresse, ' lui dit-il plus bas ', me la fait à la pose. Si vous êtes mon ami, faites donc une bonne satire sur elle pour la dresser un peu. »

XCVII. RENTRÉE D'ASCYLTE FLANQUÉ D'UN CRIEUR PUBLIC
ET D'UN SERGENT DE VILLE

Tandis qu'Eumolpe était en conférence secrète avec Bargate, entre dans le cabaret un crieur public suivi d'un

(1) Peut-être faut-il comprendre : l'intendant du quartier ou le commissaire de police.

sergent de ville (1) et d'un tas de badauds ; secouant une torche qui répandait plus de fumée que de lumière, il lut cette annonce :

Un jeune homme a été perdu aux bains ; 16 ans environ, cheveux frisés, délicat, d'extérieur agréable. Mille écus de récompense à qui le ramènera ou mettra sur ses traces.

Non loin du crieur se tenait Ascyllte, vêtu d'une robe bigarrée (2), portant dans un plat d'argent la récompense promise.

J'ordonnai à Giton de se fourrer bien vite sous le lit et d'entortiller ses pieds et ses mains aux sangles qui supportaient le matelas : tel jadis Ulysse accroché sous le ventre du béliet, tel mon jeune ami, étendu sous le grabat, pourrait échapper aux mains de nos persécuteurs. Giton ne se le fit pas répéter deux fois : en un clin d'œil il passa si bien les mains dans les sangles qu'Ulysse aurait dû s'avouer vaincu. Quant à moi, pour écarter tout soupçon, j'étendis mes vêtements sur le lit, et, m'y couchant, j'y imprimai la forme d'un homme de ma taille.

Cependant Ascyllte, après avoir exploré toutes les chambres avec l'huissier du crieur, arriva devant ma porte. Il conçut d'autant plus d'espoir qu'il la trouva plus soigneusement verrouillée. Mais le valet du crieur, en insinuant sa hache dans la fente, fit sauter les serrures. Je me jetai aux genoux d'Ascyllte, et par le souvenir de notre amitié et des misères supportées en commun, je le suppliai de me laisser voir seulement une dernière fois mon petit

(1) Il ne faut pas confondre les valets de ville, *servi publici*, avec les licteurs. On les appelait aussi *viatores*. Ils étaient au service des magistrats, dont ils faisaient les courses et exécutaient les ordres.

(2) Ceux qui faisaient un acte public, nous apprend le code Théodosien, devaient revêtir une robe de diverses couleurs.

ami. Bien plus, pour que mes feintes prières soient prises au sérieux : « Je sais, Ascylte, m'écriai-je, que tu es venu ici pour me tuer ; pourquoi, sans cela, ces haches ? Satisfais donc ta colère : je tends la tête ; verse ce sang que, sous prétexte de poursuites en justice, tu n'aspirez qu'à répandre. »

Ascylte repousse ce soupçon et proteste qu'il n'a d'autre but que de rattraper son fugitif, qu'il ne demande la mort de personne, encore moins d'un suppliant, et encore bien moins de celui que, même après cette fatale altercation, il tenait encore pour son ami le plus cher.

XCVIII. OU EUMOLPE DÉDAIGNE, MAGNANIME, UNE SUPERBE
OCCASION DE SE VENGER

Mais le valet de ville agissait moins mollement : ayant pris une canne au mastroquet, il fouillait tous les coins et recoins de la muraille. Giton évitait les coups et, retenant sa respiration tant qu'il pouvait, touchait de son nez les punaises du matelas. ' Eux sortis ', Eumolpe entre aussitôt, car la porte brisée de la chambre n'arrêtait plus personne, et, s'écrie en se frottant les mains : « J'ai gagné mille écus ! Je vais courir après le crieur et, par une trahison que tu n'as pas volée, lui révéler que Giton est entre tes mains. »

Je me jette à ses pieds, le suppliant de ne pas achever des malheureux déjà à moitié morts. Il reste inexorable. « Vous auriez raison, lui dis-je alors, de provoquer cet esclandre si seulement vous pouviez montrer celui que vous prétendez livrer. Mais le petit a profité du désordre pour fuir et je ne sais pas moi-même où il est passé. Je

vous en supplie, Eumolpe, retrouvez-le, quand même ce serait pour le rendre à Ascytte. »

Il commençait à me croire quand Giton, ne pouvant plus retenir son souffle, éternua par trois fois de telle sorte que tout le lit en fut ébranlé. Eumolpe se retourne : « A tes souhaits, Giton ! » s'écrie-t-il et, soulevant le matelas, il découvre un Ulysse tellement mal en point qu'un Cyclope, même mourant de faim, l'eût épargné. Puis se tournant vers moi : « Ah, c'est ainsi, brigand ! Pris la main dans le sac, tu avais l'audace de nier l'évidence. Et pourtant, s'il n'était pas un dieu, arbitre des choses humaines, dont la justice a arraché cet éternuement révélateur au petit, dupe de tes belles paroles, je serais à courir tous les cabarets pour le trouver. »

Mais Giton, beaucoup plus insinuant que moi, commença par panser avec des toiles d'araignée trempées dans l'huile la blessure qu'Eumolpe s'était faite à la tête, lui ôta sa robe déchirée qu'il remplaça par son propre mantelet et, le sentant déjà un peu radouci, en guise de calmant, l'accabla de ses baisers. « Nous voilà, lui dit-il, bon père chéri, sous ta sauvegarde. Si tu aimes un peu ton petit Giton, commence par le sauver. Plût au Ciel que le feu ennemi me consumât tout seul ! Plût au Ciel que la mer en furie m'engloutît ! Car c'est moi qui suis l'unique sujet, la seule cause de tous vos affreux démêlés. Si je meurs, voilà les ennemis réconciliés ! »

‘ Eumolpe, touché de mes maux et de ceux de Giton, mais surtout gardant le souvenir de ses gentilleses, finit par nous dire : « Vous n'êtes que des imbéciles ; avec tout le mérite que vous avez, vous pourriez être heureux, au lieu que vous battez la dèche et que vous passez votre temps à vous créer vous-mêmes à vous-mêmes, chaque jour, de nouveaux soucis et de nouveaux tourments. ’

XCIX. OU EUMOLPE, APRÈS UNE PROFESSION DE FOI
ÉPICURIENNE, PARDONNE A ENCOLPE

« Pour moi, toujours et partout, j'ai vécu chaque jour comme si le soleil qui se lève était le dernier dont j'aie à jouir : ' j'ai donc vécu tranquille. Si vous voulez m'imiter, écarterez tout ceci. Cet Ascylte vous poursuit. Fuyez-le. Je suis sur le point de partir pour un pays lointain, suivez-moi. Je m'embarquerai comme passager sur un navire qui partira sans doute la nuit prochaine ; j'y suis parfaitement connu et nous y serons reçus par faveur. »

Le conseil me parut sage et utile : il m'arrachait aux persécutions d'Ascylte ; il me promettait une vie plus heureuse. Vaincu par la générosité d'Eumolpe, j'étais navré de l'avoir mal jugé et maltraité, et je me repentai amèrement de cette maudite jalousie, cause de tant de maux.' Tout en larmes, je le suppliai de me rendre son amitié : « Celui qui aime, lui dis-je, n'est pas maître de cette furieuse passion, mais je ferai tous mes efforts pour ne rien dire et ne rien faire désormais qui puisse vous déplaire. Bannissez donc, en vrai maître ès lettres, tous ces mauvais souvenirs comme une lèpre disparue sans laisser de cicatrices. La neige tient plus longtemps dans les terrains incultes et raboteux, mais sur le sol ameubli qu'a dompté la charrue, elle fond en un clin d'œil comme une gelée blanche. Telle la colère dans les cœurs : elle obsède un esprit grossier, elle effleure à peine une âme cultivée. »

— Pour ne pas te contredire, dit Eumolpe, c'est en t'embrassant que je clos l'incident. Et maintenant, pour que tout marche bien, faites vos paquets et suivez-moi, ou, si vous préférez, marchez devant. »

Il parlait encore quand, ouvrant la porte avec fracas, un marin à la barbe hirsute parut sur le seuil. « Vous tardez, dit-il, Eumolpe, comme si vous ne saviez pas que ça presse. »

Aussitôt nous nous levons tous. Eumolpe, réveillant son valet, qui dormait depuis longtemps, lui ordonne de partir avec nos bagages. Quant à Giton et moi, nous faisons un paquet de tout ce qui nous reste, et, après avoir adoré les astres protecteurs de la navigation (1), nous montons sur le navire.

C. OU ENCOLPE ET GITON FONT UNE FACHEUSE RENCONTRE

‘ Nous choisîmes une place écartée près de la chambre de poupe, et comme le jour n’était pas encore levé, Eumolpe s’endormit. Mais ni Giton, ni moi, ne pûmes goûter un instant de sommeil. Soucieux, je réfléchissais que je venais d’admettre dans mon intimité Eumolpe, rival bien plus dangereux qu’Ascylte, et cela me tourmentait fort. C’est par la raison que je surmontai mon chagrin’ : « Il t’est pénible, me disais-je, que cet enfant plaise à un autre (2). Mais dans ce que la nature a créé de meilleur, qu’y a-t-il qui ne soit commun à tous ? Le soleil luit pour tous. La lune, avec son cortège innombrable d’étoiles, guide la bête sauvage elle-même cherchant pâture. Que peut-on trouver de plus beau que les eaux ? Cependant elles coulent pour tout le monde. Et l’amour seul serait une propriété

(1) Les marins et les passagers, avant de s’embarquer, invoquaient Castor et Pollux.

(2) Cette méditation ornée de lieux communs pourrait bien être la parodie de quelque roman, de quelque poème ou encore de quelque exercice d’école.

dont on ne pourrait s'emparer sans vol au lieu d'un don gratuit de la nature !

« Et pourtant, nous n'apprécions un bien que si les autres nous l'envient... Un seul rival, et vieux par-dessus la marché, ce n'est pas bien grave. Même s'il tente de faire quelque chose, il perdra haleine avant d'arriver au but de ses désirs. » Devant l'invraisemblance d'une telle tentative, mes appréhensions se calmèrent et, me couvrant la tête de mon manteau, je fis semblant de dormir.

Mais, tout à coup, comme si la Fortune avait à cœur de venir à bout de ma constance, j'entendis, dans la chambre de poupe, une voix qui se plaignait : « C'est donc ainsi qu'il m'a trompé, ce perfide ! » Ce timbre masculin, déjà familier à mon oreille, me fit tressaillir d'épouvante. Une voix de femme où l'on sentait la même indignation répondit avec emportement : « Si quelque dieu bienveillant faisait tomber ce Giton sous ma patte, il verrait comme je le recevrais ! »

Ces sons familiers, mais inattendus, nous glacèrent à tous deux le sang dans les veines. Pour moi, comme obsédé par un épouvantable cauchemar, je restai longtemps sans parole. Enfin, d'une main tremblante, je tirai Eumolpe, déjà endormi, par le pan de son habit : « Je vous en prie, mon père, à qui est donc ce navire ? ou quels passagers porte-t-il ? Pourriez-vous me le dire ? » Réveillé brusquement, il le prit de travers : « C'était bien la peine, s'écria-t-il, que tu nous cherches tout à l'heure la place la plus tranquille sur le pont, pour nous empêcher ensuite de dormir ! Tu seras bien avancé quand je t'aurai dit que le patron de ce vaisseau est Lycas de Tarente, qui conduit dans cette ville une voyageuse nommée Tryphène. »

CI. OU LES TROIS AMIS DÉLIBÈRENT

Je restai abasourdi de ce coup de foudre. J'en tremblais positivement et, tendant la gorge comme une victime : « Cette fois, Fortune, m'écriai-je, tu m'as vaincu ! » Quant à Giton, tombant dans mes bras, il s'évanouit. Une abondante sueur nous remit un peu d'aplomb. Alors je me jetai aux genoux d'Eumolpe : « Aie pitié, lui dis-je, de mourants : au nom de nos communes amours, de cet enfant, aide-nous à en finir. La mort approche qui, si tu n'y mets pas obstacle, sera accueillie par nous comme un bienfait. »

Interloqué par tant de violence, Eumolpe commence par jurer ses grands dieux qu'il ne sait pas ce qui se passe et que, pour sa part, il ne nous a tendu aucun piège : « C'est en toute simplicité et en toute bonne foi, dit-il, que je vous ai conduits sur ce navire, où j'avais retenu ma place depuis longtemps. Quelles embûches pouvez-vous bien craindre et quel peut être ce nouvel Annibal qui navigue avec nous ? Lycas de Tarente, homme fort honorable, à la fois capitaine et propriétaire de ce navire, possesseur également de quelques terres, et qui conduit à Tarente une cargaison d'esclaves destinés à la vente. Voilà le cyclope, voilà l'affreux pirate auquel nous devons notre passage. Et avec lui voyage Tryphène, la plus belle des femmes, qui court le monde pour son plaisir. — Ce sont précisément, répondit Giton, les gens que nous fuyons. » Et aussitôt il expose à Eumolpe, fort perplexe, pourquoi ils nous détestent et quel péril nous menace.

Ne sachant qu'en penser et fort agité lui-même, le

poète opine pour que chacun expose son avis (1) : « Supposez, dit-il, que nous voilà dans l'autre de Polyphème. Il faut chercher une porte de sortie, à moins que nous ne préférions nous jeter à la mer, ce qui nous délivrerait de tout souci.

— Non, dit Giton, persuadez au pilote, moyennant finances, bien entendu, qu'il relâche dans quelque port ; affirmez-lui que votre frère, qui ne peut supporter la mer, est à toute extrémité. Il vous sera facile de colorer ce mensonge par vos larmes et par le trouble de votre visage : ainsi, ému de pitié, il se laissera fléchir.

— Ce n'est pas possible, répondit Eumolpe : d'abord les grands navires ont de la peine à entrer dans les ports et, du reste, il est invraisemblable que la santé se perde en si peu de temps. Songez enfin que peut-être Lycas, par politesse, demandera à voir le malade. Penses-tu que ce soit un bien bon calcul d'attirer nous-mêmes ce capitaine que vous fuyez ? Mais suppose que le navire puisse s'écarter de sa route et que Lycas ne vienne pas tourner autour du lit des malades, comment pourrions-nous sortir du navire sans nous montrer aux yeux de tous ? Passerons-nous la tête couverte ou nue ? Si nous nous couvrons (2), qui donc ne voudra serrer la main à des malades ? Et rester tête nue, qu'est-ce autre chose que de courir nous-mêmes à notre perte ?

(1) La longue délibération qui suit est une spirituelle parodie du *suasoria*, des discussions d'école ingénieuses, subtiles, à la mode sous l'Empire.

(2) Nous avons déjà vu que chez les anciens c'était une inconvenance de se montrer en public avec la tête couverte : cela passait pour un signe de mollesse. On voit ici qu'au contraire les malades se couvraient la tête tant pour se préserver de l'air que pour indiquer à tous l'état de leur santé.

CII. SUITE DE LA DÉLIBÉRATION

« C'est donc l'audace, m'écriai-je à mon tour, qui reste notre seul refuge : descendons dans la barque en nous laissant glisser le long du câble, coupons-le, et, pour le reste, confions-nous à la fortune. Quant à Eumolpe, je n'entends pas l'associer à nos périls. A quoi bon entraîner un innocent dans des dangers où il n'a rien à faire. Trop content, si le hasard favorise notre fuite.

— Cet avis, répondit Eumolpe, serait plein de prudence s'il avait la moindre chance d'aboutir. Croyez-vous filer sans qu'on s'en aperçoive ? Et, en tout cas, comment échapper au pilote qui, toujours en éveil, épie la nuit les mouvements des astres eux-mêmes ? En admettant même qu'il s'endorme, il faudrait au moins fuir par un autre côté que celui où il se tient : or c'est par la poupe, à côté même du gouvernail, qu'il nous faut descendre, puisque c'est là qu'est attaché le câble qui retient la barque. Du reste, et je m'étonne, Encolpe, que tu n'y aies pas songé, il y a un matelot qui, jour et nuit, est perpétuellement de garde dans la barque ; il n'y a que deux moyens de s'en débarrasser : ou le tuer, ou le jeter à l'eau de vive force. Cela vous paraît-il possible ? Interrogez votre courage. Car, en ce qui concerne ma collaboration, je ne reculerai devant aucun péril, à condition qu'il apporte quelque espérance de salut. Et je ne pense pas que vous non plus vous teniez à perdre la vie de gaieté de cœur.

« Voyez donc si ceci ne vous conviendrait pas : je vais vous mettre dans deux des peaux. Bien ficelés parmi mes vêtements, entre des courroies, je vous ferai passer pour des bagages. Je ne laisserai qu'une petite fente par où vous pourrez respirer et prendre quelque nourriture. Je

déclarerai ensuite que pendant la nuit mes deux esclaves, redoutant un châtiment encore plus dur, se sont jetés à la mer. Et quand nous serons dans un port, je vous ferai débarquer comme des bagages sans que personne soupçonne rien.

— Très bien, dis-je, vous voulez donc nous attacher comme des souches que leur ventre ne gêne jamais, et qui n'éprouvent jamais le besoin d'éternuer ni de ronfler. Est-ce parce qu'une ruse de ce genre m'a réussi déjà une fois ? Mais supposez que nous puissions rester ainsi liés un jour entier. Si le calme ou les vents contraires nous retiennent en mer, qu'allons-nous devenir ? Même les habits trop longtemps en paquets finissent par être rongés par la moisissure ; les papiers mis en liasse changent eux aussi de forme. Comment deux jeunes gens, peu faits à ce genre de fatigue, vont-ils supporter de rester immobiles comme des statues dans des langes et des liens ?

« Il faut donc chercher notre salut dans une autre voie. Voici ce que je viens de trouver. Réfléchissez-y. Eumolpe, en sa qualité de lettré, a toujours de l'encre avec lui. Servons-nous-en pour changer de couleur des pieds à la tête. Passant pour des esclaves éthiopiens, nous serons à vos ordres, trop heureux d'éviter ainsi le châtiment qui nous menace, et, par ce changement de couleur, nous échapperons à nos ennemis.

— Et pourquoi pas nous circoncire, dit Giton, afin que nous passions pour juifs, ou nous couper les oreilles pour ressembler à des Arabes, ou nous barbouiller la face de craie dans l'espoir que la Gaule nous considérera comme ses enfants (1) ? Comme s'il suffisait de changer la couleur pour changer la figure ; comme s'il ne fallait pas, pour

(1) Allusion au teint très blanc des Gaulois.

que le mensonge tienne debout, que tout soit d'accord. Admettons que la drogue dont nous teindrons notre figure dure assez longtemps ; supposons qu'aucune goutte d'eau ne viendra faire tache sur notre corps, que nos habits n'absorberont point d'encre, ce qui arrive fréquemment, même quand on n'y met pas de gomme (1), pourrions-nous nous faire des lèvres hideusement gonflées, passer nos cheveux au fer à friser, nous tatouer le visage, nous courber les jambes en cerceau, marcher sur les talons, avoir une barbe à leur mode ? Cette couleur artificielle salit le corps sans le changer. Écoutez plutôt ce que m'inspire le désespoir : attachons nos robes autour de nos têtes et jetons-nous dans la mer.

CIII. FIN DE LA DÉLIBÉRATION : ENCOLPE ET GITON ENTIÈREMENT RASÉS

« J'en appelle aux dieux et aux hommes, s'écria Eumolpe, votre vie ne finira pas si vilainement. Faites plutôt ce que vais vous dire : mon domestique, comme vous l'avez pu voir par son rasoir, est barbier de son métier ; il va vous raser complètement non seulement la tête, mais aussi les sourcils (2). Je passerai derrière lui pour marquer adroitement vos fronts d'une inscription pour vous être enfuis. Ces stigmates détourneront les soupçons de ceux qui vous cherchent et déguiseront votre physionomie sous un voile d'infamie.

(1) Pour empêcher le papier de boire l'encre, on mêlait à celle-ci une espèce de gomme nommée *ferumen*, qui la rendait gluante, comme Giton l'explique ici.

(2) Les esclaves avaient la tête rasée, mais on ne rasait les sourcils qu'aux criminels et aux esclaves fugitifs, qu'on marquait aussi au front de la lettre F (fugitif).



POLYÉNOS EN PRIÈRE DEVANT
LE TEMPLE DE PRIAPE.

(Sauvé, inv.)

‘ L’avis nous parut bon ’ et nous le mîmes immédiatement à exécution. Nous nous approchons donc sans bruit du bord du vaisseau et nous livrons notre tête au barbier, ainsi que nos sourcils. Puis Eumolpe nous garnit le front de lettres énormes, et, d’une main généreuse, nous trace sur toute la figure la marque des fugitifs.

Mais un des voyageurs qui, penché sur le flanc du navire, soulageait son estomac barbouillé par le mal de mer, aperçut au clair de lune notre barbier vaquant à ses fonctions à cette heure indue. Il maudit ce funeste présage, car ce n’est qu’à la dernière extrémité que les marins font vœu de sacrifier leur chevelure, puis retourna se jeter sur son lit. Nous fîmes semblant de ne pas entendre ses invectives : ressaisis par notre tristesse et observant un silence prudent, nous passâmes le reste de la nuit dans un sommeil agité.

‘ Le lendemain, dès qu’Eumolpe sut Tryphène debout, il entra dans la chambre de Lycas. Il fut question d’abord de l’heureux voyage que promettait un si beau temps. Puis Lycas se tournant vers Tryphène, lui dit : ’

CIV. LA VENGEANCE DE PRIAPE : LE SONGE RÉVÉLATEUR

« Priape (1) m’est apparu pendant mon sommeil et m’a dit : « Cet Encolpe que tu cherches, sache que je l’ai « conduit moi-même sur ton navire. » Tryphène se récria : « C’est à croire que nous aurions couché ensemble. Car, à moi aussi, cette statue de Neptune que j’avais remarquée sous le péristyle du temple de Baïes m’est apparue et m’a dit : « C’est sur le navire de Lycas que tu retrouveras Giton. »

— Ainsi vous saurez, répliqua Eumolpe, quel grand

(1) Encore une vengeance de Priape.

homme était cet Épicure qui, par des arguments si séduisants, a montré la vanité de toutes ces sottises.

' Ces songes qui se jouent de notre intelligence, leurs fantômes insaisissables
Ne viennent pas des sanctuaires des dieux, de l'éther, demeure des bienheureux :
Chacun se les crée à lui-même. Car, lorsque le sommeil nous couche,
Que la fatigue paralyse nos membres, notre esprit joue sans contre-poids :
Tout ce que nous a montré la lumière du jour reparaît dans la nuit. Celui qui abat
Les citadelles par la guerre et déchaine les flammes sur les villes infortunées
Ne voit qu'armes, troupes en déroute, et funérailles de rois,
Et plaines qu'inonde le sang, coulant à flots.
Ceux qui font métier de plaider ne rêvent que code, place publique
Et tremblent devant le tribunal qu'évoque leur imagination,
L'avare enfouit ses richesses et, en creusant, trouve un nouveau trésor.
Le chasseur bat les bois avec ses chiens. Le marin qui se voit périr
Arrache aux ondes son navire en perdition on s'y accroche désespéré.
La courtisane écrit à son amant. La femme infidèle donne de l'argent au sien.
Et le chien, en dormant, aboie sur la piste du lièvre.
Pendant le temps du sommeil, les malheureux souffrent encore de leurs blessures. '

Cependant Lycas, après avoir fait le nécessaire pour expliquer le songe de Tryphène : « Qui nous empêche, dit-il, de visiter le navire, pour ne pas sembler faire fi des avertissemments du ciel ? »

Là-dessus, celui qui avait surpris nos manœuvres nocturnes, un certain Hésus, arrive et s'écrie : « Quels sont donc ces individus qui se faisaient raser cette nuit au clair de la lune ? C'est, par Hercule, d'un bien fâcheux exemple. On m'a toujours dit que sur un navire il n'était permis à personne de se couper les ongles ni les cheveux, sauf quand les vents agitent les vagues. »

CV. ENCOLPE ET GITON DÉCOUVERTS PAR LEURS ENNEMIS

Profondément troublé par ces paroles, Lycas se mit en colère. « Ainsi, dit-il, quelqu'un s'est coupé les cheveux sur ce navire, et cela en pleine nuit ? Qu'on amène

ici même les coupables, au plus vite, afin que je sache par quel sang je dois purifier ce navire.

— C'est par mon ordre que cela s'est fait, dit Eumolpe : devant faire route avec eux, j'ai voulu m'assurer des auspices favorables. Tous deux coupables, ils portaient en punition de longues chevelures malpropres ; pour ne pas paraître faire de ce navire une prison, j'ai fait nettoyer ces deux misérables : ainsi, du reste, les lettres dont ils sont marqués n'étant plus cachées par leurs cheveux, tout le monde pourra les lire. Entre autres fredaines, ils mangaient chez leur amie commune mon bon argent : c'est là que je les ai pincés, la nuit dernière, encore tout saturés de vin et de parfums. Bref, ils fleurent encore les débris de mon patrimoine.

En suite de ce discours, pour apaiser la divinité tutélaire du navire (1), Lycas nous condamna chacun à quatre-vingts coups de garcette. Et cela ne traîna pas : les matelots, furieux, se ruent sur nous avec des cordes et se mettent en devoir d'apaiser, par notre sang vil, leur divinité tutélaire. Pour moi, je digérai les trois premiers coups avec une grandeur d'âme toute spartiate ; mais Giton, dès le premier, se mit à crier de telle sorte que Tryphène eut les oreilles remplies de ces accents d'une voix bien connue. Non seulement elle en fut tout émue, mais toutes ses servantes aussi, attirées par ces sons familiers, volent au secours du martyr.

Déjà l'admirable beauté de Giton avait désarmé les

(1) Il a déjà été question d'une purification au chapitre précédent, à propos du songe de Tryphène : il s'agissait alors d'apaiser Apollon, qui était apparu en rêve à Tryphène et qu'on supposait en conséquence irrité. Ici la purification est destinée à apaiser la *tutela*, c'est-à-dire la divinité *patronne* du navire, celle dont la figure était sculptée à la proue, qu'Encolpe et Giton avaient pu indisposer en se faisant couper les cheveux.

matelots que, sans parler, il suppliait du regard, quand les femmes s'écrièrent en chœur : « C'est Giton, c'est Giton ! Arrêtez-vous, barbares ; c'est Giton, madame, secourez-le ! » Tryphène prête à ces cris une oreille docile et, du reste, convaincue d'avance, vole à la hâte vers l'enfant.

Lycas m'avait très bien reconnu, comme si lui aussi avait entendu ma voix. Il accourt à son tour : il ne regarda ni mes mains ni ma figure, mais sa vue se fixa immédiatement sur mon braquemart que, de sa main officieuse, il soupesa, et aussitôt : « Bonjour, dit-il, Encolpe ! » Et l'on s'étonnera que la nourrice d'Ulysse ait trouvé à vingt ans de distance la cicatrice signe de sa noble origine, alors que cet habile homme, sans se laisser dérouter par mon déguisement, alla, avec tant de perspicacité, tout droit au signalement authentique de son fugitif.

Tryphène versait des torrents de larmes, s'apitoyait sur notre sort : elle croyait, en effet, que les marques imprimées sur nos fronts étaient vraies, et elle se mit à nous demander tout bas dans quelle prison nous avions été jetés comme vagabonds et quel bourreau avait été assez cruels pour nous infliger ce supplice. « Vous méritez bien un châtiment, dit-elle, vous qui m'avez fui, dédaignant les bienfaits dont vous comblait mon amour. »

CVI. ENCOLPE ET GITON VONT-ILS ENFIN EXPIER LEURS FORFAITS ?

Transporté de colère, Lycas éclata : « Pauvre femme, dit-il, comment pouvez-vous être assez simple pour croire ces lettres marquées au fer chaud ! Plût au Ciel que les marques qui souillent leurs fronts fussent véritables. Ce serait pour nous une suprême consolation. Mais en

cherche encore à nous tromper par toute cette comédie, et cette inscription postiche n'est qu'un nouveau moyen de se moquer de nous. »

Tryphène inclinait vers l'indulgence, toute heureuse de n'avoir pas perdu tout à fait le dispensateur de ses plaisirs, mais Lycas se souvenait que je l'avais fait cocu et n'avait pas encore digéré toutes les injures qu'il lui avait fallu subir sous le portique d'Hercule. Aussi, le visage tout enflammé, s'écriait-il : « Ne le voyez-vous pas, Tryphène, voici la preuve que les dieux immortels se mêlent des choses humaines ; ce sont eux qui, sans qu'ils s'en doutent, ont conduit ces deux scélérats sur notre navire et qui, en nous envoyant deux songes semblables, nous ont avertis de ce qu'ils avaient fait. Maintenant, voyez s'il nous est permis de pardonner à des coupables que la divinité elle-même nous envoie pour être punis. Pour ma part, je ne suis pas cruel, mais je craindrais, en n'infligeant pas le châtiment, de l'attirer sur moi. »

Ce discours superstitieux changea les dispositions de Tryphène : elle déclara ne pas s'opposer à notre supplice et même souscrire de grand cœur à une si juste vengeance. Elle dit à Lycas qu'elle n'avait pas subi de moindres outrages que lui, elle dont la dignité, l'honneur avaient été jetés en pâture à la populace.

Lycas, voyant Tryphène d'accord avec lui pour se venger, donna des ordres pour nous infliger de nouveaux supplices. Dès qu'Eumolpe le comprit, il tâcha de les adoucir par ces paroles :

CVII. PLAIDOYER D'EUMOLPE EN FAVEUR
DE SES DEUX AMIS (1)

« Ces malheureux, dont la perte assurera votre vengeance, implorent, ô Lycas, votre clémence et m'ont choisi, comme ne vous étant pas inconnu, pour remplir cet office. Ils m'ont prié de les réconcilier avec d'anciens amis.

« Ne croyez pas que c'est le hasard seul qui a conduit ces jeunes gens dans vos parages : le premier soin de tout passager, c'est de savoir aux soins de qui il confie son existence. Laissez fléchir votre colère que doit adoucir la satisfaction reçue, et souffrez que des hommes libres se rendent sans dommage où ils veulent aller.

« Un maître cruel et implacable lui-même oublie sa cruauté dès que le repentir a ramené l'esclave fugitif. Épargnons aussi un ennemi qui se rend à merci. Que demandez-vous, que voulez-vous de plus ? Vous avez devant vous deux suppliants : des jeunes gens aimables, bien nés, et, ce qui a encore plus d'importance, ayant vécu jadis dans votre intimité.

« Certes, s'ils avaient subtilisé votre argent, si par une trahison ils avaient abusé de votre confiance, vous auriez de quoi déjà vous rassasier de vengeance avec la peine qui leur a été infligée : vous les voyez sur leurs fronts, ces marques de servitude ; nés libres, ils se sont volontairement infligé ces stigmates qui les mettent désormais hors la loi. »

Lycas interrompt ce plaidoyer : « Ne confondons pas les questions, dit-il, et jugeons-les chacune à sa juste

(1) C'est fort probablement une parodie.

mesure. En premier lieu, s'ils sont venus volontairement à mon bord, pourquoi donc se sont-ils dépouillés de leurs chevelures ? Quiconque déguise ses traits se prépare à tromper, non à faire amende honorable.

« Ensuite si, par vos bons offices, ils cherchaient à rentrer en grâce, pourquoi faisiez-vous tout pour cacher ceux dont vous aviez pris la défense ? D'où il résulte que c'est par hasard que ces deux scélérats sont tombés dans nos filets et que vous avez alors cherché comment les soustraire aux transports de notre ressentiment. Pour nous intimider, vous les proclamez libres et de bonne famille. Prenez garde que cet argument dans lequel vous placez votre confiance ne se retourne contre vous.

« Et que doivent faire ceux qui ont été trompés quand ce sont les coupables eux-mêmes qui réclament un châtiment ?

« Mais, dites-vous, ils ont été nos amis. Ils n'en méritent que de pires supplices. Car celui qui fait du tort à des inconnus commet un crime ; celui qui trompe ses amis ne vaut guère mieux qu'un parricide. »

Eumolpe rétorqua une argumentation si excessive : « Je le vois bien, dit-il, ce qui fait le plus de tort à ces malheureux jeunes gens, c'est de s'être coupé les cheveux pendant la nuit. Vous en concluez qu'ils sont tombés ici par hasard et qu'ils n'y sont pas venus volontairement. Je voudrais que la vérité parvienne aussi clairement à vos oreilles que, dans la réalité, les choses se sont passées simplement. Ils voulaient, avant de s'embarquer, décharger leurs têtes d'un poids gênant et superflu, mais le vent, en se levant trop tôt, ne leur laissa pas le temps de s'acquitter de ce soin. Ils ignoraient complètement qu'il y eût quelque importance à entreprendre ici ou là ce qu'ils avaient décidé de faire : ils ne connaissaient en effet ni ce présage, ni les lois de la navigation. »

— Qu'avaient-ils besoin, répondit Lycas, de se raser comme des suppliants ? A moins que, peut-être, étant chauve on ne soit plus digne de compassion ? Mais à quoi bon perdre mon temps à chercher la vérité par intermédiaire. Qu'as-tu à dire, brigand ? Quelle salamandre (1) t'a fait tomber les sourcils ? A quel dieu as-tu voué ta chevelure ? Mais réponds-moi donc, poison ! »

CVIII. BATAILLE

Je me taisais, glacé par la crainte du supplice et, en présence de l'évidence, je ne trouvais rien à dire. Tout troublé et confus de ma laideur, il me semblait qu'avec mon crâne indécentement nu et mes sourcils aussi absents que les cheveux je ne pouvais rien faire et rien dire que de ridicule.

Mais quand on passa une éponge sur mon visage baigné de larmes et que l'encre délayée me couvrit toute la figure, confondant tous les traits tracés sur ma face en un même nuage de suie, ma colère se changea en fureur.

Cependant, Eumolpe déclare qu'il ne permettra à personne d'humilier, contre tout droit, deux hommes libres, et il repousse les menaces de nos persécuteurs non seulement de la voix mais du geste. Son valet lui prête main-forte, ainsi qu'un ou deux passagers, mais qui, dans leur faiblesse, nous apportaient plutôt un réconfort qu'une aide véritable dans cette querelle. Pour moi, dédaignant de me défendre, je menaçais de mes ongles les yeux de Tryphène, déclarant à haute et intelligible voix que j'allais faire usage de ma force si cette garce, qui seule sur

(1) Les anciens croyaient que le sang et la salive de cet animal avaient la propriété de faire tomber le poil.

ce navire méritait une correction, ne laissait pas Giton tranquille.

Mon audace eut le don de redoubler la fureur de Lycas, indigné que j'oublie ma propre défense pour ne s'occuper que de celle d'un autre. Tryphène fut non moins vexée par mes outrages. Son exaspération divise en deux camps toute la foule qui encombre le pont : d'un côté, le barbier d'Eumolpe, armé lui-même d'un rasoir, nous distribue ses autres outils ; de l'autre, les esclaves de Tryphène retroussent leurs manches. Rien ne manque à ce branle-bas, pas même les cris des servantes de Tryphène.

Seul le pilote déclare qu'il va abandonner la direction du navire, à moins que ne cesse cette folie soulevée par la rage de quelques vauriens. Son intervention n'arrive pas à calmer la fureur des gens qui luttaien^t les uns pour leur vengeance, les autres pour leur vie ; de part et d'autre, de nombreux combattants tombent à demi morts ; plus nombreux encore sont ceux qui, couverts de sang et de blessures, se retirent, comme on dit, du combat, sans que, des deux côtés, la fureur diminue.

Alors Giton, intrépide, approche le rasoir de son membre viril, menaçant de couper la cause de tant de maux. Aussitôt Tryphène s'élève contre un si grand crime et avoue qu'elle fait grâce. Quant à moi, j'avais plusieurs fois porté le rasoir à ma gorge sans avoir, du reste, plus envie de me tuer que Giton de faire ce qu'il disait. Cependant il jouait son rôle plus hardiment que moi, sachant avoir en main ce rasoir avec lequel il s'était déjà coupé la gorge.

Les deux armées étaient toujours en présence et paraissaient ne pas devoir s'en tenir à une guerre d'escarmouches, quand le pilote obtint à grand'peine que, faisant office de héraut, Tryphène négocie une trêve. Ayant donné sa parole et reçu la nôtre, suivant l'antique usage, elle

avance pour parlementer avec nous, en nous présentant un rameau d'olivier (1) emprunté à la divinité tutélaire du navire et s'écrie :

Quelle fureur a remplacé la paix par le choc des armes ?
 Quel est le crime de mes mains ? Le Troyen ennemi
 N'entraîne pas, sur ce vaisseau, l'épouse de l'Atride trompé,
 Médée, dans sa fureur, ne se sert pas du sang de son frère pour retarder la poursuite de son
 Non, ce sont là les effets d'un amour dédaigné. Hélas ! ma mort [père.
 Au milieu de ces flots, qui donc de vous la réclame les armes à la main ?
 A qui une seule mort ne suffit-elle pas ? Ne soyez pas plus cruels que la mer
 Et à ses flots déchainés n'ajoutez pas encore des flots de sang.

CIX. TRAITÉ DE PAIX : CLAUSES

Ce discours, que Tryphène prononça d'une voix tremblante d'émotion, suspendit les hostilités, et les deux trouppes, ramenées à des sentiments plus pacifiques, acceptèrent une suspension d'armes. Eumolpe, en sa qualité de chef, profite de ce mouvement de repentir et, non sans avoir dit son fait à Lycas, dresse un traité d'alliance ainsi libellé :

« Vous, Tryphène, consentez loyalement à oublier tous les griefs que vous pouvez avoir contre Giton, à ne pas lui reprocher le mal qu'il vous a pu faire jusqu'à ce jour, à ne pas en tirer vengeance et à renoncer à le poursuivre de quelque manière que ce soit : c'est-à-dire que vous n'exigerez rien de lui malgré lui, ni caresses, ni baisers, ni coït, sous peine d'avoir à lui verser chaque fois une indemnité de cent deniers comptant.

« Et, de même, vous, Lycas, promettez loyalement

(1) Parodie de l'*Enéide*, VIII, 115-116. Les vers qui suivent sont également une parodie du style épique où l'on croit retrouver des réminiscences de Virgile.

de ne pas vous permettre de paroles malsonnantes contre Encolpe, de ne pas lui faire la tête, de ne pas chercher à le surprendre au lit la nuit, et de lui payer, en cas de défaillance, deux cents deniers comptant pour chaque convention aux présentes conventions. »

Le traité ayant été conclu dans ces termes, nous mettons bas les armes ; et de peur que, malgré les serments, il ne subsistât dans nos cœurs quelque levain de haine, nous effaçons le passé dans un échange de baisers.

A la demande générale, nos discordes sont oubliées ; une table servie, apportée sur le champ de bataille, cimente la réconciliation dans la gaieté. Tout le vaisseau ne retentit plus que de nos chants et, comme un calme subit avait arrêté notre marche, les uns, avec des crocs, harponnent les poissons qui sautent hors de l'eau, les autres, d'un hameçon trompeur, arrachent à leur élément d'autres poissons qui vainement se débattent.

Mais voici que, sur nos antennes, des oiseaux de mer viennent se poser ; armé d'une claie en roseau, un amateur habile arrive à les atteindre ; retenus aux baguettes enduites de glu, ils se laissent prendre à la main (1). L'air emporte leur duvet qui voltige : leurs plumes, plus lourdes, tombent à la mer et tournent dans l'écume au gré des flots.

Déjà Lycas et moi commençons à nous raccommoder, déjà Tryphène provoquait Giton en lui jetant au nez le fond de son verre, quand Eumolpe, également pris de vin, voulut faire un discours sur les chauves et les teigneux ; enfin, fatigué lui-même de ses fades plaisanteries, il revint à sa chère poésie et nous débita cette sorte d'élégie sur la perte des cheveux :

(1) C'étaient des roseaux articulés de manière à pouvoir s'allonger plus ou moins : une des extrémités de l'appareil, terminé par deux manches, était entre les mains du chasseur, l'autre portait un gluaux.

Ce qui, seul, met la beauté dans son lustre, ces cheveux sont tombés.
 Cette parure de printemps, le sombre hiver l'a emportée.
 Maintenant privées de cette ombre, les tempes font triste mine.
 Et l'aire brûlée rit de voir son chaume emporté.
 O perfide nature des Dieux ! Les premiers sujets de joie,
 Que vous nous donnez dans la vie, so it aussi les premiers que vous nous ravissez.
 Malheureux, naguère, tu étais fier de ta toison,
 Plus beau que Phébus, que la sœur de Phébus.
 Maintenant, mieux rasé qu'un miroir ou que le champignon
 Arrondi du jardin, qu'engendre une averse,
 Tu fuis, tu crains les filles moqueuses.
 Afin que tu saches bien combien vite arrive la mort,
 Apprends que déjà une partie de ton chef a péri (1).

CX. HONTE ET DÉTRESSE D'ENCOLPE

Il allait continuer, semblait-il, et dire de plus grosses sottises encore, quand une servante de Tryphène, entraînant Giton à l'intérieur du navire, couvre sa tête nue d'une perruque de sa maîtresse. Puis, tirant d'une boîte une paire de sourcils, elle les colle si habilement aux endroits rasés que mon jeune ami recouvre du coup toute sa beauté. Tryphène retrouvait son Giton ; émue jusqu'aux larmes, elle l'embrasse de nouveau, et cette fois de tout cœur.

Je n'étais pas moins enchanté de voir le visage de l'enfant restitué dans son ancien éclat. Cependant, je me cachais le plus possible le visage. Je comprenais que la marque d'infamie traditionnelle ne me mettait pas dans un beau jour, puisque Lycas lui-même dédaignait de m'adresser la parole.

Mais cette même servante vint au secours de ma détresse ;

Par une simple pression, l'appareil s'allongeait et le gluaau allait joindre l'oiseau.

(1) Ces vers ingénieux, ainsi que ceux du chapitre 93 sur le luxe, sont peut-être les meilleurs de l'ouvrage, bien supérieurs à coup sûr aux deux grands poèmes d'Eumolpe.

elle me tira à part et me para d'une perruque non moins belle ; mon visage y gagna même un éclat plus piquant, car la perruque était blonde.

Cependant, Eumolpe, notre protecteur dans le danger et l'auteur de la réconciliation, craignant que, si la conversation languissait, notre gaité ne tombât, s'en prit à la légèreté des femmes, promptes à s'enflammer, plus promptes à oublier leurs amants. « Il n'y a pas, prétendait-il, de femme, si sérieuse qu'elle soit, qu'un nouvel amour ne puisse porter aux dernières fureurs. Je n'ai pas besoin pour le prouver de recourir aux tragédies anciennes, ou de vous citer des noms tristement célèbres dans le passé. Si vous voulez bien m'entendre, il me suffira d'alléguer un fait dont j'ai été moi-même le témoin. » Aussitôt, tout le monde se tourne vers lui et prête à son récit une oreille attentive. Il commença donc ainsi :

CXI. LA MATRONE D'ÉPHÈSE (1)

« Une dame d'Éphèse s'était acquis une telle réputation de chasteté que, des pays voisins, les femmes venaient la voir comme une curiosité. Cette dame donc, ayant perdu son mari, ne se contenta pas, comme tout le monde, de suivre l'enterrement, les cheveux épars, ou de frapper, devant la foule assemblée, sa poitrine nue, elle voulut accompagner le défunt jusque dans la tombe, garder son corps dans le caveau où, suivant la coutume grecque, on l'avait déposé, et y passer ses jours et ses nuits à le pleurer.

(1) On retrouve un conte semblable chez beaucoup de peuples. Voir Abel de Rémusat, *Contes chinois* : « La matrone du pays de Soung. » Il a été maintes fois traduit ou imité, notamment par Saint-Evremond, Bussy-Rabutin et La Fontaine.

« Son affliction était telle qu'elle était résolue à se laisser mourir de faim. Parents ni amis n'y purent rien. Les magistrats eux-mêmes durent se retirer sans avoir mieux réussi. Pleurée déjà de tous comme un modèle de constance, elle avait passé cinq jours sans manger. Une servante fidèle assistait la veuve inconsolable et, tout en mêlant ses larmes aux siennes, ranimait la lampe placée dans le caveau chaque fois qu'elle baissait.

« On ne parlait pas d'autre chose dans la ville, et tous les hommes étaient d'accord pour glorifier cet exemple unique de vraie chasteté et d'amour sincère, quand le gouverneur de la province fit mettre en croix quelques voleurs tout près de l'édicule, où, toute à son deuil récent, la matrone pleurait sur un autre cadavre.

« La nuit suivante, le soldat qui gardait les croix de peur que quelqu'un ne vînt enlever les corps pour les ensevelir, vit une lumière qui, au milieu de ces sombres monuments, semblait briller d'un éclat plus vif, et entendit des gémissements de deuil.

« Cédant à la curiosité qui tourmente tout homme au monde, il voulut savoir qui était l'auteur ou quelle était la cause de ces phénomènes. Il descend donc dans le caveau et, tombant sur une femme de toute beauté, tout d'abord il s'arrête, l'esprit troublé d'histoires de fantômes, comme en présence d'une apparition surnaturelle ; mais bientôt, remarquant un cadavre étendu, les larmes de la femme, les marques de ses ongles sur son visage, il pensa, ce qui était vrai, qu'il avait affaire à une veuve incapable de se consoler de la perte de son époux (1).

« Il alla donc chercher son modeste souper, essaya de parler raison ; il remontra à la belle éplorée qu'elle avait

(1) Ce qui suit est peut-être une parodie des amours d'Énée et de Didon, autre veuve inconsolable et pourtant consolée.

tort de s'obstiner dans une douleur stérile, que tous ses gémissements ne serviraient à rien, que la même fin nous attendait tous, et aussi, hélas ! le même domicile. Bref, il lui tint tous les discours propres à guérir un cœur ulcéré. Mais elle, choquée qu'un étranger osât la consoler, se déchire le sein de plus belle, s'arrache les cheveux et les jette à poignées sur le corps de celui qu'elle pleure.

« Le soldat, sans se décourager, insiste de nouveau pour qu'elle prenne au moins quelque nourriture, tant et si bien que la servante, tentée sans doute par l'odeur du vin, et cédant à une instance si obligeante, tendit la première vers le souper sa main vaincue. Aussitôt restaurée, elle se mit à son tour en devoir de battre en brèche l'opiniâtreté de sa maîtresse : « A quoi vous sert-il, dit-elle, de vous laisser mourir de faim, de vous ensevelir toute vive, et, avant la date fixée par les destins, de livrer à l'Achéron une âme qu'il ne réclame pas encore ?

Croyez-vous que, dans leur sépulture, cendres ou mânes, les morts se soucient encore de nos
[pleurs ? (1).

« Ne voulez-vous pas revenir à la vie ? Ne voulez-vous pas, écartant ces chimères dont se nourrit trop facilement un cœur de femme, jouir de la lumière du jour tant que vous le pourrez ? La vue de ce corps glacé devrait suffire à vous convaincre combien la vie est chose précieuse. »

« On n'écoute pas impunément une voix amie qui vous exhorte à prendre de la nourriture et à vivre ; la veuve, exténuée par un jeûne de plusieurs jours, laisse enfin vaincre son opiniâtreté ; avec non moins d'avidité que sa servante, elle se garnit l'estomac. Mais elle avait cédé la dernière.

(1) Virgile, *Enéide*, IV, 34.

CXII. FIN DE LA MATRONE

« Chacun sait quel nouveau besoin s'impose à l'homme aussitôt rassasié. Les mêmes moyens de persuasion par lesquels il avait obtenu que la matrone consente à vivre, le soldat en usa pour faire le siège de sa vertu. Encore jeune, il n'était dépourvu ni de beauté, ni d'éloquence. La chaste veuve s'en était aperçue. Du reste, la servante plaidait la cause du soldat et ne se lassait pas de dire :

... Pourquoi lutter contre l'amour,
Et ne voyez-vous pas en quels lieux se consume votre beauté (1) ?

« A quoi bon vous faire languir ? Il y eut une autre partie de sa personne que la pauvre femme ne sut pas mieux défendre que son estomac, et le soldat triomphant put enregistrer un second succès.

« Donc ils couchèrent ensemble, et non seulement cette nuit même, qui fut celle de leurs noces, mais le lendemain et encore le jour suivant, non sans avoir eu soin de fermer la porte du caveau, de sorte que, si quelque parent ou ami était venu au tombeau, il eût certainement pensé que la trop fidèle épouse avait fini par expirer sur le cadavre de son mari.

« Quant au soldat, enchanté par la beauté de sa maîtresse et le mystère de l'aventure, il achetait, suivant ses modestes moyens, tout ce qu'il pouvait trouver de bon, et sitôt la nuit venue le portait dans le tombeau. C'est pourquoi les parents d'un des suppliciés, voyant que la

(1) Comme celui cité un peu plus haut, ces vers sont empruntés à Virgile : au livre IV de l'*Enéide*, pp. 38 et 39, Anne, conseillant à Didon de ne pas repousser Énée, lui rappelle dans quel pays barbare elle se trouve : *Nec venit in mentem, quorum consederis arvis.*

surveillance se relâchait, le détachèrent pendant la nuit pour lui rendre les derniers devoirs.

« Mais le soldat coupable d'avoir abandonné son poste, quand il vit le lendemain une croix dégarnie de son cadavre, terrifié par la crainte du supplice, alla trouver la veuve pour lui raconter ce qui se passait : « Je n'attendrai pas, dit-il, la sentence du juge et, avec cette épée, je ferai moi-même justice de ma négligence. Je ne vous demande qu'une chose : réservez ici une place à celui qui meurt pour vous ; ainsi dans ce même tombeau viendront finir deux tristes destinées : celle de votre époux et celle de votre ami. »

« Mais cette femme non moins pitoyable que chaste : « Les dieux, dit-elle, ne permettront pas que j'assiste coup sur coup aux funérailles des deux hommes que j'ai le plus aimés ; mieux vaut encore mettre le mort en croix que d'être cause du meurtre du vivant. »

« Conformément à ce beau discours, elle ordonne à son amant de tirer son mari du cercueil et de l'aller clouer à la croix vacante. Le soldat s'empressa de suivre le conseil ingénieux de cette femme prudente, et, le lendemain, toute Éphèse se demandait comment diable ce mort avait bien pu s'y prendre pour aller se mettre en croix. »

CXIII. ENCOLPE EN BUTTE AUX ASSAUTS ET DE LYCAS
ET DE TRYPHÈNE PAR LA FAUTE D'UNE PERRUQUE

Cette histoire fit beaucoup rire les matelots. Quant à Tryphène, elle cachait sa rougeur (1) en penchant amoureuxment son visage sur le cou de Giton. Lycas, lui, ne

(1) Tryphène ne semble pourtant guère gênée par la pudeur ; sans doute a-t-elle été mêlée jadis à quelque aventure du même genre.

riaient pas, mais secouant une tête indignée : « Si le gouverneur, dit-il, avait été juste, il eût fait reporter dans son tombeau cet honnête bourgeois et mettre la femme en croix. »

Sans aucun doute, c'étaient son lit souillé par moi et son navire si bien mis au pillage dans notre fuite audacieuse qui lui trottaient encore par la tête. Mais les termes du traité ne l'autorisaient pas à se souvenir, et, du reste, l'hilarité générale ne lui permettait pas de donner libre cours à sa colère.

De son côté Tryphène, toujours couchée dans les bras de Giton, tantôt couvrait son sein de baisers, tantôt rajustait les boucles de sa chevelure d'emprunt.

Quant à moi, j'étais profondément triste : j'assistais, la mort dans l'âme, à leur raccommodement ; j'en perdais le boire et le manger et je ne savais que les foudroyer de regards obliques et farouches. Chaque baiser, chaque caresse, tout ce qu'enfin imaginait une femme dévergondée me blessait au cœur. Et je ne savais si j'en voulais davantage à ce garçon de me souffler ma maîtresse, ou à cette amie qui me débauchait mon mignon. Spectacle pénible à mes yeux et plus odieux que ma captivité passée.

Pour comble, Tryphène évitait de me parler, à moi son ami, son amant jadis si cher. Giton ne me jugeait pas digne qu'il bût, suivant l'usage, à ma santé et, ce qui eût été le moins, ne daignait pas même m'adresser une parole banale ; il craignait, je crois, au moment où il rentrait en grâce, de rouvrir une cicatrice encore mal fermée.

Je ne pouvais retenir les larmes que m'arrachait la douleur, et les gémissements que je m'efforçais de dissimuler sous des soupirs m'étouffaient presque.

‘ Tandis que je me désolais, grâce sans doute au charme artificiel que me prêtait ma perruque blonde, Lycas se

sentit pris d'un renouveau d'amour pour moi. Il me relaquait avec des yeux assassins ' et fit même des tentatives pour être admis au temple de l'amour, moins, il est vrai, en maître qui fronce le sourcil qu'en amant qui implore une faveur. ' Mais en vain. Enfin, repoussé sur toute la ligne il changea son amour en fureur et se préparait à m'extorquer de force les faveurs que je lui refusais, quand Tryphène, entrant inopinément, fut témoin de sa paillardise. Décontenancé, il se rajuste et s'enfuit.

Ce spectacle ralluma les désirs de Tryphène : « A quoi rime, dit-elle, le geste effronté de Lycas ? » Elle me força à parler. Mon récit l'enflamma encore davantage et, se remémorant enfin notre vieille intimité, elle tenta de me ramener aux voluptés anciennes. Mais moi, fatigué de ces plaisirs qui s'offraient, je l'envoyai promener avec ses cajoleries.

Alors la passion contrariée la rend furieuse ; elle me provoque par ses embrassements pleins d'abandon et me presse sur son cœur avec une telle brutalité que je laissai échapper un cri. Une des servantes, accourue au bruit, n'eut aucun mal à se figurer que j'étais en train d'arracher à sa maîtresse la faveur que je venais précisément de lui refuser et, se jetant sur nous, elle rompit notre étreinte.

Tryphène, ainsi repoussée et exaspérée par son désir rentré, me repousse durement, et, après m'avoir accablé de menaces, court trouver Lycas pour l'exciter encore davantage contre moi et pour aviser avec lui aux moyens de tirer de moi une vengeance commune.

Il faut vous dire, maintenant, qu'au temps où j'étais en faveur auprès de sa maîtresse, j'étais déjà fort bien vu de cette servante : elle avait donc sur le cœur de m'avoir ainsi pincé avec Tryphène et pleurait toutes les larmes de

son cœur. Je lui demandai instamment quelle était la cause de sa douleur. ' Après s'être fait quelque temps prier elle éclata : « Si vous avez encore du sang propre dans les veines, vous ne ferez plus aucun cas de cette peau ; si vous êtes un homme ' vous plaquerez cette salope. ' »

Toute cette salade m'embêtait fortement, mais ce que je craignais le plus, c'est qu'Eumolpe ne s'aperçût de ce qui se passait. Ce blagueur incorrigible n'avait plus qu'à se mettre en tête de venger par une satire mes prétendus affronts ! ' Son zèle aveugle n'eût pas manqué de me couvrir d'un ridicule éclatant, et cette idée seule me faisait trembler.

Pendant que je me creusais la tête pour trouver le moyen de tout laisser ignorer à Eumolpe, le voilà qui entre tout à coup, n'ignorant déjà plus rien de ce qui s'était passé. Tryphène, en effet, avait tout raconté à Giton et avait cherché à prendre aux dépens du frère, une revanche de mes dédains, ce qui avait mis Eumolpe dans une rage épouvantable, et ce d'autant plus que tout ce dévergondage constituait une violation éclatante du traité signé.

Dès qu'il m'aperçut, le vieillard, après avoir plaint mon triste sort, me mit en demeure de lui expliquer comment les choses s'étaient passées. Je ne pus que lui avouer carrément les hardiesses obscènes de Lycas et les élans dévergondés de Tryphène, attendu qu'il les connaissait déjà. Mon témoignage entendu ', il jure en termes formels ' qu'il va nous venger certainement et que les dieux sont trop justes pour que tant de crimes restent impunis '.

CXIV. TEMPÊTE (1)

Pendant cette conversation, la mer devient mauvaise et des nuages, accourus de tous les coins de l'horizon, obstruent la lumière du jour. Les matelots affairés courent chacun à son poste pour soustraire les voiles aux coups de la tempête. Mais le vent, trop changeant, poussait les flots dans tous les sens et le pilote ne savait plus quelle direction prendre. Tantôt le vent nous jetait sur la Sicile, tantôt l'Aquilon qui règne en maître sur les côtes d'Italie tournait ici puis là notre navire, jouet de sa fureur. Et, chose plus dangereuse que toutes les rafales, subitement des ténèbres si épaisses étouffèrent le jour que le pilote ne voyait même plus la proue de son navire.

Mais, miracle ! quand la tempête battit son plein, voilà Lycas, suant la peur, qui, tendant vers moi des mains suppliantes, s'écrie : « Encolpe, viens à notre aide dans ce péril extrême ! Rends-moi, rends au navire le voile et le sistre d'Isis. Je t'en supplie, sois pitoyable, toi qui au fond as un bon cœur. »

Mais un coup de vent le jette à la mer criant encore ; il reparaît ; enfin le tourbillon l'entraîne et il s'engloutit dans le gouffre béant.

A la hâte, quelques esclaves fidèles entraînent Tryphène, la jettent dans la barque avec le meilleur de son bagage et la sauvent ainsi d'une mort imminente.

Quant à moi, penché sur Giton, je m'écriai en pleurant :

(1) Les principaux traits de cette tempête sont empruntés aux chants I, III et V de l'*Enéide* : « Tout au plus une intention très générale de parodie se traduit-elle par une certaine enflure du style ; mais le morceau paraît en somme traité avec soin comme un thème d'école. » Collignon, *Et. sur Pétrone*, p. 126.

« Oui, notre amour méritait que les dieux nous unissent dans un même trépas, mais la fortune cruelle ne nous accorde pas cette consolation. Vois les flots qui renversent le navire, vois cette mer irritée qui va rompre notre étreinte. Si donc tu as aimé vraiment ton Encolpe, donne-lui un baiser, pendant qu'il en est encore temps. Ravissons cette suprême joie à la mort qui nous guette. »

Aussitôt Giton ôte sa robe, et s'enveloppant dans ma tunique, offre sa tête à mes baisers, et craignant que, même ainsi enlacés, les flots jaloux ne viennent nous séparer, il nous lie ensemble avec sa ceinture. « S'il ne nous reste pas d'autre recours, nous sommes certains du moins, dit-il, que la mer nous portera longtemps ensemble ; peut-être même, pitoyable, nous accordera-t-elle d'échouer tous deux au même rivage : alors quelque passant, obéissant à une banale pitié, nous ensevelira sous un seul tas de pierres, ou, tout au moins, les flots irrités nous recouvriront d'un sable oublieux. »

Je laisse Giton nouer ces liens suprêmes, et, comme déjà couché sur le lit funéraire, j'attends une mort que je ne crains déjà plus.

Cependant, la tempête achève l'œuvre imposée par le destin et disperse tous les agrès du vaisseau : mâts, gouvernail, câbles, rames, tout est emporté ; il ne reste qu'une masse grossière et informe qui s'en va, errant au gré des flots. Montés sur de petites barques, des pêcheurs accourent au butin. Mais quand ils virent que nous étions plusieurs et résolus à défendre notre bien, ils firent taire leur féroce rapacité pour nous offrir aide et secours.

CXV. OU EUMOLPE FAIT DES VERS ET OU ON ENTERRE LYCAS

Mais nous entendons un murmure bizarre, comme un rugissement de fauve cherchant à sortir de sa cage, qui semblait provenir de dessous la chambre du pilote. Courant au bruit, nous tombons sur Eumolpe, assis, en train de couvrir de ses vers un immense parchemin.

Nous nous extasions de le trouver, à deux doigts de la mort, faisant encore des vers ; nous l'arrachons de là malgré ses protestations et l'engageons à reprendre son bon sens. Mais furieux d'être dérangé, il éclate : « Laissez-moi finir ce passage : mon poème tire à sa fin ! »

Je m'empare de cet enragé, je prie Giton de me donner un coup de main pour m'aider à traîner à terre le poète toujours hurlant. Cette opération menée à bonne fin, nous nous réfugions, le cœur serré, dans une cabane de pêcheurs, et après nous être restaurés tant bien que mal avec des vivres gâtés par l'eau de mer, nous y passons la plus triste des nuits.

Le lendemain, tandis que nous tenions conseil pour savoir où diriger nos pas, j'aperçois tout à coup un corps humain qui, soulevé par un léger remous, était porté vers le rivage. Tout triste, je m'arrête et je me mets, les yeux humides, à songer combien la mer méritait peu de confiance : « Voici un homme, m'écriai-je, que peut-être en quelque coin du monde son épouse attend tranquillement ; peut-être laisse-t-il des fils qui ignorent son naufrage ou un père qui au départ reçut son dernier baiser. Voilà bien les projets des humains, voilà où aboutissent nos châteaux en Espagne ! Voyez ce malheureux. Ne dirait-on pas qu'il nage (1) ? »

(1) *Natare* a un double sens : nager, flotter, au sens propre et, au figuré : flotter dans ses résolutions, être indécis. Pétrone joue sur

Je croyais encore pleurer sur quelque inconnu, lorsque les flots poussent à la côte un cadavre nullement défiguré et je reconnais celui qui peu auparavant était encore le terrible, l'implacable Lycas, maintenant étendu presque sous nos pieds.

Je ne pus retenir mes larmes, et, me frappant plusieurs fois la poitrine : « Qu'est devenue maintenant ta colère ? m'écriai-je. Et ces mouvements aveugles dont tu n'étais pas le maître ? Maintenant, te voilà livré aux poissons et aux fauves, toi qui, il y a si peu de temps, te montrais si fier de ta puissance : de tout ce grand vaisseau il ne t'est pas resté une planche pour te sauver dans le naufrage. Et maintenant allez, mortels, remplissez vos cœurs de grands projets ! Allez, avec toutes vos ruses, et disposez d'avance, pour des milliers d'années, de vos richesses acquises par la fraude ! Lui aussi supputait hier les revenus de ses domaines. Bien plus : il avait fixé dans son esprit quel jour il rentrerait dans son pays. Grands dieux ! que le voilà loin de compte !

« Mais, pour les mortels, la mer n'est pas seule à se montrer perfide. Ce soldat se fie à ses armes, qui le trahissent ; l'autre, qui adressait ses vœux à ses dieux domestiques, périt écrasé sous la ruine de ses pénates ; ce dernier, tombant de son char, rend l'âme en râlant. Ce gourmand s'étrangle en mangeant, mais son voisin, trop frugal, se tue à force d'abstinence. Tout bien compté, il n'y a que naufrages dans la vie.

« Mais, dit-on, celui qui périt en mer est privé de sépulture. Hé ! qu'importe comment disparaît un corps péris-

cette double signification, et on pourrait traduire à peu près ainsi ce trait ironique : « Pauvre humanité ! quels êtres flottants vous faites ! » ou, en employant un synonyme : « Pauvre humanité, quel plongeon ! » Collignon, *Pétrone en France*, 1905, p. 188.

sable, par le feu, par les flots ou par le temps ? Quoi qu'on fasse, il faut bien qu'à la fin tout arrive au même point. Les bêtes déchireront votre corps ? Vaut-il donc mieux finir par le feu ? N'est-ce pas précisément la peine que nous trouvons la plus dure, quand nous sommes mécontents d'un esclave ? Quelle est donc notre folie de tout faire pour qu'aucune partie de nous-mêmes ne reste en sépulture, quand c'est le destin qui seul en décide sans nous consulter ? »

‘ Malgré ces belles considérations, nous ne manquâmes pas de rendre les derniers devoirs au cadavre de Lycas ’. Il fût brûlé sur le bûcher dressé par les mains de ses ennemis, tandis qu'Eumolpe, les yeux perdus, cherchait l'inspiration pour lui faire une épitaphe.

CXVI. CROTONE ET LES COUREURS D'HÉRITAGES

Après lui avoir rendu, de bien bon cœur, les derniers devoirs, nous voilà partis dans la direction convenue et, bientôt après, tout suants, nous parvenons au sommet d'une montagne d'où nous découvrons une ville sur une hauteur toute proche. Marchant au hasard, nous en ignorions le nom. Un paysan quelconque nous apprend que c'était Crotone, ville très ancienne et jadis la première d'Italie.

Nous le questionnons avec soin sur les habitants de cette cité célèbre et sur le genre d'affaires dont ils s'occupaient surtout depuis que des guerres trop fréquentes avaient ruiné leur puissance. « O mes hôtes, dit-il, si vous êtes des négociants, changez vos plans et cherchez un autre gagne-pain. Mais si, hommes d'une sorte moins vulgaire, vous êtes capables de soutenir un mensonge per-

pétuel, vous courez tout droit à la fortune. Car dans cette ville les lettres ne sont pas en honneur, on ne fait aucun cas de l'éloquence ; la tempérance et les bonnes mœurs n'y assurent ni estime, ni profit, mais, sachez-le bien, tous les hommes que vous rencontrerez se divisent en deux partis. Ils captent des testaments ou ils en font.

« Là, personne n'a d'enfants : quiconque en effet a des héritiers n'est admis ni aux festins, ni aux spectacles, mais, privé de tous les agréments de l'existence, il est relégué avec la crapule, tandis que ceux qui n'ont jamais pris femme et qui n'ont pas de proches parents parviennent aux plus hautes dignités : eux seuls ont des talents militaires ; eux seuls ont du courage ; eux seuls sont vertueux. Cette ville vous paraîtra une de ces campagnes ravagées par la peste, où l'on ne voit que cadavres déchirés et corbeaux qui les déchirent. »

CXVII. PLAN DE CAMPAGNE

Eumolpe, toujours avisé, n'eut aucune peine à s'assimiler ces notions nouvelles et nous avoua que cette manière de s'enrichir n'était pas pour lui déplaire. Je crus d'abord que, par une fantaisie de poète, le vieillard voulait plaisanter, mais il déclara : « Plût au Ciel que je dispose d'un plus ample outillage, je veux dire d'habits plus élégants, pour donner plus de poids à mes mensonges. Certes, j'enverrais bien vite promener cette besace et je vous conduirais tout droit aux plus brillantes destinées. »

Je lui promis immédiatement, pourvu qu'il me mît de moitié dans sa volerie, tout ce qu'il voudrait : la robe d'Isis et tout le butin que nous avions fait dans le pillage de la villa de Lycurgue : car la mère des dieux ne saurait

manquer de nous procurer tout l'argent dont nous aurons besoin pour le moment ! « Eh bien ! répondit Eumolpe, hâtons-nous donc de faire le plan de notre comédie. Si l'affaire vous plaît, je jouerai le rôle du maître. »

Aucun de nous ne fut tenté de blâmer une aventure où, après tout, nous n'avions rien à perdre. Aussi, pour établir cette fourberie sur une entente solide et durable, jurâmes-nous entre les mains d'Eumolpe de nous laisser brûler, emprisonner, bâtonner, massacrer, et de faire toutes les autres choses qu'il pourrait nous ordonner, comme des gladiateurs légalement engagés qui, par un serment sacré, se sont livrés corps et âme à leur maître.

Cette formalité réglée, transformés désormais en esclaves, nous saluons notre nouveau maître. Nous convenons également qu'Eumolpe vient de perdre un fils, jeune homme fort éloquent et qui donnait les plus grandes espérances, qu'à la suite de ce deuil il avait quitté son pays pour ne plus voir les clients et les amis de son fils, ou son tombeau, cause quotidienne de nouvelles larmes pour ce vieillard infortuné, qu'à toutes ces causes d'affliction s'était ajouté un naufrage dans lequel il avait perdu deux millions de sesterces. Sans doute cette perte le touchait moins que celle de ses serviteurs, qui ne lui permettait pas de vivre suivant son rang, car il avait en Afrique trente millions de sesterces en terres ou en dépôts en banque, et le nombre des esclaves dispersés sur ses domaines de Numidie était si grand qu'ils auraient suffi pour prendre Carthage.

Conformément à ce plan, nous conseillons à Eumolpe de tousser beaucoup, comme s'il était faible de poitrine, de témoigner en public un grand dégoût pour tous les aliments, de ne parler que d'or et d'argent et de se plaindre de la stérilité des terres et de l'incertitude de leurs revenus. Il devait en outre s'occuper chaque jour de ses comptes et

retoucher à chaque instant à son testament ; pour que rien ne manquât à la comédie, chaque fois qu'il aurait à appeler l'un de nous, il feindrait de prendre un nom pour un autre pour que tout le monde fût bien convaincu qu'il se souvenait encore des serviteurs qu'il n'avait pas amenés avec lui.

Tout cela bien réglé, après avoir prié les dieux pour notre prompt et complet succès, nous nous mettons en route. Mais Giton succombait sous un fardeau inaccoutumé, et Corax, le valet à gages d'Eumolpe, pestant contre son métier, posait à chaque instant nos bagages en nous maudissant de marcher si vite et nous promettait qu'il allait ou les jeter ou s'enfuir avec.

« Me prenez-vous, disait-il, pour une bête de somme ou pour un navire de transport ? Vous m'avez engagé pour faire le service d'un homme, non d'un cheval, et je suis aussi libre que vous, bien que mon père m'ait laissé dans la misère. » Non content de ces invectives, il levait de temps en temps la jambe et remplissait l'air d'un bruit obscène en même temps que d'une odeur suffocante. Giton riait de son insolence et à chaque pet répondait en écho.

CXVIII. OU EUMOLPE DISSERTE SUR L'ESSENCE DE LA POÉSIE

Mais Eumolpe en revenait toujours à sa marotte : « Nombreuses, dit-il, jeunes gens, sont les victimes de la poésie : dès qu'on est parvenu à mettre un vers sur pied et à renfermer dans le tissu des mots un sens un peu délicat, on se croit du coup au sommet de l'Hélicon. C'est ainsi que des avocats expérimentés, las des luttes du barreau, ont cherché fréquemment un refuge dans la paisible poésie comme dans un port d'accès plus facile, se

figurant qu'il est plus simple de construire un poème qu'un plaidoyer constellé de petits traits scintillants.

« Mais un esprit un peu généreux ne se flatte pas : une intelligence ne peut ni concevoir, ni mettre au jour une œuvre que par de longues études : tel un sol qui ne doit sa fécondité qu'aux inondations du fleuve. Il faut avant tout se garder de toute vulgarité dans les termes et choisir des mots éloignés du langage populaire. Ainsi l'on suit le précepte d'Horace :

Je hais, j'écarte le profane vulgaire.

« Ensuite il faut se garder de mettre en relief une pensée brillante qui ne fait plus corps avec l'ensemble du morceau : il faut, au contraire, que tout dans les vers forme un même tissu, brillant d'une même couleur. J'en prends à témoin Homère et les lyriques grecs, et notre Virgile, et Horace qui composait avec autant de soin que de bonheur. Tous les autres ou n'ont pas vu la vraie voie qui mène à la poésie ou l'ont trouvée trop rude et ont craint de s'y engager.

« Quiconque, par exemple, touchera à ce grand sujet de la guerre civile, s'il n'est pas nourri de lettres, succombera sous le poids du sujet. Il ne s'agit pas, en effet, de renfermer dans les vers tout le récit des événements, soin dont les historiens s'acquittent infiniment mieux ; mais par des détours imprévus, par l'intervention des dieux, par un torrent irrésistible de pensées vraiment épiques, il faut que le génie s'avance d'une marche rapide et libre et que l'œuvre apparaisse plutôt comme l'oracle mystérieux d'un esprit égaré dans le rêve que comme un récit fidèle appuyé sur des témoignages solides. Voyez si ce désordre passionné vous plaît, bien que je n'aie pas

encore mis la dernière main aux vers que je vais vous dire (1) :

CXIX. LA GUERRE CIVILE, POÈME

Déjà le Romain victorieux était maître de tout l'univers,
 Maître partout où courent la mer, les terres, les deux astres du jour et de la nuit,
 Et il n'était pas rassasié. Les océans que chargent les lourdes carènes
 Déjà il les avait parcourus. S'il y avait au bout du monde quelque rive perdue,
 S'il existait quelque terre d'où tirer l'or fauve,
 Elle lui était ennemie : ses destins étaient mûrs pour ces guerres sans gloire
 Où l'on ne cherche que le profit. C'est qu'un bonheur connu de tous
 N'avait plus d'attraits, que les plaisirs à la portée du commun paraissaient fades.
 Le soldat appréciait la pourpre d'Assyrie ; et l'éclat du diamant
 Poursuivi dans le sol indien luttait sur ses épaules, avec celui de la pourpre.
 D'ici arrivaient les laines rares des Numides, de là les précieuses étoffes des Sires ;
 Pour nos parfums, la nation des Arabes dépouillait ses champs.
 Mais voici d'autres désastres, de nouvelles blessures à la paix meurtrière !
 On va chercher aux forêts du Maure le fauve ; jusqu'au fond de l'Ammon
 L'Afrique est fuyée : afin que la bête, précieuse par sa dent cruelle,
 Ne manque pas à nos massacres. On charge sur nos vaisseaux, dépaycé et frémissant,
 Le tigre qui, rampant, est traîné dans une cage dorée,
 Pour qu'il boive, aux applaudissements du peuple, le sang humain.
 Hélas ! j'ai honte de parler et de publier des destins mortels :
 A la mode des Perses, à des jeunes gens à peine formés
 On ravit la virilité, et leurs organes mutilés par le fer
 On les sacrifie à l'Amour : il faut que la fuite rapide du temps
 Suspende le cours de leurs ans en se laissant arracher un délai :
 Chez eux, la nature se cherche et ne se trouve pas. Et ils plaisent à tous,
 Ces prostitués traînant nonchalamment un corps sans nerfs,
 Avec leurs longs cheveux tombant, et tous ces vêtements aux noms même inconnus,
 Toutes choses dont raffolent nos contemporains.

Mais voici qu'arrachée du fin fond de l'Afrique

On nous expose, avec toutes ses taches qui imitent l'or,
 Une table en citronnier avec des troupeaux d'esclaves et de brillantes draperies de pourpre !
 Là est la cause de bien des ruines ; ces planches étrangères et parées d'une fausse noblesse,
 La foule ensevelie dans l'ivresse les entoure ; et tout ce qu'il y a de bon

(1) Par leurs qualités et leurs défauts, ces vers se révèlent de la même main que la *Prise de Troie*. Seulement, tandis que dans ce dernier morceau il semble « qu'il ait voulu *lucaniser* Virgile, dans le *De bello civili* il s'efforcera de *virgilianiser* Lucain ». (Collignon, *Et. sur Pétrone*, p. 141.) L'auteur a surtout cherché la concision. Il a écrit sur un mètre tragique un fragment d'épopée. Nous sommes donc encore en présence d'une sorte de gageure littéraire.

Sur la terre, c'est là que le soldat vagabond l'accumule par la force des armes.
 On raffine sur la bouche. Le scare arraché à la mer de Sicile
 Est traîné vivant jusque sur nos tables, et, ravies
 Aux rives du Lucrin, les huitres figurent sur nos menues,
 Pour réveiller l'appétit à force de dépense. Déjà les rives du Phase
 Sont veuves d'oiseaux et sur ses bords muets seul
 Le souffle du vent murmure parmi le feuillage désert.
 Au champ de Mars ce n'est pas une moindre folie : les citoyens achetés
 Changent leur suffrage suivant le gain et les promesses bruyantes.
 Vénal est le peuple, vénale l'assemblée du Sénat,
 La laveur est à l'encan. Aux vieillards même la courageuse indépendance
 Manque ; la puissance romaine domptée par l'argent répandu
 Et la majesté même du peuple roi, corrompt par l'or, est ruinée.
 Caton vaincu est repoussé par le peuple qui n'est guère fier
 De cette victoire : il a honte d'avoir volé les faisceaux à Caton.
 Car — honte au peuple romain ! Mœurs de décadence ! —
 Ce n'était pas un homme qui subissait un échec, mais la puissance de Rome
 En même temps que son honneur. C'est pourquoi Rome était si bien perdue
 Que, mise par elle-même au pillage, elle était livrée à ses propres citoyens comme une proie
 En outre, la plèbe prise dans un double gouffre [sans défense.
 Était rongée par la plaie de l'usure et par le besoin d'argent.
 Pas une maison de solide, pas un corps sur lequel ne pèse quelque charge,
 Mais une sorte de corruption germant au plus secret des moelles
 Se répand dans tous les membres, furieuse de soucis aboyants,
 Alors les armes ont du charme pour les malheureux et les aises perdues par la prodigalité
 Vont se retrouver dans le sang : l'indigent put impunément être audacieux.
 Rome, vautreée dans cette fange, plongée dans cette torpeur,
 Quels moyens pouvaient efficacement la réveiller,
 Sinon les fureurs de la guerre et les passions que soulevaient les armes.

CXX. SUITE DU POÈME

La Fortune avait élevé trois chefs, que tous trois écrasa
 Sous le poids des armes, mais diversement, la funèbre Enyo
 Crassus est pour le Parthe, le grand Pompée git au rivage libyque,
 Jules arrose de son sang l'ingrate Rome,
 Et comme si la terre avait peine à porter tant de sépulcres,
 Elle sépara leurs cendres : la gloire assure de tels honneurs.
 Il est un lieu, enfoui profondément dans un abîme béant,
 Entre Parthénopée et les champs de la grande Dicéarchée (2),
 Que baignent les eaux du Cocyte : car le souffle qui en sort
 Furieux se répand en propageant des émanations funestes.
 L'automne ne verdit pas cette terre, le pré au gazon riant

(1) Déesse de la guerre.

(2) C'est-à-dire entre Naples et Pouzzoles.

N'y nourrit pas d'herbes : jamais, en un chant printanier, les sonores
 Et flexibles pousses n'y échangent de confus murmures :
 Mais un chaos de roches que hérisse et noircit la pierre ponce
 Aime à s'en errer dans l'ombre funéraire des cyprès environnants,
 C'est de ces demeures que surgit la face du vieux Pluton
 Que souille la flamme des bûchers et la cendre blanche,
 Et voici les mots dont il poursuit la Fortune ailée :
 « Toi qui gouvernes en despote les choses divines et humaines,
 Hasard, à qui déplaît toute puissance trop sûre d'elle-même,
 Qui aimes toute nouveauté et délaisses bientôt ce que tu possèdes,
 Est-ce que tu te sens vaincue par le poids de l'Empire romain
 Et ne peux-tu davantage soutenir cette masse vouée à la perdition ?
 Lui-même ennemi de sa puissance, le peuple romain
 Soutient mal l'œuvre immense qu'acheva sa jeunesse. Vois, partout
 Le luxe nourri par le pillage, la fortune s'acharnant à sa perte.
 C'est avec de l'or qu'ils bâtissent et ils élèvent leurs demeures jusqu'aux cieux ;
 Ici les amas de pierre chassent les eaux, là naît la mer au milieu des champs :
 En changeant l'état normal des choses, ils se révoltent contre la nature.
 Et voici même qu'ils envahissent mes domaines. Transpercée, la terre béante
 Se fend en masses insensées ; sous les monts engloutis
 Voilà les cavernes qui gémissent, et pour satisfaire une vaine fantaisie,
 Ces chercheurs de pierreries vont aux enfers
 Porter aux Mânes l'espoir de revoir la lumière du jour.
 Allons, Fortune, il faut quitter cette figure paisible et te préparer aux combats :
 Mets les Romains en branle et peuple mes royaumes de nouvelles ombres.
 Il y a si longtemps que nous n'avons pu nous abreuver de sang
 Et que Tisiphone n'a pas lavé les membres d'un mort assoiffé,
 Depuis que l'épée de Sylla s'abreuva et que, sans culture, la terre
 Mit à jour des moissons nourries de sang. »

CXXI. SUITE

Ceci dit, voulant tendre sa dextre en signe d'alliance,
 Dans cet effort, il coupe le sol d'un précipice abrupt.
 La Fortune serre cette main, et sa poitrine sonore répand ces paroles rapides :
 « O père, à qui obéissent les profondeurs insondables du Coccyte,
 S'il m'est permis de dire sans crainte la vérité,
 Mes vœux vont au-devant des tiens, car une colère non moindre gonfle
 Ce cœur, et la flamme qui brûle mes moelles n'est pas moins ardente.
 Tout ce que j'ai fait pour les collines romaines, je l'ai en horreur,
 Et je m'en veux de ma générosité. Le dieu qui les ruinera
 Ce sera le même qui posa les fondements de leur toute-puissance. J'ai à cœur,
 En effet, de livrer ces gens au bûcher et de noyer leur luxe dans le sang.
 Et je vois déjà les champs de Philippos jonchés d'un double trépas,
 Et les bûchers de Thessalie et les funérailles de la gent espagnole.
 Déjà le bruit des armes sonnant à mes oreilles m'assourdit,
 Déjà je distingue, ô Nil, les prisons libyennes, et les gémissements du vaincu,



POLYÉNOS ET LA PRÊTESSE DU TEMPLE
DE PRIAPE.

(Sauvé, inv.)

Et les golfes d'Actium, et ceux qui redoutent les armes d'Apollon.
 Allons, ouvre tout grands ces royaumes assoiffés de sang qui sont ton domaine
 Et envoie chercher de nouvelles ombres. C'est à peine si le marinier Caron
 Suffira à passer dans sa barque tant de fantômes d'hommes :
 Il y faudra une flotte. Et toi, rassasiée par cet énorme désastre,
 Pâle Tisiphone, mords dans les blessures sanglantes.
 Le globe tout entier, déchiré par la discorde,
 N'est plus qu'un troupeau de mânes que je pousse au Styx. •

CXXII. SUITE

Elle finissait à peine, quand, rompue par un éclair flamboyant,
 La nue tremble, puis se referme sur les feux étouffés.
 Le père des ombres courbe l'échine et, craintif, réintègre le sein
 De la terre, pâle de reconnaître les coups de son aîné.
 Aussitôt le désarroi de l'humanité et les désastres imminents
 Apparaissent dans les auspices divins : le visage ensanglanté,
 Le Titan Soleil se voile la face d'un brouillard :
 On croirait voir déjà se heurter les armées des guerres civiles.
 A l'autre bout du ciel, Diane, dans son plein étouffant ses rayons,
 Refuse ses regards au crime qui se prépare. Les crêtes des montagnes brisées
 Tonnent sous le choc des sommets qui s'écroulent ; les fleuves vagabonds,
 Expirant, taris, cessent de courir capricieusement entre leurs rives accoutumées.
 Le ciel retentit du furieux choc des armes et la trompette haletante
 Hurle la guerre aux étoiles, tandis que déjà l'Etna, dévoré
 De feux insolites, bombarde l'éther de ses foudres.
 Mais voici que, parmi les tombeaux et les os privés de bûcher,
 Des faces fantomales aux clameurs sinistres se dressent, menaçantes.
 Dans le ciel une torche, escortée d'astres inconnus, propage l'incendie,
 Et, revêtant une forme nouvelle, Jupiter descend sur la terre en une pluie de sang.
 Le dieu chasse bien vite ces prodiges. Car, impatient de tout retard,
 César, qu'entraîne l'amour de la vengeance,
 Abandonnant les Gaules, prend les armes contre ses concitoyens.

Sur les Alpes aériennes, là où, poussées par une divinité grecque (1),
 Les roches s'abaissant se laissent aborder,
 Est un lieu consacré par un autel d'Hercule : ce lieu, une neige durcie
 L'enferme l'hiver et le dresse vers les astres en parure blanche.
 On croirait le ciel accroché à ces cimes. Le soleil, dans sa force,
 Ne vient pas adoucir ce climat rigoureux, ni le souffle du vent printanier.
 Mais tout est raide et durci par la glace et les frimas de l'hiver,
 Sur ces hauteurs dont les croupes menaçantes pourraient porter la voûte du ciel.
 Dès que César foula ces crêtes du pied de ses soldats joyeux,
 Il choisit un endroit pour, du haut de ces cimes,

(1) Tout ce passage des Alpes est inspiré de Tite-Live.

Contempler les plaines de l'Hespérie s'étendant à perte de vue, et tendant
 Les deux mains, il lança à pleine voix ces paroles aux étoiles :
 « Jupiter tout-puissant, et toi, terre de Saturne,
 Fièrè jadis de mes armes et naguère surchargée du poids de mes lauriers,
 Je le jure, c'est malgré moi que j'apporte la guerre à ces armées,
 Malgré moi que je porte la main sur toi. Mais une blessure m'y force :
 On me chasse de ma patrie, pendant que je teins de sang les eaux du Rhin,
 Pendant que ces Gaulois, de nouveau en route pour le Capitole,
 Je les écarte des Alpes, plus sûr d'être un banni après chaque victoire.
 Le sang des Germains et soixante triomphes,
 Voilà ce qui fait mon crime. Et pourtant quels sont ceux que ma gloire effraye ?
 Quels sont ceux qui pensent à une guerre ? Concours achetés,
 Manœuvres touchées, c'est par vous que ma Rome m'est devenue maîtresse.
 Mais, je le sais, ce n'est pas impunément, ce n'est pas sans une revanche que ces pleutres
 Auront enchaîné ma dextre. En avant, camarades :
 Vainqueurs et indignés, allez ; la parole est aux armes,
 Car tous on nous accuse du même crime, tous
 Un même désastre nous menace. Il faut que je vous remercie :
 Vous ne me laisserez pas écraser tout seul. Et puisque, pour prix de nos trophées,
 On nous menace du châtiement, puisque notre victoire nous vaut des ordures,
 Que la Fortune soit juge : jetons les dés. Engagez la lutte,
 Éprouvez la force de vos bras. Ma cause est jugée d'avance :
 Les armes à la main, entre tant de braves cœurs, je ne saurais être vaincu. »
 Telle fut cette proclamation. Aussitôt, du haut du ciel, l'oiseau de Delphes,
 Messager d'heureux augure, fendit l'air rapidement.
 Et, sur la gauche, d'une sombre forêt,
 Sortirent des voix mystérieuses escortées de flammes légères.
 L'éclat même de Phébus, dont le globe s'épanchait plus joyeusement,
 S'accrut et son visage se ceignit d'une couronne d'éclairs d'or.

CXXIII. SUITE

Plus fort de ces présages, il donne aux enseignes l'ordre d'avancer,
 César ! Et par cette initiative osée devançant l'adversaire,
 Il fait sienne cette aventure sans précédents.
 Tout d'abord la glace et le sol enchaîné sous son blanc manteau
 Ne résistèrent pas, endormis dans la molle et horrible neige.
 Mais quand les escadrons foulèrent ces nuages solidifiés
 Et que les chevaux effrayés ébranlèrent les liens enchaînant les ondes,
 Les neiges s'échauffèrent : bientôt, du haut des monts, les fleuves
 Grossissent à peine nés. Mais eux aussi — comme sur un ordre —
 S'arrêtent et leurs flots s'endorment, suspendus dans leur chute.
 Et la neige déjà fondue et prête à tomber s'immobilise.
 Déjà peu sûre auparavant, maintenant trop glissante elle défie la marche,
 Et échappe au pied qui la foule ; pêle-mêle, hommes et chevaux
 Et armes gisent par terre en une terrible confusion.
 Mais voici que les nuages, heurtés par un souffle glacé,

Crèvent, que les vents rompus par la tourmente
S'élèvent, que la grêle en grains énormes déchire le ciel.
Mais les nuages rompus venaient tomber jusque sur nos armes
Et les flots gelés se choquaient comme une onde solide.
La terre était vaincue par toute cette neige, vaincu l'éclat
Des étoiles du ciel, vaincus les fleuves que le froid attache à leurs rives
Mais César ne l'est pas encore : appuyé sur sa longue lance,
De sa hache il fend pour s'ouvrir la route ces champs affreux :
Tel dévalant des cimes du Caucase
Le fils d'Amphitryon, ou Jupiter, le regard farouche,
Se laissant tomber du sommet de l'Olympe
Pour disperser les armes des géants voués au trépas.

Tan tîs que César impatient voit s'abaisser sous ses pas ces sommets orgueilleux.
Effrayée, s'élevait sur ses plumes légères,
La Renommée ailée vole et gagne le sommet le plus haut du Palatin
Et, par ce coup de tonnerre tombant sur Rome, fait frémir les enseignes :
« Déjà les flottes voguent sur la mer et, à travers toutes les Alpes
Bouillonnent ces escadrons baignés de sang germain. »
Les armes, le sang, le meurtre, les incendies, toute la guerre enfin
Volent déjà devant leurs yeux. Agités par tant d'alarmes,
Les cœurs effrayés hésitent entre deux partis :
L'un se décide à fuir par terre, l'autre préfère les eaux,
La mer, déjà plus sûre que la patrie. Tel voudrait
Tenter le sort des armes et en appeler au sort.
Plus on craint, plus on fuit. Plus prompt, le peuple lui-même
Au milieu de cette agitation, chose déplorable,
Allant où son esprit frappé le pousse, fuit la ville abandonnée.
Rome se complait dans la fuite, et les citoyens en déroute
Dans un bruit confus de voix abandonnent leurs toits en denil.
L'un d'une main craintive conduit ses enfants, l'autre cache dans son sein
Ses pénates, franchit un seuil qu'il ne doit plus revoir
Et assassine de ses malédictions un ennemi absent.
Il en est qui pressent leur épouse sur leur cœur attristé,
Et les pères âgés, aussi bien que la jeunesse ignorante du fardeau de la vie,
Chacun se charge de ce qu'il craint de perdre. Prenant tout ce qu'il a,
L'imprudent l'emporte avec lui, amenant du butin au combat.
Et comme quand, sur mer, le grand Auster sévit
Et bouscule les flots, ni les agrès
Ni le gouvernail ne servent plus au matelot : l'un attache les rames,
L'autre cherche une baie abritée et de tranquilles rivages :
Cet autre, fuyant devant l'orage, confie tout au hasard.
Mais pourquoi gémir sur ces détails ? Avec le consul son collègue, le grand Pompée,
Terreur de nos mers, explorateur de l'Hydasque sauvage
Écueil de la piraterie, qui trois fois vainqueur
Avait fait peur à Jupiter lui-même, à qui le Pont Euxin aux eaux violées
Et le Bosphore aux ondes soumises avaient dû rendre hommage,
O honte, il s'enfuit, abandonnant le pouvoir,
Montrant le dos à la fortune changante, le dos de qui fut le grand Pompée.

CXXIV. FIN

Mais une si grande calamité triomphe même de la constance des dieux (1) ;
 Le ciel se fait complice de la panique : voici que, de par le monde,
 La troupe tranquille des dieux, prenant en haine notre terre en proie à tant de fureurs,
 L'abandonne et se détourne de la foule maudite des hommes.
 La première de toutes, la Paix, voyant repousser ses bras blancs qui s'ouvrent,
 Cache sous son casque sa tête humiliée et abandonnant
 Notre globe, fugitive, gagne le royaume implacable de Pluton ;
 La Bonne Foi, humiliée, l'accompagne et, les cheveux au vent,
 La Justice, et toute triste la Concorde avec sa robe déchirée.
 Mais en revanche, des demeures de l'Érèbe entr'ouvertes
 S'élançe au loin tout le chœur des Enfers, la sauvage Erinys,
 Et Bellone menaçante, et Mégère armée de torches,
 Et le Meurtre et les Embûches et la face blême de la Mort.
 Et, dans cette troupe, la Fureur, libre comme si elle avait brisé son frein,
 Avance sa tête sanguinaire et cache sous un casque sanglant son visage percé de mille
 Elle a, à la main gauche, le bouclier usé de Mars [blessures.
 Alourdi d'innombrables dards et avec un brandon
 En flammes, sa dextre menaçante apporte l'incendie à la terre.
 La terre sent les dieux descendre sur elle, et les astres déchargés d'autant
 Cherchent leur équilibre, car les demeures célestes
 Sont divisées en partis qui s'affrontent. Et tout d'abord Vénus
 Dirige les actions de son César, accompagnée partout
 De Pallas et de Mars agitant son énorme lance.
 Avec Phébus, sa sœur Pénélope et Mercure
 Soutiennent Pompée, ainsi qu'Hercule qui les imite en tout.
 Les trompettes retentissent et la Discorde, les cheveux épars,
 Lève vers les dieux sa tête infernale : sur son visage est
 Du sang coagulé, ses yeux meurtris pleurent,
 Ses dents sont rongées d'une rouille de tartre,
 Sa langue distille le venin, son visage est gardé par une couronne de serpents,
 Et parmi ses vêtements déchirés par la rage de son cœur,
 Elle secoue de sa dextre frémissante une torche homicide.
 Sitôt quittés les ténèbres du Cocyte et le Tartare,
 Elle gagne à grands pas les sommets élevés de l'illustre Apennin
 D'où elle peut voir toutes les terres et tous les rivages,
 Et les bataillons, se répandant déjà sur tout le globe.

(1) Le *deus ex machina*, les divinités qui sont censées tout mener n'arrivent que quand les événements sont déjà expliqués par des causes naturelles. Pétrone, qui en est pourtant le partisan, fait ainsi toucher du doigt l'inutilité du merveilleux et son caractère artificiel et postiche. « Les morceaux fabuleux font double emploi avec les morceaux historiques. » (Collignon.)

Alors, d'un cœur furieux, elle profère ces paroles :
« Et maintenant, aux armes, peuples aux esprits échauffés,
Aux armes, et lancez les torches au milieu des villes !
Sera vaincu quiconque se cache ; la femme ne se croîsera pas les bras,
Ni l'enfant, ni la vieillesse déjà désolée par l'âge ;
Que la terre elle-même tremble et que les toits déchirés entrent en guerre,
Toi, Marcellus, défends les lois ; toi, soulève le peuple,
Curion, et toi, Lentulus, ne néglige pas Mars l'intrépide.
Mais toi, divin César, pourquoi tarder à te servir de tes forces,
Ne pas enfoncer ces portes, ne pas forcer les murs de ces villes ?
Pourquoi respecter ces trésors ? Et toi, Pompée, ne saurais-tu plus protéger
Les citadelles romaines ? Recherche les murailles d'Epidamne (1),
Et teins de sang humain les vallons de Thessalie.
— Et tout ce que la Discorde avait ordonné, tout cela eut lieu sur la terre (2).

Eumolpe avait déclamé ses vers avec beaucoup de feu. Mais déjà nous arrivions à Crotone. Descendus dans une petite auberge, nous sortions le lendemain pour chercher un gîte de plus d'apparence, quand nous tombâmes sur une bande de coureurs d'héritages (3) qui nous demandèrent qui nous étions et d'où nous venions. Comme il avait été convenu entre nous, nous répondîmes avec un tel empressement et un tel luxe de détails qu'ils nous crurent sans hésiter. Et les voilà aussitôt en lutte, chacun s'acharnant à mettre sa bourse à la disposition d'Eumolpe et à s'insinuer dans ses bonnes grâces en le comblant de présents.

(1) Dyrrachium.

(2) Burmann, constatant de l'enflure dans ce morceau, en conclut que Pétrone la force pour ridiculiser Eumolpe ! Pour M. Collignon « ce n'est qu'une anti-Pharsale assez mal venue », un poème ultraclassique, mais auquel manque la dernière main, une déclamation vague et vide contre le luxe et l'avarice, que déparent de nombreuses répétitions. Voltaire caractérise le poème d'un mot : « Une déclamation pleine de pensées fausses. »

(3) Pétrone aime ces contrastes.

CXXV. OU EUMOLPE FAIT FORTUNE

Nous étions ainsi depuis longtemps à Crotone, et Eumolpe, jouissant d'un bonheur sans mélange, avait oublié dans quel état il y était arrivé, au point de se vanter de jouir d'un crédit auquel nul ne pouvait résister et, grâce à ses relations, de pouvoir assurer l'impunité à ses amis, s'il leur arrivait de commettre quelque délit dans la ville.

Quant à moi, grâce aux biens qui, chaque jour, affluaient chez nous, de plus en plus, je m'étais refait, et, devenu replet, je commençais à espérer que la Fortune se lassait de me poursuivre, sans que cela m'empêchât de réfléchir de temps en temps et à ma situation présente et à la cause qui l'avait produite : « Qu'arriverait-il, me demandais-je, si quelque coureur de testaments, plus malin que les autres, avait l'idée d'envoyer prendre des renseignements en Afrique et découvrir tous nos mensonges, ou bien si le valet d'Eumolpe, las de son bonheur présent, allait donner l'alarme à nos amis et, nous trahissant par jalousie, révélait toute la fourberie ? Nous n'aurions plus qu'à nous enfuir, et, retombant dans la dèche, à recourir de nouveau pour vivre à la mendicité. Grands dieux ! Combien restent toujours en mauvaise posture ceux qui vivent en marge de la loi ! Ils doivent s'attendre, un jour ou l'autre, à être traités comme ils le méritent. »

‘ En roulant ces sombres pensées, je sors de la maison pour me distraire en faisant un tour au grand air ; mais j'étais à peine sur la promenade publique qu'une fille assez bien m'aborda, et m'appelant Polyænos, nom que j'avais pris depuis ma métamorphose, me dit que sa maîtresse me demandait de vouloir bien lui accorder un instant

d'entretien (1). « Vous vous trompez sans doute, lui dis-je tout troublé ; je suis esclave et étranger, donc fort peu digne d'une telle faveur. »

CXXVI. POLYÆNOS RENCONTRE CIRCÉ

« Non, c'est bien de vous qu'il s'agit, dit-elle, mais ' conscient de votre beauté, vous faites le dédaigneux : vous vendez vos caresses, vous ne les donnez pas. A quoi riment ces cheveux assouplis par le peigne, ce visage savamment fardé, la douce vivacité de ces yeux, cette démarche composée à loisir et ces pas eux-mêmes qui ne s'écartent jamais de la mesure voulue, si vous ne prostituez votre beauté pour en faire de l'argent ?

« Regardez-moi bien : je n'entends rien aux augures et je ne sais pas scruter le ciel comme un astrologue. Cependant, à la seule inspection du visage, je connais les habitudes des hommes et, rien qu'à vous voir vous promener, j'ai deviné votre pensée. Donc, ou bien vendez-nous ce que nous venons vous demander — et dans ce cas l'acheteur est à deux pas, — ou bien consentez, ce qui serait plus généreux, à nous le prêter — et je resterai votre obligée. Car de nous avouer que vous êtes de condition servile et modeste, cela ne peut qu'irriter encore notre caprice ; il y a des femmes qu'enflamme l'odeur des haillons et qui ne parviennent à s'exciter qu'en présence d'un esclave ou d'un valet à la robe retroussée. L'une se consume pour un gladiateur, l'autre pour un muletier tout couvert de

(1) L'épisode qui commence ici a été imité par Mathurin Regnier (Élégie IV) et par Bussy-Rabutin qui, racontant la prétendue mésaventure du comte de Guiche avec la comtesse d'Olonne, ne fait guère que traduire Pétrone (*Histoire d'Ardélise et de Trinalet*).

poussière, ou pour un acteur qui s'affiche sur la scène. Ma maîtresse est de cette école : elle franchirait quatorze gradins au delà de l'orchestre pour aller aux derniers rangs de la canaille chercher qui aimer. »

Charmé par ce gracieux badinage : « Je vous prie, lui dis-je, celle qui m'aime, ne serait-ce pas vous (1) ? » Elle rit beaucoup d'un si froid compliment : « Je crains, dit-elle, que vous ne vous en fassiez accroire un peu ; je n'ai jamais succombé avec un esclave, et me préservent les dieux de voir mon amoureux passer de mes bras à la croix. C'est l'affaire des dames, si elles aiment baiser les cicatrices du fouet. Pour moi, qui ne suis qu'une servante, je ne m'assieds qu'au banc des chevaliers (2) ». Je ne pouvais assez m'étonner d'un tel disparate dans les goûts : n'était-il pas bizarre de rencontrer chez la servante l'orgueil d'une matrone, et chez la grande dame les bas instincts de la domesticité ?

Après une longue et plaisante conversation, je finis par demander à la soubrette de conduire sa maîtresse sous les platanes voisins. Ce rendez-vous lui convint : aussitôt, relevant sa tunique, elle disparut dans un bosquet de lauriers attenants à la promenade. Elle ne me fit pas languir : elle sort de cette cachette et me colle au côté une femme d'une perfection plus impeccable que toutes les statues connues.

Il n'y a pas de mots pour rendre sa beauté ; tout ce que j'en pourrais dire serait trop faible. Ses cheveux naturellement ondulés se répandaient en flots abondants sur ses épaules ; son front très étroit était ramené en arrière par

(1) La méprise est plaisante.

(2) *Sedeo* a aussi le sens obscène : se livrer à quelqu'un. Pétrone a cherché à dessiner l'équivoque : la phrase est à volonté, ou élégante, ou très grossière.

une coiffure en aigrette ; ses sourcils immenses allaient se perdre dans la ligne des joues et s'unissaient presque aux confins des deux yeux. Son regard était plus clair que les étoiles dans une nuit sans lune, ses narines délicatement infléchies et sa bouche mignonne telle que Praxitèle se figurait celle de Vénus. Et un menton, un cou, des mains, des pieds dont la blancheur, qui aurait éteint l'éclat du marbre de Paros, se trouvait encore rehaussée par un frêle réseau d'or ! C'est pourquoi, ce jour-là, pour la première fois, Doris, mes vieilles amours, je vous ai méprisée (1) !

Qu'y a-t-il, que tu jettes ainsi tes armes, Jupiter,
Et que tu te taises, quand, nonobstant leur silence, tu te sais la fable des Immortels.
C'était pourtant le jour de laisser pousser les cornes sur ton front sévère,
De dissimuler sous la blanche plume tes cheveux blancs.
La voici bien, la vraie Danaé. Essaie seulement de toucher ce beau corps :
Aussitôt tes membres déborderont d'ardeurs incendiaires.

CXXVII. GALANT ENTRETIEN DE CIRCÉ ET DE POLYÈNOS

Charmée, elle me sourit aimablement ; on eût dit la lune dans son plein apparaissant tout à coup à travers un nuage. Puis, ses doigts scandant les mots : « Si vous ne méprisez pas, dit-elle, une femme du monde qui, il y a un an, ne savait pas encore ce que c'est qu'un homme, je veux bien devenir votre sœur. Je le sais, vous avez déjà un frère ; je ne rougis pas de l'avouer, je me suis renseignée à cet égard ; mais qui vous empêche d'avoir aussi une sœur ? Je ne demande qu'à vivre avec lui sur le pied d'égalité. Et maintenant vous pourrez, quand il vous plaira, connaître le goût de mon baiser.

— C'est bien plutôt moi, lui dis-je, qui viens vous conjurer, par votre beauté, de daigner admettre au nombre

(1) Ce portrait d'une beauté à la mode est sans doute une parodie de quelque roman : les traits en sont forcés.

de vos admirateurs un modeste étranger. Vous trouverez un fidèle fervent, si vous permettez qu'on vous adore. Et n'allez pas croire que je me présente les mains vides au temple de l'Amour ; je vous sacrifie mon frère.

— Eh quoi ! dit-elle, vous me sacrifiez celui sans lequel vous ne pouvez vivre, celui pour qui vous avez tout l'amour que je voudrais vous voir pour moi ?

Elle me dit ces choses avec un tel charme dans la voix et des sons si doux que je croyais entendre le chœur des Sirènes. Ébloui par l'éclat plus que céleste de sa beauté, je voulus connaître le nom de ma déesse : « Comment, dit-elle, ma servante ne vous a donc pas dit que je me nommais Circé ? Non point que je sois la fille du Soleil ni que ma mère ait pu à sa volonté en arrêter le cours. Pourtant, je me croirai digne du séjour des dieux si les destins joignent nos deux cœurs. Et même, je ne saurais dire comment, c'est quelque dieu qui me pousse dans cette aventure : ce ne peut être sans raison qu'une nouvelle Circé aime un autre Polyænos (1) ; entre ces deux noms surgit fatalement une étincelle. Pressez-moi donc dans vos bras, si vous voulez, et ne redoutez pas les regards indiscrets, car votre frère est bien loin d'ici. » Ainsi parla Circé, et m'enlaçant dans ses bras plus doux que le duvet, elle m'entraîna par terre sur un gazon émaillé de fleurs.

Des sommets de l'Ida telle répand des fleurs

La Terre maternelle quand, dans les chaînes d'un amour réciproque,

Jupiter de tout cœur s'abandonne à sa flamme !

Alors surgissent les roses, les violettes et le jonc flexible,

Et, sortant du vert des prés, le lys blanc est un sourire :

Telle, par un fin gazon, la terre se fit accueillante pour Vénus

Et le jour plus clair sourit à nos secrètes amours.

(1) Allusion aux amours d'Ulysse et de Circé. Ulysse est en effet appelé dans l'*Odyssée* (XII, 184) πολυζήνορ, c'est-à-dire : digne de beaucoup d'éloges.

Couchés tous deux sur le gazon, nous préludons par mille baisers à des plaisirs moins éthérés. ' Mais pris d'une faiblesse nerveuse subite, je trompai l'attente de Circé.

CXXVIII. LA VENGEANCE DE PRIAPE : POLYÆNOS FRAPPÉ
D'IMPUISSANCE

Exaspérée par cet affront ' : « Quoi donc, dit-elle, sont-ce mes baisers qui vous dégoûtent ? Le jeûne aurait-il rendu mon haleine impure ? Ou bien, négligeant mes aisselles, sentirais-je donc la sueur ? Si ce n'est rien de tout cela, alors vous avez peur de Giton ? »

Tout rouge, je perdis le peu qui pouvait me rester de forces et tout le corps comme paralysé : « Je vous en prie, ma reine, m'écriai-je, ne raillez pas ma misère. Vous me voyez frappé d'un maléfice. »

' Une excuse aussi futile ne calma guère la colère de Circé ; elle détourna les yeux avec mépris et s'adressant à sa servante ' : « Parle, Chrysis, mais dis la vérité : suis-je laide ? Suis-je mal mise ? Est-ce que ma beauté est gâtée par quelque défaut naturel ? Ne trompe pas ta maîtresse, car elle ne sait ce qu'on peut bien lui reprocher. » Sa servante se taisant, elle lui arrache un miroir, examine toutes les parties de son visage, brosse sa robe un peu fripée au contact du sol, mais non chiffonnée comme dans les luttes amoureuses, et, rapidement, se retire dans un temple voisin consacré à Vénus. Pour moi, semblable à un condamné et comme glacé par une apparition subite, je me demandais si je rêvais ou si vraiment je venais d'être privé d'un plaisir réel.

Tels dans la nuit endormeuse les songes se jouent
De nos yeux sans regard : alors la terre livre au jour
L'or enfoui : la main avide palpe ces pièces qui sont à un autre

Et s'empare du trésor. Mais aussi la sueur mouille les tempes,
Et cette peur intense envahit l'âme que par hasard
Celui qui connaît ce trésor caché ne s'en vienne fouiller votre sein trop lourd :
Puis quand bientôt cette joie se dissipe dans l'âme déçue
Et qu'on revient à la réalité, l'esprit regrette ce qu'il vient de perdre
Et de nouveau se plonge tout entier dans l'illusion qui fuit.

‘ Que ma mésaventure ne fût qu’un songe, qu’une véritable hallucination, cela me paraissait certain. Longtemps je restai tellement privé de toute force que je ne pus me lever. Enfin mon accablement se dissipa un peu, je recouvrai quelque vigueur et je pus rentrer chez moi, où, feignant une indisposition, je me jetai sur mon lit.

Un instant après, Giton, ayant appris que je n’étais pas bien, arriva tout triste dans ma chambre. Pour calmer ses inquiétudes, je lui dis ne m’être mis au lit que pour me reposer un peu ; je lui racontai mille autres choses, mais de ma mésaventure rien, tant je craignais sa jalousie, et pour écarter de son esprit tout soupçon, le faisant coucher à mes côtés, je me mis en devoir de lui donner une preuve de mon amour. Mais soupirs et sueurs restèrent vains. Il se leva donc très en colère, se plaignit de la diminution de ma vigueur et de l’affaiblissement de ma tendresse et conclut en déclarant que depuis longtemps il se doutait que je devais employer ailleurs et mes forces et mon amour. « Mais non, lui dis-je, petit frère, mon amour pour toi reste toujours le même, seulement, à mon âge, la raison vaine l’amour et ses ardeurs. — En ce cas, dit-il ironique ’, je vous rends grâces de m’aimer à la manière de Socrate : jamais Alcibiade ne sortit plus pur du lit de son maître (1). »

(1) Plutarque, dans le discours premier *sur les vertus d’Alexandre* dit : « Socrate couchait près d’Alcibiade sans violer la chasteté. »

CXXIX. LETTRE DE CIRCE À POLYÆNOS

‘ Je lui répondis ’ : « Crois-moi, frère, je ne sens plus que je suis un homme : je n’y comprends rien. Elle est morte, cette partie de mon corps qui jadis faisait de moi un Achille. »

‘ Giton, sentant bien que j’avais perdu toute force et ’ craignant que si on surprenait notre entretien secret, cela ne fit gloser, s’esquiva et s’enfuit dans l’intérieur de la maison. ‘ Il venait à peine de sortir quand ’ Chrysis entra dans ma chambre et me remit de la part de sa maîtresse une lettre ainsi conçue :

« ‘ Circé à Polyænos, salut. ’ Si je n’étais qu’une jouisseuse, je me plaindrais d’avoir été trompée. Mais, au contraire, maintenant, je rends grâces à votre défaillance. Elle m’a laissée me complaire plus longtemps dans l’attente du plaisir.

« Qu’êtes-vous devenu ? Vos jambes ont-elles pu vous porter jusque chez vous ? Les médecins disent en effet que sans nerfs on ne peut marcher. Je vous le dis, jeune homme, gare la paralysie ! Jamais je ne vis malade en tel péril. Si ce froid gagne vos genoux et vos mains, il est temps de faire appeler les croque-morts.

« Mais quoi ! bien qu’ayant reçu de vous un grave outrage, j’aurai pitié de vous et ne vous cacherais pas plus longtemps le remède. Si vous voulez vous bien porter, lâchez Giton : je vous garantis que vous recouvrirez vos forces si vous dormez sans lui pendant trois nuits. Quant à moi, je ne crains pas de rencontrer d’amant auquel je déplaie. Mon miroir et ma réputation de beauté ne sauraient me tromper. Adieu ! ‘ guérissez si vous pouvez ’. »

Quand Chrysis vit que j’avais fini la lecture de cette

lettre de reproches : « Ce qui vous est arrivé, dit-elle, n'a rien d'extraordinaire, surtout dans cette ville où les femmes, par leurs sorcelleries, font même descendre la lune du ciel. Le mal n'est donc pas sans remède : écrivez seulement un mot aimable à ma maîtresse et rentrez dans ses bonnes grâces par un aveu loyal de vos torts. Car il faut bien que je vous dise la vérité : depuis qu'elle a reçu cet affront, elle ne se possède plus. » Je suivis volontiers les conseils de cette servante et voici la lettre que j'écrivis :

CXXX. LETTRE DE POLYÆNOS A CIRCE

« Polyænos à Circé, salut. J'avoue, madame, avoir commis bien des fautes dans ma vie ; car je suis un homme et même un très jeune homme. Pourtant jusqu'à ce jour je n'avais jamais mérité la mort.

« Vous avez devant vous un coupable repentant. Quelque châtiment que vous ordonniez, je l'ai mérité. Je suis un traître, un meurtrier, un sacrilège. Pour ces crimes, cherchez des supplices qui en soient dignes. S'il vous plaît que je meure, me voici avec mon épée ; si vous vous contentez de me battre, j'accours le dos nu vers ma maîtresse.

« Veuillez cependant ne pas oublier que ce n'est pas moi qui suis en faute, mais mes outils : soldat prêt pour la lutte, les armes m'ont manqué. Qui me les a prises, je ne sais. Peut-être mon imagination trop vive a-t-elle devancé de trop loin mes organes, peut-être mes désirs trop pressés m'avaient-ils prématurément conduit jusqu'au plaisir. Je ne comprends pas ce qui m'est arrivé. Vous me dites de craindre la paralysie : comme s'il pouvait y en avoir une plus grande que celle qui m'a privé des moyens de vous

posséder ! Mais voici maintenant ma suprême excuse : si vous me permettez de réparer ma faute, je saurai bien vous plaire. Adieu (1). »

Ayant renvoyé Chrysis avec cette belle promesse, je me mis à soigner le corps cause de tous ces maux, et, au lieu d'aller au bain, je me bornai à des frictions modérées. J'eus recours aussi à une nourriture stimulante : des échalotes et des huîtres sans sauce, et je bus du vin avec modération. Puis m'étant préparé au sommeil par une petite promenade, je me mis au lit sans Giton. J'avais un tel désir d'apaiser Circé que je craignais que mon petit frère ne m'éreintât.

CXXXI. L'INCANTATION

Le lendemain, m'étant levé en parfait état de corps et d'esprit, je me rendis dans le même bois de platanes. Ce ne fut pas sans crainte que je pénétrai en des lieux à moi si funestes, mais c'est là que je pouvais trouver Chrysis, qui me conduirait auprès de sa maîtresse.

Après m'être promené un instant, je venais de m'asseoir à la même place que la veille quand elle arriva traînant derrière elle une petite vieille. Elle me salua et me dit : « Eh bien, dédaigneux jeune homme, commencez-vous à reprendre courage ? »

Là-dessus, la vieille tire de son sein un filet formé de fils de diverses couleurs et l'attache à mon cou. Ensuite du doigt du milieu (2) elle mélange de la poussière avec sa salive et m'en marque le front malgré ma répugnance.

(1) Saint-Evremond voit dans toute cette histoire le vrai langage de la galanterie. Nous préférons croire que Pétrone se moque un peu du lecteur.

(2) Le médius était réputé infâme chez les anciens.

Tant que tu vis, dit-elle, il faut espérer. Et toi, rustique gardien des champs, Priape à la verge tendue, sois présent, aide-nous.

Cette invocation achevée, elle m'ordonna de cracher trois fois et de jeter trois fois dans ma robe de petits cailloux qu'elle avait roulés dans de la pourpre après les avoir enchantés et, approchant les mains, elle se mit à tâter mes parties pour se rendre compte du résultat. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, ma verge obéit au commandement et remplit, non sans une vive agitation, la main de la vieille. Alors celle-ci s'écrie triomphante : « Vois, ma Chrysis, vois quel lièvre j'ai levé ; malheureusement ce n'est pas pour moi ! » ' Ceci fait, la vieille me remit entre les mains de Chrysis, tout heureuse de rapporter à sa maîtresse le trésor qu'elle avait perdu. Elle me conduisit en hâte auprès d'elle et m'introduisit dans une retraite des plus charmantes où se voyait tout ce que la nature peut offrir d'agréable aux yeux. '

Là, l'élégant platane répandait les ombres de l'été
Et le laurier couronné de baies, et les cyprès frémissants,
Et les pins bien taillés à la cime ondoyante.
Et parmi ces bosquets se jouait, onde vagabonde, le fleuve
Écumeux, roulant les cailloux dans son cristal sonore.
Digne cadre pour nos amours, j'en atteste le champêtre Aédon
Et Procéné la citadine, qui çà et là, au our des gazons
Semés de douces violettes, célébraient de leurs chants leurs amoureux larcins.

Circé, couchée, pressait ses seins d'albâtre sur un lit d'or et agitait dans l'eau tranquille un rameau de myrte fleuri. En m'apercevant, elle rougit un peu au souvenir de mes dédains de la veille, mais quand, ayant renvoyé ses femmes, elle m'eut invité à m'asseoir près d'elle, elle plaça le rameau devant mon visage, puis, comme rassurée par ce léger obstacle : « Eh bien, paralytique, me dit-elle, êtes-vous venu aujourd'hui avec tous vos bagages ? »

— Pourquoi le demander, répondis-je, au lieu d'essayer ? » Et me précipitant à corps perdu dans ses bras sans qu'elle proteste le moins du monde, je l'embrassai à satiété.

CXXXII. NOUVELLE DÉCEPTION DE CIRCÉ : COLÈRE
DE CIRCÉ

C'était elle-même qui, avec tout le prestige de sa beauté, m'appelant à elle, m'entraînait au sacrifice : déjà l'air retentissait des baisers de nos lèvres unies ; déjà nos mains enlacées avaient parcouru tous les sentiers de l'amour ; déjà nos corps mêlés par une étreinte mutuelle préludaient à l'intime union des âmes. ' Mais après ces préliminaires charmants, mes forces m'abandonnant tout à coup, il me fut impossible de parvenir à la volupté suprême. '

Ma partenaire, indignée d'un outrage aussi direct, court aussitôt à sa vengeance ; elle appelle ses domestiques et leur ordonne de me fustiger. Mais mon châtiment lui paraît trop doux : elle convoque jusqu'aux fileuses et aux valets chargés des derniers emplois et leur crie de me couvrir de crachats. Je me borne à mettre les mains devant mes yeux et sans essayer même de recourir aux prières, tant je savais ce que je méritais, je suis mis à la porte sous les coups et les crachats. La vieille Prosélenos est mise également dehors ; Chrysis reçoit une volée, et toute la maisonnée attristée chuchote et se demande d'où vient la mauvaise humeur de la maîtresse.

Quant à moi, plus taché qu'une panthère par les meurtrissures accumulées, je cachai adroitement la marque des coups, crainte d'égayer Eumolpe par ma triste aventure ou de faire de la peine à Giton. J'eus recours au seul moyen de sauver mon honneur : feignant une indisposition, je me

fourrai au lit et tournai aussitôt ma fureur contre ce maudit ustensile cause unique de tous mes maux.

Trois fois j'ai pris en main le redoutable fer à deux tran hants,
Trois fois, plus mou que le thyrsé aux pousées flexibles,
Je reculai devant le fer, mal guidé par ma main tremblante,
Et déjà n'était plus possible ce que tout à l'heure je voulais exécuter,
Car le coupable, plus glacé par la peur que l'hiver gelé,
Avait cherché asile aux mille rides de mes organes.
De sorte que je ne pus en extraire sa tête pour le supplice projeté...
Me trouvant joué par la pâle frousse du pendarl,
J'eus recours aux paroles que je choisis aussi vexantes que possible.

Me dressant sur mon coude, j'interpellai donc le rebelle (1) : « Qu'as-tu à dire, honte des hommes et des dieux ? Car il ne m'est plus permis de te mettre encore au nombre des choses sérieuses. Grâce à toi, je suis tombé du ciel au plus profond des enfers ! Que t'ai-je fait pour flétrir les fleurs de ma jeunesse sous les glaces et les langueurs de la dernière décrépitude ? Allons, signe-moi mon extrait mortuaire. » C'est ainsi qu'irrité je me répandais en reproches.

Mais lui me tournait le dos, regardant obstinément le sol,
Et n'était pas plus ému des beaux discours que je lui tenais (2)
Que les saules pleureurs ou les pavots à la tige lasse.

Je n'eus pas plutôt prononcé cette indécente invective que je regrettai mes paroles, envahi d'une honte secrète pour avoir oublié toute pudeur au point d'avoir parlé de cette partie du corps à laquelle les gens bien élevés n'osent pas même penser.

(1) Ce monologue irrité n'est d'un bout à l'autre qu'une parodie des poètes épiques et tragiques : le comique jaillit du contraste de la noblesse du style avec l'obscénité du sujet.

(2) Parodie spirituelle, mais obscène des beaux vers de l'*Enéide*, où, aux Enfers, Didon, dans son ressentiment, se détourne d'Énée (v. 469-470). La fin du dernier vers : *les pavots à la tige basse*, est empruntée à la mort d'Euryale (*Enéide*, IX, 435) et, le début, à l'éplogue V, vers 16.

Mais après m'être frotté la tête : « Qu'ai-je donc fait de si mal, m'écriai-je, en soulageant ma douleur par des invectives si naturelles ? Eh quoi, nous pourrions dire du mal de notre ventre, de notre bouche ou encore de notre tête quand ils nous font souffrir un peu trop souvent ? Quoi, Ulysse ne se dispute-t-il pas avec son cœur ? (1) Et les personnages de tragédie ne s'en prennent-ils pas à leurs yeux, comme si ceux-ci pouvaient les entendre ? Les gouteux maudissent leurs pieds ou leurs mains, les chassieux leurs yeux et ceux qui se blessent aux doigts s'en prennent à leurs pieds qu'ils frappent contre terre.

Qu'avez-vous, sévères Catons, à me regarder d'un front sourcilieux ?
 Condamnez-vous la neuve simplicité de mon œuvre ?
 De ces simples récits la grâce sans tristesse sait sourire ;
 Tout ce que font les gens, pourquoi ne pas le dire d'une langue sincère ?
 Qui donc ignore les douceurs de l'alcôve, les plaisirs de Vénus ?
 De quel droit interdire de se dégoûter les membres dans un lit bien chaud ?
 Le père de toute sagesse lui-même, Épicure, ne prescrit-il pas aux sages
 D'aimer, n'est-ce pas là qu'il voit le but de l'existence ?

Rien n'est plus absurde qu'un sot préjugé, ni plus ridicule qu'une sévérité de commande.

CXXXIII. SUPPLICATIONS A PRIAPE

Ces réflexions terminées, j'appelle Giton : « Dis-moi, frère, mais bien franchement : cette nuit où tu me fus soufflé par Ascylte, a-t-il poussé jusqu'aux derniers outrages ou s'est-il contenté de passer avec toi une nuit tranquille et chaste ? » L'enfant porta la main à ses yeux et jura en termes catégoriques qu'Ascylte ne lui avait fait aucune violence.

(1) Au XX^e livre de l'*Odyssée*, v. 13 et suivants, Ulysse se propose de châtier les servantes qui ont introduit les prétendants chez lui. C'est là qu'il est dit qu'il *se dispute avec son cœur*.

‘ Accablé par ce qui m’arrivait, je n’étais pas maître de moi et je ne savais pas bien ce que je disais : « A quoi bon, m’écriai-je, me rappeler les souvenirs du passé, pour m’en créer de nouveaux sujets de souci ? » Enfin, je pris la résolution de ne rien négliger pour recouvrer mes forces viriles. Je voulus même me vouer aux dieux. Je sortis donc pour invoquer Priape et, ’ à tout hasard, feignant l’espoir sur mon visage, je m’agenouillai au seuil de son temple et lui adressai cette prière :

Compagnon des Nymphes et de Bacchus, que Vénus la belle
 Donna comme patron aux forêts fécondes, à qui obéit
 Lesbos l’illustre et la verte Thasos, qu’adore le Lydien
 Aux vêtements flottants et qui as ton temple à Hylépä :
 Viens, gardien de Bacchus et joie des Dryades,
 Et accueille mes timides prières. Je ne viens pas à toi inondé
 Du triste sang du meurtre ; je n’ai pas, injurieux ennemi, porté la main
 Sur l’autel, mais sans ressources et écrasé
 Par l’adversité, le crime que j’ai commis n’engage même pas tout mon corps.
 Qui pêche par impuissance n’est-il pas moins coupable ? Par cette prière, je t’en supplie,
 Décharge-moi de mes peines, oublie une faute si légère,
 Et sitôt venue l’heure où la vie me sourira de nouveau,
 Je ne souffrirai pas que la gloire reste sans honneurs. J’enverrai à tes autels,
 Religieusement, un bouc, père du troupeau ; j’enverrai
 Un agneau cornu et le fruit de la laie qui grogne, victime à la mamelle.
 Le vin de l’année fumera dans les coupes et, poussant trois cris en ton honneur,
 Une jeunesse ivre fera le tour de ton sanctuaire.

Tandis que je fais cette prière sans perdre de vue l’organe malade, la vieille, les cheveux en désordre et vêtue d’une robe noire qui la rend hideuse, pénètre dans le sanctuaire. Elle me prend par le bras et m’entraîne, tout effrayé, hors du portique.

CLXXXIV. LA VIEILLE MÈNE POLYÆNOS A LA PRÊTRESSE DE PRIAPE

« Quelles sorcières, dit-elle, ont donc rongé tes nerfs ?
 Ou bien as-tu, la nuit, dans quelque carrefour, mis le

pied sur une ordure ou sur un cadavre (1) ? Tu n'as même pas pu t'en tirer à ton honneur avec Giton : mais mou, faible, fatigué comme un vieux cheval sur une pente, tu as perdu et ta peine et ta sueur. Non content d'être toi-même en faute, tu as attiré sur moi la colère des dieux : et tu crois que tu ne me le payeras pas ? »

Là-dessus, elle me conduit, sans que j'ose résister, dans la chambre de la prêtresse, me pousse sur le lit, prend un bâton à la porte et me frappe à tour de bras sans que j'ose rien dire. Et si la canne brisée du premier coup n'avait pas ralenti son élan, elle m'eût, je crois, rompu les bras et la tête. Je ne pus retenir mes gémissements, quand elle se mit en devoir de me masturber, et comme mes larmes coulaient en abondance, je me renversai sur l'oreiller en cachant la tête sous mon bras.

Quant à elle, tout en larmes, elle s'assit au pied du lit, accusant d'une voix tremblante le destin de prolonger inutilement son existence, tant et si bien que la prêtresse finit par venir. « Qu'êtes-vous venus faire dans ma chambre ? Pourquoi pleurez-vous comme devant un bûcher ? Et surtout en ce jour où même les affligés doivent rire. »

« O Cœnothée ! répondit la vieille, ce jeune homme que vous voyez est né sous une mauvaise étoile : il ne sait vendre sa marchandise ni aux garçons ni aux filles. Tu n'as jamais vu homme plus impuissant. Ce n'est pas un braquemard qu'il a, c'est un vieux cuir trempé dans l'eau. Et, pour tout dire en un mot, que pensez-vous d'un homme qui sort du lit de Circé sans avoir joui ? »

A ces mots, Cœnothée vient s'asseoir entre nous deux et branlant la tête : « Je suis seule capable, dit-elle, de gué-

(1) Les anciens considéraient comme une impureté qu'il fallait expier de toucher un cadavre.

rir cette maladie. Et, pour que vous ne croyiez pas que j'exagère, je demande seulement que ce jeune homme couche une nuit avec moi : je vous le rendrai plus dur que le fer. »

Tout ce que tu vois sur le globe m'obéit. La terre fleurie,
Si je le veux, tous ses sucS épuisés, languira desséchée ;
Si je le veux, elle répand ses trésors : des montagnes et des âpres rochers
Jaillissent les eaux abondantes d'un Nil. La mer me soumet
Ses flots calmés, et les zéphyrs silencieux déposent
A mes pieds leur souffle. C'est à moi qu'obéissent les fleuves
Et les tigres d'Hyrcauie et les dragons immobilisés d'un geste.
Et pourquoi m'arrêter à ces bagatelles ? L'image de la lune descend du ciel,
Enchaînée par mes incantations, et Phébus, affolé,
Est forcé, sa course achevée, de tourner bride malgré ses chevaux furieux,
Tant ma parole a de force ! Le feu des taureaux s'apaise,
Eteint dans un sein virginal. Circé, fille du Soleil,
Par ses chants magiques changea en bêtes les compagnons d'Ulysse ;
Protée peut devenir tout ce qu'il veut. Moi, rompue à toutes ces pratiques,
Je ferais descendre les arbres de l'Ida au gouffre des mers
Et rétrograder les fleuves jusqu'au sommet des montagnes.

CXXXV. PRÉPARATIFS DE LA CÉRÉMONIE

Effrayé d'une promesse aussi bizarre, je frémis tout en regardant cette vieille de tous mes yeux. « Allons, s'écrie-t-elle alors, prépare-toi à m'obéir ! » Et, s'étant lavé les mains avec un soin extrême, elle se penche sur le lit et me donne deux gros baisers. Puis elle pose au milieu de l'autel une vieille table qu'elle couvre de charbons ardents et elle répare une coupe en bois, crevassée par le temps, avec de la poix fondue, et repique dans la muraille le clou qu'elle avait détaché en décrochant la coupe. Enfin, ceinte d'un morceau de toile carré, elle met sur le feu un énorme chaudron et, avec une fourche, décroche dans son garde-manger un sac où il y avait des fèves pour son usage personnel, ainsi qu'un vieux reste de crâne, tailladé de mille coups.

Elle délie le cordon, répand sur la table une partie des

fèves et m'ordonne de les éplucher promptement. J'obéis, en mettant soigneusement de côté celles dont la cosse était moisie. Mais elle, impatientée de ma lenteur, prend celles que j'ai mises au rebut, d'une dent adroite les dépouille de leurs cosses et jette les épluchures sur le sol, qui en est bientôt moucheté.

La pauvreté est mère de l'industrie, et c'est la faim qui a enseigné aux hommes bien des procédés utiles. ' A ce point de vue, la prêtresse était un modèle ; sa tempérance se montrait dans les moindres détails et sa chambre semblait le sanctuaire même de l'indigence. '

Ne cherchez pas ici la blancheur éblouissante de l'ivoire indien qu'on a serti d'or,
 Ni ces marbres éclatants qu'on foule d'un pied distrait sur un sol
 Trompé par ses propres dons. Mais sur une claie d'osier, son lit,
 Trainent des tiges, vides des dons de Cérès, et des écuelles neuves
 En terre, qu'une roue vulgaire façonna sans effort.
 Plus loin, de lentes gouttes tombent des paniers
 Faits de branches flexibles et des pots où Bacchus a laissé des traces.
 Mais tout autour, sur les parois bourrées de paille légère
 Liée par un limon quelconque, on pouvait compter les grossières chevilles.
 Le tout surmonté d'un toit où s'entrelacent le jonc vert et le roseau frêle.
 Eu outre, suspendus à un soliveau faméux,
 Tous les vivres que contient l'humble cabane : des alizes sucrées
 Qui pendent parmi des couronnes d'herbes odoriférantes,
 De vieille sarriette et une grappe de raisin sec.
 Telle fut jadis, sur la terre hospitalière d'Actéa,
 Hécabès digne des honneurs divins que la muse de Batiadès l'ancien
 A transmis d'âge en âge à l'admiration des siècles.

CXXXVI. INTERMÈDE : COMBAT DE POLYÆNOS ET DES OIES SACRÉES

' Les fèves nettoyées, ' Cénobée goûte un peu de la chair du crâne et, voulant remettre avec sa fourche dans le garde-manger ce crâne aussi vieux qu'elle-même, elle brise la chaise vermoulue sur laquelle elle était montée et tombe de tout son poids sur le foyer. Elle casse donc le

haut de la bouilloire et éteint le feu qui commençait à prendre. Elle se brûle même le coude à un charbon ardent et s'inonde tout le visage de cendre chaude. Je me lève effrayé, et je remets la vieille sur ses jambes, non sans rire de sa mésaventure. Mais aussitôt, pour ne pas retarder le sacrifice, elle court chercher du feu chez une voisine.

Elle était à peine sortie que trois oies sacrées, qui, à ce que je supposai, recevaient leur nourriture de la vieille au milieu du jour, se jettent sur moi et m'entourent tout tremblant en poussant des cris affreux qu'on aurait pris pour des hurlements de rage ; l'une déchire ma robe, l'autre détache le cordon de mon soulier et tire dessus, la troisième, qui semblait leur chef et qui était en tout cas leur maître en cruauté, ne balança pas à me mordre la jambe de son bec en dents de scie. Sans m'arrêter aux demi-mesures, j'arrache un des pieds de la table ; de ma main ainsi armée, je me mets à frapper le belliqueux volatile et d'un coup bien asséné je l'étends mort à mes pieds.

Tels les oiseaux de Stymphale, cédant à la ruse d'Hercule,
Durent fuir vers le ciel, telles, bavant le venin,
Les harpies, quand elles mouillèrent de ce poison
Le repas trompeur de Phinée... L'éther effrayé frémit
De plaintes inconnues et dans les lointaines demeures célestes
' On put voir les portes d'or vaciller sur leurs gonds. '

Cependant les deux autres oies avaient avalé toutes les fèves qui, tombées par terre, avaient roulé sur le plancher ; après quoi, affectées, à ce que je supposai, de la mort de leur chef, elles se retirèrent dans le temple. Quant à moi, ravi et de ma vengeance et de mon butin, je jette l'oie morte derrière le lit et je lave avec du vinaigre la légère blessure que j'avais à la jambe. Puis, craignant les reproches de la vieille, je forme le projet de me sauver ; je ramasse donc mes effets et me dispose à prendre la porte.

Mais je n'avais pas franchi le seuil que j'aperçois Œno-

thée revenant avec un vieux tesson plein de braise. Je bats donc en retraite et, jetant là mon manteau, je me tiens sur la porte dans l'attitude d'un homme attendant quelqu'un qui ne vient pas. Elle plaça la braise sur un tas de roseaux secs, mit dessus plusieurs morceaux de bois, s'excusa d'avoir tant tardé : son amie, dit-elle, n'avait pas voulu la laisser partir sans avoir, pour la bonne règle, mis à sec trois verres (1) : « Et toi, ajouta-t-elle, qu'as-tu donc fait pendant mon absence et où sont donc mes fèves ? »

Croyant mériter toutes les louanges, je lui exposai pas à pas tous les détails du combat, et pour la consoler de la perte de son oie, je lui offris de l'en indemniser. Mais dès qu'elle vit le cadavre, la vieille se mit à pousser de tels cris qu'on aurait cru à une nouvelle invasion des oies. Troublé par ce vacarme et tout étonné du crime qu'on me reprochait, je demandai à la vieille pourquoi elle se fâchait et pourquoi elle se désolait plus de la mort de son oie que de ma blessure.

CXXXVII. NOUVEAUX PRÉPARATIFS

Mais elle, choquant ses mains d'indignation : « Scélérat, dit-elle, et tu oses encore parler ? Tu ignores donc l'énormité de ton forfait ? Tu viens d'occire les délices de Priape, l'oie dont toutes vos dames raffolaient (1). Et pour que tu ne croies pas que c'est une peccadille, si nos magistrats en avaient connaissance, tu serais mis

(1) Les buveurs s'imposaient la règle de boire ou trois coups ou trois fois trois coups. Ausone dit : « Bois trois fois, ou trois fois trois, telle est la loi mystique. »

(1) C'est que, d'après une tradition que nous a conservée Pausanias, pour séduire Lédä, Jupiter se serait changé, non en cygne, mais en oie. Virgile dit la même chose dans le poème de *Ciris*.

en croix. En outre, par ce meurtre, tu as souillé de sang ma demeure, jusqu'à ce jour inviolée. Et ainsi tu as fait que tout ennemi qui voudra s'en donner la peine n'aura qu'un mot à dire pour que je sois chassée du sacerdoce. »

Elle dit, et de son chef tremblant arrache les cheveux blancs ;
Ses ongles déchirent ses joues ; une pluie de larmes ne manqua pas à la fête ;
Tel le fleuve indomptable roule à travers les vallées
Quand les neiges gelées se mettent à fondre, et que l'Auster alangui
Ne veut plus souffrir qu'il subsiste de glace sur la terre délivrée ;
Ainsi un torrent à grand flots inonda sa face,
Et sa poitrine soulevée par les sanglots fit entendre un gémissement.

« Je vous en prie, lui répondis-je, ne criez pas ainsi, je vous ai pris une oie, je vous rendrai une autruche. » Mais, assise sur le lit, elle s'obstine à pleurer sur le trépas de son oie.

J'étais dans le plus grand embarras, quand entre Proselenos, apportant l'argent nécessaire pour le sacrifice. Elle voit l'oie morte, s'enquiert de la cause de notre tristesse et se met à pleurer plus fort que l'autre vieille et à s'apitoyer sur mon sort : c'était à croire, ma parole, que j'avais tué mon père et non une oie nourrie aux frais du public.

Enfin, en ayant assez de cette lamentable histoire : « Voyons, m'écriai-je, je pourrais me racheter à prix d'argent si je vous avais attaquées, si même je m'étais rendu coupable d'un homicide. Eh bien, je pose sur cette table deux pièces d'or ; vous pouvez avec cet argent acheter et les dieux et des oies. » A la vue du vil métal, Cénothée se calma : « Pardonnez-moi, jeune homme, dit-elle : c'est pour vous que j'étais inquiète. Je vous donnais une preuve d'intérêt, non de méchanceté. Je vais m'arranger pour que personne ne sache rien de cette affaire. Quant à vous, priez seulement les dieux qu'ils vous pardonnent. »

Quiconque a de l'argent navigue sous un vent favorable
Et mène la fortune au gré de ses desirs :
Il peut épouser Danaë, il peut même
Faire croire à Acrisias que Danaë est toujours vierge ;
Il peut faire des vers, des discours,
Plaider même : Caton ne sera pas son égal.
Jurisconsulte il tranchera du coupable ou non coupable
Et sera tout ce que sont Servius et Labéon.
Mais pourquoi tant de paroles ? ce que tu veux, si tu as argent en poche, demande-le,
Tu l'auras : un coffre-fort garni renferme toute la puissance de Jupiter.

Cependant, la vieille prêtresse se démène : elle me met dans les mains une coupe de vin, dont, avec des brins de poireau et de persil elle fait une lustration sur mes doigts étendus, puis jette dans le vase des avelines en prononçant des paroles magiques : suivant qu'elles descendent ou qu'elles remontent, elle en tire des pronostics ; mais je me rendais bien compte que c'étaient les coques vides qui seules surnageaient et qu'au contraire toutes les autres, lourdes d'un fruit sain, restaient au fond. Puis, se saisissant de l'oie, elle l'ouvre, en tire le foie qui était parfaitement sain et s'en sert pour me prédire mon destin. Enfin, pour ne laisser subsister aucune trace de mon œuvre, elle découpe l'oie et met les morceaux à la broche, pour en faire un festin en l'honneur de celui qu'elle-même, un instant auparavant, préparait à une mort inévitable (1).

Tout en s'agitant pour ce sacrifice, les deux vieilles buvaient sec ' et dévoraient maintenant joyeusement l'oie, cause de tant de désolation. Quand elle fut entièrement mangée, Cœnothée, à moitié ivre, se tourna vers moi : « Maintenant achevons, dit-elle, les mystères qui rendront leur vigueur à vos nerfs. »

(1) Parodie d'une cérémonie d'expiation.

CXXXVIII. POLYÆNOS S'ENFUIT ÉPOUVANTÉ
II. PLEURE SUR SES AMOURS

Aussitôt elle exhibe un phallus de cuir qu'elle humecte d'huile, puis saupoudre de poivre et de graine d'ortie pilés, et que finalement elle m'introduit lentement dans le derrière. Puis, sans pitié pour mes plaintes, elle mouille mes cuisses avec le même liquide. Enfin, ayant mêlé du suc de cresson et d'aurone, elle en couvre mon braquemard et, armée d'une poignée d'orties vertes, m'en fouette d'une main légère partout au-dessous du nombril.

Brûlé par les orties, je prends la fuite, mais les deux maudites petites vieilles, furieuses, me poursuivent, et, bien que paralysées par le vin et le rut, elles m'emboîtent le pas et me poursuivent quelque temps par les rues en criant : « Au voleur ! Arrêtez-le ! » Je parviens pourtant à m'échapper, non sans m'ensanglanter les pieds dans ma course précipitée. ' J'arrive enfin chez moi, accablé de fatigue et je me jette sur mon lit, mais sans pouvoir fermer l'œil ; toutes mes mésaventures défilaient en effet dans mon esprit, et jugeant que jamais personne n'avait été victime de telles disgrâces : « O Fortune qui m'es si constamment hostile, m'écriai-je, avais-tu besoin d'ajouter à mes maux les tourments de l'amour pour mieux me torturer encore ? Malheureux que je suis ! Alliés contre moi, la Fortune et l'Amour se sont conjurés pour me perdre. L'Amour surtout, l'Amour impitoyable ne m'a jamais épargné : amoureux ou aimé, je suis également au supplice.

« Voici maintenant que Chrysis m'aime éperdument et ne se lasse point de me poursuivre ! Elle qui me con-

ciliait les faveurs de sa maîtresse mais me tenait elle-même à distance comme un esclave, parce que j'en portais l'habit, elle, qui jadis méprisait ma condition servile, veut maintenant me suivre, même au péril de sa vie ' et jure, en me dévoilant la violence de son amour, qu'elle ne peut plus vivre qu'à mes côtés.

« Mais tout entier à Circé, je méprise toutes les autres. Et, en effet, qui la surpasse en beauté ? Quelle Ariane, quelle Lédà a atteint cette perfection ? Que peuvent à côté d'elle Hélène et Vénus même ? Et Pâris, juge du différend des trois déesses, s'il avait vu entrer en ligne ces yeux si vifs et si provocants, leur eût sacrifié et Hélène et les déesses. Si du moins il m'était permis de lui ravir un baiser et de presser un instant sur la mienne cette poitrine aux formes divines, peut-être mon corps recouvrerait-il son ancienne vigueur, peut-être cet organe, assoupi sans doute par quelque maléfice, se réveillerait-il. Ses outrages même n'arivent pas à me lasser. Qu'elle m'ait fait battre, je n'en sais plus rien ; qu'elle m'ait mis à la porte, ce n'est pour moi que jeu, pourvu qu'il me soit permis de rentrer en grâce. »

CXXXIX. OU CHRYSIS POURSUIT POIYENOS DE SA TENDRESSE

' Ces réflexions et bien d'autres semblables, jointes au souvenir obsédant de tant de charmes, excitèrent mon imagination au point que, ' dans mon délire, je m'en prenais à mon lit, comme s'il eût offert à ma rage amoureuse une image de ma beauté : ' mais tous ces efforts restèrent encore vains. '

« Enfin une persécution si ' opiniâtre ' vint à bout de ma patience : je couvris d'outrages le génic ennemi qui

avait mis cette malédiction sur moi. Reprenant alors un peu mes esprits et cherchant une consolation dans l'exemple de tant de héros anciens, victimes eux aussi de la colère des dieux, je m'écriai : '

Je ne suis pas le seul qu'une divinité et un destin implacable
Poursuivent. Adis Hercule de Tirynthe, harcelé par la colère
D'Inachia, porta le poids du ciel ; avant, Laomédon dut assouvir
La colère impie de deux divinités unies dans la vengeance :
Pelias aussi éprouva la colère de Junon, Télèphe porta les armes
Sans le savoir et Ulysse eut à redouter les royaumes de Neptune.
Moi aussi à travers la terre, à travers la mer de Nérée blanchi
Je suis poursuivi par la lourde colère de Priape l'Hellespontien.

' Torturé par ces soucis, je passai toute une nuit d'angoisses. Giton, ayant appris que j'étais rentré coucher, pénétra dans ma chambre au petit jour. Il se plaignit violemment de la vie désordonnée que je menais, prétendit que toute la maisonnée était fort scandalisée de mes agissements, qui me faisaient trop souvent négliger mon service, et me prédit que les relations que j'avais nouées finiraient sans doute par m'être funestes. Par quoi je compris qu'il était instruit de mes affaires et que sans doute on était venu à la maison prendre de mes nouvelles. '

J'interrogeai donc mon petit ami pour savoir si quelqu'un était venu me demander : « Personne aujourd'hui, me répondit-il, mais hier une femme très bien s'est présentée ici, elle a causé longtemps avec moi et m'a harcelé de questions pour me dire à la fin que tu avais mérité un châtiment et que tu subirais la peine réservée aux esclaves, si celui à qui tu as fait tort ne retire pas sa plainte. » ' Ces nouvelles me mirent à la torture et je me répandis de nouveau en imprécations contre la fortune. '

Je me plaignais encore quand Chrysis entra et se jeta dans mes bras sans aucune retenue : « Je te trouve, enfin, s'écria-t-elle, comme je te voulais ! O mes désirs ! O mes

plaisirs ! Jamais tu ne viendras à bout du feu qui me dévore qu'au prix du plus pur de ton sang ! »

‘ Décontenancé par tant d'emportement, je dus recourir aux plus douces paroles pour me débarrasser d'elle : je craignais que tout ce bruit ne parvînt aux oreilles d'Eumolpe, car, rendu orgueilleux par la prospérité, il nous regardait maintenant d'un œil de maître. J'employai donc toute mon adresse à calmer Chrysis ; je lui jouai la comédie de l'amour ; je lui susurrai de tendres paroles ; en un mot, je dissimulai si bien qu'elle crut à ma passion pour elle. Alors je lui expliquai dans quels périls elle allait nous mettre tous deux si elle se laissait pincer avec moi dans ma chambre, et je lui dépeignis Eumolpe comme un maître qui punissait sévèrement la moindre bagatelle. Ce qu'entendant elle s'empressa de fuir et cela d'autant plus vite qu'elle vit entrer Giton, qui avait quitté la chambre un peu avant son arrivée.’

Elle était à peine sortie qu'un des nouveaux valets d'Eumolpe entra en coup de vent et m'avertit que le maître était fort en colère contre moi, parce que j'avais manqué le service depuis deux jours ; il ajouta que j'agirais prudemment en préparant à l'avance quelque excuse plausible, car il n'était guère probable que la colère d'Eumolpe se calmât sans coups de bâton.

‘ Je parus à Giton tellement agité et triste qu'il renonça à me dire quoi que ce fut au sujet de la femme. Il ne me parla que d'Eumolpe et me conseilla de tourner cette affaire à la plaisanterie plutôt que de lui en parler sérieusement. Je suivis le conseil et j'abordai l'entretien avec une mine si réjouie que le poète m'accueillit sans sévérité et même gaiement ; il me plaisanta sur les faveurs que me réservait Vénus, loua fort ma beauté et mon allure qui faisaient de moi la coqueluche des dames : « Je n'ignore

pas, ajouta-t-il, qu'une de nos plus célèbres beautés se meurt d'amour pour toi ; cela pourrait, mon cher Encolpe, nous servir quelque jour. Donc, joue bien ton rôle d'amoureux : pour moi, je soutiendrai jusqu'au bout celui que j'ai assumé. »

CXL. HISTOIRE DE PHILUMÈLE, MÈRE DE FAMILIE

Il parlait encore quand nous vîmes entrer ' une dame des plus respectables, nommée Philumèle, qui, dans son jeune âge, avait spéculé sur ses charmes pour extorquer mainte succession, qui maintenant, vieille et flétrie, introduisait son fils et sa fille auprès des vieillards sans héritiers et, se succédant ainsi à elle-même, continuait à étendre le champ de ses opérations.

Elle venait donc trouver Eumolpe pour confier à sa prudente direction ces deux enfants, son unique espérance, et pour se mettre avec eux sous sa bienveillante protection. Il était, à l'en croire, le seul homme au monde capable de dresser les deux jouvenceaux en les faisant profiter des conseils quotidiens de son expérience. Elle déclara, en terminant, désirer les laisser dans la maison d'Eumolpe pour qu'ils pussent profiter de ses moindres paroles, seul héritage qu'elle fût en état de leur assurer. Et elle le fit comme elle le dit ; elle nous confia une fille fort belle et un jeune éphèbe, et s'en fut, sous prétexte de se rendre au temple pour s'y acquitter d'un vœu.

Eumolpe, qui était si confit en vertu qu'il m'eût facilement traité comme on traite les jeunes garçons, ne voulut pas perdre un moment pour inviter cette fille à une partie de fesses conforme aux rites. Mais il avait dit à tout le monde qu'il souffrait de la goutte aux pieds et d'une

paralysie des lombes et, s'il ne soutenait pas ce rôle jusqu'au bout, il risquait fort de mettre en bas toute notre tragédie.

Done, pour rester fidèle à son mensonge, il pria la fille, par accommodante bonté, de vouloir bien se mettre dessus et commanda à Corax de se glisser sous le lit, où lui-même était couché, puis, les deux mains appuyées sur le pavé, de le mettre en mouvement avec ses reins. Le valet, exécutant le lent mouvement prescrit, répondait à la gesticulation de la fillette par des secousses égales. Mais quand l'affaire fut sur le point d'aboutir, Eumolpe cria à Corax qu'il le priait d'accélérer la cadence. Pris entre son valet et son amoureux, le vicillard semblait jouer à la balançoire.

Ainsi par deux fois opéra Eumolpe, au milieu de grands éclats de rire, sans compter les siens. De mon côté, pour ne pas me rouiller dans l'inaction, j'avisai le frère qui, à travers la cloison, admirait les exercices de sa sœur, et je m'approchai de lui pour voir s'il serait disposé à subir les derniers outrages. Fort bien dressé, le jeune homme ne repoussa pas mes cajoleries, mais la divinité qui me poursuivait vint encore faire obstacle à mes succès.

‘ Pourtant, je ne fus pas aussi affligé de cet insuccès que des précédents, car, peu après, ma vigueur me revint et me sentant brusquement plus vaillant je m'écriai : ‘
« Dieux tout-puissants, vous m'avez rétabli dans la plénitude de mon existence. Car Mercure, dont le métier est de conduire les âmes aux enfers et de les en ramener, a voulu, dans sa bonté, me rendre ce qu'une main hostile m'avait ravi pour que vous sachiez que j'ai été plus avantagé que Protésilas (1) ou l'un quelconque des amoureux antiques. »

(1) Protésilas, fameux dans l'antiquité par le nombre de ses exploits amoureux. Débarquant le premier sur la côte troyenne, il fut tué par Hector.

A ces mots, je retrousse ma tunique et je m'offre dans toute ma gloire à l'admiration d'Eumolpe. D'abord, il en fut épouvanté, puis, pour arriver à se convaincre de sa réalité, il caresse de l'une et l'autre main ce présent des dieux. ' Une bénédiction d'une telle conséquence nous avait mis en gaité : nous rîmes bien de la perspicacité de Philumèle et de la compétence précoce de ses enfants, destinée, en ce qui nous concernait, à ne leur profiter en rien : c'était, en effet, le seul espoir d'hériter qui l'avait fait nous livrer le garçon et la fille.

Ayant réfléchi, à part moi, à tout cet infâme manège pour circonvenir les vieillards, j'en pris texte pour raisonner sur l'état présent de notre fortune, et j'insinuai à Eumolpe qu'à force de chasser, les chasseurs de testaments pouvaient bien finir par se faire chasser eux-mêmes. « Toutes nos actions, disais-je, doivent être d'accord avec la prudence. ' Socrate, le sage des sages, au jugement des dieux et des hommes, aimait à se glorifier de n'avoir jamais jeté un regard dans une taverne et de ne s'être jamais aventuré dans une assemblée trop nombreuse. Tellement il est vrai que rien n'est plus utile que de ne jamais aller contre le bon sens. Voilà qui est incontestable. Et aucun homme n'est plus exposé à tomber en un instant dans l'infortune que celui qui convoite le bien d'autrui. Mais de quoi vivraient les charlatans et les filous si, en guise d'hameçon, ils ne jetaient à la foule des bourses ou des sacs d'argent sonnante et trébuchante. De même qu'on appâte les bêtes brutes avec des aliments, de même les hommes ne se laisseraient pas prendre à l'attrait de l'espérance, si on ne leur donnait pas d'abord quelque chose à mordre : ' sans doute, les Crotoniates nous ont fait jusqu'ici un accueil magnifique, ' mais le navire que tu leur avais promis et qui devait amener

d'Afrique ton argent et tes esclaves n'arrive pas. Déjà épuisés, les captateurs d'héritages restreignent leurs libéralités. Donc, ou je me trompe fort, ou la Fortune commence à se lasser des faveurs dont elle nous a comblés tous trois. »

CXLI. OU EUMOLPE PÉRIT, VICTIME DE SON HUMEUR BADINE
ET FRONDEUSE

‘ « J’ai trouvé, dit Eumolpe, un bon moyen de tenir en haleine nos coureurs d’héritages. » Et tirant son testament d’un sac, il nous lut ses dernières volontés : ’ « Tous ceux qui sont couchés sur mon testament, à l’exception de mes affranchis, ne pourront toucher ce que je leur laisse qu’à la condition, après avoir préalablement coupé mon corps en morceaux, de le manger en présence du peuple assemblé. Pour qu’ils ne s’effrayent pas plus qu’il ne convient, qu’ils sachent que c’est une coutume observée chez certains peuples de faire manger les défunts par leurs proches (1), et cela est si vrai que l’on conjure souvent les moribonds de se hâter d’en finir pour ne point trop gâter leur viande. Ceci pour encourager mes amis à ne pas me refuser ce que je demande, mais à déguster ma chair avec un zèle égal à celui avec lequel ils souhaitent le départ de mon âme pour le royaume des ombres. »

‘ Tandis qu’il nous lisait les premiers chapitres, quelques-uns de nos captateurs les plus zélés entrèrent dans

(1) On a voulu voir dans ce passage une allusion à la Cène des chrétiens, comme dans la substitution de cadavres de la *Matrone d’Ephèse* une allusion à la Passion du Christ, comme dans le chant du coq du Banquet, une allusion à saint Pierre. Tout cela est forcé. Pétrone n’a pu railler le christianisme : il l’ignorait.

la chambre et, le voyant son testament en main, le prièrent instamment de leur permettre d'en écouter la lecture. Il y consentit sur-le-champ et le leur lut de la première ligne à la dernière. Mais à l'ouïe de la clause peu banale, les concernant, leurs nez s'allongèrent. Cependant ' sa grande réputation de richesse aveuglait si bien ces malheureux ' et ils se montraient si plats en sa présence, que personne n'osa se plaindre d'une telle nouveauté. L'un d'eux, nommé ' Gorgias, se déclara même tout disposé à en passer par là, ' à condition qu'Eumolpe ne le fit pas trop longtemps attendre.

A quoi ce dernier répondit : ' « Je n'ai pas lieu de craindre que votre estomac refuse mon legs. Il sera docile si pour un mauvais dîner vous lui promettez la compensation d'une foule de bons repas. Vous n'aurez qu'à fermer les yeux et à vous figurer que ce ne sont pas les entrailles d'un homme, mais en réalité cent millions de sesterces que vous mangez. Ajoutez aussi que nous inventerons bien quelque assaisonnement pour changer le goût de ma chair. Car aucune viande par elle-même ne plaît à notre estomac, mais l'art du cuisinier les lui déguise de façon qu'il s'en arrange.

S'il vous faut des exemples à l'appui de mon opinion, les habitants de Sagonte, pressés par Hannibal, se nourrirent de chair humaine et ce sans en attendre aucun héritage. Ceux de Pérouse, pressés par une extrême disette, en firent autant sans chercher par ce mode d'alimentation à capter autre chose que les tiraillements de leur estomac. Quand Scipion prit Numance, il y trouva des mères qui portaient sur leur sein le corps à demi dévoré de leur enfant. ' Bref, comme seule l'imagination est l'auteur de votre dégoût pour la chair humaine, vous trouverez bien en vous assez d'énergie pour triompher de cette

répugnance, afin de recevoir les legs immenses dont je dispose en votre faveur. »

Eumolpe débitait ces écœurantes inventions avec une fantaisie si peu retenue que les chasseurs d'héritages commencèrent à se méfier de lui et qu'observant dès lors de plus près nos paroles et nos actes et voyant leurs soupçons se confirmer à l'examen, ils nous considérèrent désormais comme des charlatans et des escrocs. En conséquence, ceux qui avaient fait le plus de dépenses pour nous recevoir résolurent de se saisir de nous pour nous punir selon notre mérite.

Mais Chrysis, mêlée à toutes ces intrigues, me dénonça leurs projets contre nous ; à cette nouvelle, j'eus tellement peur que je pris la fuite immédiatement avec Giton, en abandonnant Eumolpe à son malheureux sort.

Peu de jours après, j'appris que les Crotoniates, indignés d'avoir nourri si longtemps somptueusement ce vieux renard à frais communs, l'avaient accommodé à la mode marseillaise. Pour votre gouverne, sachez que chaque fois que Marseille ' souffre de la peste, un des plus pauvres habitants se dévoue, à condition d'être pendant un an, et aux frais du public, nourri des aliments les plus délicats. Puis, orné de verveine, et revêtu de la robe sacrée, il fait le tour de la ville pour recevoir sur sa tête tous les maux dont souffre la cité, et, finalement, il est précipité ' du haut d'un rocher. '

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
INTRODUCTION	I

PREMIÈRE PARTIE

ENCOLPE ET ASCYLTE

1. Où l'on déplore la ruine de l'éloquence.....	77
2. Contre les professeurs de rhétorique.....	78
3. Contre la vénalité des maîtres.....	80
4. Contre l'ambition des parents.....	81
5. Où sont glorifiées les fortes études.....	82
6. Encolpe cherche son ami et son auberge.....	82
7. Où Encolpe retrouve son ami.....	83
8. Où Ascytte défend sa vertu	84
9. Où Ascytte apparaît sous un jour moins favorable.....	85
10. Où Encolpe et Ascytte règlent leurs comptes.....	87
11. Des amours d'Encolpe avec Tryphène, Lycas et Doris....	88
12. Au marché aux puces.....	99
13. La tunique retrouvée.....	99
14. La tunique retrouvée (<i>suite</i>).....	100
15. La tunique retrouvée (<i>fin</i>).....	101
16. Les mystères de Priape.....	103
17. La prière de Quartilla, prêtresse de Priape.....	104
18. Où Quartilla devient pressante.....	106
19. Où Quartilla enlève trois jeunes gens.....	107
20. Psyché la tortionnaire.....	108
21. Le cinède.....	109
22. L'orgie chez Quartilla.....	110
23. Encore un cinède.....	111
24. Disgrâces d'Encolpe et d'Ascytte. Succès de Giton.....	112
25. Du mariage de Pannychis et de Giton	113
26. Comment les trois amis échappent à Quartilla.....	114

DEUXIÈME PARTIE

TRIMALCION

27. Où l'on voit Trimalcion jouer à la paume et soulager sa vessie	119
28. Où Trimalcion, s'étant baigné, rentre chez lui en grand cortège	120

	Pages.
29. Le portique de Trimalcion : peintures à la gloire de Trimalcion	122
30. L'entrée du triclinium de Trimalcion.....	123
31. Où l'on sert les hors-d'œuvre.....	125
32. Où l'on voit Trimalcion faire son entrée.....	127
33. Où Trimalcion finit sa partie.....	128
34. Où Trimalcion étale son faste et disserte sur la brièveté de la vie.....	129
35. Le second service : le zodiaque.....	131
36. Où Trimalcion a de l'esprit : Coupez, coupez !	133
37. Où l'on fait connaissance avec Fortunata, épouse de Trimalcion.....	134
38. Où l'on fait connaissance avec les amis de Trimalcion ..	135
39. Où Trimalcion explique les douze signes du zodiaque....	137
40. Entrée d'un sanglier.....	139
41. Où Trimalcion affranchit Bacchus et va à la garde-robe..	141
42. Où l'on prononce une oraison funèbre.....	142
43. Où l'on entend quelques caucans.....	143
44. Où l'on fait un peu de politique.....	145
45. Où l'on cause sports.....	147
46. Où l'on s'entretient de pédagogie.....	150
47. Où Trimalcion, soulagé, veut que chacun se soulage à son gré	152
48. Où Trimalcion converse avec un lettré.....	154
49. Le cuisinier distrait et les merveilles qui s'ensuivirent....	155
50. Comment Corinthe et son airain appartiennent à Trimalcion	156
51. Mirifique et terrible histoire du verre incassable.....	157
52. Où Trimalcion se révèle amateur de vases d'argent et de danses obscènes.....	158
53. Où Trimalcion consacre un instant à ses affaires.....	160
54. Où Trimalcion est puni de sa passion pour les acrobates..	161
55. Où Trimalcion se révèle poète et lettré.....	162
56. Une loterie étincelante d'esprit.....	164
57. Où Ascyllte se fait agonir.....	165
58. Où c'est au tour de Gilon de se faire conspuer	167
59. Entrée des Homéristes et suprême exploit d'Ajx.....	169
60. Le plafond descend sur les convives et le buste de Trimalcion fait le tour de la société	170
61. Où Nicéron, ami de Trimalcion, raconte ses amours.....	172
62. Où l'on écoute une horrible histoire de loup-garou....	173
63. Où Trimalcion narre l'his volé par les sorcières, les exploits du brave Cappadocien et sa mort déplorable.....	174
64. Où la fête s'anime : bataille de chiens ; lustre brisé ; Trimalcion joue au cheval.....	176
65. Entrée du sévir Habinnas ivre.....	178
66. Un menu de dîner.....	179
67. Où Fortunata, femme de Trimalcion, et Scintilla, femme d'Habinnas, se font des grâces.....	180

	Pages.
68. Intermède artistique et littéraire.....	182
69. Dernière entrée.....	184
70. Comment, sur l'ordre de Trimalcion lui-même, les invités sont envahis par la valetaille.....	185
71. Où il est question du testament et du tombeau de Trimal- cion.....	187
72. Où le chien fait bonne garde.....	189
73. Où Trimalcion prend son bain.....	191
74. Où Trimalcion se chamaille avec sa dame.....	192
75. Où Trimalcion fait son propre éloge et l'histoire de sa fortune	194
76. Suite de la vie et de la fortune de Trimalcion.....	196
77. Où Trimalcion se déclare satisfait de la vie et pense à la mort.....	197
78. Où Trimalcion donne à ses invités un avant-goût de ses funérailles.....	198

TROISIÈME PARTIE

EUMOLPE

79. Où Encolpe est encore malheureux en amour.....	201
80. Où Encolpe est de plus en plus malheureux.....	203
81. Plainte touchante d'Encolpe abandonné.....	204
82. Jalousie belliqueuse d'Encolpe abandonné : plaisant épi- sode du soldat.....	206
83. Où Encolpe, philosopant sur l'amour, fait la rencontre du poète Eumolpe.....	206
84. Où Encolpe confie ses peines à Eumolpe.....	208
85. A son tour Eumolpe confie à Encolpe un exploit amoureux	209
86. Suite de l'exploit amoureux.....	210
87. Fin de l'exploit amoureux.....	211
88. Où Eumolpe établit que l'immoralité est l'unique cause de la décadence des arts.....	212
89. La prise de Troie, poème.....	214
90. Où Encolpe prie Eumolpe à souper.....	216
91. Où Encolpe retrouve son Giton.....	217
92. Où Eumolpe trouve Giton à son goût et ne craint pas de le dire.....	218
93. Où Giton donne à son grand ami une leçon de savoir-vivre.	220
94. Où Encolpe a recours au suicide : Giton aussi.....	222
95. Où le vieux poète Eumolpe fait preuve d'une fougueuse intépidité.....	223
96. Où Eumolpe, trahi par ses amis, est sauvé par un gérant amateur de belles-lettres.....	225
97. Rentrée d'Ascytte flanqué d'un crieur public et d'un ser- gent de ville.....	225
98. Où Eumolpe dédaigne, magnanime, une superbe occa- sion de se venger.....	227

99. Où Eumolpe, après une profession de foi épicurienne, pardonne à Encolpe.....	229
100. Où Encolpe et Giton font une fâcheuse rencontre.....	230
101. Où les trois amis délibèrent.....	232
102. Suite de la délibération.....	234
103. Fin de la délibération : Encolpe et Giton entièrement rasés	236
104. La vengeance de Priape : le songe révélateur.....	237
105. Encolpe et Giton découverts par leurs ennemis.....	238
106. Encolpe et Giton vont-ils expier leurs forfaits ?.....	240
107. Plaidoyer d'Eumolpe en faveur de ses deux amis.....	242
108. Bataille	244
109. Traité de paix : clauses.....	246
110. Honte et détresse d'Encolpe.....	248
111. La matrone d'Éphèse.....	249
112. Fin de la matrone.....	252
113. Encolpe en butte aux assauts de Lycas et de Tryphène par la faute d'une perruque.....	253
114. Tempête	257
115. Où Eumolpe fait des vers et où on enterre Lycas.....	259
116. Crotone et les coureurs d'héritages.....	261
117. Plan de campagne.....	262
118. Où Eumolpe disserte sur l'essence de la poésie.....	264
119. La guerre civile, poème.....	266
120. Suite du poème.....	267
121. Suite	268
122. Suite	269
123. Suite	270
124. Fin	272
125. Où Eumolpe fait fortune.....	274
126. Polyænos rencontre Circé.....	275
127. Galant entretien de Circé et de Polyænos.....	277
128. La vengeance de Priape : Polyænos frappé d'impuissance.....	279
129. Lettre de Circé à Polyænos.....	281
130. Lettre de Polyænos à Circé.....	282
131. L'incantation	283
132. Nouvelle déception de Circé : Colère de Circé.....	285
133. Supplications à Priape.....	287
134. La vieille mène Polyænos à la prêtresse de Priape.....	288
135. Préparatifs de la cérémonie.....	290
136. Intermède : Combat de Polyænos et des oies sacrées.....	291
137. Nouveaux préparatifs.....	293
138. Polyænos s'enfuit épouvanté. Il pleure sur ses amours....	296
139. Où Chrysis poursuit Polyænos de sa tendresse.....	297
140. Histoire de Philumèle, mère de famille.....	300
141. Où Eumolpe périt, victime de son humeur badine et frondeuse.....	303

BIBLIOTHÈQUE DES CURIEUX

4, rue de Furstenberg — PARIS

Extrait du Catalogue

Les Maîtres de l'Amour

Collection unique des œuvres les plus remarquables des littératures anciennes et modernes traitant des choses de l'amour.

<i>L'Œuvre du Divin Arétin</i> (2 vol.), chaq. vol. . . .	12 fr.
<i>L'Œuvre du Marquis de Sade</i>	12 »
<i>L'Œuvre du Comte de Mirabeau</i>	12 »
<i>L'Œuvre du Chevalier A. de Nerciat</i> (3 vol.), chaque volume	12 »
<i>L'Œuvre de Giorgio Baffo</i>	12 »
<i>L'Œuvre libertine de Nicolas Chorier</i>	12 »
<i>L'Œuvre libertine des poètes du XIX^e siècle</i> . . .	12 »
<i>Le Théâtre d'amour au XVIII^e siècle</i>	12 »
<i>Le Livre d'amour de l'Orient</i> (I). Ananga-Ranga .	12 »
<i>Le Livre d'amour de l'Orient</i> (II). — <i>Le Jardin</i> <i>parfumé</i>	12 »
<i>Le Livre d'amour de l'Orient</i> (III). — <i>Les Kama-</i> <i>Sutra</i>	12 »
<i>Le Livre d'Amour de l'Orient</i> (IV). — <i>Le Bréviaire</i> <i>de la Courtisane</i> . — <i>Les Leçons de l'Entre-</i> <i>metteuse</i>	12 »
<i>L'Œuvre des Conteurs libertins de l'Italie</i> (XVIII ^e siècle).	12 »
<i>L'Œuvre de John Cleland</i> (<i>Mémoires de Fanny</i> <i>Hill</i>).	12 »
<i>L'Œuvre de Restif de la Bretonne</i>	12 »
<i>L'Œuvre des Conteurs libertins de l'Italie</i> (XV ^e siècle).	12 »
<i>L'Œuvre libertine de l'Abbé de Voisenon</i>	12 »
<i>L'Œuvre libertine de Crébillon le fils</i>	12 »
<i>Le Livre d'amour des Anciens</i>	12 »

<i>L'Œuvre libertine des Conteurs russes</i>	12 fr.
<i>L'Œuvre libertine de Corneille Blessebois (Le Rut)</i>	12 »
<i>L'Œuvre de Choudart-Desforges (Le Poète libertin)</i>	12 »
<i>L'Œuvre de Fr. Delicado (La Lozana Andalus)</i> .	12 »
<i>L'Œuvre du Seigneur de Brantôme</i>	12 »
<i>L'Œuvre de Pigault-Lebrun</i>	12 »
<i>L'Œuvre de Pétrone</i>	12 »
<i>L'Œuvre de Casanova de Seingalt (2 vol.) chaque volume</i>	12 »
<i>L'Œuvre priapique des Anciens et des Modernes</i> . .	12 »
<i>L'Œuvre de Boccace Florentin (1)</i>	12 »
<i>L'Œuvre poétique de Charles Baudelaire</i>	12 »
<i>L'Œuvre des Conteurs espagnols</i>	12 »
<i>L'Œuvre badine d'Alexis Piron</i>	12 »
<i>L'Œuvre badine de l'Abbé de Grécourt</i>	12 »
<i>L'Œuvre amoureuse de Lucien</i>	12 »
<i>L'Œuvre galante des Conteurs français</i>	12 »
<i>L'Œuvre de Choderlos de Laclos (Les Liaisons dangereuses) (épuisé)</i>	
<i>L'Œuvre des Conteurs allemands (Mémoires d'une Chanteuse)</i>	12 »
<i>L'Œuvre des Conteurs anglais (La Vénus indienne)</i> . .	12 »

Le Coffret du Bibliophile

Jolis volumes in-18 carré tirés sur papier d'Arches (exemplaires numérotés).

<i>Les Anandrynes (Confession de M^{lle} Sapho)</i> . . .	10 fr.
<i>Correspondance de M^{me} Gourdan, dite « la Comtesse »</i>	10 »
<i>Souvenirs d'une cocodette (1870)</i>	10 »
<i>La Belle Alsacienne (1801)</i>	10 »
<i>Zoloé et ses deux Acolytes, par le Marquis de Sade</i>	10 »
<i>De Sodomia, par le P. Sinistrari d'Ameno. Texte latin et traduction française</i>	10 »

<i>Le Canapé couleur de feu</i> , par Fougeret de Montbron.	10 fr.
<i>Mémoires d'une Femme de chambre</i>	10 »
<i>Tendres Epigrammes de Cydno la Lesbienne</i> . .	10 »
<i>Divan d'amour du Chérif Soliman</i>	10 »

Chroniques Libertines

Recueil des « indiscretions » les plus suggestives des chroniqueurs, des pamphlétaires, des libellistes, des chansonniers, à travers les siècles.

<i>Les Demoiselles d'amour du Palais-Royal</i> , par H. Fleischmann	12 fr.
<i>La vie libertine de M^{lle} Clairon</i> , dite « Frétil- lon »	12 »
<i>Les Amours de la Reine Margot</i> , par J. Hervez .	12 »
<i>Mémoires libertins de la Comtesse Valois de la Mothe</i> (Affaire du Collier)	12 »
<i>Chronique scandaleuse et Chronique arétine au XVIII^e siècle</i>	12 »

L'Histoire romanesque

<i>La Rome des Borgia</i> , par Guillaume Apollinaire.	12 fr.
<i>La Fin de Babylone</i> , par Guillaume Apollinaire.	12 »
<i>Les Trois Don Juan</i> , par Guillaume Apollinaire.	12 »

Les Secrets du Second Empire

<i>Napoléon III et les Femmes</i> , par H. Fleischmann.	12 fr.
<i>Bâtard d'Empereur</i> , par H. Fleischmann	12 »



LE BAISER

LES FEMMES DE L'ARÉTIN

Courtisanes et Ruffians d'Italie au xvi^e siècle.

COURTISANES D'ATHÈNES ET DE CORINTHE

AMOURS IMPÉRIALES

DANS L'ANCIENNE ROME

(Les douze Césars, Messaline, Agrippine, Héliogabale.)

BAISERS D'ORIENT

GESTES ET CHANTS D'AMOUR

DES PEUPLES D'ISRAËL

(Les mille femmes de Salomon. Loth et ses filles.
Le Baiser du Moloch.)

MIGNONS ET COURTISANES

L'HISTOIRE GALANTE

du XVIII^e siècle

PAR JEAN HERVEZ

LA RÉGENCE GALANTE

Le Régent, ses Filles, ses Maîtresses.

LES MAÎTRESSES DE LOUIS XV LE BIEN-AIMÉ

LE PARC AUX CERFS

ET LES PETITES MAISONS D'AMOUR

LE PORTEFEUILLE D'UN TALON ROUGE

Chronique de la Galanterie parisienne.

Prix de chaque volume illustré. 12 fr.

**PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET**

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PA
6558
F5L3
1923
C.1
R0BA

